This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Pièces contenues dans ce
sixième volume

Cephise, ou l'erreur de l'esprit Com.
Chacun a sa folie C. 2 act. vers
Charles 2. Roi d'Angleterre C.
Charles IX. ou l'Ecole des Rois Tra.
Chevalier sans peur, ou les
Amours de Bayard C. 1 ac.
Christophe le Blond C. 1. act.
Les Comédiens, ou le Foyer. Com.
La Confiance dangereuse Com.

Digitized by Google

L. 1.
pag. 73.
Belles Lettres
chap. IX
§ 3.
28 tom
S. D. T

Digitized by Google

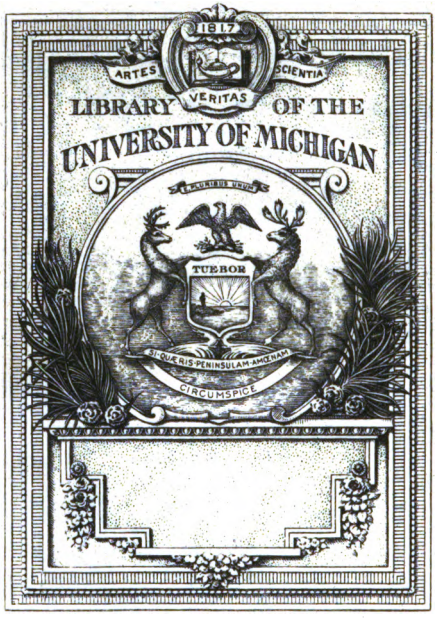
Pièces contenues dans ce
sixième volume

Cephise, ou l'erreur de l'esprit Com.
Chacun a sa folie C. 2 act. vers
Charles 2. Roi d'Angleterre C.
Charles IX: ou l'Ecole des Rois Trag.
Chevaliers sans peur, ou les
Amours de Bayard C. 1 act.
Christophe le Blond C. 1. act.
Les Comediens, ou le Foyer C. Com.
La Confiance dangereuse Com.

Digitized by Google

Deux cent cinquante pièces

PQ
1211
.A2
D4



Digitized by Google

Marsollier de Vivetières, Benoît Joseph

CÉPHISE,

OU

L'ERREUR DE L'ESPRIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. Mars.... Des V.....

A NEUCHATEL.

1786.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ref - Stacks
Reserve
9-16-36
32771

AVERTISSEMENT.

CETTE comédie, jouée avec succès sur un théâtre particulier devant une société nombreuse & choisie, fut reçue avec empressement par les comédiens italiens, & représentée sur leur théâtre au mois de Janvier dernier. Son sort fut très-différent de celui auquel ils avoient paru s'attendre. L'auteur retira sa piece le même soir, &, persuadé qu'il y a toujours à profiter des critiques, quelques rigoureuses qu'elles puissent être, fit des retranchemens, réduisit la piece en un acte, & remit, à des temps plus heureux, les hasards d'une seconde représentation.

Appellé dans cette ville * par l'amitié & par les agrémens de toute espece qu'elle offre aux étrangers, il relut Céphise à quelques personnes. Le plaisir qu'elle parut leur faire, le zele & le talent de plusieurs acteurs l'ont décidé à la faire représenter. Le succès qu'elle a eu a passé son espérance; tous les traits ont été sentis, saisis, par un public impartial. Les rôles ont été rendus avec intelligence. La troisieme représentation a eu encore plus d'ensemble que la premiere. L'affluence des spectateurs, l'indulgence qu'ils ont témoignée, les marques particulieres & flatteuses de bienveillance que quelques-uns d'eux ont daigné donner à l'auteur, tout se réunit pour le pénétrer de reconnoissance, & lui faire désormais une loi de consacrer quelquefois aux plaisirs de cette ville, l'emploi de ses foibles talens: heureux s'il peut y réussir!

* C'est à Lyon que cette piece a été jouée pendant le séjour de l'auteur en novembre 1783.

7-3-37

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CÉPHISE, jeune veuve, donnant dans la littérature.

LE BARON, père de Céphiſe.

SOLANGE, amant de Céphiſe.

LE CHEVALIER DE ROSEMONT, homme d'eſprit, aimable, fat & étourdi.

ROSINE, femme de chambre de Céphiſe, traitée avec diſtinction.

La Scene eſt à Paris, dans l'appartement de Céphiſe.

Digitized by Google

CÉPHISE,

OU

L'ERREUR DE L'ESPRIT.

SCENE PREMIERE.

(*Le théatre repréſente un ſalon : on y voit un métier de tapiſſerie, un bureau ; Solange eſt aſſis à côté.*)

SOLANGE, ROSINE.

ROSINE, *entrant.*

MONSIEUR, vous me demandez ?

SOLANGE.

Oui, Roſine, je voudrois vous parler.

ROSINE.

Les amoureux ſont diligens & un peu ſérieux, ce me ſemble. (*Solange ſoupire.*) Vous ſoupirez !

SOLANGE.

C'eſt répondre.

Digitized by Google

ROSINE.

Je me doute de ce qui vous cauſe du chagrin, mais peut-être....

SOLANGE.

Je n'eſpere plus rien, Roſine. La manie du bel-eſprit perdra Céphiſe. La tendreſſe que j'avois eu le bonheur de lui inſpirer, commençoit à vaincre ſon averſion pour un ſecond mariage; j'avois ſa parole, celle de ſon pere, lorſque le Chevalier a paſſé par la terre du Baron. Ce jeune étourdi, protecteur, ſoi-diſant, des arts, dont il connoît à peine les termes, a perſuadé à Céphiſe qu'il découvroit en elle des talens ſupérieurs, qu'elle avoit ſur-tout des diſpoſitions particulieres pour la poéſie. Je me ſuis permis de témoigner mon mécontentement....

ROSINE.

En très-bonne proſe.

SOLANGE.

Elle n'a point voulu m'entendre. L'aveuglement n'a fait qu'accroître, & Roſine ſait ce qui en a réſulté.

ROSINE.

Très-bien. Au bout de quelques jours, il a fallu quitter le château pour courir à la ville. Le pere, le meilleur homme du monde, préférant la chaſſe, la campagne, a d'abord voulu s'y oppoſer..... Céphiſe a pleuré, le Baron s'eſt attendri; vous, comme un preux chevalier, le chagrin ſur le front, le dépit dans le cœur, aimant de toutes vos forces, peſtant de même, avez ſuivi la dame de vos penſées avec un peu d'humeur. Nous arrivons.... On nous reçoit avec tranſport..... Nous étions annoncées, attendues, deſirées, & nous n'avions pas dit un mot, qu'on admiroit déja..... Dès le lendemain, vers adreſſés, réponſes preſtes: nous les avions faites d'avance.... Viſites, bons mots, aſſaut d'eſprit..... Académie créée, citée; compoſée d'une foule de

Digitized by Google

petits meſſieurs biens jolis, biens vains, bien inconnus, qui paſſent leur vie à chercher des rimes & des bonnes fortunes, font par an mille vers pour leurs belles, & pas un pour la poſtérité.

SOLANGE.

Cependant, Roſine, Céphiſe a réellement de l'eſprit.

ROSINE.

Et beaucoup. Des graces, de vrais talens.... plus encore, des qualités. J'oſe croire pouvoir en juger: j'ai été élevée avec elle; nous avons reçu la même éducation; ma famille a éprouvé des malheurs.... Céphiſe eſt comteſſe, & Roſine femme de chambre.

SOLANGE.

Ah! cet état n'étoit pas fait pour vous.

ROSINE.

Non, mais je me ſuis faite pour mon état, & cela revient au même. Qu'en eſt-il arrivé? .... j'écris peu, je ne parle pas beaucoup, je penſe quelquefois: j'emploie mieux mon temps.

SOLANGE.

Si ce ridicule de Céphiſe étoit la ſeule choſe que j'euſſe à craindre, j'eſpérerois encore. Un moment ſuffit pour lui déſiller les yeux.... elle a déja fermé ſa porte à pluſieurs de ſes originaux, mais elle paroît tenir à un ſeul, plus dangereux mille fois qu'eux tous.

ROSINE.

C'eſt le Chevalier, n'eſt-ce pas? Au moins celui-là en vaut-il la peine. Un jargon, de l'eſprit, de la naiſſance, du courage, des habits charmans, & pardeſſus tout cela, deux yeux qui diſent ſans ceſſe à une femme qu'on la trouve jolie. Vous ſentez bien, monſieur, qu'il eſt difficile de n'être pas quelques fois de l'avis de ces yeux-là.

SOLANGE.

Et voilà ce qui me fait trembler. Quand je compare ſon ton léger, étourdi, mais amuſant, avec

Digitized by Google

ma bonhommie, ma franchiſe tendre, réfléchie, peut-être un peu ſévere, je ſens qu'il doit avoir la préférence. Ses graces, ſes défauts même peuvent tourner la tête.... S'il alloit lui plaire !

ROSINE.

Lui plaire ! déſabuſez-vous ; la diſtraire, tout au plus. Eſprit ſuperficiel, du bruit, des mots, du vent. Je le compare à ces pagodes de cheminées que les gens les plus ſenſés vont machinalement toucher du doigt, pour s'amuſer un inſtant de leurs grimaces.

SOLANGE.

Plaiſe au ciel !

ROSINE.

De plus, vous ſavez que, dans ce moment, les ſciences, les arts, la poéſie l'occupent ; mais le cœur, monſieur, le cœur aura ſon tour : il parlera, l'eſprit alors n'aura plus qu'à ſe taire. Ce cœur.... vous l'avez ; elle n'en veut pas convenir, par une vanité mal-entendue ; mais j'eſpere tout. Céphiſe vous eſtime, le Baron vous deſire pour gendre, la ſuivante eſt dans vos intérêts.... d'après cela, il y auroit bien du malheur, ſi madame venoit à refuſer ce qui doit faire votre bonheur & le ſien. (*Céphiſe paroît.*) Adieu ; je vous laiſſe avec elle.

SCENE II.

SOLANGE, CÉPHISE *en robe du matin.*

(*Céphiſe tient pluſieurs papiers qu'elle lit avec ſatisfaction.*)

CÉPHISE.

AH ! vous voilà, Solange !

SOLANGE

Oui, Madame, j'attendois qu'on pût ſe préſenter chez vous. Commencer à rendre hommage à ce qu'on aime, eſt d'un préſage heureux pour tout le reſte du jour.

CEPHISE,

Digitized by Google

CÉPHISE, *souriant.*

Auſſi.... ai-je une bonne nouvelle à vous annoncer; nous n'avons point aujourd'hui de ſéance littéraire.

SOLANGE, *souriant auſſi.*

Il eſt certain que je ne puis pas m'en affliger; vous donnerez au moins une journée toute entiere à l'amitié. Je vous l'avoue bonnement, j'aime encore mieux applaudir à votre cœur qu'à votre eſprit.

CÉPHISE.

Je me flatte que vous êtes bien ſûr de l'un, vous doutez un peu de l'autre, & moi je veux vous convaincre.... (*ſouriant.*) ou vous ſéduire. (*une pauſe*) Vous n'aimez pas prodigieuſement la poéſie, je crois?

SOLANGE.

J'eſtime infiniment les vrais poëtes, & ſans compoſer de vers, je les lis, je les entends avec plaiſir: il eſt permis d'être ſévere, mais jamais injuſte; & quand même je n'eſpérerois plus voir renaître les génies ſupérieurs qui ont illuſtré la France, je me croirois encore obligé d'applaudir aux efforts de ceux qui cherchent à les imiter.

CÉPHISE, *vivement.*

Hé bien, voici.... (*revenant à elle.*) voici des ouvrages de différens genres.... la chanſon que je chantai hier.

SOLANGE.

Et que vous chantâtes à merveille.

CÉPHISE.

Vous avez trouvé les couplets?

SOLANGE.

Jolis.

CÉPHISE.

Ils étoient du Chevalier.

SOLANGE, *plus froidement.*

Du Chevalier! Ah! je ne m'étonne plus.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Tenez... Quelque chose de plus grave & qui vous conviendra peut-être davantage, c'est le premier chant d'un poëme.

SOLANGE, *prenant un peu d'humeur.*

Un poëme ! seulement ! (*à part.*) du Chevalier encore, je gage ?

CÉPHISE.

Hé bien ! cela vous surprend ?

SOLANGE.

J'en conviens, je trouve de la hardiesse à tenter.

CÉPHISE, *avec chaleur, la premiere phrase.*

Et de la gloire à réussir. Lisez.... Je vous avertis que c'est un jeune auteur qui s'essaie.

SOLANGE, *avec vivacité.*

Ces jeunes auteurs sont d'une confiance !

CÉPHISE, *étonnée.*

Monsieur.... mais enfin....

SOLANGE, *avec humeur.*

Mais enfin, madame, vous le savez comme moi : ne voyons-nous pas tous les jours mille ouvrages de cette nature, sans goût, sans génie, sans lecteurs ? malheureux avortons qui expirent en naissant, qui n'ont enfin du poëme que le titre qu'ils ont osé profaner.

CÉPHISE, *sèchement, & voulant reprendre le papier.*

C'est annoncer déja de la prévention, &....

SOLANGE.

Heureux si je suis forcé d'en revenir ! (*il lit.*)

" DIANE ET ENDYMION. "

Le sujet n'est pas neuf, mais il est agréable.

CÉPHISE, *d'un air satisfait.*

Lisez.... lisez.

SOLANGE *lit.*

" A peine le soleil commençoit sa carriere,
" A peine de ses feux il réchauffoit la terre,
" Diane parcouroit les rochers & les bois,
" Insultant à l'amour, & méprisant ses loix. "

Pas mal.

Digitized by Google

CÉPHISE, *flattée.*

Oh! vous verrez.... Continuez.

SOLANGE *poursuit:*

„ Nonchalamment couché sous un berceau de roses,„
„ Ayant pour lit des fleurs tout récemment écloses..

(*Il s'arrête & répete.*)

„ Tout récemment écloses..

CÉPHISE, *trépignant d'impatience.*

Allez donc, monsieur.

SOLANGE *lit lentement & d'un air qui blâme.*

„ L'Amour la voit, l'entend, & jure de venger
„ Son pouvoir, que Diane en vain croit outrager.„

Oh! pour le coup, ceci.....

CÉPHISE, *sur les épines.*

Vous lisez si cruellement!

SOLANGE.

Je lis comme il y a.

CÉPHISE.

Comme il y a! (*elle relit les deux derniers vers avec chaleur & enthousiasme.*)

„ L'Amour la voit, l'entend, & jure de venger
„ Son pouvoir, que Diane en vain croit outrager.„

Voilà comme on lit, monsieur.

SOLANGE, *gaiement.*

C'est fort bien lu, assurément; mais cela ne rend pas les vers meilleurs.

CÉPHISE, *souriant amérement.*

Non! Ah!.... cela est fâcheux.

SOLANGE.

Au fait. Vous prenez donc, madame, un grand intérêt à cet ouvrage?

CÉPHISE, *embarassée & revenant à elle.*

Moi! mais oui, assez.

SOLANGE.

D'après cela, vous rendriez, je crois, un grand service à l'auteur, en lui conseillant de ne pas aller plus loin. Qu'il s'en tienne aux chansons.

Digitized by Google

CÉPHISE, *très-sèchement.*

En voilà assez, monsieur ; rendez-moi ce papier, l'auteur vous remercie.

SOLANGE.

Je serois au désespoir si....

CÉPHISE, *avec le ton amer.*

Oh ! non.... Pourquoi ? On a un goût bizarre, on ne trouve rien de bon, on blâme tout, on n'en est que plus malheureux, & on ne peut pas faire un crime à un homme, de ce qu'il est mal organisé : au contraire, on doit le plaindre. Ainsi, Monsieur, je n'en continuerai pas moins, malgré vos sages conseils.

SOLANGE, *très-étonné.*

Vous n'en continuerez pas moins !.... Quoi, c'est vous ? .... ah ! je vois à présent combien je suis coupable.... pardon. Mais vous m'avez demandé....

CÉPHISE.

Comment ! vous vous excusez ! n'allez-vous pas croire que je vous en veux ? allez, monsieur ; j'étois sûre d'avance, que vous trouveriez cela mauvais.

SOLANGE.

En ce cas, pourquoi me consulter ?

CÉPHISE.

Heureusement il est des lecteurs plus indulgens.

SOLANGE.

C'est-à-dire, moins sinceres.

SCENE III.

Les Précédens, LE BARON.

(*Solange & Céphise ont l'air froid.*)

LE BARON.

Bon jour, ma fille ; bon jour, mon ami.

CEPHISE, *embarrassée.*

Mon pere, je....

SOLANGE, *sérieux.*

Monsieur.

Digitized by Google

LE BARON, *gaiement.*

Pas de complimens, mes enfans, embraſſez-moi. Cela vaut mieux.... Mais me trompé-je? qu'avez-vous donc tous les deux? comme vous voilà graves!.... Parlez donc l'un ou l'autre.... J'aime qu'on me réponde.

SOLANGE, *avec un peu d'ironie.*

Je deſirois avec empreſſement voir madame, & à peine goûtois-je ce plaiſir, que j'ai eu le malheur d'encourir ſa diſgrace, & ſur une affaire de la derniere importance.

LE BARON.

Diable.

SOLANGE.

C'eſt.... ſur le début d'un poëme.

LE BARON, *avec le ton de la plaiſanterie.*

Poëme épique?.... ah! c'eſt une bien belle choſe. N'y en a-t-il pas deux ou trois dans le monde? On n'en fait plus guere aujourd'hui, & tout ce qui m'en tombe ſous la main, ma foi, je m'en ſers pour bourrer mes fuſils.

CEPHISE.

Ah! ciel!

LE BARON.

Je ſuis un barbare, un ſauvage, n'eſt-il pas vrai? tout ce que tu voudras, pourvu que tu me regardes toujours comme ton meilleur ami.

CEPHISE.

Oui, toujours.

LE BARON, *gaiement & avec bonté.*

Le cœur eſt bon.... il n'y a que la tête.... Elle extravague un peu la chere enfant! Depuis qu'elle donne dans le bel eſprit, elle n'a pas trop le ſens commun.... mais elle commence déjà à faire de petits vers, de petites comédies. C'eſt toujours ça. Les femmes ont ſi peu de choſes pour s'occuper! Et tout bien conſidéré, j'aime autant qu'elle faſſe des vers que des nœuds.

Digitized by Google

CEPHISE.

Cependant, mon pere....

LE BARON, *d'un ton plus ſérieux.*

Tiens, tiens, ma fille, reviens à ma terre; c'eſt là qu'on s'amuſe. Je n'y fais pas un ſeul vers, moi, mais j'y fais cent heureux: ce ſont-là mes ouvrages, & on ne les critique jamais.... Je plante, je ſeme, je crée.... Je travaille pour mon cœur, pour mon ſiecle, pour celui qui le ſuivra, & tous ces jolis riens, que l'eſprit produit, vivent un jour, & font quelquefois du chagrin pour toute la vie.

CEPHISE, *avec un peu d'humeur.*

On peut voir différemment, & j'avoue qu'à votre château....

LE BARON.

Eh bien! ne te fâche pas ma fille, ne te fâche pas; n'en parlons plus. Je veux te voir heureuſe, voilà la ſeule opinion à laquelle je tienne. Reſte donc ici, fais-y des chanſons, des poëmes, des opéra ſi tu veux.... C'eſt cet orignal de chevalier qui t'a mis cela dans la tête?

CEPHISE.

En vérité, mon pere, je ne ſais pourquoi il a eu le malheur de vous déplaire.

LE BARON.

Pourquoi! parce qu'il eſt fat, & que je ne les aime pas: les airs, les tons me déplaiſent. Mais laiſſe faire; quand il nous ennuiera trop, un beau matin, Solange & moi, nous décamperons. Tu ſeras bien attrapée, car tu nous aimes un peu, après Apollon, s'entend.

(*Il la baiſe au front.*)

CEPHISE.

Vous devez croire....

LE BARON, *gaiement d'abord.*

Qu'il faut que je vous laiſſe. Dans les querelles, un tiers gêne.... & puis je ne vous accorderois pas ſur les poëmes, moi;.... (*il rit.*) ah! ah! ah! Adieu donc,

Digitized by Google

mais reconciliez-vous : je n'aime pas à voir mes enfans se bouder.... cela m'affligeroit, & vous en seriez fâchés, n'est-il pas vrai ? Au revoir, ma Céphise.

CEPHISE.

Mon pere, je vais....

LE BARON, *riant.*

Non, non, ma fille, je t'en dispense.... Me reconduire ! eh vraiment, tu as bien autre chose à faire.... ton poëme. Ah ! ah ! Qui diable l'auroit cru ? Je suis pere d'une muse.... ah ! ah ! (*Il sort en riant.*)

SCENE IV.

CÉPHISE, SOLANGE.

CEPHISE.

Vous vous applaudissez, sans doute, monsieur, des plaisanteries mortifiantes de mon pere ; mais vous n'y gagnerez rien : au contraire, & je vous prouverai.... (*on entend le Chevalier.*)

LE CHEVALIER, *sans paroître.*

Mais ; en vérité, cela est excédant ! eh bien, dites que j'irai.

SOLANGE, *avec humeur.*

Ah ! voici cet étourdi de Chevalier ! on ne peut pas être un instant....

CEPHISE, *avec dépit.*

Je suis enchantée qu'il vienne, il dissipera le noir que vous m'avez donné.

SCENE V.

CÉPHISE, SOLANGE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *avec la chenille du jour.*

Je me jette à vos pieds, je crie merci : peut-on se présenter fait de la sorte ? (*souriant.*) Mais en tête-à-tête ! .... Je suis peut-être indiscret. Ah ! je vous

Digitized by Google

le demande en grace, faites-moi l'honneur de me chaſſer.

CÉPHISE.

Pourquoi donc, Chevalier? Je ſuis ravie de vous voir.

LE CHEVALIER.

Vous êtes l'indulgence même. Que je diſe donc un petit bon jour au cher Solange. (*Il ſerre la main à Solange, qui paroît très-froid.*)

SOLANGE.

Monſieur....

LE CHEVALIER, *bas à Céphiſe.*

Il n'eſt pas gai, votre Solange! S'en va-t-il quelquefois?

CÉPHISE, *à mi-voix.*

J'ignore ſes projets..... Nous ſommes preſque brouillés.

LE CHEVALIER, *élevant la voix.*

Brouillés! Oh! je veux faire ce raccommodement-là, moi: il eſt d'une rigueur..... & les jolies femmes..... (*allant vers Solange.*) Au fait, c'eſt l'homme du monde dont je fais le plus de cas.

SOLANGE, *avec fineſſe.*

Et vous pouvez être ſûr que de mon côté je mets à votre eſtime tout le prix qu'elle mérite.

LE CHEVALIER, *légérement.*

Vous me comblez. (*à Céphiſe.*) Vous futes hier au ſpectacle, Madame? Odieux, exécrable, toutes les doublures! A propos.... (D'honneur on oublie tout lorſqu'on vous voit).... Je viens vous propoſer, pour aujourd'hui, une partie charmante, bien folle, bien délicieuſe, chez le comte de Burſé. On dînera aux bougies; Méliſe, Elmire y ſeront; Dorlis & Vermeuil par conſéquent. Mais tout eſt en regle, ce ſont les maris qui les préſentent. Le ſoir bureau d'eſprit, lecture & bal, le plan d'une comédie que j'ai tracé hier, une diſſertation ſur l'air inflammable, que j'ai finie ce matin,

&

& un ballet que je deſſinerai ce ſoir, avec une figure, un tableau... ſublime! j'ai promis que vous y danſeriez avec moi.

CÉPHISE.

Toujours quelques plaiſirs nouveaux. Vous n'êtes pas comme des gens de ma connoiſſance, triſtes, taciturnes.... (*Elle regarde Solange.*)

SOLANGE.

Comme moi, par exemple, dites, dites-le, Madame; mais permettez que je me diſpenſe de m'entendre comparer avec monſieur le Chevalier. Je ne pourrois qu'y perdre, & je ſors pour ménager ma vanité & ſa modeſtie. (*Il ſort.*)

CÉPHISE.

Il s'en va, je crois.... Solange! écoutez.

SCENE VI.

CÉPHISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ne l'appellez donc pas; il ſeroit homme à revenir. En vérité, j'imaginerois qu'il eſt amoureux de vous, ſi je le croyois capable de faire quelque choſe de bien.

CÉPHISE.

C'eſt un homme honnête, ſenſé.

LE CHEVALIER.

J'entends; il eſt de ces bonnes gens qu'on eſtime, mais avec qui l'on ſe brouille pour éviter l'ennui qu'ils cauſent.

CÉPHISE.

Chevalier, j'en fais le plus grand cas. Il a de l'humanité, de la probité, de la franchiſe.

LE CHEVALIER.

Qui n'en a pas? Mais on ſeroit écraſé de cette eſpece là ..... ſi l'on ne prenoit un parti violent.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Laiſſons là Solange..... Vous êtes très-lié avec le comte de Burſé ?

LE CHEVALIER.

Oreſte & Pylade étoient moins unis.

CÉPHISE.

Il eſt aimable.

LE CHEVALIER.

Ah ! aimable ? Oui.... Vraiment, le trouvez-vous aimable ?

CEPHISE, *ſouriant.*

Mais ſans doute.....

LE CHEVALIER, *d'un air contraint.*

Et moi auſſi. Vous riez ! cela n'eſt pas bien ; voilà un ſourire qui vaut une épigramme. Allons, je ſerai plus franc ; je vois que vous êtes dans le ſecret... (*reprenant ſon air libre.*) Eh bien ! oui, je ſuis obligé de l'avouer : il me doit ce qu'il vaut ; mais entre nous, c'eſt un des plus minces ſujets. Cette éducation là ne me fait pas le moindre honneur.... Ah ça, vous viendrez ce ſoir ?

CEPHISE.

Vous me quittez ?

LE CHEVALIER.

J'en ſuis furieux ; mais ſi je reſtois, en conſcience, je ne pourrois m'empêcher de vous parler de mon amour ; vous vous fâcheriez, je bouderois, il faudroit nous raccommoder ; tout cela ne laiſſeroit pas que de prendre du temps, & je ſuis accablé des affaires les plus eſſentielles ; des artiſtes à éclairer, des ſavans à produire, une broderie à choiſir.... Mais plaignez-moi, plaignez-moi donc.... Au reſte, vous n'y perdrez rien, & mes feux, pour être contraints, n'en deviendront que plus violens, ſemblables à ces volcans qui..... Reſtez, de grace, reſtez : je pars, je vole, & je reviens. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

CÉPHISE, *seule.*

QUE d'extravagances ! n'importe, il m'amuſe.... & je l'aime..... à moins que je ne réfléchiſſe ; il a des ridicules & des graces ..... & Solange ! n'a que des vertus, mais ſi ſéveres, ſi triſtes !..... (*ſouriant.*) Ah ! je ſens bien, malgré cela, que les vertus auront la préférence. Voici Solange : je vais eſſuyer une leçon, je vois cela. C'eſt un air de mari qu'il veut déja ſe donner ; il faut y mettre ordre, & le traiter de maniere à lui en faire paſſer pour jamais la fantaiſie.

SCENE VIII.

SOLANGE, CÉPHISE.

SOLANGE, *à part.*

ESSAYONS s'il me reſte quelque pouvoir ſur ſon eſprit, & montrons-lui que je ſais m'appercevoir de ſa légéreté.

CEPHISE, *à part.*

Oh ! je ne céderai pas, je le promets.

SOLANGE, *à part.*

Oh ! je réſiſterai à ma ſenſibilité, je le jure. (*Céphiſe eſt aſſiſe, il s'approche : haut.*) Madame eſt ſeule ?

CEPHISE.

Monſieur le voit.

SOLANGE.

Le Chevalier eſt enfin parti ?

CEPHISE.

Oh ! il reviendra.

SOLANGE.

Je m'en doute.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Vous devinez tout.

SOLANGE.

Et vous, vous ne dissimulez rien.

CEPHISE.

Preuve de franchise.

SOLANGE.

Ou d'indifférence.

CEPHISE, *se levant.*

N'avons nous pas quelqu'autre chose à nous dire ?

SOLANGE.

Oui, si vous daignez accorder à l'amitié, un moment qu'elle croit pouvoir obtenir.

CEPHISE.

Oh ! deux plutôt.... à charge de revanche, & je commence : peut-on savoir de Monsieur ce qui le rendoit tout-à-l'heure si pensif, pour ne pas dire si boudeur ?

SOLANGE.

Boudeur est rigoureux.... Peut-être je réfléchissois, c'est assez mon habitude.

CEPHISE.

Eh bien ! voilà une habitude dont il faudra vous défaire ; elle ne vous sied pas du tout.

SOLANGE.

Je ne crois pas pourtant que je m'en corrige.

CEPHISE.

Oh ! on sait bien que vous êtes entêté. Et nous direz-vous le grave, le sérieux, l'intéressant sujet qui vous occupoit si fort ?

SOLANGE.

Mais si vous l'exigez absolument ? ...

CEPHISE.

Je l'exige.

SOLANGE.

J'obéis..... D'abord, je rêvois aux qualités, aux agrémens qui distinguent votre sexe ; car vous

Digitized by Google

ſentez bien que je ne cherche pas à lui trouver des torts....

CÉPHISE.

Cela eſt prudent, car il pourroit fort bien vous le rendre.

SOLANGE.

Croyez-vous ?

CÉPHISE.

Continuez.

SOLANGE.

Enſuite..... Je rêvois encore, (vous me l'avez ordonné) je rêvois au peu de ſolidité qu'on pourroit quelquefois ſe permettre de lui reprocher.

CÉPHISE.

Et qu'on lui reproche.... Ah ! vous avez choiſi là une belle matiere, & qui ne tarira de long-temps.

SOLANGE.

Je le crois. Je me diſois, (c'eſt toujours la ſuite de mes réflexions) je me diſois, n'eſt-ce pas une choſe bien ſinguliere, que Céphiſe, cette femme charmante, dont on citoit la raiſon encore plus que les attraits, cette amie tendre & délicate qui m'a répété mille fois qu'elle n'aimoit pas un monde bruyant, ait changé tout-à-coup de façon de penſer, de conduite, de caractere, au point que je la preſſerois de fixer le jour heureux qui doit m'unir à elle.

CÉPHISE.

Écoutez donc, Solange, vous ne faites guere ce qu'il faut pour me décider ; vous voulez obtenir ma main..... mais à quelles conditions ? ..... Car vous en faites, & il s'agit de ſavoir ſi je veux les accepter. Premiérement, ma façon de vivre ne vous convient pas, vous le dites très-clairement, & là-deſſus, je prévois que j'aurois beaucoup de contraditions à eſſuyer.

SOLANGE.

Nous prendrions un arrangement.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Oui, d'abord vous céderiez.... & puis après il faudroit que je cédaſſe. Voilà à-peu-près l'arrangement qu'une femme fait toujours avec ſon mari ; ſoyez franc.... Vous exclurez une partie de mes amis ?

SOLANGE.

Jamais ceux qui ſeront eſtimables.

CÉPHISE.

C'eſt-à-dire, ceux qui vous paroîtront tels..... Enſuite l'emploi de mon temps ? ...

SOLANGE.

S'il eſt conſacré à des amuſemens que je puiſſe partager, à une bonne action que j'aurois voulu faire, pourrai-je ne pas l'approuver ?

CÉPHISE, *ſouriant.*

Mon goût pour la poéſie ?

SOLANGE, *ſouriant auſſi.*

Vous le ſatisferez..... Vous ferez des vers.... Vous ne les lirez qu'à moi, c'eſt le moyen de n'être jamais critiquée.... que par l'amitié.

CÉPHISE.

Le comte de Burſé, le chevalier de Roſemont ?

SOLANGE, *vivement.*

Oh ! pour ce dernier, vous ſentez bien....

CÉPHISE, *avec fermeté.*

Qu'il eſt fait pour être reçu chez moi.

SOLANGE.

Soit.... mais qu'il ne le ſera plus.

CÉPHISE.

Pourquoi, s'il vous plaît ?

SOLANGE, *embarraſſé.*

Parce que je vous en prierai..... & que vous ne me refuſerez pas.

CEPHISE.

Voilà ce qui vous trompe, vous ſerez refuſé.

SOLANGE.

Cela eſt obligeant.

Digitized by Google

CEPHISE.

Il est trop dangereux d'accorder une demande lorsqu'elle est injuste: la jalousie ne connoît point de bornes, & ce n'est qu'en résistant à ses premieres visions..

SOLANGE.

En vérité, madame, voilà des expressions dont vous me permettrez d'être étonné.

CEPHISE.

Étonnez-vous, Monsieur.

SOLANGE.

Tous les gens sensés qui vous connoissent....

CEPHISE.

Et je n'en connois pas, selon vous

SOLANGE, *continuant.*

Ne verront pas sans peine qu'une femme qui a de la raison, des principes, ait ainsi rompu un mariage....

CEPHISE, *éclatant de rire.*

En effet, c'est un événement.

SOLANGE.

Vous en riez !.... A merveille ! vous en riez ! Ah ! je n'ai pas le bonheur d'être d'un aussi grand sang-froid. Oui, madame, j'avoue qu'il me sera difficile de rire quand on vous accusera d'inconséquence, quand on vous prêtera des ridicules....

CEPHISE.

Des ridicules, monsieur ! comment ! des leçons, des reproches, des insultes ! & de quel droit ?.... Mais je vous admire.... Je veux bien qu'il soit permis d'aimer les gens, de les reprendre, de les ennuyer même, mais il ne l'est jamais de leur manquer d'égards.

SOLANGE.

Moi ! j'aurois manqué d'égards !.... Le respect...

CEPHISE.

Le respect à tort !.... Voyez un peu, monsieur me soupçonne, m'outrage..... & il me respecte !

SOLANGE.

Tout ce que je dis est mal reçu, mal interprété... je me tais.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Vous auriez dû prendre ce parti plutôt.

SOLANGE.

La réponſe eſt dure.

CÉPHISE.

Je la referois encore.

SOLANGE.

Oui ? eh bien ſoit.... ne diſons rien.

CÉPHISE.

Et penſons beaucoup.

SOLANGE

On ne penſons pas, de peur de penſer mal des gens qui nous intéreſſent.

CEPHISE.

Réflexions d'humeur !

SOLANGE.

D'humeur ! appeller ainſi le langage de l'amitié tendre & bleſſée ; déchirer un cœur ſenſible, & ne pas lui permettre de ſe plaindre.... Je ſuis le plus malheureux ! ....

CEPHISE, *émue.*

Malheureux ! ... Eh ! de quoi donc, malheureux ?... Il eſt inſupportable, cet homme.... on ne ſait ce qu'il veut... Eh bien ! oui, malheureux ; ſoyez-le, & par votre faute... mais vous le ſerez ſeul, au moins... mon parti eſt pris. A compter de ce jour, de ce moment, je retire ma parole, & je vous rends la vôtre ; nous voilà libres de ſuivre nos goûts, de choiſir nos ſociétés. Le ton de ma maiſon vous déplaît, vous n'y viendrez que lorſque vous croirez vous y amuſer... Je verrai votre éloignement ſans m'en plaindre... je le crois, du moins.... je ſens même.... oui, je ſens que je puis dès-à-préſent vous jurer une indifférence éternelle.

SOLANGE, *prenant la main de Céphiſe.*

Et moi je jure auſſi.... Mais, votre main tremble.

CEPHISE, *émue.*

Non, c'eſt la vôtre, je vous aſſure.

SOLANGE,

Digitized by Google

SOLANGE, *ému.*

Nous ne nous reverrons donc que dans un mois ?

CÉPHISE, *troublée, quittant la main de Solange.*

Ou dans un an.

SOLANGE, *piqué.*

Ou point du tout.

CÉPHISE.

Encore !

SOLANGE, *avec ſentiment.*

A moins que vous n'ayez beſoin de mes ſervices, de mes conſeils, car alors il n'y auroit ni raiſons, ni affaires qui puſſent m'arrêter un inſtant... je ſerai toujours à vous... oui toujours... ſans tirer à conſéquence.

CÉPHISE, *de même.*

Sans doute.... l'amitié ſuffit.... C'eſt tout comme moi ; tenez, s'il vous arrivoit quelque malheur, parlez, écrivez, dites un mot, & je vole auprès de vous. (*à part.*) Mais, je crois que je m'attendris !

ROSINE, *en entrant.*

Madame, ce ſont des viſites.

CÉPHISE.

Je vais les recevoir. (*à part.*) J'en ſuis ravie, j'allois peut-être céder.... (*à Solange.*) Adieu, monſieur, je n'ai plus rien à ajouter : vous connoiſſez ma façon de penſer, elle ne changera point, & ſoyez ſûr que je ſens plus que jamais tous les avantages de ma liberté. (*Elle ſort.*)

SCENE IX.

SOLANGE, *ſeul.*

C'EST ainſi qu'elle paie ma tendreſſe ; elle craint de perdre ſa liberté, lorſque je trouve ſi doux de lui ſacrifier la mienne ; elle me fuit, lorſque je n'attendois qu'un regard pour tomber à ſes genoux... L'ingrate ! .... elle ne m'a jamais aimé....

Digitized by Google

SCENE X.

SOLANGE, LE BARON.

SOLANGE.

Ah ! vous voici, mon cher Baron, ſachez que je ſuis tout-à-fait brouillé avec Céphiſe.

LE BARON.

Oui ? Auſſi tu vas lui dire..... Les poëtes ne pardonnent pas toujours ces actes de franchiſe.

SOLANGE.

J'ai eu avec elle l'explication la plus vive, & je ſuis déterminé à partir aujourd'hui.

LE BARON, *vivement.*

Eh bien ! pars-tu ! je t'accompagne. Nous chaſſerons, nous reverrons mon vieux château, mes braves payſans, nous recevrons leur tumultueux & ſatisfaiſant hommage. Il me ſemble me voir là, pouſſé, preſſé, careſſé.... je le leur rends bien. Je tends la main aux vieux, j'encourage les jeunes, je ſouris aux femmes, & j'appuie encore un bon baiſer ſur les joues fraîches des jolies filles. Cela ne te réjouit-il pas ?

SOLANGE, *très-ſérieux.*

Oh ! prodigieuſement.

LE BARON.

C'eſt ſingulier ! .... mais à ton air on ne le croiroit pas.... Allons, ſois plus franc.... Et où irois-tu, mon ami, que ſon image ne te ſuivît par-tout ; dans quel lieu ne la regretterois-tu pas ? Oui, ſois certain qu'à peine tu te ſerois éloigné d'elle, que tu brûlerois de venir la retrouver.

SOLANGE.

Il faut donc que je reſte pour être témoin ? ...

LE BARON.

Il faut t'en rapporter à moi : je n'ai pas vieilli pour rien ; je connois les amans, & je prends part à leurs petites peines ; cela me rappelle les miennes ; & en vérité, je voudrois encore être à ce temps-là... Tu partiras donc.... c'eſt-à-dire, tu laiſſeras croire

Digitized by Google

que tu es parti... Moi... je pourrai fort bien auſſi te ſuivre.... cela n'empêche pas que nous ne reſtions ici cachés, & que nous n'attendions l'effet d'une lettre que je veux lui écrire.

SOLANGE.

Vous lui écrirez ?

LE BARON.

Oui.

SOLANGE.

Mais une lettre qui lui faſſe impreſſion... là... qui...

LE BARON, *avec ſentiment.*

De bonne foi, crois-tu que tu apprendras à un pere, ce qu'il doit écrire à ſa fille pour toucher ſon cœur.

SOLANGE.

C'eſt que vous n'êtes pas aſſez fâché.

LE BARON, *affectueuſement.*

Auſſi, je prétends n'être que tendre : je la connois, cela réuſſira mieux... elle en ſera touchée... La réconciliation ſuivra, & ſur-tout le mariage... Alors tu ne feras plus l'amoureux... je ne ferai plus le pere : Nous ſerons deux amis, deux chaſſeurs, & nous ne nous diſputerons qu'à qui rendra notre Céphiſe plus heureuſe... Conſole-toi donc, &... j'entends quelqu'un...

SOLANGE, *regardant.*

C'eſt Roſine.

LE BARON.

Roſine ! elle peut nous être utile. A ſon amitié pour Céphiſe, elle joint une façon de penſer fort au deſſus de ſon état. Il faut la mettre dans la confidence.

SCENE XI.

Les Précédens, ROSINE.

SOLANGE.

ROSINE, j'ai à vous prier....

ROSINE, *étonnée.*

Monſieur.

Digitized by Google

LE BARON.

Mon enfant, ta conſcience eſt en ſûreté, le pere eſt du complot.

ROSINE.

De quoi s'agit-il ?

LE BARON, *gaiement.*

De nous rendre tous heureux, car j'ai la bonté d'être ſenſible à ſa peine ; je fus amoureux auſſi jadis, moi, c'étoit de ma femme ; & depuis ce temps, j'ai un foible pour tous ceux qui annoncent le même défaut. Tâche donc de le ſervir, & toi, Solange, ne tarde pas à venir me retrouver.

SCENE XII.

SOLANGE, ROSINE.

ROSINE.

Eh bien ! voyons.

SOLANGE.

D'abord, que fait Céphiſe à préſent ?

ROSINE.

Elle fait ſemblant de lire..... mais elle rêve profondément.

SOLANGE.

Si vous ſaviez comme elle m'a traité !

ROSINE.

Je le devine.

SOLANGE.

Un mépris inſultant !

ROSINE.

C'eſt-à-dire, un dépit caché.

SOLANGE.

Des réponſes..... d'une dureté !

ROSINE.

Que vous vous êtes attirées.

SOLANGE.

Des adieux, d'un froid !

ROSINE.

Qu'on affectoit, peut-être.

Digitized by Google

SOLANGE.

Pas un regard !

ROSINE.

On craignoit les vôtres.

SOLANGE.

Pas un ſoupir !

ROSINE.

On les étouffoit.

SOLANGE.

Pas un mot de ſenſibilité !

ROSINE.

Elle étoit au fond du cœur.

SOLANGE.

Auſſi me ſuis-je piqué.

ROSINE.

C'eſt l'uſage.

SOLANGE.

J'ai paru très-indifférent.

ROSINE.

On ne l'a pas cru.

SOLANGE.

J'ai dit que je partois.

ROSINE.

On a pris cela pour une vaine menace.

SOLANGE.

Et je pars en effet.

ROSINE.

Alte-là ! Je m'y oppoſe.

SOLANGE, *baiſſant la voix & regardant de tout côté.*

Vous ſentez bien, Roſine, que je ne pars pas.

ROSINE.

Ceci n'eſt pas clair.

SOLANGE, *bas.*

Je ferai ſemblant de partir.

ROSINE.

Cela s'éclaircit.

SOLANGE.

Et Roſine voudra bien....

ROSINE.

Faire un menſonge?

Digitized by Google

SOLANGE.

Pour éprouver....

ROSINE.

Joli rôle que cela!

SOLANGE.

Il eſt eſſentiel à ma tranquillité.

ROSINE.

Ce ne ſeroit pas tout à fait une raiſon, mais il peut produire le bonheur de ma maîtreſſe, & voilà ce qui me détermine ..... Elle peut venir, fuyez, & comptez ſur tout ce que le zele & le ſentiment pourront m'inſpirer.

SOLANGE.

Je vais être plus tranquille; j'avois beſoin.... de la confiance que vous m'inſpirez. Roſine, vous pouvez beaucoup ſur elle.... Une reflexion, un conſeil... Elle eſt faite pour en ſentir tout le prix; ne l'abandonnez donc pas, & ſouvenez-vous qu'en la rendant à la raiſon, vous la rendrez à la fois à l'amour, à l'amitié & à la nature. *Il ſort.*

SCENE XIII.

ROSINE, CÉPHINE.

ROSINE, *à part.*

LA voici; épions l'inſtant & ne précipitons rien.

CÉPHISE, *plongée dans la réverie.*

Je ne regrette pas Solange, aſſurément.

ROSINE, *à part.*

Il y a plus de vanité que de vérité dans ce diſcours là.

CÉPHISE.

C'eſt une rupture décidée, il n'a jamais été ſi long-temps ſans venir me demander pardon.

ROSINE, *à part.*

Comme le temps paroît long quand on aime!

CÉPHISE.

Ne diroit-on pas que le Chevalier ſeroit un homme dangereux! Parce qu'il eſt léger, ..., étourdi,....

Digitized by Google

au fond, je suis sûre qu'il me respecte, & que d'un mot je saurois lui en imposer.

ROSINE.

Ah! je voudrois bien entendre ce mot là!

CÉPHISE.

Vous voilà, Rosine!..... Avez-vous rencontré mon pere.... & monsieur Solange?

ROSINE.

J'ignore où est monsieur le Baron.... Mais pour monsieur Solange, je pense bien qu'à présent..... il doit être parti.

CÉPHISE.

Comment, parti?

ROSINE.

Oui, aujourd'hui vous en êtes délivrée.

CÉPHISE.

Parti, tout-à-fait?

ROSINE.

Oui..... parti..... Ce qu'on appelle parti.....

CÉPHISE.

Et vous ne prévoyez pas les raisons de ce départ précipité?

ROSINE.

Qui sait? caprice, fantaisie, excès de sensibilité.... Ces hommes!.... Oh! à la place de madame, je ne m'en affecterois pas plus.....

CÉPHISE.

Et qui vous dit que je m'en affecte?.... Partir ainsi, sans me prévenir! Il ne se pique guere de procédés..... Mais il fait bien, très-bien..... Avec ses amis il faut agir sans façon.... (*la fixant avec curiosité.*) Peut-être n'est-ce qu'un voyage de quelques jours?

ROSINE, *affirmativement.*

Non, non. On dit que c'est pour tout-à-fait qu'il va.....

CÉPHISE, *avec humeur.*

Vous assurez cela..... sans savoir, je gage..... Il croit me piquer!.... (*Elle sourit amerement.*) Il seroit bien étonné, s'il voyoit mon indifférence.

Digitized by Google

ROSINE.

Ah ! oui.

CÉPHISE.

Il eſt tard ?

ROSINE.

Oh ! non.

CÉPHISE.

Je vous dis qu'il eſt tard, moi..... regardez ; ..... il eſt..... (*elle tire ſa montre.*)

ROSINE, *avec malice.*

Pas encore deux heures.

CÉPHISE, *ſéchement.*

Elle retarde.

ROSINE, *avec l'air malin.*

Ah !

CÉPHISE.

Il faut achever ma toilette. Je n'ai jamais été ſi peu en train de m'amuſer.

ROSINE.

Cela viendra.

CÉPHISE.

Je ſens que je ſerai mauſſade.

ROSINE, *d'un air malin, comme n'en croyant rien.*

Bon !

CÉPHISE.

Je reſterai. (*Roſine rit.*) Eh bien ! ſans doute, je reſterai. Cela vous ſurprend..... Je veux tenir compagnie à mon pere ; rien n'eſt ſi naturel.

ROSINE.

Ah ! l'amour filial eſt ſi reſpectable !

CÉPHISE.

Je n'y ſuis pour perſonne..... Mes livres ; .... non, je veux mon écritoire, ... mes papiers....

ROSINE, *comme par reſſouvenir.*

Le Chevalier n'a-t-il pas promis à Madame ?

CÉPHISE, *ſéchement.*

Je n'aime pas les queſtions.... Je vous ai demandé mes papiers, ... mon écritoire..... Eh bien, mademoiſelle, reſtez ; je vais moi-même....

ROSINE,

Digitized by Google

ROSINE, *vivement.*

Mais, madame, les voici ſous vos yeux, l'écritoire ſur la table, les papiers dans le tiroir.

CÉPHISE, *ſéchement.*

Cela ſuffit..... J'entends du bruit, n'eſt-ce pas ?... Il faut tout vous dire ! .... Mais voyez donc.

ROSINE.

J'ai vu ; c'eſt une viſite.

CÉPHISE.

Qui donc ? Pourquoi ne pas nommer ? Eſt-ce lui ?

ROSINE.

Oui, madame ; c'eſt monſieur le Chevalier.

CEPHISE.

Ah ! tant mieux !

ROSINE.

C'eſt-à-dire, tant pis.

CEPHISE.

Mon métier..... Approchez donc mon métier..... Vous êtes aujourd'hui d'une lenteur.....

ROSINE.

Et madame d'une vivacité....

CEPHISE.

Ne ſemble-t-il pas que je lui ai dit des choſes étonnantes ? .... Non, Roſine, ſi j'ai de l'humeur, ce n'eſt pas vous qui la cauſez. Je vous aime, je vous conſidere, & je vous le prouverai dans toutes les occaſions.

ROSINE.

Ah ! j'ai retrouvé ma maîtreſſe.

SCENE XIV.

CÉPHISE, LE CHEVALIER.

(*Le Chevalier eſt habillé très-richement.*)

CÉPHISE.

CHEVALIER, je vous avertis que je ſuis d'un mauſſade, d'un ſombre....

LE CHEVALIER

C'eſt me donner ordre de le diſſiper, & je m'en charge. Eh ! dites-moi d'où vient ce chagrin déteſ-

Digitized by Google

table ; est-ce votre épagneul, ou votre intendant ? ces animaux-là ne sont bons qu'à donner des inquiétudes..... Mais votre toilette n'est pas fort avancée.... Le feu de la composition.... (*il va à la table sur laquelle sont des papiers.*) Parlez-moi donc de mon habit. Convenez que ces paillons sont du meilleur goût.... Je ne connois que les broderies de couleur, moi ; cela imite la nature.

CÉPHISE.

Je le trouve charmant.

LE CHEVALIER.

Charmant ne dit rien ; délicieux, passe. Parlons d'affaires : ne baiserai-je pas aujourd'hui cette main divine ? (*Il la baise plusieurs fois, & pense renverser le métier.*)

CEPHISE.

Que vous êtes étourdi ! tenez, je ne suis pas gaie, & le ton badin ne réussiroit pas.

LE CHEVALIER.

Eh ! mais ce sera tout aussi sérieux que vous le voudrez. Après tout, il y a si long-temps que nous nous aimons. (*Il s'assied.*)

CEPHISE.

Je l'ignorois, je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ah ! voilà une plaisanterie cruelle ! On ne tient pas à ces choses là. Comment ! vous ne vous êtes pas apperçue de ma flamme, de mes soupirs, de ma timidité.... de ma jalousie ? .... Ah ! ..... je n'ai rien là-dessus à me reprocher ; & vous pouvez vous livrer sans crainte à vos sentimens pour l'amant le plus tendre.

CÉPHISE.

Il me semble vous avoir prié....

LE CHEVALIER.

Vous obéir est ma loi suprême, & quelque rigoureux que soient vos ordres, je périrai plutôt que de ne les pas suivre. (*d'un ton très-fat.*) Oh il ne sera pas possible que vous résistiez à une passion si héroïque : car enfin tôt ou tard, il faudra bien finir le roman.

Digitized by Google

CEPHISE.

Que cela peut-il signifier ?

LE CHEVALIER.

Mais je dis..... cela signifie..... qu'il est temps que l'hymen resserre les nœuds de l'amour.

CÉPHISE.

Avec qui donc ?

LE CHEVALIER.

Parbleu ! avec moi, peut-être. Vous me convenez, je vous conviens ; vous êtes veuve, je suis garçon ; il ne manque plus qu'un notaire.

CÉPHISE.

Ah ! c'est vous qui vous êtes arrangé ?

LE CHEVALIER.

Ma foi ! oui, moi j'ai compté là-dessus, j'en ai même reçu les complimens.

CEPHISE.

Vous êtes bien téméraire !

LE CHEVALIER.

C'est un reproche qu'on m'a fait quelquefois.

CEPHISE.

Et vous avez cru que je consentirois ? .....

LE CHEVALIER.

Ah ! oui, je suis sûr de vous ; vous le savez comme moi, je suis l'époux qu'il vous faut ; mais votre pere ne pense pas tout-à-fait comme nous deux, sur cet article : au reste, c'est un bon bonhomme, bien tendre, bien foible, à qui nous ferons entendre raison.

CEPHISE.

Parler ainsi de mon pere ! je vous trouve bien osé.

LE CHEVALIER.

Bon ! moi, je croyois qu'on pouvoit rire librement de ses grands parens en petit comité.

CÉPHISE.

Vous ne respectez rien, on me l'avoit dit ; mais je n'aurois jamais cru que votre étourderie....

LE CHEVALIER.

Ma foi ! je ne l'aurois pas cru non plus. Mais la faute est faite ; il faut bien le croire à présent. Allons,

Digitized by Google

c'eſt dit, je me repens ; vous pardonnez, je ſonne, Roſine vient, on vous habille, & nous partons. (*Il dérange le métier, Céphiſe le rapproche avec dépit.*)

CEPHISE.

Je reſte.

LE CHEVALIER.

Rancune tenante ! Savez-vous bien à la fin que vous me pouſſerez à bout ? (*Il repouſſe le métier.*) Laiſſez ce triſte ouvrage..... Parlez donc, répondez, grondez-moi plutôt, ou je vais me venger ſur ce métier fatal..... Gravité touchante !... Air digne..... Diſtraction aſſez bien jouée..... Oh ! vous avez étudié votre rôle..... il ne ſeroit pas poſſible de le rendre auſſi naturellement. Madame, madame, décidément êtes-vous devenue muette ?

CÉPHISE.

Mon ſilence auroit aſſez dû vous dire....

LE CHEVALIER.

Oh ! je n'entends pas le ſilence, moi.

CÉPHISE.

Que cette converſation m'excede, m'entendez-vous plus clairement à préſent ?

LE CHEVALIER.

Oui, à la bonne heure ; cela commence à devenir fort intelligible : j'ai mal pris mon moment. (*Céphiſe impatientée travaille, & caſſe la ſoie de dépit.*) Je m'en irois bien, mais je ſuis ſûr que vous me rappellerez.

CÉPHISE.

Eſſayez, monſieur, eſſayez.

LE CHEVALIER.

A la bonne heure, madame ; dès que vous le prenez ſur ce ton là, on s'en ira. [*Il ſe raſſeoit.*] Encore faut-il.....

CEPHISE, *ſe levant.*

Non, monſieur, c'eſt moi, c'eſt moi qui vous cede la place..... mais ſoyez bien prévenu que je prendrai déſormais les précautions les plus ſûres, pour ne plus être expoſée à me trouver avec un homme qui me devoit au moins des égards & de la conſidération.

Digitized by Google

SCENE XV.

LE CHEVALIER, *pétrifié.*

Ceci devient sérieux : elle est fâchée.... Moi j'ai cru de bonne foi qu'elle m'aimoit.... Ce seroit singulier, cependant, si je m'étois trompé : cela m'en a tout l'air. Voilà qui me dérange, pourtant ; je comptois dans peu devenir le maître ici.... Eh bien ! je ne vois rien de plus court que d'y renoncer : oui, l'expédient n'est pas gai, mais il est immanquable ; partons... Bon ! j'apperçois mon rival ; il ne paroît pas plus content que moi..... seroit-il chassé ! Apparemment que cette femme là se débarrasse aujourd'hui de tous ses amans..... Le voici..... affectons l'air aisé ; il va me questionner, il sera plaisant de lui dire tout, sur-tout s'il ne veut pas me croire.

SCENE XVI.

LE CHEVALIER, SOLANGE.

[*Solange entre en regardant l'appartement de Céphise ; il a l'air d'un homme agité. Le chevalier est dans un coin, regardant la tapisserie, & Solange ne peut l'appercevoir d'abord.*]

SOLANGE.

Ce Baron, avec son épreuve..... ces moyens sont d'une lenteur..... (*appercevant le Chevalier.*) Quelqu'un ici ! (*le Chevalier chante.*) Le Chevalier ! (*il chante encore.*) Il me semble bien satisfait. Suis-je déja sacrifié ! Sachons.....

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est vous, mon cher Solange !

SOLANGE.

Vous voilà bien gai, monsieur le Chevalier ?

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'est qu'il ne sert à rien d'être triste.

SOLANGE.

Céphise vous a laissé seul ?

Digitized by Google

LE CHEVALIER.

Oui, elle me traite ſans façon.

SOLANGE.

Vous avez été long-temps avec elle?

LE CHEVALIER.

Je deſirerois qu'elle ne s'en plaignît pas plus que moi.

SOLANGE.

Vous aviez apparemment des choſes fort importantes à lui communiquer?

LE CHEVALIER.

Mais, à une jolie femme, on a toujours..... (*reprenant ſon ſérieux.*) Et puis, je vous l'avouerai..... je voulois détruire..... ou confirmer certains doutes.

SOLANGE.

Certains doutes! Eh bien?

LE CHEVALIER.

Eh bien! on m'a répondu.

SOLANGE.

Et d'une façon?....

LE CHEVALIER.

Oh! d'une façon très-claire..... & à laquelle entre-nous, j'aurois bien dû m'attendre.

SOLANGE.

Tout vous réuſſit?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point là ce que je vous dis, au moins.

SOLANGE.

Et pourquoi? ne ſaura-t-on pas tôt ou tard?.... (*Plus vivement.*) Il faut bien que cela finiſſe.

LE CHEVALIER.

Oh! oui.. & même je regarde déja cela comme fini.

SOLANGE.

J'entends, on vous a donné l'eſpoir que dans peu l'hymen....

LE CHEVALIER.

Mais, ſavez-vous que vous êtes étonnant? Comment, de bonne foi vous vous imaginez que l'on m'aime, que l'on m'épouſe, moi? Bon dieu!

Digitized by Google

quelle idée ! & vous avez la cruauté d'exiger que je vous avoue.... Eh ! bien ! je m'y décide... Oui, mon cher, il n'eſt que trop vrai, je le déclare tout haut : Céphiſe ne m'aime point.... Elle me hait, me déteſte, me chaſſe même.... Je ne puis cependant en conſcience, en dire plus pour vous tranquiliſer. (*Il rit un peu.*)

SOLANGE.

Si cela étoit, vous ne le diriez pas.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?..... On a ſes jours de modeſtie ..... (*Il éclate de rire.*) Ah ! ah ! y croyez-vous ?

SOLANGE.

De ces ris moqueurs, je ſais ce qu'il faut conclure. Cette place n'eſt pas propre à vous faire expliquer, & dans tout autre lieu....

LE CHEVALIER.

Un moment, Solange, parlons ſérieuſement. Je puis bien être étourdi, léger, préſomptueux, fat, ſi vous voulez : mais je n'ai jamais paſſé pour un lâche, je vous en avertis.

SOLANGE.

Je le ſais, venez donc.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Je viendrai..... mais vous ſavez que j'ai un engagement avant celui-ci : je vais tout rompre. (*Reprenant ſon ton léger.*) Un inſtant de plus ou de moins ne fait rien à la choſe. D'ailleurs..... on eſt aimable, on a des principes, beaucoup de lettres d'amour, fort peu de lettres de change..... mais enfin il faut mettre ordre à tout cela.... Attendez-moi donc, je vous donne ma parole d'honneur de revenir avant un quart d'heure : alors vous aurez vu Céphiſe, &, ſi vous l'exigez encore, je vous promets que nous nous dédommagerons du temps perdu.

SOLANGE.

Je compte ſur vous.

LE CHEVALIER.

Je vous en remercie. Je vois que l'amour ne vous

Digitized by Google

empêche pas d'être juſte, ... ni moi d'être gai... ;
Au revoir, Solange. (*Il ſort en chantant.*)

SOLANGE.

Quel mélange de fatuité, de courage!....

SCENE XVIII.

SOLANGE, ROSINE.

ROSINE, *accourant.*

RÉJOUISSEZ-vous.

SOLANGE.

En effet, j'ai tout lieu de me réjouir.

ROSINE.

Tout ſuccede à vos vœux.

SOLANGE

Rien ne me réuſſit.

ROSINE.

Le Chevalier....

SOLANGE.

Je le ſais.

ROSINE.

A eu un entretien avec Madame.

SOLANGE.

Je le ſais, vous dis-je.

ROSINE.

Et ſavez-vous qu'aujourd'hui même? ....

SOLANGE.

On l'épouſe?

ROSINE.

On le congédie.

SOLANGE.

On congédie le Chevalier?

ROSINE.

Oui, madame l'a diſpenſé de revenir ici.

SOLANGE.

Le Chevalier congédié? & moi qui....

ROSINE.

Ne vous l'avois-je pas dit?

SOLANGE.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, Roſine, c'eſt qu'il

qu'il me l'a dit lui-même, & que je n'ai jamais voulu le croire.

ROSINE.

Comment ?

SOLANGE.

Oui, il m'a protesté qu'il étoit haï, chassé par Céphise, & je ne lui en ai voulu que davantage de sa sincérité.

ROSINE.

Espérez donc. Je vous dirai encore que, depuis cette conversation, je l'ai surprise plusieurs fois prête à m'ouvrir son cœur : je ne sais quelle honte a semblé la retenir.

SOLANGE.

D'un autre côté, quand la lettre du Baron....

ROSINE.

Quelle lettre ?

SOLANGE.

On peut nous surprendre : je vais rejoindre le Baron, & lui conter mon bonheur.

SCENE XIX.

ROSINE, CÉPHISE.

CÉPHISE.

ROSINE, vous savez que j'ai des peines, & vous me laissez seule.

ROSINE.

Vous m'aviez dit que vous vouliez.....

CÉPHISE.

Eh ! sais-je ce que je veux ? Mon ame est affectée... & c'est dans de pareils momens qu'on aime à trouver ceux qui méritent notre confiance.

ROSINE.

Puis-je me flatter ?

CÉPHISE.

Plus que jamais, Rosine. Vous avez souvent voulu me donner des conseils ; .... je les ai repoussés..... Aujourd'hui je les sollicite, & il ne tient qu'à vous, dans ce moment même, de justifier l'estime que j'ai toujours eue pour vous.

Digitized by Google

ROSINE.

En quoi puis-je ?....

CÉPHISE.

J'exige que vous me parliez vrai.

ROSINE.

Madame....

CÉPHISE.

Je l'exige, & quelles que soient vos réponses, je ne m'en fâcherai pas.

ROSINE.

Je suis faite pour vous obéir.

CÉPHISE.

Oubliez que je suis votre maîtresse, & regardez-moi comme votre égale.

ROSINE.

Je n'oserai jamais.

CÉPHISE.

Osez, Rosine, osez être sincere.... Solange me blâme;.... il prétend n'être pas le seul.... Je le crains, & je ne puis le croire.... A qui m'adresser ? Mon sexe ne trouve que des flatteurs... On me trompe peut-être;... par pitié soyez vraie..... Vous avez de l'esprit; votre éducation a été soignée.. Vous entendez tout; répétez-moi ce qu'on dit sur mon compte.

ROSINE.

Mais, madame, il est tant de méchans....

CÉPHISE.

Ce sont ceux-là qui nous éclairent; ils ne nous passent rien.

ROSINE.

Ils exagerent les torts.

CÉPHISE.

Et notre amour-propre les diminue toujours assez.

ROSINE.

Questionnez donc, madame; je répondrai.

CÉPHISE.

Votre parole d'être franche ?

ROSINE.

Je vous la donne.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Pour l'esprit, ... je crois inutile....

ROSINE.

C'est par où nous commencerons, s'il vous plaît...

CÉPHISE,

Diroit-on que je n'en ai pas ?

ROSINE.

Madame.....

CÉPHISE.

Je t'entends : excuse cette vivacité ; c'est un mouvement d'amour-propre, ... & quand nous serons sur ce chapitre.... L'esprit donc ?

ROSINE.

Vous en avez, mais on dit que vous courez risque de le gâter, que l'envie d'être femme bel esprit est quelquefois dangereuse, & toujours critiquée, que l'esprit qui amuse, vaut mieux que celui qui étonne, que si les hommes sont vains, les femmes sont jalouses, & que, d'après cela, la supériorité est un tort qu'aucun des deux sexes ne sauroit pardonner.

CÉPHISE.

Comment, il faut qu'une femme renonce ?....

ROSINE.

C'est peut-être une nécessité : mais après tout, madame, croyez-vous que nous y perdrions beaucoup, si, certaines de séduire par nos vertus & par nos attraits, nous permettions à ces hommes d'étonner quelquefois par leur science & par leur génie.

CÉPHISE.

Allons, admirons-les donc ; mais qu'ils nous adorent.. Mon cœur ?

ROSINE.

Qu'il est généreux..... délicat....

CÉPHISE.

Voilà des complimens....

ROSINE.

Non, c'est l'exacte vérité, & je l'atteste d'après tous ceux qui vous connoissent.

CÉPHISE.

Me voilà déja consolée de tout ce que tu me diras

Digitized by Google

de mortifiant.... j'avoue que je tenois à mon cœur... Mon amour-propre ?

ROSINE, *souriant.*

Ah ! vous en avez bien un peu.

CÉPHISE, *souriant auſſi.*

Beaucoup ; cet article n'a pas beſoin de preuve, je m'en ſouviens; j'ai eu ſoin de prendre l'avance.... Ma conduite ?

ROSINE.

Irréprochable : cependant on ne vous trouve pas aſſez ſenſible : on vous reproche quelquefois de paroître légere, inconſidérée....

CÉPHISE.

Roſine !

ROSINE, *s'excuſant.*

Madame, c'eſt vous....

CÉPHISE.

Je le ſais, continuez donc ; .... je ne vous interromprai plus.

ROSINE.

On s'étonne des originaux de toute eſpece dont vous vous êtes entourée. On voit avec peine que vous les préférez à ceux qui méritent ſi bien vos égards & votre amitié.... On oſe ajouter que Solange.... que.... votre pere.... ſont bien à plaindre... que vous même un jour.... mais, les larmes coulent de vos yeux... je ſuis la plus indiſcrete.... Ah ! ma maîtreſſe, pardonnez.

CÉPHISE.

Roſine, je ne la ſuis plus.

ROSINE.

Ciel !

CÉPHISE.

Votre zele mérite un titre plus précieux que celui que vous aviez chez moi... devenez ma compagne... ma ſœur ; mais aux mêmes conditions..... J'avois beſoin d'une leçon, vous me l'avez donnée... je ne puis trop la payer. (*Elle l'embraſſe pluſieurs fois.*)

ROSINE, *reſpectueuſement.*

Vous ſerez toujours.....

Digitized by Google

CÉPHISE.

Ton amie! .... viens jouir de ton ouvrage ; allons aux pieds du Baron.

SCENE XX.

CÉPHISE, ROSINE.

(*Un laquais entre, & donne une lettre à Céphiſe.*)

CÉPHISE, *voyant l'adreſſe.*

De mon pere! dieu! M'abandonnent-ils tous?... Liſons, ſi ma douleur m'en laiſſe la force.

ROSINE, *à part.*

Allons chercher nos priſonniers.... Mais, je les apperçois.

(*Le Baron & Solange entrent ; Roſine leur fait ſigne de regarder Céphiſe, & de ne pas ſe faire voir. Elle ſe rapproche de Céphiſe.*)

SCENE XXI.

CÉPHISE, ROSINE, LE BARON, SOLANGE.

(*Le Baron & Solange ſe tiennent éloignés derriere la chaiſe de Céphiſe, qui doit être aſſiſe le dos tourné à la porte, la tête appuyée d'une main, de l'autre elle tient la lettre du Baron qu'elle lit avec ame, en s'arrêtant par ſenſibilité.*)

CÉPHISE.

» Ce n'eſt pas ſans le plus vif chagrin que je me » ſépare de toi. Celui qui t'adore, & que j'eſtime, » m'a conté ſes peines. Je les partage. Je riois tan- » tôt de votre querelle : Pouvois-je m'imaginer » que ma fille ſacrifieroit au foible intérêt de ſa » vanité, un homme que je regarde comme mon » ami, & qui étoit digne d'être le tien. Reſter » lorſqu'il te quitte, ce ſeroit approuver ta conduite, » & elle a bleſſé mon cœur.... Adieu, puiſſes-tu » employer les reſſources de l'eſprit à te conſoler de » notre abſence. Si l'illuſion ſe diſſipe, ſi la raiſon » te parle, reviens rendre à ton pere ſa bonne » humeur & ſa Céphiſe. Dans tous les temps mes » bras te ſeront ouverts ».

Digitized by Google

O mon pere ! mon pere !

ROSINE, *bas, allant vers le Baron.*

Il eſt temps de finir ſa peine.

SOLANGE, *bas.*

Et la mienne.

CÉPHISE, *continuant.*

Oui, je ſuis décidée, je ne puis vivre ſans eux.... j'irai les trouver dans leur terre. Le ſacrifice eſt dur, mais je le dois à l'amitié.

(*Elle ſe leve ſans les appercevoir, s'avance ſur la ſcene, Solange & le Baron ſont chacun à côté d'elle, mais très-éloignés.*)

Croire que je ſuis inſenſible ! ah ! Solange, que ne pouvez-vous lire dans mon cœur !

SOLANGE, *s'avançant, & ſe jetant aux genoux de Céphiſe.*

Y lirois-je mon bonheur ?

CÉPHISE.

Solange, c'eſt vous ! où me cacher ?

LE BARON, *s'avançant & la recevant dans ſes bras.*

Dans les bras de ton pere.

CÉPHISE, *dans les bras de ſon pere, & la main dans celle de Solange encore à genoux.*

Mon pere ! vous êtes ici ! Pourquoi affliger votre fille ? cette lettre cruelle....

LE BARON.

Elle pleure, Solange.... Ne pleure pas mon enfant, c'eſt une épreuve... Dis-lui donc, Solange, dis-lui... je ne prétends pas que ma fille puiſſe un ſeul inſtant m'en vouloir.

SOLANGE.

La violence de mon amour a fait tout tenter.... Ah ! Céphiſe, ſi vous m'aimez encore, j'oſe croire que je ſuis excuſé.

CÉPHISE.

Monſieur !....

LE BARON.

Ne vas-tu pas à préſent le gronder ? Commence par le rendre heureux,.... quitte à le punir après.

Digitized by Google

CÉPHISE.

Mon pere, n'exigez-pas....

SOLANGE.

Mon cher Baron, exigez.

LE BARON.

Tu ſouris.... eh bien!.... tu lui pardonnes.

CÉPHISE.

Non.... mais je l'épouſe.

LE BARON.

C'eſt bien mieux. Viens que je t'embraſſe.

SOLANGE.

Je tombe à vos genoux.

SCENE XXII.

Les Précédens, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Vous voyez que je ſuis exact.... & heureux, car j'arrive au bon moment.

CEPHISE.

Comment, monſieur, vous oſez encore?....

LE CHEVALIER.

Doucement, doucement, madame, ne vous dérangez pas, je ſuis très-en regle; il me ſemble que Solange a quelques droits ici, & c'eſt lui qui m'a prié d'y revenir.

CEPHISE.

Vous, Solange!

LE CHEVALIER.

Oui, madame, lui-même, par une invitation en forme; un chevalier françois ne manque jamais aux rendez-vous de l'amour ou de l'honneur.

CÉPHISE.

Je tremble..... Comment!

SOLANGE, *bas.*

Parlez bas, Chevalier, je vais dans un moment....

LE CHEVALIER, *bas.*

A votre aiſe: je n'ai que cela à faire aujourd'hui.

CEPHISE.

Mais enfin, monſieur, que ſignifie?....

Digitized by Google

LE BARON.

De la vivacité, des torts de part & d'autre, & une explication qui va tout terminer.

CEPHISE.

Solange, parlez.

SOLANGE; *hésitant.*

Madame....

LE CHEVALIER.

Il n'oſe, & moi je vais vous conter cela en deux mots. Monſieur m'a queſtionné, j'ai répondu; il m'a parlé vivement, j'ai fait de même; il m'a propoſé de me battre, je l'ai accepté; il m'a promis de m'attendre ici, j'y ſuis venu .... Le Baron dit que nous avons tort tous les deux, je ſuis aſſez porté à le croire. Voilà donc où nous en ſommes: ou nous embraſſer, ou nous couper la gorge. Moi je ſuis prêt à l'un comme à l'autre; décidez.

LE BARON.

Et je décide auſſi: des affaires de cette nature font rarement honneur à ceux qui ſe les attirent, & nuiſent toujours à la femme qui les a cauſées.... Solange voudrois-tu?....

SOLANGE.

Ah! dès-lors c'eſt à moi d'avouer que trop prompt.....

LE CHEVALIER.

C'eſt aſſez Je vous rends votre parole, & je me prie à la noce. (*Il tend la main que Solange accepte.*) Sans rancune, Solange, je ne vous demande pas de m'aimer, mais eſtimez-moi du moins, je ſerai content. J'ai vingt-cinq ans, c'eſt l'âge des réflexions; à trente, je ſerai mort ou corrigé.... C'eſt un parti pris.

SOLANGE.

Quelques années de plus, quelques légéretés de moins, une femme comme la mienne, alors il ne vous manquera plus rien.

CEPHISE.

Il a bien à faire pour arriver là.

LE CHEVALIER.

Madame me continue ſes bontés, je le vois.

ROSINE.

Comme un inſtant a changé la face des choſes! Madame n'eſt plus veuve; monſieur n'eſt plus jaloux; Roſine ceſſe d'être femme-de-chambre, & monſieur le Chevalier fait eſpérer qu'il va devenir ſage.

LE BARON.

Je parie contre..... Chevalier, faites-moi perdre.

LE CHEVALIER.

Je ſuis trop honnête pour cela, Baron.

LE BARON.

Nous voilà donc, mes enfans, réunis pour toujours. Parbleu nous irons à ma terre, nous irons chaſſer. Oh! bon, un nouveau marié!..... Va, mon ami, que l'amour te retienne toujours auprès de ta femme, & je conſens de chaſſer ſeul le reſte de ma vie.

CEPHISE.

Mon pere, mon cher Solange, puiſſe ceci vous prouver qu'il ne faut point déſeſpérer de l'empire de la raiſon ſur mon ſexe, & qu'on doit toujours en appeller à ſon cœur, des erreurs de ſon eſprit.

FIN.

Digitized by Google

La Salle d'Ctre

CHACUN A SA FOLIE.

OU

LE CONCILIATEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Représentée par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 20 Mars 1781.

Prix, douze sous.

A TOULOUSE,

Chez BROULHIET, Libraire, Acquéreur du fonds de M. Baour, rue St. Rome, faisant coin de la rue Dumoi.

M. DCC. LXXXI.

Avec Permission.

Digitized by Google

ACTEURS.

ARISTE.	*M. Clairval.*
Le Comte FLORIMON.	*M. Roſiere.*
Le Marquis FLORIMON, ſon fils.	*M. Michu.*
La Comtesse FLORIMON.	*Mad^e. Verteuil.*
Madame de CIRVILLE.	*Mad^e. Gonthier.*
HENRIETTE, ſa fille.	*Mlle. Pitrot.*
Un Notaire.	*M. Thomaſſin.*
Un Laquais.	*M. Corali.*

La Scène eſt au Château du Comte Florimon.

On trouve chez le même Libraire toute ſorte de Pièces de Théâtre, tant anciennes que nouvelles.

Digitized by Google

CHACUN A SA FOLIE,

OU

LE CONCILIATEUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE, Le Marquis FLORIMON.

ARISTE.

Vous n'arrivez qu'hier chez votre père,
Vous le suivez, avec ma belle sœur
Dans un Château voisin de cette Terre,
Vous voyez Henriette, & déjà votre cœur,
Dans cet aimable objet reconnoît son vainqueur!

LE MARQUIS.

Ah! cher oncle, comment ne pas rendre les armes?
Les grâces, les vertus, les talens & les charmes
Semblent se disputer l'honneur
D'en faire un objet enchanteur.
Que pendant les deux ans qu'a duré mon absence
Ses traits ont acquis de puissance!

Digitized by Google

ARISTE.

Vous la connoissez donc ?

LE MARQUIS.

Oui, mon oncle : au Couvent
Avec ma sœur je la voyois souvent ;
Elle sortoit à peine de l'enfance,
Ignorant encor l'art de cacher son penchant,
Dans ses beaux yeux, où brilloit l'innocence,
Cent fois de son ardeur, j'ai lu l'aveu touchant.

ARISTE.

J'ignorois tout cela.

LE MARQUIS.

Hier, en la revoyant,
J'ai senti pour jamais se rallumer ma flamme.
Ayez pitié du trouble de mon âme,
Sans elle je ne puis connoître le bonheur.
Vous êtes, je le sais, des amis de sa mère,
Vous avez du crédit sur l'esprit de mon père,
Ah ! de grace, auprès d'eux secondez mon ardeur.

ARISTE.

L'âge, les noms, les biens, j'en conviens, sont sortables ;
Mais, il faut ménager des humeurs peu traitables :
Votre père, engoué de systèmes nouveaux,
Ne peut voir sans dépit les coûtumes antiques ;
Il défriche, il arrache, il creuse des ruisseaux,
D'un bon pré fait un lac, il comble ses canaux,
Remplit son potager, de plantes exotiques ;
Sur un étroit fossé, place un grand pont chinois,
Détruit un pavillon, construit une chaumière,
Plante, au lieu de Jasmin, la ronce & le lierre ;
Et croit ainsi former un beau Parterre Anglais.

LE MARQUIS.

Il est riche, il fait bien, si ce travail l'amuse.

ARISTE.

D'accord, mais c'est qu'il blâme avec emportement
Ceux qui n'ont pas le même sentiment ;
Et cette intolérance est, je crois, sans excuse.

LE MARQUIS.

Cela n'empêche point mon établissement.

ARISTE.

Si fait ; car d'Henriette il faut gagner la mère.
C'est tout un autre caractére ;
Et pleine de respect pour ses graves aïeux,
Rien de nouveau ne peut trouver grace à ses yeux ;
A l'ancienne étiquette, en esclave asservie,
Plutôt que d'y manquer, elle perdroit la vie.
Et le tonnerre ayant consumé son Château,

Digitized by Google

Plutôt que de bâtir sur quelque plan nouveau,
C'est le grand Châtelet qu'elle a pris pour modèle :
Rien n'annonçant, dit-elle, une grande maison,
Mieux qu'un lourd Pont-levis, une sombre Tourelle ;
Et d'antiques crénaux autour d'un vieux donjon.

LE MARQUIS.

Et que m'importe sa manie ?
De l'aimable Henriette en suis-je moins l'Amant ?

ARISTE.

Elle n'en est pas moins jolie ;
Mais de sa mère il faut....

LE MARQUIS.

Quoi ?

ARISTE.

Le consentement.

LE MARQUIS.

Sans doute.

ARISTE.

Et si mon frère brusquement
Traite ses préjugés de gothique, folie,
L'affaire manque assurément.

LE MARQUIS.

Vous me faites trembler.

ARISTE.

Hier adroitement,
Je l'ai fait inviter par votre belle-mère,
Folle d'un autre caractére,
A venir partager les plaisirs qu'à sa Terre
Son amour pour le bruit & pour le mouvement
Sait rassembler incessamment.
Elle a cédé, quoiqu'avec peine ;
Mais pendant le souper, j'ai cru voir le moment
Que la Comtesse, à qui déplaît la gêne,
Et dont la politesse agit fort lestement,
Alloit cabrer cet esprit exigeant.

LE MARQUIS.

Mais aussi la Comtesse est un peu trop légère ;
Je la connois très-imparfaitement ;
C'est depuis six mois seulement
Qu'elle est l'épouse de mon père ;
J'étois alors au Régiment.

ARISTE.

Le plaisir est son élément,
Son importante & seule affaire :
Sa merveilleuse activité,
Voltige avec rapidité
Sur les objets divers que consacre la mode.

Digitized by Google

Prédicateur accrédité,
Cours de Physique & d'Électricité,
Proverbes, bals, café, farceurs, tout l'accommode :
Pourvu que la variété
Écarte la monotonie.

LE MARQUIS.

Que dit mon père à tout cela ?

ARISTE.

Il est loin de blâmer ce doux genre de vie ;
C'est celui du moment, il flatte sa manie :
Moi je l'entends, oui, le voilà.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, ARISTE.

LE COMTE, *à la cantonade.*

IL faut me préparer ma nouvelle charrue,
Ma herse à dents de fer, avec mon écobue,
Pour les montrer à Monsieur du Semoir ;
Il arrive au plus tard ce soir.
(*à son fils.*)
Voyez, mon fils, toutes mes peines.
Pour mettre nos biens en valeur,
Les épreuves que fait le simple Laboureur
Sont incomplettes, incertaines :
Mais tout va bien, quand le Seigneur
Est lui-même Cultivateur.
Oui, pour peu qu'il ait de génie,
Il donne à tout, le mouvement, la vie :
De cette terre, moi, je suis le créateur.
Vous n'avez pas encor, je crois, vu ma prairie ?

LE MARQUIS.

Non, mon père, certainement ;
Car j'arrivais hier dans le moment
Ou vous partiez pour voir Madame de Cirville.

LE COMTE.

Ah ! si sa terre était à moi !....
J'en ferais un bijou, ma foi ;
Elle a de l'eau, des bois..... son terrein est fertile ;
Mais c'est une tête indocile,
Qui des vieux préjugés suit la stupide loi.

ARISTE.

Que dites-vous d'Henriette sa fille ?

Digitized by Google

LE COMTE.

Moi ? rien, elle eſt aſſez gentille :
Mais ce doit être un eſprit à l'envers,
Ayant avec le lait ſucé tous les travers.

ARISTE.

Vous vous trompez ; elle a du goût, de la fineſſe,
Du jugement, de la délicateſſe,
Et ne parle jamais de vous qu'avec tranſport.

LE COMTE.

J'en avais mal jugé d'abord ;
Oui, ſa mine eſt intéreſſante.

LE MARQUIS.

Oh ! oui, mon père, elle eſt toute charmante,
Ses yeux ſont pleins d'eſprit, ſon ame de candeur ;
Elle unit à la fois, les graces, la décence,
Et cette touchante innocence
Qui ſait ſi bien fixer le cœur ;
Enfin, à qui rien ne réſiſte.

LE COMTE.

Comment diable ! quelle chaleur !
Vous n'êtes point, mon fils, un froid panégyriſte.

ARISTE.

Il l'aime & c'eſt de vous qu'il attend ſon bonheur.

LE COMTE.

Écoutez donc, l'affaire eſt très-faiſable ;
Parbleu ſon parc touche le mien,
On abattrait un vieux mur mitoyen,
L'eſpace alors ſerait conſidérable ;
En ſupprimant ſon gros moulin,
On changerait le cours de ſa Rivière,
Qui traverſant notre prairie entière,
Après mille détours, ſe rendrait à la fin
Au lac que j'ai fait faire au bout de mon jardin,
Qui, ſi l'eau n'y manquait, paraîtrait admirable.

ARISTE, *ſouriant.*

L'arrangement eſt bon ; mais il faudrait d'abord.....

LE COMTE.

Abattre le Château pour faire une ruine :
J'en voulais bâtir une..... Ah ! j'attendrai.

ARISTE.

D'accord.
Mais, avant tout, je m'imagine.
Que de la Préſidente il faut avoir l'aveu.

LE COMTE.

Mon fils eſt riche, il eſt votre neveu ;
Votre héritier, le mien, d'une haute naiſſance,
Et je ne penſe pas que la mère balance.

Digitized by Google

ARISTE.

Soit ; mais pour réuſſir dans un projet ſi beau,
Ne parlons point encor d'abattre le Château.

LE COMTE.

C'eſt que l'effet de loin ſera ſuperbe.
Le Château par débris enſéveli ſous l'herbe ;
Les trois quarts de la tour qu'on laiſſera débout....

LE MARQUIS.

Oui ; mais, mon père, il faut épouſer, avant tout.

LE COMTE.

Voilà ma femme, elle a ſes proverbes en tête ;
Allons à mon rocher.

SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE COMTE, LE MARQUIS, ARISTE.

LA COMTESSE.

MArquis, où courez-vous ?

LE COMTE.

Il vient voir mes travaux.

LA COMTESSE.

Que rien ne vous arrête,
Monſieur ; mais lui, laiſſez-le nous.

LE COMTE.

Après deux ans d'abſence,
Du moins ayez la complaiſance
De me laiſſer mon fils une heure ou deux.

LA COMTESSE.

Demain
Vous lui pourrez montrer votre jardin,
Votre grotte, vos bois, le lac, votre prairie ;
Mais, ce ſoir, notre Comédie
Ne peut aller ſans répétition.
Un proverbe, plein de ſaillie,
D'intérêt, de jeu, d'action,
Clôt la repréſentation.
Je ne veux point, par une étourderie
Riſquer ma réputation.

LE COMTE.

C'eſt mettre à peu de choſe une grande importance.

LA COMTESSE.

Depuis un mois le jour eſt pris,

Digitized by Google

Il doit arriver de Paris
Cent femmes de ma connaissance.
Notre orchestre est des mieux choisis ;
Les habits sont d'une élégance !
Enfin, j'ai su porter mon soin
Peut-être au-delà du besoin.
J'ai même converti la folle Présidente ;
Sa fille remplira le rôle d'Eliante ;
Et le Marquis jouera le Président Damon.

LE MARQUIS, *avec transport.*

Nous devons répéter, & Madame a raison.

LE COMTE.

Mais pourtant, mon rocher.....

LA COMTESSE.

Mais, notre Comédie.....

LE COMTE.

C'est qu'il sera d'une beauté !....

LA COMTESSE.

Elle sera d'une gaité !....

LE COMTE.

Faut-il toujours céder à votre fantaisie ?

LA COMTESSE.

Il faut bien amuser les gens qu'on a chez soi,
Et votre Présidente est des moins amusables ;
D'un ton de charité déchirer ses semblables,
A de vieilles erreurs donner force de loi,
Conter de ses ayeux tous les faits mémorables ;
Complimenter, jouer, voilà tout son emploi.
Moi, qui ne fus jamais, comete, ni quadrille,
Les gens du tems passé me paraissent des sots,
Et je croirais, sans son aimable fille,
Qu'elle arrive à l'instant de chez les Visigots :
Avec pareilles gens, il faut, ou qu'on s'ennuie,
Ou, pour les dissiper, jouer la Comédie.

ARISTE.

La Comtesse a raison, je suis de son avis,
Vous n'avez rien à répondre, mon frère :
Qu'elle aille répéter ; & nous, parlons d'affaire.

LA COMTESSE, *sortant.*

Dans une heure, au plus tard, je vous rends le Marquis.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE COMTE, ARISTE.

ARISTE.

Convenons de nos faits.

LE COMTE, *regardant sa montre.*

Ma foi, non, l'heure approche,
Où l'on me va poser la grosse roche,
Qui sert de base à tout l'ouvrage entier;
C'est moi; vous le savez, qui conduis l'attelier:
Ces gens n'ont point de goût; le meilleur ouvrier,
Dès que je n'y suis pas, me fait quelque sottise.

ARISTE.

L'intérêt du Marquis doit aller le premier.
Pour aujourd'hui risquer quelque mépriſe:
Voyons la Présidente, & tâchons d'obtenir....

LE COMTE.

Pour cela ma présence est fort peu nécessaire:
Vous connaissez son caractère,
Vous saurez mieux la prévenir.
Je m'en rapporte à vous, mon frère.

ARISTE.

Mais.....

LE COMTE.

Parlez-lui toujours, je m'en vais revenir.
Ah! je veux que mon fils ait la plus belle terre!....
Les deux parcs réunis, le Château ruiné.....
Le moulin démoli, le ruisseau détourné.....
Je veux que les Anglais, en voyant mon ouvrage;
Conviennent, en mourant de rage,
Que vers le grand mon génie est tourné.....
Adieu, mon frère, adieu; voyez la Présidente:
Ménagez bien notre établissement.
Du nom, des biens, elle sera contente,
Je promets de souscrire à tout, aveuglement.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

(*au Comte.*) (*seul.*)

JE ferai de mon mieux. Ah! bon Dieu, l'homme étrange!
De raison, de travers, quel bizarre mélange!
Il est bon père, bon mari,
Maître indulgent, fidelle ami;
Et cependant en ce jour il préfère
Une cascade, une misère,
Au doux soin d'assurer le sort d'un fils chéri.
Mais, quelqu'un vient.

SCÈNE VI.

ARISTE, HENRIETTE.

ARISTE.

OU va la charmante Henriette?

HENRIETTE.

Madame la Comtesse a tant su nous presser,
Que dans la pièce qu'on répète,
Ma mère a consenti que j'aille remplacer
L'Actrice qui se trouve absente.

ARISTE.

Oui, je le sais, vous jouerez Eliante;
Mais, savez-vous quel est votre Damon?

HENRIETTE.

Non, Monsieur.

ARISTE.

Mais au moins vous le soupçonnez.

HENRIETTE.

Nous.

ARISTE.

Et si c'était mon neveu Florimon?

HENRIETTE, *émue.*

Le Marquis?

ARISTE.

Lui-même. Je pense

Qu'il jouera naturellement
Avec vous le rôle d'amant.

HENRIETTE, *troublée.*

Je lui crois beaucoup de talent.

ARISTE.

Et je réponds de sa constance.
C'est un Héros en sentiment.

HENRIETTE.

Monsieur....

ARISTE.

Je vous ai vue au sortir de l'enfance,
Et j'ai des droits à votre confiance :
Belle Henriette, allons, parlez-moi franchement.

HENRIETTE.

(*à part.*)
Sur quoi ? Je suis dans un tourment !

ARISTE.

Je ne veux point de demi confidence.
Le voyez-vous sans répugnance ?

HENRIETTE.

ARISTE.

Marquis.

HENRIETTE.

Assurément.

ARISTE.

aime éperdument ;
innocence :
simple confident.
, *embarrassée.*

sans vous déplaire ,
nt ?
ame.

Digitized by Google

A qui ſait la ſaiſir, on ne peut réſiſter.
Mon neveu, du vieux tems vantera la ſageſſe,
Devant elle plaindra la déplorable ivreſſe,
Où dans ce ſiécle on ſe laiſſe emporter.
Vous, du Comte avec art careſſez le caprice,
De ſes travaux admirez la grandeur,
De ſes deſſeins louez la profondeur,
L'amour excuſera ce léger artifice.
Sur tout avec ma belle ſœur,
Qui, ſur l'eſprit du Comte a beaucoup d'influence;
Louez avec tranſport les ſpectacles, la danſe,
Les airs nouveaux, les proverbes ſur tout:
Servant ainſi chacun ſelon ſon goût,
Nous obtiendrons à part chaque ſuffrage,
Et nous terminerons un heureux mariage.

HENRIETTE.

La feinte eſt difficile.

ARISTE.

Aux hommes, j'en convients.
Mais le ſexe ſur nous ayant maint avantage,
Encore ſur ce point nous ſurpaſſe en moyens.

HENRIETTE, *ſouriant.*

Vous croyez.... Je vais donc tâcher d'en faire uſage.
Mais ſi je paroîs folle aux regards du Marquis,
Vous lui direz au moins que c'eſt par votre avis.

(Elle ſort.)

ARISTE.

Soit: & moi, je vais voir Madame de Cirville.
Mais elle vient.

SCÈNE VII.

Madame DE CIRVILLE, ARISTE.

Madame DE CIRVILLE.

AH! vous voilà, Monſieur.
ivez-vous pas étrangement facile,
deſir de votre belle ſœur,
?.... Dieu ſait.... qui, folle, évaporée,
travers d'un ſiécle corrupteur,
our aveuglement livrée,
cas un plaiſir impoſteur.

Digitized by Google

Qu'il joue auprès de moi
Avec vous le rôle d'amant.

HENRIETTE, *troublée.*

Je lui crois beaucoup de talent.

ARISTE.

Et je réponds de sa constance.
C'est un Héros en sentiment.

HENRIETTE.

Monsieur.....

ARISTE.

Je vous ai vue en sortir de l'enfance,
Et j'ai des droits à votre confiance :
Belle Henriette, allons, parlez-moi franchement.

HENRIETTE.

(à part.)

Sur quoi ? Je suis dans un tourment !

ARISTE.

Je ne veux point de demi confidence.
Le voyez-vous sans répugnance ?

HENRIETTE.

Qui ?

ARISTE.

Le Marquis.

HENRIETTE.

Assurément.

ARISTE.

Fort bien ; & lui vous aime éperdument ;
Rien ne doit effrayer ici votre innocence :
C'est un oncle qui parle, un simple confident.

HENRIETTE, *embarrassée.*

Mon trouble.....

ARISTE.

Calmez-vous : puis-je, sans vous déplaire,
Pressentir sur cela Madame votre mère.
Ou, vous offense-t-il par cet amour ardent ?

HENRIETTE.

Vous avez trop bien su lire au fond de mon ame.

ARISTE.

Je vais donc à l'instant faire parler sa flâme :
Il aura tout mon bien, & j'ose me flatter.....

HENRIETTE.

Ah ! je crains autant que j'espère.
Hélas ! vous connaissez ma mère.....

ARISTE.

Pour avoir son aveu, je saurai tout tenter ;
S'il le faut, à l'amour nous unirons l'adresse ;
Vous le savez, chacun a sa foiblesse :

Digitized by Google

A qui ſait la ſaiſir, on ne peut réſiſter.
Mon neveu, du vieux tems vantera la ſageſſe,
Devant elle plaindra la déplorable ivreſſe,
Où dans ce ſiécle on ſe laiſſe emporter.
Vous, du Comte avec art careſſez le caprice,
De ſes travaux admirez la grandeur,
De ſes deſſeins louez la profondeur,
L'amour excuſera ce léger artifice.
Sur tout avec ma belle-ſœur,
Qui, ſur l'eſprit du Comte a beaucoup d'influence;
Louez avec tranſport les ſpectacles, la danſe,
Les airs nouveaux, les proverbes ſur tout:
Servant ainſi chacun ſelon ſon goût,
Nous obtiendrons à part chaque ſuffrage,
Et nous terminerons un heureux mariage.

HENRIETTE.

La feinte eſt difficile.

ARISTE.

Aux hommes, j'en conviens.
Mais le ſexe ſur nous ayant maint avantage,
Encore ſur ce point nous ſurpaſſe en moyens.

HENRIETTE, *ſouriant.*

Vous croyez.... Je vais donc tâcher d'en faire uſage.
Mais ſi je parois folle aux regards du Marquis,
Vous lui direz au moins que c'eſt par votre avis.

(Elle ſort.)

ARISTE.

Soit: & moi, je vais voir Madame de Cirville.
Mais elle vient.

SCÈNE VII.

Madame DE CIRVILLE, ARISTE.

Madame DE CIRVILLE.

AH! vous voilà, Monſieur.
Ne me trouvez-vous pas étrangement facile,
De céder au deſir de votre belle ſœur,
D'une femme?.... Dieu ſait.... qui, folle, évaporée,
A tous les vains travers d'un ſiécle corrupteur,
Sans eſpoir de retour aveuglement livrée,
Cherche dans le fracas un plaiſir impoſteur.

Digitized by Google

Des caprices du tems enthousiaste outrée ;
De blâmer nos aïeux elle se fait honneur.
Cette femme, Monsieur, m'entraîne dans l'erreur.

ARISTE.

Je conviendrai que la Comtesse,
Peut-être avec trop de légéreté,
Se livre à la frivolité ;
Mais son excuse est la jeunesse,
Et l'exemple trop répété,
De celles dont chacun, dans ce siécle gâté,
Vante à l'envi la gentillesse ;
Mais malgré sa vivacité,
Fidelle aux loix de la sagesse,
Elle a, de la malignité,
Fait taire la langue traîtresse.
Ça, voyons sur quel point son importunité
A pu tromper votre prudence.

Madame DE CIRVILLE.

De certaine femme l'absence
Alloit faire manquer ses Proverbes ce soir ;
Elle en serait, dit-elle, au désespoir,
Si je n'avais la complaisance
De souffrir que ma fille, en cette circonstance,
Prît sa place ; aisément je me laisse émouvoir ;
Sans en sentir la conséquence,
J'y consens : mais voyez ma désolation !
J'apprends que ce maudit Proverbe,
Que j'avais cru l'assemblage superbe
Des maximes de Salomon,
Objet d'édification,
N'est rien qu'un ouvrage amphibie ;
Une espèce de Comédie.

ARISTE.

Ils ont moins de prétention,
Et plaisent fort en bonne compagnie.

Madame DE CIRVILLE.

Quoi! ma fille, Monsieur, jouerait la Comédie !

ARISTE.

Que trouvez-vous là d'étonnant ?
C'est un utile amusement,
Où la décence à la gaieté s'allie,
Où par une aimable saillie,
On corrige efficacement
Le ridicule & la folie,
Et qui fait triompher toujours le sentiment.

Madame DE CIRVILLE.

Mais cependant, Monsieur, des gens recommandables

Digitized by Google

Proſcrivent ces plaiſirs, & très-ſévèrement ?

ARISTE.

Et croyez-vous, s'ils étaient ſi blâmables,
Qu'ils fuſſent protégés par le Gouvernement ?

Madame DE CIRVILLE.

Il eſt vrai : mais....

ARISTE.

Parlons, croyez-moi, d'autre choſe :
Que penſez-vous du jeune Florimon ?

Madame DE CIRVILLE.

Que ſon père eſt un fou, qui ſur tout parle & gloſe,
Fait le Docteur & veut donner le ton,
Mais qui bleſſe ſans ceſſe & bon ſens & raiſon.
Toutes les nouveautés ſont en droit de lui plaire,
Qu'elles ſoient abſurdes ou non.

ARISTE.

Mais le fils ?

Madame DE CIRVILLE.

Quant aux traits, il reſſemble à ſa mère.
J'en faiſais cas : c'était une femme exemplaire,
S'occupant fort du ſoin de ſa maiſon,
Et rien de ſes devoirs ne la pouvait diſtraire.

ARISTE.

Son fils a tout ſon caractère,
Il eſt ſincère, honnête & circonſpect ;
Et pour vous rempli de reſpect.

Madame DE CIRVILLE.

Mais en effet, il paraît fort aimable.

ARISTE.

Il mettrait ſon bonheur à vivre auprès de vous.

Madame DE CIRVILLE.

A mon âge.... ah ! Monſieur, mon ame inconſolable
Sera toujours fidelle aux cendres d'un époux....

ARISTE.

Madame, il eſt trop raiſonnable
Pour vouloir traverſer un deſſein ſi louable ;
Mais Henriette a des charmes ſi doux !
Par votre exemple, à la veru formée,
Il croit vous voir en elle ; & ſon ame charmée....

Madame DE CIRVILLE.

Mais, êtes-vous bien sûr que ma fille eſt l'objet ?....

ARISTE.

Il m'en a fait la confidence :
Son père, inſtruit de ſon ſecret,
Deſire, ainſi que lui, cette heureuſe alliance ;
Et je viens comme Ambaſſadeur.

Digitized by Google

Madame DE CIRVILLE.

Vous nous faites beaucoup d'honneur;
Et l'affaire, Monsieur, mérite qu'on y pense.
Le Marquis est honnête, il me paraît prudent;
Mais il est Capitaine, & dans le Militaire
On garde rarement cet heureux caractère,
Je voudrais pour ma fille un grave Président.
Si Florimon veut quitter le service,
Faire son Droit, pour prix d'un pareil sacrifice,
Il aura mon consentement.

ARISTE.

Mais il est sur le point d'avoir un Régiment.

Madame DE CIRVILLE.

Fi donc! réfléchissez sur le sort d'une femme
Qui consent d'épouser un Colonel.

ARISTE.

Comment?

Madame DE CIRVILLE.

Hélas! quel est le prix de sa pudique flamme,
Voit-elle, sans frémir, arriver le Printems?
Son mari fuit; les siéges, les batailles,
Sont tout l'été ses passe-tems;
Il la quitte l'hiver pour courir à Versailles:
Enfin, elle est épouse & veuve en même tems.

ARISTE.

Tous les états ont leurs désagrémens;
Et n'en déplaise à la Magistrature,
Il ne me paraît pas fort doux
D'être unie au sort d'un époux,
Dont l'esprit plein de procédure,
Se met sans cesse à la torture,
Pour discerner le vrai de l'imposture
Dans d'interminables procès.

Madame DE CIRVILLE.

On ne couche point au Palais.

ARISTE.

On y dort bien quelquefois; mais
Cela ne fait rien à l'affaire.

Madame DE CIRVILLE.

Depuis mon trisaïeul jusques à feu mon père,
Tous mes auteurs paternels, maternels,
Ont jugé des procès civils ou criminels,
Et je ne prétends pas que mon sang dégénere:
Non, ma fille jamais ne comblera l'amour
Que d'un Président en la Cour.

ARISTE, *à part.*

Il faut, pour mon neveu, caresser sa faiblesse;

Sans

Digitized by Google

Sans scrupule il peut bien éluder ma promesse.

Madame DE CIRVILLE.

Vous hésitez !

ARISTE.

Madame, point du tout ;
Et puisqu'un Magistrat est plus de votre goût,
Mon neveu, dans l'excès de l'ardeur qui le presse,
Va troquer l'uniforme & ses airs fémillans
Contre la Robe rouge & les cheveux flottans ;
Mais quand obtiendra-t-il le prix de sa tendresse ?

Madame DE CIRVILLE.

Dès qu'il sera placé.

ARISTE.

Le plutôt est le mieux.

Madame DE CIRVILLE.

Mais il faut, avant tout, qu'il achete une charge.

ARISTE.

D'ici jusqu'au Printems nous avons de la marge.
Et nous pourrions, avant de sortir de ces lieux,
Dresser notre contrat & finir cette affaire ;
J'ai justement apperçu mon Notaire,
Dans la foule des curieux,
Que pour la Comédie on voit ici se rendre.

Madame DE CIRVILLE.

S'il en savait quelqu'une à vendre ;
Il lui faut en parler.

ARISTE.

Dabord notre contrat,
Sitôt que Florimon se verra votre gendre,
Nous n'aurons point de peine à lui faire un état.

Madame DE CIRVILLE.

Il faudrait qu'il se fît recevoir Avocat.

ARISTE.

Cela n'est pas bien difficile à faire,
Et le contrat signé....

Madame DE CIRVILLE.

Je songe.... justement,
Le Président Dorval se retire honoraire,
De sa charge on pourrois obtenir l'agrément.
Je vais rentrer dans mon appartement,
Pour écrire à quelqu'un qui fera notre affaire.
Et moi, je cours chetcher notre Notaire,
(*seul*)
Et prévenir ensuite le Marquis
De paraître approuver tout ce que j'ai promis.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

JE vous ai renvoyé le Marquis.

LE COMTE.

Oui Comteſſe.
Il eſt, ma foi, charmant; quel goût! quelle ſageſſe!
De mon Jardin, ſans peine, il a conçu le plan.

LA COMTESSE.

Il remplit chaque rôle avec une nobleſſe!

LE COMTE.

Il a connu d'abord mes Cèdres du Liban,
Mes Pins, mes Catalpa.

LA COMTESSE.

Ses yeux, pleins de fineſſe,
Regardaient Henriette avec une tendreſſe!

LE COMTE.

Il me fera venir des fleurs de Céylan.
Il ſe connaît très-bien en botanique.

LA COMTESSE.

Son jeu noble & fini n'eſt point maniéré,
On eût dit que d'amour il était enyvré.

LE COMTE.

Pour ſon âge, ma foi, c'eſt un garçon unique.

LA COMTESSE.

Il ſaiſit à la fois le tendre & le comique.

LE COMTE.

Pour moi, j'en ſuis dans un enchantement.....

Digitized by Google

SCÈNE II.

Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, *en Robin.*

LA COMTESSE.

HÉ! le voilà!

LE COMTE.

Comment? Dans quel accoutrement?

LA COMTESSE.

Il a déjà pris l'habit de son rôle.

LE MARQUIS.

Mon père, prenez part à mon contentement.

LE COMTE.

Quoi donc?

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Un peu plus haut, élevez chaque épaule;
Marchez tout d'une piéce.

LE COMTE.

Hé! Madame, un moment!

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, il faut bien.....

LE MARQUIS.

J'obtiens un Régiment.

LA COMTESSE.

La contenance un peu moins fière,
La voix plus grêle & l'œil demi-fermé.

LE COMTE.

Hé! Madame..... Parbleu, mon fils, j'en suis charmé.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Non pas moi; sa démarche est par trop cavaliere.

LE COMTE.

Colonel!

LA COMTESSE.

Mais, voyez comme il est costumé.
Un Robin doit marcher, parler d'autre manière.

LE MARQUIS.

Ce qui me flatte plus dans mon avancement,
C'est que je paraîtrai plus digne d'Henriette.

LE COMTE.

La mère, assurément, doit être satisfaite.

Digitized by Google

SCÈNE III.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, ARISTE.

LE COMTE.

AH! mon frère, je suis dans un ravissement!

ARISTE.

Ah! vous le savez donc, nous avons l'agrément.

LE COMTE.

Du Roi?

ARISTE.

Non, de la Présidente;
Pour notre hymen.

LE COMTE.

Non, pour un Régiment.

LE MARQUIS.

Cette faveur surpasse mon attente.

ARISTE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

Quoi! vous n'entendez pas?
Du Président Damon il fait le personnage.

ARISTE.

Cela pourra hâter son mariage.

LE COMTE.

C'est qu'il est Colonel.

ARISTE.

Colonel; parlons bas.

LE MARQUIS.

Le Roi m'accorde cette grace.

LE COMTE.

Et le voyant dans cette passe,
La Présidente.

LA COMTESSE.

Hein! quoi? Que dites-vous?

LE COMTE.

A sa fille voudra le donner pour époux.

LA COMTESSE.

Elle n'est point, Monsieur, de notre Comédie.

LE COMTE.

Non; mais c'est tout de bon que l'hymen le plus doux....

LA COMTESSE.

Pour le Marquis!

Digitized by Google

ARISTE.

Sans doute.

LA COMTESSE.

Ah ! quelle barbarie !
Que vous a-t-il fait, je vous prie,
Pour l'immoler ainſi dans ſon printems ?

LE MARQUIS.

M'immoler !

ARISTE.

Henriette eſt ſage, elle eſt jolie....

LA COMTESSE.

Mais dans un triſte nœud perdre ſes plus beaux ans !

LE MARQUIS.

Dites, les embellir.

LE COMTE.

Il l'aime à la folie.

LA COMTESSE.

Et combien peut durer pareille phrénéſie ?
Six mois, un an au plus ; & quand, après ce tems ;
Guéri de cette fantaiſie,
Il voudra ſe rendre au plaiſir ;
Il ſera d'une gaucherie....
D'un embarras, d'une biſarrerie....
Pour lui, Monſieur, vous me faites frémir.

LE COMTE.

Mais, Madame, ſongez que par ce mariage
Mon fils double ſon héritage ;
Je pourrai cultiver en grand,
Et le produit ſera bien différent ;
J'ai déjà des projets que j'ai dit à mon frère :
On ne connaîtra plus dans deux ans cette Terre.

LA COMTESSE.

Et dans deux ans, Monſieur, notre aimable Marquis
Sera méconnaiſſable aux yeux de ſes amis.

ARISTE.

Nous diſputons, je crois, faute de nous entendre,
Et la Comteſſe, autant que je le puis comprendre,
Croit que l'hymen de Florimon
Va l'arracher au brillant tourbillon.

LE MARQUIS, *bas.*

J'y compte.

LA COMTESSE.

Aſſurément.

ARISTE.

Non, ma ſœur, au contraire ;
Le Marquis & ſa femme ayant mille talens,
Attireront chez vous cent plaiſirs différens.

Digitized by Google

Henriette a la voix légère,
Danse bien, aime le plaisir,
Et pince la harpe à ravir :
Pour vos concerts, vos bals & votre comédie,
Quelle ressource !

LE MARQUIS.

Elle est de tout point accomplie,
Et son ame.... son cœur....

LA COMTESSE.

Elle a de la beauté,
Beaucoup de grâces, d'élégance ;
Mais la gêne de la décence,
La rend un peu collet monté ;
Il est vrai que l'hymen fait une différence,
Et six mois lui feront perdre sa gravité.

LE COMTE.

Elle a, ma foi, de l'esprit, de l'aisance,
Du goût & du discernement :
Et a trouvé mon kiosque charmant.

LA COMTESSE.

Et quand vous lui verrez jouer son Éliante....

LE COMTE.

Ah ! je le crois ; faisons part à la Présidente
Du bonheur, qu'a mon fils, d'avoir un Régiment.

ARISTE.

Ce serait le moyen de manquer notre affaire.

LE MARQUIS.

Mon oncle, y pensez-vous ?

LE COMTE.

Comment ?

ARISTE.

Observons, sur ce point, le plus profond mystère.

LE MARQUIS.

Sur les bontés du Roi !.... Non, je ne puis m'en taire ;
Mon cœur aussi flatté qu'il est reconnaissant.....

ARISTE.

Hé bien ! parlez-en ; mais il ne faut plus prétendre
A devenir jamais son gendre.

LE MARQUIS.

O ciel !

ARISTE.

A moins que d'être Président,
On ne peut aspirer à la main d'Henriette.

LE COMTE.

Oh ! la folie est, par ma foi complette.

LA COMTESSE.

Le trait, d'honneur, est excellent !

Digitized by Google

ARISTE.

Et j'ai promis affirmativement
Que le Marquis, pour lui complaire,
Ferait son Droit incessamment.

LE COMTE.

Son Droit ! . . . un Colonel ! . . . y songez-vous, mon frère ?

ARISTE.

Très-fort, & j'ai chargé notre Notaire,
Qui pour la Comédie arrivait tout exprès,
De dresser le contrat.

LE COMTE.

Non, Ariste, jamais,
Non, je ne souffrirai que mon fils se dérobe,
Aux travaux de nos Camps pour endosser la Robe.

LA COMTESSE, *souriant.*

Pourtant en cheveux longs, je le trouve à ravir.

LE COMTE.

Avec honneur j'ai trente ans fait la guerre,
J'affrontois pour mon Roi, la mort avec plaisir,
Et je lui défendrais de me nommer son père,
S'il pouvait renoncer au bonheur de servir.

LA COMTESSE.

Et ne voyez-vous pas, Monsieur, que l'on plaisante ?

LE COMTE.

C'est mal choisir son tems & son sujet.

ARISTE.

Pour mettre fin à notre projet,
Il ne faut pas cabrer la Présidente ;
On dresse le contrat, qu'on le signe aujourd'hui ;
Jusques à ce moment la feinte
N'entraîne pas une grande contrainte ;
Après ce court moment d'ennui,
On ne le fera pas Président malgré lui.

LE COMTE.

En ce cas-là, d'accord.

LE MARQUIS.

Ah ! je vois Henriette.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, ARISTE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

QUoi ! vous avez déjà fini votre toilette ?

HENRIETTE.

Oui, Madame, dans le deſſein
De pouvoir parcourir quelque tems le jardin.
L'art s'y trouve par-tout caché ſous la nature ;
Des ſentiers ſerpenteurs à travers la verdure
Menent, ſans qu'on y penſe, à cent boſquets divers,
Où tantôt on admire un onde fraîche & pure,
Et tantôt on croit voir des abîmes ouverts ;
L'arbre des bords du Gange & ceux de l'Amérique,
Y joignent leurs rameaux aux bras du chêne antique,
Et le ſoleil perçant ces ombrages épais,
Croit de la Chine encor éclaircir les forêts.

ARISTE, *au Comte.*

Hé bien ! qu'en dites-vous ?

LE COMTE.

L'éloge eſt magnifique.

HENRIETTE.

Il l'eſt moins qu'il n'eſt mérité :
Que de goût ! de variété !
On reconnaît la verve poëtique
Dans les moindres détails de ce parc enchanté.

LE COMTE, *à Ariſte.*

Ah ! qu'elle a de ſagacité !
(*à Henriette.*)
Je vous croyais le goût gâté
Par votre mère, dont l'entêtement gothique
Aiguiſe ſa cauſticité :
Contre l'eſprit philoſophique
Et chaque utile nouveauté
Qu'enfante tous les jours le goût économique,
Vous méritez qu'on vous explique,
Cet art qu'ont ignoré nos barbares aïeux ;
Ce n'eſt que depuis peu qu'on connaît la phyſique ;
La carrière par nous s'ouvre pour nos neveux.
Suivez-moi, je vais.....

ARISTE

Digitized by Google

ARISTE.

Mais vous oubliez mon frère,
Qu'il nous faut convenir d'abord avec sa mère.

LE COMTE.

Vous m'y faites songer. Dans un autre moment
Je prends sur moi le soin de vous instruire;
Lors que mon fils ira joindre son Régiment;
Dans le sentier des arts je saurai vous conduire.

HENRIETTE.

Pour vos leçons pleine d'empressement,
Vous me verrez toujours & zélée & docile.

LA COMTESSE, *au Comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE.

C'est un sujet charmant.

LE MARQUIS.

Adorable!

ARISTE.

Je vois Madame de Cirville.

SCÈNE V.

Les Acteurs précédens, Madame de CIRVILLE.

LA COMTESSE.

AH! Madame, dans ce moment
Nous allions vous chercher dans votre appartement.

Madame de CIRVILLE.

Ah! c'était prendre trop de peine,
Madame en vérité....

LA COMTESSE.

Madame assurément....

Madame de CIRVILLE.

Soyez sûre....

LA COMTESSE.

Soyez certaine....

ENSEMBLE.

Que toujours mon empressement....

ARISTE.

Mesdames croyez-moi, tréve de compliment....
Nous ne ferons bientôt qu'une famille.

Madame de CIRVILLE.

Le Marquis a déjà l'habit de Président;

Digitized by Google

ARISTE.

Que ne ferait-il pas pour votre aimable fille !

Madame de CIRVILLE.

Que j'aime cet habit, simple, noble & décent !

LA COMTESSE, *à part.*

Il est fort gai, sur-tout.

Madame de CIRVILLE, *à Ariste.*

A ma fille il doit plaire.

ARISTE.

Ils sont riches tous deux : ne parlons point du bien,
Ce sont des détails de Notaire.
Moi, pour accélérer l'affaire ;
A Florimon j'assure tout le mien.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle...,.

LE COMTE.

Charmé d'une telle alliance,
Je dois à tous les deux tant de reconnaissance.....

ARISTE.

Nous faisons des heureux, il suffit. Mais, quel jour
Choisissons-nous pour combler leur amour ?

Madame de CIRVILLE.

L'empressement d'Ariste est digne de nos pères.

LE COMTE.

Voilà comme à présent l'on traite les affaires.
On termine en deux mots ; mais nos tristes ayeux.....

Madame de CIRVILLE.

Nous valaient bien Monsieur.

ARISTE.

Peut-être ils valaient mieux.
Mais comme on ne peut pas retourner en arrière,
Dans ce siècle il nous faut fournir notre carrière ;
Ne perdons point des momens précieux.
A quel jour la cérémonie ?

LA COMTESSE.

J'ai dans la tête un plan délicieux
Pour la fête ; d'abord, Concert & Comédie,
Ballet allégorique, & de charmans couplets :
Mais il faut bien un mois pour faire les apprêts.

LE MARQUIS.

Un mois !

LA COMTESSE.

On ne sauroit commander au génie.
Nous n'aurons qu'une rapsodie,
Si nous ne donnons pas le temps.

ARISTE.

Songez-vous que leurs cœurs comptent tous les instans ?

Digitized by Google

Madame DE CIRVILLE.

Parlez pour Florimon.

ARISTE.

D'auſſi rendres amans....

Madame DE CIRVILLE.

Une fille bien née a moins d'impatience,
Et pour aimer attend l'ordre de ſes parens;
Je le ſais par expérience,
Et j'ai toujours, fidelle à mon devoir,
Accordée au printems, mariée en Décembre;
Bravé juſqu'à l'hymen l'amour & ſon pouvoir;
Et mon époux était, vous pouvez le ſavoir,
Le plus bel homme de ſa chambre.
Mais on avoit alors des principes, des mœurs.

LE COMTE.

Comment donc! on dirait, Madame, à vous entendre,
Qu'on ne voit parmi nous que fourbes, impoſteurs:
Nous avons bien des graces à vous rendre.

ARISTE.

Hé! laiſſons-là le ſiecle & ſes erreurs;
Songeons....

LE COMTE.

Un moment je vous prie.
Notre ſiècle eſt celui de la philoſophie,
Tous nos écrits prêchent l'humanité.

LE MARQUIS.

Hé! mon père!....

Madame DE CIRVILLE.

Partout regnent l'étourderie,
Et l'égoïſme & la frivolité.

HENRIETTE.

Hé! ma mère!....

LE COMTE.

Partout éclate le génie:
Voyez l'air fixe & l'électricité,
L'Alkali volatil.....

ARISTE.

Mon frère en vérité....

LA COMTESSE, *à part.*

Ils me donnent la comédie.

Madame DE CIRVILLE.

Je ne vois à préſent qu'orgueil & vanité,
Du clinquant & de la ſaillie,
Des paradoxes, mais plus de ſolidité.

ARISTE, *bas à Madame de Cirville.*

Par bonté pour ſon fils, menagez ſa manie.

Madame DE CIRVILLE, *bas à Ariſte.*

Allons, ſoit, mais au moins il ſera Préſident.

ARISTE.

Malgré ſon père, c'eſt ſon vœu le plus ardent.
(*bas au Comte.*)
Pour l'amour d'Henriette, épargnez ſa folie.

LE COMTE.

Soit; mais nous abattrons ſon Château.

ARISTE.

Sûrement.

LA COMTESSE, *à part.*

Quoi! déjà la ſcène eſt finie?
D'un proverbe je veux en faire le ſujet,
En action elle doit faire effet

ARISTE.

Fixons enfin le jour de notre mariage.

Madame DE CIRVILLE.

(*à part.*)
Soit. Quel extravagant!

LE COMTE.

(*à part.*)
D'accord, quel radotage!

ARISTE.

Nous ſommes, je crois, en état
De terminer aujourd'hui le contrat;
Et Dimanche à la Cour, ainſi qu'il eſt d'uſage....

Madame DE CIRVILLE.

J'entends bien; mais je crois qu'il ſerait beaucoup mieux
De finir à la fois & l'une & l'autre affaire;
Et la Charge....

LE MARQUIS.

Toujours le deſir de vous plaire
Sera ma loi; mais, regardez ſes yeux....
Rempli du doux eſpoir de vous avoir pour mère,
D'être par vos conſeils préſervé des erreurs
Qu'à chaque pas préſente un ſiecle corrupteur;
Pour vous plein de reſpect, & pour elle, de flâme,
Chaque inſtant de délai, vous le ſentez, Madame,
Eſt un ſupplice pour mon cœur.

Madame DE CIRVILLE.

Je goûte les motifs de votre impatience,
Mais la raiſon....

LE MARQUIS.

Vous parle en ma faveur,
C'eſt elle qui me fait preſſer cette alliance;
Je veux, vers la vertu, marcher à pas certains.
Je crains mon inexpérience,

Digitized by Google

Et je vois que l'hymen unissant nos destins,
Vous serviriez de guide à ma jeunesse :
Par un heureux accord, l'amour & la sagesse
Ramenerait pour nous les jours de l'âge d'or,
Que vos seules vertus nous rappellent encor.

Madame DE CIRVILLE.

Il me charme, on n'est point aussi sage, aussi tendre ;
Je prédis qu'il sera la gloire du Palais ;
Ma fille peut l'aimer & je le lui permets.

ARISTE.

Allons donc au contrat songer, sans plus attendre.

SCÈNE VI.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *donnant une lettre au Comte.*

C'EST de la part de Monsieur du Sermoir,
Qui ne peut pas venir ce soir.

Madame DE CIRVILLE.

Ce charlatan d'agriculture.

LE COMTE.

Personne comme lui ne connoît la nature.

LA COMTESSE.

Il ne vient point, j'en suis au désespoir,
Pour le remplacer, comment faire ?

LE COMTE.

Le remplacer ! comment ? en quoi !

LA COMTESSE.

Dans la pièce.

LE COMTE.

Il jouoit !

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, le Notaire.
Il défrichoit pour vous, & déclamoit pour moi.

LE COMTE.

Il est universel, ma foi.

Madame DE CIRVILLE, *ironiquement.*

Ah ! très-fort, si j'avais adopté ses chimères,
N'aurait-il pas desséché mon marais,
Mis en vignoble mes bruyeres ?

LE COMTE.

Très-bien vu ! Diable ! Il a d'admirables projets.

Digitized by Google

Madame DE CIRVILLE.

Auſſi ſages que nous, Monſieur, étaient nos pères ;
Et je ne ſouffrirai jamais
Qu'on change leur façon de cultiver mes terres.

LE COMTE.

Ils n'y connaiſſaient rien, ce ſoit dit entre nous ;
Du Semoir. . . .

LA COMTESSE.

Eſt un fat qui me met en courroux.

Madame DE CIRVILLE, *bas.*

Elle a du jugement à travers ſa folie.

LE COMTE.

Il eſt l'ame de mes travaux,
Son nouveau défonçoir m'épargne dix chevaux.

Madame DE CIRVILLE.

Il a bien plus d'intrigue encor que de génie.

LA COMTESSE.

Au lieu de diſputer, aviſons, je vous prie,
Au moyen d'arranger ce ſoir la Comédie.

LE COMTE, *à Ariſte.*

Cette femme toujours au bon ſens fait échec.

ARISTE.

Mais ſi vous la bruſquez, votre lac reſte à ſec.

LE COMTE.

Mon lac. . . . c'eſt vrai. . . . que diable !

ARISTE.

Et ſon aimable fille.

LE COMTE, *bas.*

Eh bien ! je me tairai, mais c'eſt en enrageant.

LA COMTESSE.

Pour un inſtant laiſſons-là la vétille :
Remplacer notre acteur eſt un point plus urgent.

Madame DE CIRVILLE, *à Ariſte.*

Bon Dieu, Monſieur ! Quelle famille !

ARISTE, *bas à Madame de Cirville.*

Qu'importent leurs travers ? Oublions tout débat ;
Auſſi-bien le Notaire apporte le contrat.

Digitized by Google

SCÈNE VII ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE NOTAIRE.

LA COMTESSE.

HÉ ! justement, il fera notre affaire.
Au lieu de du Sermoir, il jouera le Notaire.
Il est déjà tout costumé.

ARISTE.

Notre acte est-il dressé, mon cher Monsieur Formule ?

LE MARQUIS, *à Henriette.*

L'espoir renaît dans mon cœur allarmé.

LE NOTAIRE.

Je vais le lire, on peut le signer sans scrupule.

(*Il lit.*)

Par-devant.

LA COMTESSE.

Que de tems perdu en vains discours !

ARISTE.

Oui, ma sœur a raison, passons le préambule.

LA COMTESSE.

Passons tout, on se peut marier tous les jours.
Occupons nous, s'il vous plaît, du solide ;
Sans différer, il faut que Monsieur se décide.

LE NOTAIRE.

Il me paraît que tout est décidé,
J'ai stipulé la dot, & je me suis fondé
Sur l'usage des lieux, pour fixer le douaire ;
Le préciput à l'ordinaire.

LA COMTESSE.

Voilà bien de quoi s'occuper,
Dans un quart-d'heure il faut que l'on commence ;
Le rôle est court, on peut encore le couper.

LE NOTAIRE.

Le rôle !

LA COMTESSE.

Mais il faut que vous l'ayez d'avance.

ARISTE.

Ma sœur, y songez-vous ?

Madame DE CIRVILLE.

Ah ! quelle extravagance

Digitized by Google

LA COMTESSE.

Vous n'avez que dix Vers, mais il faut les savoir.

LE NOTAIRE.

Des Vers ! c'est un contrat dont il s'agit, je pense,
Il est en bonne prose, & j'ai su tout prévoir.
Si vous voulez que j'en fasse lecture....

LA COMTESSE.

Et le rôle, Monsieur ?....Qu'il a la tête dure !

LE COMTE

Laissons-là, s'il vous plaît, vos rôles un moment.

LA COMTESSE.

Quoi ?

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Nous en parlerons après la signature.

ARISTE.

Oui, signons.

LE NOTAIRE, *faisant signer le Marquis.*

Je vous fais, Monsieur, mon compliment.

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur; mais, signons.

LE NOTAIRE, *faisant signer Henriette.*

La charmante future
Doit prendre grande part à votre avancement.

Madame de CIRVILLE, *signant.*

Oui, dans quatre ou cinq mois il sera Président.

LE COMTE, *signant.*

A moi.

LA COMTESSE, *signe.*

A moi.

LE COMTE, *à Ariste.*

A vous.

ARISTE, *signant.*

De grand cœur je vous jure.

LE MARQUIS.

C'est donc fini ; je suis dans un ravissement....

Madame de CIRVILLE, *au Notaire.*

Du Président Dorval la charge est-elle à vendre ?

LE NOTAIRE.

Oui, Madame; auriez-vous quelqu'un ?

Madame de CIRVILLE.

Oui.

LE NOTAIRE.

Qui ?

Madame de CIRVILLE.

Mon gendre.

LE NOTAIRE,

Monsieur ?

Madame

Madame de CIRVILLE.

Lui-même.

LE NOTAIRE.

Il vient d'avoir un Régiment ;
Cette grace à jamais le consacre au service.

Madame de CIRVILLE.

Qu'entends-je ?

LE COMTE.

Il vous dit vrai.

LE NOTAIRE.

Madame assurément,
Le savait avant moi.

Madame de CIRVILLE, *outrée.*

Ah ! quel événement !
Non, non, on m'en fera justice ;
Rendez-moi ce contrat, que je le déchire.

ARISTE.

Non.
Madame, suivez-moins un bizarre caprice.

Madame de CIRVILLE.

Quoi ! vous m'avez trompée.

ARISTE.

Ecoutez la raison.

Madame de CIRVILLE.

Non, Monsieur, je ne puis. C'est une trahison.

ARISTE.

Vos préjugés contre le Militaire,
Et leur amour, rendaient la ruse nécessaire ;
J'ai fait ce que j'ai dû, lorsque vous connaîtrez
Plus à fond le Marquis, son heureux caractère,
Vous-même m'en remercierez.
Je connais votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame !

HENRIETTE.

Ah ! ma mère !

LA PRÉSIDENTE.

Aimer un Colonel ! que diraient tes aïeux ?

ARISTE.

De Juge remplissant l'auguste ministère,
Ils sauraient applaudir au zèle précieux
Des Héros qui, bravant les périls de la guerre,
Tandis qu'au Tribunal ils font parler les Loix,
Soutiennent au dehors la gloire de nos Rois.

LA PRÉSIDENTE.

J'estime leur valeur ; mais leurs mœurs.....

Digitized by Google

ARISTE.

Hé ! Madame !
Quittez un préjugé que la raiſon dément ;
Nous courons au bonheur, mais tous diverſement :
Mon neveu l'apperçoit dans l'objet de ſa flamme ;
Ma ſœur, dans le fracas & dans l'amuſement ;
Le Comte croit l'atteindre en aidant la Nature,
Par les efforts de la culture ;
Vous, en ſuivant trop ſcrupuleuſement
De nos aïeux les maximes prudentes.
Mais nos ames à tous, ſont pures innocentes :
Aimons-nous donc, ſans traiter de travers
Nos penchans & nos goûts divers.
Il faut, pour être heureux, que j'amais on n'oublie
Qu'à tout âge, en tout tems, chacun a ſa folie.

LE COMTE.

Il parle d'or, ma foi.

LA PRÉSIDENTE.

Je me rends donc ; enfin,
Soyez heureux.

LA COMTESSE.

D'honneur, j'en ſuis ravie.
Juſtement j'ai reçu ce matin
Quelques couplets ſur ce refrein.
Eſſeyons-les, je vous en prie,
En attendant la comédie.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air : *l'Amour eſt de tout âge.*

ARISTE.

ORGON ne voit que ſon tréſor,
Et Liſandre que ſa maîtreſſe ;
L'un vit pour amaſſer de l'or,
L'autre, pour peindre ſa tendreſſe.
Ils traitent réciproquement
Leurs goûts de bizarre manie ;
Mais, moi, je dis tout bonnement :
Chacun a ſa folie.

LA COMTESSE.

Nos aïeux, dans leurs vieux châteaux,
S'enivraient près de leurs compagnes :
Et tyrans nés de leurs vaſſeaux,

Digitized by Google

Désolaient souvent les campagnes :
Aujourd'hui, bals, soupers charmans,
Proverbes, Concerts, Comédie,
Embellissent tous nos momens
Et c'est-là ma folie.

LE MARQUIS.

L'avarice, l'ambition,
Sur mon cœur n'ont aucun empire ;
De la plus douce passion,
J'éprouve le tendre délire.
Soumis à cet objet charmant,
Mon cœur lui consacre ma vie :
Qui pourroit en la regardant,
M'accuser de folie ?

LE COMTE.

Messieurs, nous n'offrons aujourd'hui
A vos yeux qu'une bagatelle ;
Elle n'a pour unique appui
Que vos bontés & notre zèle :
Qu'ils nous tiennent lieu de talent,
Vous plaire est toute notre envie.
Voyez d'un regard indulgent ;
Chacun a sa folie.

FIN.

Permis d'imprimer, ce 19 Octobre 1781.
LARTIGUE, Juge-Mage.

Digitized by Google

BROULHIET, Libraire à Toulouse, rue St. Rome, tient toute sorte de Livres en tout genre, principalement de Médecine & Chirurgie, dont il a un assortiment très-considérable. On trouve aussi chez lui les bonnes nouveautés sur toute sorte de matieres, & il est le seul pour la partie des pièces de Théâtre, qu'il fait imprimer peu de tems après qu'elles ont eu du succès à Paris.

Digitized by Google

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE TRÈS-MORALE,

EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mercier, Louis Sébastien

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE TRÈS-MORALE,

EN CINQ ACTES TRÈS-COURTS,

DÉDIÉE AUX JEUNES PRINCES;

Et qui ſera repréſentée, dit-on, pour la récréation des Etats Généraux.

Par un DISCIPLE de Pythagore.

Panem & circenſes.

A VENISE.

1789.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Nos poëtes tragiques ſont de terribles gens ; ils ne mettent les rois ſur la ſcene que pour les poignarder, les empoiſonner, ou les découronner tout au moins. Nos poëtes comiques ſont plus doux. Quand ils font monter les rois ſur le théâtre, ce n'eſt pas pour les tuer, c'eſt pour peindre un acte intéreſſant ou familier de leur vie privée. Ainſi nous avons vu *notre Henri IV*, & dernierement *Frédéric le grand* (1), figurer ſur la ſcene françoiſe, & y paroître des hommes très-aimables.

(1) Dans la comédie *des deux Pages*, piece germanique, franciſée & lardée de quelques airs de de Zede. Frédéric le grand ne s'y attendoit guere ; mon Charles II en ſeroit moins ſurpris.

Digitized by Google

Que d'autres viennent nous offrir Charles premier paſſant du trône ſur l'échafaud, & payant de ſa tête ſes perfidies envers ſa nation ; nous, nous avons mieux aimé préſenter ſon fils *Charles II* en robe de chambre & en bonnet de nuit. C'eſt donc ici le portrait d'un roi en *déshabillé*, &, pour le coup, ſans gardes ; de ſorte qu'il a été impoſſible à l'auteur de placer une ſeule fois dans ſa piece : *Holà ! gardes, à moi ?*

Quel mauvais genre, dira-t-on, qu'une piece de théâtre où il ne ſe trouve pas *un capitaine des gardes !* Quel oubli des principes de nos grands maîtres ! quel ravalement de l'art ! nous en conviendrons de bonne foi. Mais un roi eſt homme comme un autre, & il n'eſt ſouvent heureux qu'en ſe faiſant homme le

Digitized by Google

plus qu'il peut, c'eſt-à-dire en cachant ſoigneuſement ſa vie intérieure.

On demandera peut-être enſuite quelle eſt la *morale* de cet ouvrage. Nouvel embarras pour répondre ; mais cependant ne vaut-il pas mieux avouer tout de ſuite avec un ſage : *Qu'il n'y a point ſous le ſoleil d'établiſſement humain qui ſoit capable d'engendrer la perfection morale, tant que les hommes ſont hommes.*

Cependant ne déſeſpérons point de prouver un peu la moralité de cette comédie. Eſſayons & prenons un ton grave. L'hiſtoire révélera un jour tout ce qu'auront fait les princes, dira ce qu'il y a aujourd'hui de plus caché. Elle n'a pas manqué de nous inſtruire du libertinage de *Charles II*, de ſa vie diſ-

Digitized by Google

ſolue, qui le rendit mépriſable.

Ainſi, les petites ſcenes de débauche des princes vivans, ſi elles ne ſont pas réparées, ſeront un jour burinées par l'hiſtoire. Mais voyez en même-temps l'enchaînement des choſes ! Si Charles II n'eût pas aimé les filles, il n'auroit pas vendu Dunkerque à la France. Telle eſt la cauſe d'un grand événement, & d'un événement fortuné pour nous autres françois. Je ne doute pas qu'un politique n'y réfléchiſſe mûrement ; car les catins tiennent plus qu'on ne le penſe aux grandes & modernes révolutions des états.

Voilà, je crois, lecteur, de la politique & de la morale bien fondues enſemble dans cette comédie, ſans compter le ſpectacle d'un roi qui, ayant perdu ſa *bourſe* qu'on

Digitized by Google

lui a *volée*, eſt à la merci d'une matrone. Qu'eſt-ce qu'un roi ſans bourſe, & dans un pareil lieu ? La matrone intéreſſée lui dit des injures, l'enferme ſous clef, & veut le faire jeûner au pain & à l'eau. Nous renvoyons ici le lecteur aux réflexions que fait Charles II quand il ne trouve plus ſa *bourſe*, & qu'il eſt dans l'impoſſibilité de payer les viles créatures dont il eſt environné. Toutes alors font tapage contre lui; c'eſt le bon jouaillier qui lui ſert de caution, & qui le tire d'affaires.

Ajoutons qu'au milieu de tant de brochures ſérieuſes & d'un ton ſévere, on ne ſera peut-être pas fâché d'en lire une enfin d'un ſtyle tout différent, mais qui, à l'examen, regagnera peut-être ce qu'elle auroit pu perdre au premier coup-d'œil. Il ne faut pas que le françois

Digitized by Google

ſoit trop long-temps ſérieux, cela ne ſeroit pas *bon*. Le rire chez lui doit ſe mêler aux choſes les plus graves. Voilà pourquoi l'on ſe propoſe d'égayer les états généraux au milieu de leurs travaux patriotiques, par la repréſention d'une comédie propre à les délaſſer de leurs fatigues, peut-être auſſi longues qu'honorables. Or, pour que les états généraux ſoient parfaits dans leur compoſition, il faut, ſelon nous, qu'ils reſſemblent à un grand *bal maſqué*, c'eſt-à-dire, que chacun y porte un *domino*, après avoir laiſſé *à la porte* ſon habit & même ſa phyſionomie pour prendre uniquement *celle* d'un françois. Le député ne doit plus être *tel* ou *tel* perſonnage, mais un *citoyen*. L'habit long, l'habit court, les croix, les cordons, mitres, caſques, &c. que

Digitized by Google

tout cela disparoisse sous le *domino*, tandis que la voix libre du patriotisme errera seule parmi l'égalité des individus autorisés à tout se dire ! Le bal de l'Opéra doit donc être à la lettre le *modele* des états généraux, parce que toutes les conditions y sont confondues, & qu'on n'y porte ni *canne* ni *épée*..... Mais ne voilà-t-il pas encore un aspect politico-moral qui s'ouvre à notre pensée ? Finissons, car sans cela nous pourrions véritablement risquer de devenir profonds.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CHARLES II, roi d'Angleterre.
Le duc DE ROCHESTER.
Le LORD CHANCELIER d'Angleterre.
La ducheſſe DE PORTSMOUTH.
SARA HARDINGS.
BETTY MALKINGS.
JUDITH.
CAROLINE.
CLARY.
ROSE.
AMARANTHE.
TROUPE DE FILLES.
UN JOUAILLIER.

La ſcene eſt à Londres.

CHARLES

Digitized by Google

CHARLES II,

ROI D'ANGLETERRE,

EN CERTAIN LIEU,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*La scene est chez le Roi*).

La duchesse DE PORTSMOUTH & ROCHESTER.

LA DUCHESSE.

EN vérité, Rochester, il ne tiendroit qu'à vous d'avoir en moi une véritable amie ; ce seroit de retirer enfin le roi des écarts de sa conduite, écarts blâmables &

Digitized by Google

que rien n'excuse : cela dépendroit de vous....

ROCHESTER.

Il dépend de moi, belle ducheſſe, de... Vous plaiſantez : moi, réformateur.... Ah !

LA DUCHESSE.

De vous ſeul, je le répete, parce que le roi vous aime.

ROCHESTER.

S'il ne faut qu'être ami du roi, eh ! qui qui peut mieux y réuſſir que la belle dame qui poſſede ſon cœur ſans partage, & qui mérite ſi bien de le poſſéder.

LA DUCHESSE.

Milord ! vous êtes complimenteur; mais pour faire revenir le roi de ſes écarts....

ROCHESTER.

De ceux que vous lui reprochez.... J'entends.

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Il ne faut pas être avec lui dans une certaine relation.... Il faut...

ROCHESTER.

Que ce ſoit un homme, voulez-vous dire.

LA DUCHESSE.

Vous m'épargnez la peine.... & un homme du premier rang comme vous, milord, dont l'eſprit eſt autant au-deſſus du commun, que vous l'êtes par votre naiſſance....

ROCHESTER.

Vraiment c'eſt mademoiſelle de Kéroual (1) qui me parle ainſi, & non la

(1) La ducheſſe de Portſmouth étoit françoiſe, d'une noble famille bretonne : elle ſe nommoit mademoiſelle de Kéroual.

Le duc de Rocheſter, écrivain fameux en Angleterre, poëte ſatyrique, & adroit courtiſan.

Digitized by Google

ducheſſe de Portſmouth, faite pourcommander.

LA DUCHESSE.

Ou plutôt le comte de Rocheſter feint ici de ſe méconnoître : bref, vous êtes l'ami du roi, de plus homme de lettres, éloquent ; vous avez l'art, ou plutôt le don de dire la vérité, & des vérités fortes, tout en badinant. Vous avez été juſqu'ici le compagnon de ſes plaiſirs, & vous ſavez quel eſt ſon goût, goût qui m'offenſe, & qui pourroit nuire à ſa gloire. Je vous réponds que vous êtes le ſeul homme au monde qui réuniſſiez tout ce qu'il faut pour faire au roi des repréſentations qui ſoient écoutées.

ROCHESTER.

Miladi oublie encore la meilleure conſéquence de tout cela.

LA DUCHESSE.

Laquelle ?

Digitized by Google

ROCHESTER.

Que je suis accoutumé à être de temps en temps exilé de la cour, & ...

LA DUCHESSE.

Railleur ! au moins je vous réponds que cette fois-ci l'exil ne sera pas long.

ROCHESTER, *faisant une révérence d'un air ironique.*

Oh ! j'en suis convaincu : rien de plus fidele que la mémoire d'une femme en crédit, en faveur d'un exilé.

LA DUCHESSE.

Sérieusement, promettez-moi d'entreprendre la commission dont je vais vous charger. Je sais que chez vous le plan & l'exécution s'enchaînent.

ROCHESTER.

En vérité, votre grâce me fait rougir par les éloges qu'elle me prodigue.

Digitized by Google

LA DUCHESSE, *riant.*

Rougir ! ah ! vous n'avez pas le moyen d'être modeſte ; mais vous éludez en vain. Voulez-vous entreprendre la converſion du roi ?

ROCHESTER.

Puis-je à préſent m'y refuſer ? Mais je ſuis véritablement embarraſſé. S'il ne s'agiſſoit que de donner au roi des leçons d'inconſtance, j'y ſuis un peu habile ; mais d'un inconſtant faire un amant fidele, défaire ce qui eſt déjà fait, voilà la difficulté.

LA DUCHESSE.

Et voilà pourquoi la choſe étant difficile, je m'adreſſe à vous ſeul. Il n'eſt pas queſtion ici d'une jalouſie puérile : je veux dérober aux hiſtoriens futurs des traits déſavantageux à la mémoire d'un monarque ; car que celui de la Grande-Bretagne s'abaiſſe à courir après ces beautés vénales, que ſon dernier ſujet obtiendra après

Digitized by Google

ou avant lui pour une guinée ; qu'il paſſe des nuits à table avec ces odieuſes créatures dans des maiſons ſuſpectes, oubliant ſon rang, cela n'eſt pas pardonnable. Dites-moi : comment a-t-on un tel goût ?

ROCHESTER.

Oh ! il eſt des goûts qui écartent mieux l'ennui que ne le fait le ſuperbe revenu des grandes ou belles paſſions. Folie, ſageſſe, ne ſont qu'un même mot ; l'erreur eſt d'être malheureux. Le roi, dites-vous, eſt inconſtant ? pas plus que le plaiſir. Un amateur de tableaux penche tantôt pour tel ou tel peintre, mais c'eſt toujours la peinture qu'il adore.

LA DUCHESSE.

Taiſez-vous, pervers... votre extravagance...

ROCHESTER.

Ah, madame ! ſi vous ſaviez ce que vaut l'éclair d'une folie, quel eſt le ſu-

Digitized by Google

blime d'un bon mot, & tout ce qu'annonce de profond un éclat de rire....

LA DUCHESSE.

Paix ! la gloire d'un roi n'eſt pas celle d'un particulier ; j'aime trop Charles pour ne pas le ſauver d'une renommée outrageante. Je vous conjure & je vous ſupplie de le retirer de là. Je le ſouhaite & je vous en prie.... Qu'avez-vous donc à réfléchir ?

ROCHESTER.

Je cherche un moyen.... Bon ! m'y voilà. Il en coûtera une centaine de guinées, tant pour la nymphe dont je récompenſerai l'adreſſe & la malignité, que pour monſieur le Noble.

LA DUCHESSE.

Monſieur le Noble ! qu'eſt-il ?

ROCHESTER.

C'eſt un françois, comme le nom l'in-

Digitized by Google

dique, mon valet-de-chambre, & une tête ! mais une tête !... C'eſt par ma foi une honte pour nous autres anglois, que ces étrangers-là connoiſſent mieux que nous l'intérieur du pays. Je crois que dans tout Londres il n'y a point un viſage féminin qu'il ne connoiſſe, & de la vertu duquel il ne puiſſe offrir au plus juſte le tarif.

LA DUCHESSE.

Comme ce talent vous extaſie ! mais qu'avons-nous affaire de ce perſonnage ?

ROCHESTER.

Je vous demande pardon, miladi ! car s'il faut faire perdre au roi une mauvaiſe habitude, ſon miniſtere nous eſt néceſſaire, indiſpenſable.

LA DUCHESSE.

Il faudroit plutôt l'éloigner, je penſe.

ROCHESTER.

Non !

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Je ne comprends pas.

ROCHESTER.

Sa majeſté doit, & le plutôt poſſible, paſſer une nuit dans une maiſon de filles...

LA DUCHESSE.

Milord ! ſi c'eſt un badinage, je vous avertis qu'il me déplaît fort. Je vous ai prié de m'aider à ramener le roi ; vous le devez en ſujet fidele, & je vois que votre intention eſt encore de le rendre pire.

ROCHESTER.

Non, madame : ce que je vous dis eſt abſolument néceſſaire ; c'eſt là-deſſus que repoſent toutes mes batteries. J'oſerai compter enſuite ſur vos bontés, car j'eſpere que vous m'obtiendrez grace pour le tour que je vais jouer au roi. (*Il ſort*).

Digitized by Google

SCENE II.

LA DUCHESSE, *seule.*

PARLE-T-IL vrai, ou m'auroit-il perſifflée ? Ah, comte ! ſi ton cœur valoit ta tête, que tu ſerois aimable ! je te préférerois au roi lui-même ; mais tu ſerois trop dangereux pour celle qui ſe confieroit à toi.

SCENE III.

CHARLES II, LE CHANCELIER, ROCHESTER.

CHARLES II.

MILORD chancelier, je vous remercie de la peine que vous avez priſe en me faiſant ce long détail : l'affaire eſt importante ; j'y réfléchirai, & je vous ferai

Digitized by Google

appeller. (*Le chancelier s'incline & s'éloigne*). Milord Rocheſter ! demeurez : j'ai deux mots à vous dire.

LE CHANCELIER, *à part, & s'éloignant.*

Rien ne ſe terminera ; il ne retient auprès de lui que ceux qui lui ſont inutiles.... Jamais on ne pourra fixer ce caractere trop flexible : le dégoût des affaires eſt inné en lui.

SCENE IV.

CHARLES II, ROCHESTER.

CHARLES II.

Ce que vous me dîtes hier, Rocheſter ; d'une *Betti* Malkings eſt-il bien vrai ?

ROCHESTER.

Très-vrai, ſire : c'eſt l'effet le plus rare qui circule dans le négoce amoureux.

Digitized by Google

CHARLES II.

Encore jeune & fraîche ?

ROCHESTER.

Oui, raviſſante, fleur de ſanté, tréſor d'agrémens, charmes délicats & mûrs pour les voluptés.... Elle n'a appartenu juſqu'ici qu'à l'évêque de Mancheſter.

CHARLES II.

C'eſt donc un bien de l'égliſe ? s'en emparer !... mais ce vol ne ſeroit-il pas un ſacrilege ?

ROCHESTER.

Non, il faut ſavoir que ſa grandeur eſt morte depuis deux jours, & laiſſe cette pauvre fille ſans protection.

CHARLES II.

Ah ! quel oubli ! le défunt a mal fait de la laiſſer ainſi : c'eſt bien peu charitable.

ROCHESTER.

La mort a plus de tort encore de l'a-

Digitized by Google

voir enlevé à ſoixante trois ans. Eh! qui ſonge, à cet âge, à faire un teſtament? ſur-tout un homme accoutumé à lire dans la bible que les patriarches vivoient pluſieurs ſiecles.

CHARLES II.

Il liſoit la bible véritablement! un évêque! oh! ce doit être une lecture fâcheuſe pour ces meſſieurs, pour peu qu'ils réfléchiſſent ſur la prodigieuſe différence de leurs mœurs à celles... Mais voilà donc qui eſt convenu; à dix heures & demie tenez-vous prêt, Rocheſter; je ne reſterai pas long-temps à table; je ne vous inviterai pas au jeu, & ſous prétexte d'un mal de tête, je me retirerai de bonne heure: puis à onze heures préciſes, je ſerai à la petite porte que vous connoiſſez bien, dans un habit brun tout ſimple; à deux pas ſera un carroſſe de louage. Vous ſavez le reſte.

ROCHESTER.

Oui, ſire; cela ſuffit. (*à part*). J'ai

Digitized by Google

étudié la cour en bâillant, la ville en grondant, les amis en pleurant, les livres en mépriſant... Ah! le bon ſerment que j'ai fait de ne plus écouter la raiſon. La vraie ſageſſe conſiſte à nous faire oublier toutes les choſes étrangeres au plaiſir.

SCENE V.

CHARLES II, *ſeul.*

ROYAUTÉ, hommages, reſpects, tout cela eſt bon pour le matin; mais le ſoir, le vuide des grandeurs ſe fait ſentir, quand il n'eſt pas rempli par les plaiſirs... L'élévation & la repréſentation ſeroient la choſe la plus triſte de ce monde ſans les amuſemens qui aident à la ſupporter. La vie privée nous conſole ſeule de la vie publique.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(La scene eſt dans une maiſon de filles).

CHARLES II, BETTY.

CHARLES II, *aſſis auprès de Betty, les bras autour d'elle.*

CETTE taille eſt admirable... leſte & légere.

BETTY.

Vous la flattez.

CHARLES II.

Non. Il eſt une ſorte de confiance qui ſied aux belles ſtatures : au reſte tu n'es que dépoſitaire de tes charmes ; ils nous appartiennent, à nous, faits pour les apprécier. Je veux étudier cette tête aimable, &

Digitized by Google

& toutes les parties que ce vêtement léger mais encore importun, m'empêche de contempler de plus près.

BETTY.

On ne veut voir en nous que notre figure : on ne penſe pas qu'il y ait d'autre mérite à chercher dans une fille ; & quand nous réuniſſons à nos agrémens un eſprit un peu élevé, il eſt preſque perdu pour nous.

CHARLES II.

Ce que vous dites là eſt à la honte des hommes ; mais moi, je ſais diſtinguer l'eſprit dans une figure auſſi charmante que la vôtre : je ne le dédaignerai point.

BETTY.

Eh bien ! cauſons un inſtant.

CHARLES II.

Soit.... Dis-moi, avons-nous quelque attachement dans ce cœur qui palpite ?

Digitized by Google

BETTY.

Rien de plus funeſte à notre profeſſion qu'un attachement, quel qu'il ſoit.

CHARLES II.

Quoi ! ce cœur eſt dans un parfait équilibre ? Ne ſent-il rien (je ne dis pas qui l'entraîne), mais qui l'incline un peu pour quelqu'un ?... Là, perſonne.... en conſcience ?

BETTY.

Il ſuffit d'aimer pour trouver des ingrats. J'ai aimé ; je ne veux plus de ce ſentiment depuis que ſuis humiliée....

CHARLES II.

Va ! un ſexe eſt l'excuſe de l'autre... ici point de coupable... Mais parmi le nombre de tes adorateurs, il s'en trouve enfin d'aimables juſqu'à un certain point.

BETTY.

Bien rare. Quand je regarde la plupart

Digitized by Google

des hommes, l'or qu'ils m'offrent ſe change en plomb.

CHARLES II.

Mais quelquefois le plomb d'un beau jeune homme apparemment ſe change en or.

BETTY.

Preſtige qui fuit ! Si vous ſaviez ce qu'il nous en coûte pour attraper le talent d'être amuſante & toujours nouvelle ! il faut dès le matin faire notre toilette, & travailler à notre parure : ma maîtreſſe eſt quelquefois plus de deux heures à placer une petite branche de myrthe dans mes cheveux, & après tout cela, je frémis quelquefois de rencontrer pour toutes mes peines & avances... un monſtre... Oh ! quand il faut déguiſer ſa répugnance...

CHARLES II.

Soit. Mais quand on ſe croit le plus à l'abri des coups de l'amour, il nous garde un dernier trait contre lequel

Digitized by Google

on se trouve sans défense. Tu en conviendras : les plaisirs faciles ont leur prix.

BETTY.

D'accord.

CHARLES II.

Ici point d'hypocrisie ; il est si doux d'être ce que l'on est en effet. L'amour n'est qu'un badinage voluptueux : heureux lorsqu'il est léger ! il jouit & s'envole : quand l'amour est à nos ordres, on n'est plus son esclave.

BETTY.

Je n'ai aucun intérêt à me déguiser ; je ne trouve rien de plus humiliant qu'un amour mercenaire. Je sais qu'ici l'inconstance est sans ingratitude & sans perfidie ; qu'elle ne doit choquer personne. J'avouerai que si l'amour n'assaisonne pas nos plaisirs, nous sommes bien dédommagées de la vivacité qui leur manque, par le calme heureux de nos sens. Je ris quelquefois

Digitized by Google

en ſongeant avec quelle facilité nous accordons ce que d'autres femmes n'accordent qu'après de politiques longueurs pour donner à la dignité du ſacrifice qu'elles ſurfont, un prix exorbitant, & pour faire arracher les faveurs qu'elles brûlent d'accorder. Je me tranſporte enſuite en imagination dans la retraite de ces filles renfermées, qui ne ſe permettent pas dans toute leur vie une heure de notre genre de vie.... Eh! comment ſe fait-il après cela que je ne ſois pas tout-à-fait exempte des foibleſſes qu'ont les femmes qui célebrent l'amour pour lui-même?

CHARLES II, *l'embraſſant.*

Ton imagination eſt riante... te voir & brûler pour toi, ont été l'ouvrage du même inſtant; mais ce jour m'eſt trop précieux pour en perdre une ſeule minute. Viens, je ſuis profeſſeur de gaieté.

BETTY.

Oh! oh! un philoſophe gai n'eſt pas

Digitized by Google

une eſpece commune ; la rencontre eſt rare, & je la chéris.

CHARLES II.

De plus, je ſuis ſculpteur ; je trouve un bloc du plus beau marbre : que dis-je ? ma ſtatue eſt toute faite, car voici un modele charmant ; mais il faut que je l'anime . . . . J'entends quelque bruit.

BETTY.

C'eſt ma compagne & votre compagnon, je penſe.

SCENE II.

CHARLES II, BETTY, ROCHESTER.

(*Rocheſter entre, tenant Judith par la main*).

JUDITH.

Nous ne venons pas mal-à-propos.

Digitized by Google

ROCHESTER.

J'eſpere que non : mon camarade a trop d'eſprit pour ne pas ſavoir que trop de précipitation nuit à la volupté.

JUDITH.

Monſieur a raiſon. La nature reprend ſi vîte le plaiſir qu'elle nous donne !

ROCHESTER, *lui careſſant le menton.*

Oſes-tu bien te plaindre de la nature, toi ? (*à Charles II*). Eh bien, camarade ! comment trouvez-vous cette charmante créature ? Y a-t-il dans le palais du roi un plus beau marbre ? il ne faut plus que la vivifier.

CHARLES II, *ſouriant, & montrant un luſtre où il y a des bougies.*

Ce luſtre n'éclaire-t-il pas, & ſuis-je aveugle ?

ROCHESTER.

Je voudrois savoir si vous la trouvez au-dessus ou au-dessous de la peinture que je vous en ai faite.

CHARLES II.

Si fort au-dessus, que je n'ai point de termes pour exprimer mon ravissement.

BETTY.

Si je ne connoissois pas au langage que monsieur est mon compatriote, je le prendrois pour un françois.

ROCHESTER.

Et pourquoi donc, malicieuse?

BETTY.

A cause de l'exagération qu'il y a dans ses éloges. Je gage qu'il a été long-temps dans ce pays-là, où l'on sait si bien flatter.

Digitized by Google

CHARLES II, *riant*.

En vérité, charmante fille, tu gagnerois la gageure. (*Regardant Rochester*). Oui, j'y ai été long-temps, & plus que je n'aurois voulu, n'eſt-il pas vrai, monſieur ?

ROCHESTER.

Aſſurément, camarade !

BETTY.

Et pourquoi ne vous y plaiſiez-vous pas ? C'eſt le pays de la galanterie.

CHARLES II.

Parce qu'il n'y a point là de créature qui te reſſemble : ce n'eſt que fard & apprêts. Les couleurs fraîches de la ſanté n'appartiennent qu'à notre vieille Angleterre.

ROCHESTER.

Ainſi que le punch, qui ranime, reſ-

Digitized by Google

taure, vivifie. En vérité, meſdemoiſelles, il n'eſt pas décent qu'il faille qu'un autre rappelle ici l'idée de cette boiſſon.

JUDITH.

Si elle ſert quelquefois l'amour, elle eſt le plus ſouvent ſon ennemi le plus déclaré. (*Rocheſter ſort, & fait ſigne à Betty de le ſuivre*).

CHARLES II, *à Judith.*

Voilà bien un groſſier buveur; aller perdre au punch en préſence & en voiſinage de plus vives voluptés.

JUDITH.

Il ſe connoît ſans doute; puis il vient peut-être ici pour les amuſemens de la table, car pour ſatisfaire tous les goûts, ils ne ſont point ſéparés.

CHARLES II, *à Betty qui s'éloigne.*

Où allez-vous donc, cruelle? Vous m'abandonnez.

Digitized by Google

BETTY.

Je vous laiſſe en bonne compagnie ; & je reviens à l'inſtant.

CHARLES II.

Mais, s'il eſt poſſible, dans un déshabillé plus léger ; la nature t'a fait trop belle, pour que tu charges ces formes raviſſantes de quelques ornemens, & tu ne riſques rien, toi, je te le jure, de te rapprocher de ſa touchante nudité.

BETTY.

Comme je l'ai dit ; monſieur eſt à demi françois. (*elle ſort*).

Digitized by Google

SCENE III.

CHARLES II, JUDITH.

(*Judith s'assied, Charles jette ses bras autour d'elle*).

JUDITH,

NE me serrez pas tant, monsieur; vous quitterez bientôt cette attitude, quand la mignone Betty reviendra.

CHARLES II.

Mais n'es-tu pas la sœur de Betty? je te trouve aussi charmante qu'elle.

JUDITH.

Oh! je vois dans vos yeux que non! Betty l'emporte sur moi.

CHARLES II.

Quelles sont tes compagnes?

Digitized by Google

JUDITH.

Des filles comme moi; mais nous sommes de la plus grande réserve ensemble, parce que nous nous considérons comme rivales.

CHARLES II.

Te souviens-tu de celui à qui tu accordas les prémices de ta beauté.

JUDITH.

J'ai payé d'un parfait oubli l'instrument de cette connoissance; mais les plaisirs dont je fis l'essai, furent un vif aiguillon pour tous ceux qui vinrent s'offrir ensuite.

CHARLES II.

Eh! dis-moi? quel est l'instant le plus délicieux, ou celui qui vous fait goûter pour la premiere fois le plaisir, ou celui qui, dans l'habitude du plaisir, vous unit au premier objet qui vous a véritablement touché.

Digitized by Google

JUDITH.

Tenez, monsieur, on prend pour amour ce qui n'est que le besoin d'aimer; je suis parvenue à n'aimer plus rien; & faut-il vous le dire? les hommes sont nos dupes; ils nous regardent comme les vils objets de leur passe-temps, & ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes les ministres de nos besoins ou de nos plaisirs. Plus je me suis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier; mais je ne leur abandonne souvent qu'une statue, & tandis qu'enflammés par leurs propres desirs, ils se consument sur des appas insensibles, ma tranquille froideur jouit à loisir de toute leur sensibilité.

CHARLES II.

Ta franchise est extrême.

JUDITH.

Peut-être un peu dure, mais puisqu'il me faut caresser le plus souvent une figure

Digitized by Google

abjecte qui me déplait, voir tous les ridicules & tous les travers d'une foule d'hommes opulens & grossiers, sans goût, sans desir, & qui se croient en droit de nous humilier; puisque j'ai à combattre l'insolence qu'inspirent la débauche & le vin, je m'en venge en disant aux hommes toutes leurs vérités.

CHARLES II.

Je vois bien que tu t'appelles Judith.

JUDITH, *en faisant un geste.*

Oui, qui coupa la tête à un tyran; j'aime à voir leur tête à bas, mais cela est trop rare.... Tu changes de visage; tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi... Qu'as-tu?

CHARLES II, *ému.*

Non, tu vois que tout en moi s'y refuse; va, tu appartiens à mon camarade, nous nous verrons une autre fois.

Digitized by Google

JUDITH.

Adieu, je ne manquerai pas de dire à Betty combien vous lui êtes fidele. Oh ! elle eſt bien digne d'être la favorite : je n'en murmure point.

SCENE IV.

CHARLES II, *ſeul.*

Elle a fait un geſte qui a porté au fond de mon ame une émotion profonde ; allons, remettons-nous ; je ſens que j'ai beſoin d'un moment de repos pour effacer ce que je viens de ſentir. *Tu n'as pas l'air d'être un tyran, toi...* Quels mots ! (*Il s'éloigne en prononçant ces mots lentement, & dans une réflexion triſte*).

Fin du ſecond acte.

ACTE

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROCHESTER, BETTY.

BETTY.

NE m'avez-vous pas fait ſigne, monſieur, que vous aviez à me parler en particulier ? je ſuis retenue.... L'ordre & la décence....

ROCHESTER.

Il ne s'agit pas de cela : où eſt ton amant ?

BETTY.

Auprès de Judith, je penſe ; & je crois qu'il ſupporte patiemment mon abſence.

ROCHESTER.

Un mot donc en confidence.

Digitized by Google

BETTY.

Parlez, je vous écoute.

ROCHESTER.

Dis-moi franchement ; pourrois-tu voler une bourse aussi adroitement que tu voles un cœur ?

BETTY, *étonnée.*

Que signifie ce langage ?

ROCHESTER.

Mot-à-mot, au pied de la lettre.

BETTY.

Fi ! je ne sais point cela ; je ne saurois même en supporter l'idée.

ROCHESTER.

Eh ! pourquoi pas ? ce vol n'est pas plus difficile que l'autre.

BETTY.

Mais quand je prends un cœur, je donne

Digitized by Google

en retour le mien, ou tout au moins ma perſonne; cela ſe reſſemble par fois. Enfin, ce n'eſt pas un ſi grand mal que de s'expoſer à ſe faire pendre.

ROCHESTER.

Innocente! comme ſi le vol & la potence étoient inſéparables.

BETTY.

Au moins, ils ſe touchent de bien près, & ſouvent ils s'accordent.

ROCHESTER.

Tu as des ſaillies, à ce que je vois.

BETTY.

Cela t'étonne; il n'y auroit de l'eſprit ici bas que pour toi. Oh! oui, un mois ſeulement à l'école de milord Rocheſter; & je crois que je pourrois faire auſſi des vers.

Digitized by Google

ROCHESTER.

Eh! comment, cousine, me connois-tu?

BETTY.

Tu aurois dû t'en appercevoir, puisque je me méfie de ta parole.

ROCHESTER.

Oh! tu peux te fier à moi pour cette fois; il s'agit d'un projet heureux & dans tous les sens possibles, je te le jure devant Dieu.

BETTY.

Acheve le serment, & je ne te croirai pas.

ROCHESTER.

Que diable! écoute-moi donc.

BETTY.

Je crois que je ferois mieux de ne pas t'entendre.

ROCHESTER.

Par mon ame, voilà qui est singulier;

Digitized by Google

j'ai fait mille tours déplaisans ou libertins, avec la plus grande facilité ; & maintenant qu'il s'agit d'une bonne action, la premiere que je tente, je rencontre des obstacles.

BETTY.

C'eſt une bonne action, à ce que dit milord Rocheſter, que de voler une bourſe.

ROCHESTER.

Sais-tu à qui tu dois la voler ? à l'homme que je t'ai amené, & qui doit cette nuit partager ton lit.

BETTY.

Eh ! pourquoi exiges-tu cela de moi ?

ROCHESTER.

Parce que c'eſt une gageure, une gageure importante : cet homme eſt un ladre, un vilain, un pince-maille qui vient dans un lieu de plaiſir pour la premiere fois de

Digitized by Google

ſa vie, mais après avoir long-temps calculé, ſupputé ce qu'il lui en coûteroit pour une jouiſſance; il voudroit avoir toute une nuit une beauté appétiſſante, manger à table comme quatre, & que cela ne lui coutât rien : contraint à débourſer, il paie alors en matelot. Son fort eſt d'attraper le plus qu'il peut les filles; il s'en fait gloire; tantôt il leur promet des préſens & leur manque de parole; tantôt il leur offre de les produire & les abuſe par des menſonges; bref, c'eſt une bonne œuvre que de corriger un avare de cette trempe, qui vole ſans ſcrupule le plaiſir qu'il a marchandé; & comme cette leçon lui eſt néceſſaire, elle lui fera du bien, car il eſt homme à décamper ſans bruit demain matin, quand tu te ſeras endormie, laſſe de tes careſſes....

BETTY.

Parles-tu ſérieuſement?

ROCHESTER.

Très-ſérieuſement. Il lui faut une leçon;

Digitized by Google

te dis-je, & dont il se souvienne. Pour que tu n'en doutes pas, regarde ce billet de banque de cinquante livres sterlings; apporte-moi demain sa bourse, je prends le tout sur moi; je lui rendrai sa bourse, comme tu peux bien penser, après m'être moqué de lui largement, & le billet de banque sera pour toi. Que je sois damné s'il t'en arrive le plus léger dommage.

BETTY.

Certes! si j'accomplis ce que tu me recommandes, voilà le premier vol que j'aurai fait de ma vie. J'accorde, mais je ne vole point cependant, puisque c'est une plaisanterie.

ROCHESTER.

Pure plaisanterie!

BETTY.

Que tu es libéral, & qu'il faut toujours

Digitized by Google

vouloir ce que tu veux ! je consens de m'y prêter, pourvu que ma probité ne soit pas trop long-temps compromise.

ROCHESTER.

Ce n'est qu'un jeu. Fais cela, & je te promets pour demain des boucles d'oreilles à la mode, que je t'attacherai moi-même ; le tour ne passera pas vingt-quatre heures... Mais voici maman qui vient ; qu'elle ne sache pas un mot de tout ce que nous venons de dire : il faut néanmoins que je l'avertisse d'être sur ses gardes avec cet étranger..... Adieu ! charmante créature ! sois adroite autant que tu es belle : la bourse & la montre, entends-tu bien ?

BETTY.

Aussi la montre ! il n'en coûtera pas plus, soit : mais ne vas point me laisser dans certain embarras.

ROCHESTER.

Compte sur moi..... Je réponds de tout.

Digitized by Google

SCENE II.

ROCHESTER, SARA HARDINGS.

SARA HARDINGS.

ON ne finit pas avec ces coëffeuſes & ces bouquetieres ; toujours des flots d'argent pour ces onze mille non-vierges..... Eh bien ! eſt on bien chez moi, monſieur ? oui, car vous y revenez. Toutes mes filles ici jouiſſent d'une ſanté parfaite ; c'eſt ce que je puis vous aſſurer ; car, à la plus légere indiſpoſition, elles ſont enfermées dans la ſalle de continence, & elles n'en ſortent plus. J'ai d'ailleurs un praticien expérimenté qui me répond des plus novices. Tout cela coûte ; mais auſſi la roſe eſt ſans épines.

ROCHESTER.

Voilà un bon répondant que le prati-

Digitized by Google

cien, s'il n'eſt pas le premier dans le cas de la plainte.

SARA HARDINGS.

Ma maiſon eſt bien réglée, monſieur ; la loi du bain, la défenſe des chaufferettes, telle eſt la diſcipline conſtante.

ROCHESTER.

Admirable !

SARA HARDINGS.

L'amour, pour récompenſe de l'avoir bien ſervi dans ma jeuneſſe, m'a conſervé le goût du plaiſir, non plus pour en donner par moi-même, mais pour m'intéreſſer à celui des autres. J'héberge les amours, je ſers la ville de Londres, en mettant à l'abri des attaques téméraires la pudeur des femmes chaſtes, elles s'élevent avec fureur contre nous.

Digitized by Google

ROCHESTER.

Elles ont raiſon ; la bouche qui jeûne doit déclamer contre la bonne chere.

SARA HARDINGS.

Elles ont tort, ſi elles ſont véritablement chaſtes.

ROCHESTER *riant.*

Je ne m'attendois pas à trouver en toi tant de raiſonnement.

SARA HARDINGS.

Je crois que je ſers la patrie. Ici, l'homme le plus indécis ou le plus volage peut donner carriere à ſon inconſtance ; tous ſes goûts ſont ſatisfaits ſucceſſivement : attraits précoces, beautés mûries par l'expérience ou les années, blondes attendriſſantes, amuſantes brunes ; les objets que je puis

Digitized by Google

offrir ſont auſſi variés que les caprices humains. Les voulez-vous parées comme Junon, ou dans le déshabillé des Grâces ? on prendra, à votre gré, ces différentes formes; il ne faut ni ſtratagêmes ni violence pour s'introduire chez nos belles; notre maiſon n'eſt fermée qu'à l'indigence ou à l'avarice : avec un peu d'or, tout vous rit, tout vous tend les bras ; point d'epoux, de meres, ou de ſurveillans incommodes : votre maîtreſſe vous attend pour ſe donner à vous ſans réſerve, & tous vos momens ſont les ſiens. On ne connoît pas ici les petits ſoins, ces aſſiduités, ces fadeurs, ce mélange ennuyeux, qui file les éternelles journées des amans vulgaires, ni ces refroidiſſemens, ces ruptures, ces explications qui conſument les jours d'une oiſive & folle jeuneſſe, mais qui ne doivent point occuper des hommes nés pour remplir les devoirs de la ſociété.

ROCHESTER.

Tu es vraiment éloquente : les gens d'eſ-

Digitized by Google

prit ſont preſſés de vivre & de jouir. Cette philoſophie eſt cachée dans le cœur de tous les hommes; mais bien peu oſent l'avouer.

SARA HARDINGS.

Je renvoie les hommes à leur poſte, parce qu'ils ſe doivent, avant tout, à leurs emplois, à leurs talens. Ici, ils ne ſont point aſſervis à des caprices étudiés; ſagement avares du temps, ils y trouvent cette aiſance qui leur plaît, & cette franchiſe qui les étonne.

ROCHESTER.

Tu as fait une ſage réflexion: ce lieu-ci n'eſt fermé qu'à l'avarice. Hé bien! je ne veux pas te tromper; il s'eſt gliſſé ici un avare, un avare renforcé.

SARA HARDINGS.

Qui?

Digitized by Google

ROCHESTER.

C'eſt mon camarade.

SARA HARDINGS.

Ce n'eſt donc pas un homme de la cour ?

ROCHESTER.

Si fait. Viendrois-je ici avec un homme qui ne ſeroit pas d'un rang diſtingué ?

SARA HARDINGS.

Toi ! comme ſi je n'avois pas vu (malgré ta dignité de lord & de pair du royaume), ton excellence fraterniſer avec tes valets, lorſque tu en avois beſoin.

ROCHESTER.

Oh ! je laiſſe toujours l'orgueil expirer ſur le ſeuil de la porte ou du ſanctuaire des plaiſirs.

Digitized by Google

SARA HARDINGS.

Mais revenons à ton camarade; eſt-il riche ou non ?

ROCHESTER.

Quand je ſerois multiplié par quatorze, encore n'atteindrois-je pas à ſon poids d'opulence !

SARA HARDINGS *ſtupéfaite.*

Oui-dà !

ROCHESTER.

Cependant, ſois ſur tes gardes avec lui.

SARA HARDINGS.

Pourquoi ?

Digitized by Google

ROCHESTER.

Parce qu'il goûteroit une joie infinie à t'escamoter l'argent qui t'est dû. Je l'ai vu quelquefois sauter par la fenêtre, & s'en aller ainsi plutôt que de payer, content d'avoir eu *gratis* une nuit voluptueuse.

SARA HARDINGS.

Mais c'est là un monstre ! Oh ! cela ne réussiroit pas chez moi, sur-tout après lui avoir donné la plus jolie piece de mon magasin, un morceau fin.

ROCHESTER.

Te voilà bien avertie.

SARA HARDINGS.

Oh ! je fermerai les volets, & j'aurai l'œil sur la porte.... Mais où vas-tu ? je voudrois bien te présenter deux ou trois minois qui ne sont pas inférieurs à Betty.

ROCHESTER.

Digitized by Google

ROCHESTER.

Quand tu animerois pour moi la *Vénus-Médicis*, je ne me sens pas d'humeur aujourd'hui ; j'ai quelque chose en tête.

SARA HARDINGS.

Oh ! malheur, malheur ! le monde va finir.

ROCHESTER.

Pourquoi ces exclamations, vieille extravagante !

SARA HARDINGS.

C'est demain le jugement dernier le lord Rochester sort de chez moi tout aussi innocent qu'il y est entré.

ROCHESTER.

Eh bien ! je me raviſe. Depuis long-temps

Digitized by Google

tu m'as promis de me faire voir tout ton troupeau, là rassemblé sous mon coup-d'œil, & de m'admettre, bien caché, aux plaisantes harangues que tu lui fais par fois. Tu dois me récompenser en outre de l'avis que je viens de te donner; car sans moi tu aurois pu te laisser tromper. En qualité d'observateur, il me tarde de bien connoître, sous le rideau, le langage de tes chastes prêtresses, dépouillé de tout artifice.

SARA HARDINGS.

Volontiers; & je ne manquerai pas de les prêcher, car j'ai chaque jour quelque remontrance à leur faire. Tu pourras assister au comité de nos nymphes. Passe dans ce cabinet voisin; de là tu pourras tout entendre & tout voir par une petite fente qui se trouve à la cloison.

ROCHESTER *entrant dans le cabinet.*

On a toujours de la curiosité, quand on se sent quelque penchant à la malice.

Digitized by Google

SARA HARDINGS *le pouſſant dans le cabinet.*

En ce cas, tu dois être le plus curieux des hommes.

SCENE III.

SARA HARDINGS, TROUPE DE FILLES.

SARA HARDINGS *appelant.*

VENEZ, meſdemoiſelles.

Les Filles entrent & ſe rangent en cercle.

Je vous ai recueillies toutes nues, vous le ſavez; vous n'en avez pas plus de reconnoiſſance; cependant, après les ſoins

Digitized by Google

que j'ai pris de votre coëffure, de votre chauſſure, de votre habillement, vous devriez faire aux ſpectacles preſqu'autant de conquêtes qu'il y a de ſpectateurs; mais s'il y a un petit fat dans l'aſſemblée, c'eſt ſur lui que tombent vos regards. J'ai beau vous dire que vous n'avez point de rivales plus dangereuſes que ces mignons de la nature, qui veulent uſurper ſur vous l'empire de la beauté, & qui ne paient qu'en madrigaux, vous les chériſſez de préférence. Vous devriez rougir de dépit de voir vos appas effacés par les leurs. Ils vous traitent cavaliérement, & vous les écoutez; ils vous voient avec une diſtraction inſultante, & cela ne vous empêche point de leur faire des mines. *Qu'il eſt beau!* dites-vous en vous-mêmes. Ils ont fait cependant tout ce qu'il falloit pour déplaire, & vous n'êtes point offenſées. Oh! têtes ſans raiſon! Ils ſont bien en droit de dédaigner vos charmes & votre foibleſſe, d'abuſer de leurs avantages, de ne plus détourner

Digitized by Google

les yeux d'un miroir où vous n'oſez plus vous regarder en leur préſence, & il faut que je ſois le témoin de ces ſcenes ! ils n'ouvrent la bouche que pour faire la ſatyre de toutes les courtiſannes, & vous ne ſavez pas leur répondre : bientôt vous ſerez confondues avec les danſeuſes, ou avec celles qui ſe livrent aux fatigues journalieres de la déclamation. Je vous avertis, meſdemoiſelles, que j'en ferai ſauter quelqu'un par les fenêtres, que ma porte leur ſera fermée, c'eſt ma réſolution. Fuyons ces ennemis de notre ſexe : je vous renouvelle donc l'ordre qui vous défend qu'aucun d'eux ne vienne vous ſurprendre au lit.

UNE FILLE.

Quel arrêt !

UNE AUTRE FILLE.

Il eſt foudroyant.

Digitized by Google

Sara Hardings.

Prenez garde : l'amour, enfant de l'abondance, eſt bientôt étouffé par la miſere. Qu'une imbécille paſſion n'aille pas dérober au public des ſujets qui lui appartiennent, & n'allez pas lui faire des infidélités : c'eſt la multiplicité des amans qui fera votre fortune ; tous ces petits goûts particuliers que vous vous permettez, ſont l'écueil le plus redoutable ; puis la galanterie dont vous faites profeſſion, n'eſt pas toujours un art aiſé où l'on réuſſiſſe ſeulement avec de beaux yeux & de la jeuneſſe.... Allez, Caroline, mettez-vous ſous les armes pour recevoir un pontife : vous ſavez que ces perſonnes ſacrées ſont encore plus recherchées dans leurs plaiſirs que les autres hommes. Ainſi, que votre déshabillé ſoit ſupérieurement entendu ; & vous, Amaranthe, voilez votre gorge, & n'en laiſſez voir juſtement que ce qu'il en faut pour faire envier le

Digitized by Google

reste.... Vous, Rose, vous avez l'air d'une petite furie. Pourquoi ce teint enflammé ? Je soupçonne : nous veillerons là-dessus... Je ne sais ce que vous faites, mesdemoiselles, mais vous n'avez point cet air de fraîcheur que le sommeil laisse sur des attraits reposés. Qui vous agite ? qui peut vous agiter ? La froideur doit régner dans votre cœur, car il doit être à l'épreuve de toute émotion profonde ; ne soyez pas de ces tendres imbécilles qui sacrifient encore à l'amour dans le temple de la fortune. Songez au temps où les rides se logeront sur votre front ; tremblez de déplorer alors dans une triste indigence, l'oubli que vous aurez fait des faveurs de Plutus. Cherchez donc aujourd'hui ceux qui font de la dépense ; ils ne font pas moins tendres que les autres, & sachez tirer de votre condition tous les agrémens qu'une jolie figure procure à celle qui les cherche. Prenez-y garde : si vous donnez, vous n'aurez plus de prix ; il faut recevoir. Laissez à la vieillesse

Digitized by Google

& à la laideur ces générosités qui les rendent encore plus hideuses. Je vous le répete, un jour viendra que vous chercherez en vain dans votre miroir ce teint, cette vivacité, cette fraîcheur que mes soins avoient conservés. Ils seront éteints ces yeux autrefois si vifs, si tendres, si passionnés ! Appliquez-vous à découvrir les ravages imperceptibles que le temps fait chez vous chaque jour. L'art commence où finit la nature, & c'est à vingt-cinq ans qu'une femme habile doit recommencer à vivre & à plaire !

SCENE IV.

CAROLINE, ROSE, CLARY, AMARANTHE, TROUPE DE FILLES, *qui s'asseyent & causent en cercle.*

CAROLINE.

Elle voudroit, la gaupe, que nous fussions les plus intéressées coquines de l'univers.

Digitized by Google

ROSE.

Tous nos péchés réunis ne contrebalanceroient pas ceux qu'elle commet pendant un seul mois.

CLARY.

Quand sortirai-je d'ici ? Il me tarde de n'être plus une victime dévouée à la brutalité, au caprice & à la tyrannie des hommes. Celui qui paie, achete le droit de nous faire sentir ses dédains, même au milieu de ses caresses, de mêler les rebus aux desirs, & l'outrage à la plus ardente passion.

AMARANTHE.

Oui ! ils viennent à nous avec un front couronné des riantes fleurs du printemps, & ils n'apportent dans le sein des amours que les glaces des hivers.

ROSE.

Que de figures agréables & trompeuses !

Digitized by Google

ce ſont des vieillards de trente ans qui ont ceſſé d'être hommes pour s'être trop hâtés de l'être.

AMARANTHE.

Ah ! ſi l'homme n'a jamais qu'une certaine meſure de forces, j'aime mieux celui qui les emploie toutes à-la-fois ; qu'il s'épuiſe, qu'il me laiſſe retomber, pourvu qu'il m'ait une fois élevée juſqu'aux cieux.

UNE AUTRE FILLE.

Moi, je ris de celui que la débauche amene ici, car il ne ſait pas qu'il fait ſeul tous les frais d'un plaiſir que je ne partage point.

UNE AUTRE.

Pour moi, faut-il le dire ? plus je me ſuis détachée des hommes, plus j'ai pris de goût pour mon métier... Il eſt quelquefois ſi plaiſant !

UNE AUTRE FILLE.

Moi de même. Quand je ſuis parvenue

Digitized by Google

à n'aimer plus rien, ce que je diſſipois en tendreſſe a tourné au profit de ma complexion.

UNE AUTRE.

Je ſuis devenue paſſionnément amoureuſe d'un homme que je n'ai vu qu'une fois : c'étoit Alcide ſous les traits d'Adonis... Eh bien ! je ne l'ai plus revu : cela n'eſt-il pas déſolant ? J'y rêve ſouvent.

UNE AUTRE FILLE.

Ah ! ſi j'avois ſu ce que je ſais aujourd'hui, j'aurois bien profité de l'aveuglement d'un certain homme qui m'idolâtroit ; mais je ne voyois alors que le préſent ; ma vue n'alloit jamais au-delà, & je diſputois de diſſipation avec lui ; tous deux nous aurions tari un fleuve d'or. Un an d'ivreſſe & d'enchantement mit fin au plus beau ſonge du monde.

UNE AUTRE.

Il faut vivre avec les hommes comme

Digitized by Google

en pays ennemi ; notre fortune eſt dans nos charmes, & ces avantages nous ont été donnés par la nature comme un dédommagement de la rigueur du ſort, & pour nous aider à le corriger.

(*On entend la voix de Sara Hardings*).

CAROLINE.

C'eſt la voix de la doyenne. Vous ſavez que je ſuis votre gouvernante : allons vîte nous rendre au ſallon.

AMARANTHE.

Quel métier ! que d'avoir à conſerver des appas deſtinés à être la proie du premier inconnu. (*Elles ſortent*).

SCENE V.

ROCHESTER, *ſortant du cabinet.*

JE viens d'en apprendre plus en un quart-d'heure que les femmes ne m'en au-

Digitized by Google

roient dit pendant dix années..... Elles cauſent dix fois plus librement que ne font les hommes... Féconde découverte !

Fin du troiſieme acte.

Digitized by Google

(*Le lendemain*).

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, BETTY.

(*La ſcene eſt dans un ſallon*).

CHARLES II, *à Betty.*

OUI, charmante créature, inépuiſable tréſor de grâces & d'attraits, je te le jure, & tu peux m'en croire; j'ai paſſé pluſieurs nuits voluptueuſes, mais je te ſuis redevable de la plus délicieuſe de toutes.

BETTY, *lui donnant un baiſer.*

Un tel éloge mérite un tel remerciement.

Digitized by Google

CHARLES II.

Prends ce billet de banque comme une marque de ma reconnoiſſance, & ſois ſûre que la nuit prochaine je reviens ici, & que je t'offrirai tout ce qui peut répondre à tes charmes. J'eſpere que tu me donneras la préférence ſur tout autre, car je ſerai jaloux, tu m'entends, oui, jaloux, juſqu'à ce que je te revoie.

BETTY.

Reviens, je me réſerve pour toi : crois en ce baiſer qui t'en dira plus... Je vois que tu es auſſi généreux qu'aimable. Je te quitte, c'eſt à regret ; mais l'ordre de la maiſon l'exige... N'en ſois pas fâché.

CHARLES II, *l'embraſſant.*

Adieu, miracle.

BETTY, *à part.*

Tu ne trouveras donc pas que tu l'aies payé trop cher : j'ai de quoi ſatisfaire Ro-

Digitized by Google

chester & il sera mon protecteur. (*Sara Hardings entre*).

SCENE II.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

Tu viens à propos, maman ; il est temps que je pense à mon départ, & que je m'informe de ma dette. Cette fille m'a enchaîné ; elle a prodigieusement retardé ma retraite ; elle est vraiment séduisante ! Mais où est sir Falkland, mon camarade ?

SARA HARDINGS.

Il y a deux heures qu'il est parti.

CHARLES II.

Parti depuis deux heures ? Cela est bien étonnant ! Eh ! pourquoi donc sans moi ?

SARA

Digitized by Google

SARA HARDINGS.

Il vous ſouhaite bien le bon jour, & dit qu'il vous apprendra de bouche le motif de ſon départ précipité.

CHARLES II.

Soit. Eh bien donc je te dois.... (*Il met la main dans ſa poche*).

SARA HARDINGS.

C'eſt une bagatelle.... Pour le punch, la chambre, le repas, la muſique, la chemiſe parfumée, le lit & le reſte, dix-neuf guinées huit ſchelings... Votre camarade m'en a donné tout autant, & en me comblant de politeſſes.

CHARLES II, *après avoir cherché dans ſes poches.*

Dieu me damne! voilà une ſinguliere aventure! Je jurerois bien que je l'avois

Digitized by Google

avec moi, & je ne la trouve nulle part ; & ce fripon de Rocheſter qui a eu la maudite fantaiſie de s'évader.... Maman, mon camarade eſt-il réellement parti?

SARA HARDINGS.

Eh! pourquoi vous le dirois-je, ſi cela n'étoit pas vrai?

CHARLES II, *à part, après avoir fouillé pour la troiſieme fois dans ſes poches.*

C'eſt le plus fâcheux accident qui pût m'arriver. Il faudra que je demande crédit à cette créature.

SARA HARDINGS, *à part.*

Sur mon ame, je crois que Rocheſter a dit une fois la vérité. Ne diroit-on pas que cet avare cherche les guinées dans les coutures de ſon habit?

CHARLES II, *à part.*

Point de bourſe ; je ne trouve rien.

Digitized by Google

(*haut.*) Maman, j'ai une plaisante question à te faire.

SARA HARDINGS, *d'un ton brusque.*

Voyons, de quoi s'agit-il ?

CHARLES II.

C'est dix-neuf guinées que je te dois, & que je te paierai bien volontiers. En as-tu besoin en ce moment-ci ?

SARA HARDINGS.

Je ne vous cacherai pas que j'ai compté là-dessus ; aujourd'hui je paie mon terme & le parfumeur.... Voilà son mémoire.

CHARLES II.

Ce soir tu recevras vingt-cinq guinées.

SARA HARDINGS.

Oh ! oh ! l'intérêt est bien fort.... (*à part*). C'est un stratagême de vilain.

Digitized by Google

(*haut*). L'uſure eſt défendue ; d'ailleurs je tiens pour le proverbe : mieux vaut le moineau dans la main, que le pigeon qui vole.

CHARLES II, *riant, à demi fâché.*

C'eſt-à-dire, que tu aimes mieux avoir de l'argent ſur la minute.

SARA HARDINGS.

Oui, il me faut cet argent... Je ne ſaurois m'en paſſer, ni attendre.

CHARLES II.

Si je pouvois auſſi deviner comment il s'eſt fait que j'aie oublié ma bourſe chez moi, je ſerois moins étonné.

SARA HARDINGS.

Eh ! c'eſt la premiere choſe à quoi il faut penſer quand on vient ici... Vous me pardonnerez, monſieur, ſi je ne laiſſe

point sortir de chez moi un homme qui a si peu de mémoire, car il pourroit fort bien oublier de revenir.

CHARLES II.

Mais que diable, maman, j'espere pourtant que tu me prends pour un honnête homme.

SARA HARDINGS.

Fort honnête homme, mais très-oublieux: & je prétends avoir ce que Dieu & mon droit me donnent.

CHARLES II.

Je pense à un moyen. Betty me prêtera peut-être, puisque tu ne veux pas attendre.

SARA HARDINGS.

Betty! je ne sais pas.

CHARLES II.

Je lui ai donné un billet de banque de trente guinées.

Digitized by Google

SARA HARDINGS, *secouant la tête.*

De trente guinées ! vraiment c'est bien généreux envers elle.

CHARLES II.

Va lui dire que je la prie de m'en prêter vingt, & que ce soir je les lui rendrai au double.

SARA HARDINGS.

J'y vais ; mais monsieur me pardonnera si je prends d'abord mes précautions . . . . (*à part*). Tu seras enfermé, maudit avare, & tu feras là toutes tes réflexions... (*Elle sort, & ferme la porte à la clef*).

SCENE III.

CHARLES II, *seul, se promenant à grands pas.*

JE suis sous la serrure ! par mon ame, voilà une nouvelle situation pour le souverain des trois royaumes. Enfermé chez une appareilleuse, de peur que sa royauté ne s'évade, & ne s'évade pour dix-neuf guinées ! & encore la vieille sorciere en a complettement le droit. Ah ! quand je serai sorti d'ici, je donne ma parole de chevalier.... Suis-je donc, dès le berceau, destiné à des revers de l'espece la plus bizarre. Je me suis sauvé, à grand'peine, à travers mille périls, déguisé tantôt en bûcheron, tantôt en valet ; un embarras honteux, tel que celui où je me trouve, m'étoit encore réservé ; & si Betty ne vouloit pas... Que ferois-je ?... me découvrir... Jamais. Probablement Rochester

Digitized by Google

reviendra. Cependant comment devineroit-il ?... Quelle maudite aventure ! & dans quelle maiſon me ſuis-je haſardé !.... Ah ! je jure bien qu'on ne m'y rattrapera plus.

SCENE IV.

CHARLES II, SARA HARDINGS.

CHARLES II.

Eh bien ! maman, finiſſons-nous ? Betty ſans doute vous a donné...

SARA HARDINGS.

Betty eſt ſortie.

CHARLES II.

Sortie ! vêtue comme elle étoit ; cela eſt impoſſible.

SARA HARDINGS.

Au moins eſt-il poſſible qu'elle penſe

Digitized by Google

que ce qui eſt donné eſt donné, & que c'eſt folie de le rendre.

CHARLES II.

Bien, ce trait-là. Je devois m'y attendre... Ah, Betty!

SARA HARDINGS.

Mais monſieur n'auroit peut-être pas beſoin d'emprunter, s'il vouloit s'acquitter loyalement. Au défaut d'argent, je prendrai bien un gage. Vous avez ſans doute une montre?

CHARLES II.

Une montre? cela eſt vrai. La voici. (*Il ſe fouille.*) Rien! ma confuſion redouble.

SARA HARDINGS.

Ah! qu'eſt-ce donc?... Elle eſt auſſi oubliée, la montre!

CHARLES II.

Non, non, je ſais très-bien que je

Digitized by Google

savois; on me l'a volée, cela ne peut pas être autrement.

SARA HARDINGS.

Volée ! comment ! un insolent qui m'outrage, afin de jetter la faute sur moi, sur mon honneur, sur ma maison ! (*Le poing sur les hanches*) : Monsieur sait-il où il est ?

CHARLES II, *riant.*

Vraiment, si je ne le savois pas !

SARA HARDINGS.

Vous êtes chez une honnête femme, entendez-vous ? qui paie son loyer, & sans retard ; chez une femme irréprochable, qui n'a jamais comparu devant le juge de paix ; qui tous les mois acquitte fidélement les mémoires du coëffeur, du tailleur & du traiteur ; qui n'a aucune dispute avec les maîtres de musique ; de

danse & de bonnes graces, & dont jamais personne n'a eu sujet de se plaindre.

CHARLES II.

Qui est-ce qui cherche à se plaindre? Mais pourtant ma bourse & ma montre ont disparu.

SARA HARDINGS, *criant.*

Je ne souffrirai pas cette accusation, je vous en avertis. Vous, déshonorer ma renommée! tudieu!... On ne sauroit être plus sûr dans sa propre maison que chez moi... A la vérité, il y a certains avares, (je ne nomme personne) qui veulent voir les filles & ne pas payer; certains vilains qui volent les carresses qu'on leur fait, qui s'accommoderoient d'une laveuse d'écuelles, si elle ne leur coûtoit rien; qui ne paieroient pas seulement le blanchissage des draps... Enfin, aussi vrai que j'existe, quiconque dira qu'il s'est perdu chez moi une épingle, de mes propres mains je lui arracherai les yeux.

Digitized by Google

CHARLES II.

Doucement, doucement; ne t'échauffe pas tant.

SARA HARDINGS.

Eh! qui ne s'échaufferoit? Je vous livre un morceau de roi, & vous agissez comme un goujat. Apprenez, monsieur, que j'ai toujours reçu ici les jeunes gentilshommes fidélement & honnêtement. Ils me considérent, je vous en donnerai des preuves; car je saurai me faire justice, & vous resterez enfermé ici sous la clef au pain & à l'eau, jusqu'à ce que j'aie vu de votre monnoie.

CHARLES II.

Ah!

SARA HARDINGS.

Nous avons, dieu merci, un bon roi qui nous protege particuliérement.

Digitized by Google

CHARLES II.

Vraiment ! Vous protege-t-il ?

SARA HARDINGS.

Je vous en réponds ! il veut que les sujets qui soignent les plaisirs du public ne soient pas molestés ; il fait grand cas de l'amour & des filles ; il sait combien elles sont nécessaires à la république, & lui-même, dit-on, n'est pas ennemi du plaisir, ni de la bonne chere. Dieu conserve le roi !

CHARLES II, *se promenant.*

Voilà un bel éloge !

SARA HARDINGS.

Qu'est-ce que monsieur murmure entre ses dents ? Vous ne voulez pas dire avec moi, *Dieu conserve le roi* ! Croyez-vous que je mente ? Oh ! vous avez beau vous montrer opiniâtre à ne point me payer,

il me faut mon argent ou un effet valable, ſans quoi, je vous le déclare, vous ſerez empriſonné, & vous jeûnerez ici tout au moins la quinzaine.

CHARLES II.

Cette femme a le diable au corps. C'eſt à coup ſûr une couſine de Cromwel. (*Il apperçoit ſa bague*). Ah! que vois-je? quelle eſt ma diſtraction? n'ai-je pas cette bague. (*haut*). Eh, maman! ſois tranquille... me voici hors d'embarras! Tiens, prends cette bague, & dans un quart-d'heure tu la rendras à celui qui t'apportera tes vingt guinées; mais ne la remets point à d'autres qu'à mon commiſſionnaire, car la bague eſt de prix.

SARA HARDINGS, *en la conſidérant avec méfiance.*

Oui... je ne ſais... cela ſe peut... Les pierres ſont aſſez groſſes; mais rarement de groſſes pierres ſont-elles fines. Il en faut beaucoup alors pour faire dix-neuf gui-

Digitized by Google

nées. Qui n'a ni montre ni bourſe, n'a point de bague d'un ſi grand prix.... Sont-ce des diamans ou des topazes ?

CHARLES II, *impatienté.*

Eh quoi ! à votre âge ne connoiſſez-vous pas les brillans ?

SARA HARDINGS.

Non. Je ne me connois qu'aux pieces trébuchantes & aux filles. On n'entretient point celles-ci avec des verroteries : il leur faut des jupes, des bonnets, des bas blancs, des ſouliers, des gants... Quant à cette bague, elle me paroît trop belle, & je ne m'en ſoucie guère.

CHARLES II, *preſque en fureur.*

Montre-là à quelqu'un qui s'y connoiſſe, & l'on te dira qu'elle vaut plus de ſoixante fois ton ſalaire.

SARA HARDINGS, *ſecouant la tête.*

Soixante fois ! c'eſt beaucoup. Plus de

Digitized by Google

soixante fois ! Ça doit faire, en supposant que cela soit, une belle somme. Mais attendez, monsieur, je saurai bientôt si cela est vrai : mon plus proche voisin est un jouaillier; je vais le trouver, il estimera la bague.

CHARLES II.

Quoi ! tu ne peux pas la garder, & m'en croire sur ma parole ?

SARA HARDINGS.

J'en ferai la démarche ; mais si vous me trompez, vous vous en repentirez. (*Elle sort en menaçant le roi*).

SCENE V.

CHARLES II, *seul, se jettant dans un fauteuil, & gardant le silence.*

VIT-ON jamais un monarque plus détestablement contrarié, & réduit encore à se taire ?

Digitized by Google

faire ? Je ne puis commander à cette infâme, qui me verrouille dans un lieu où la proſtitution & le vol ſe donnent la main. Ah, Charles ! ton futur biographe, de quelle maniere taillera-t-il ſa plume pour rendre cette journée-ci ? J'ai été ſur le point de me découvrir, & de montrer la phyſionomie du roi à la place de celle... Mais qu'eſt-ce qu'un roi ſans gardes ? Il eſt toujours roi, mais ſes ſujets ne le reconnoiſſent plus.... Ce coquin de Rocheſter ne devroit-il pas deviner qu'à cette heure je ne dois plus être ici ? (*Il va tâter la ſerrure*). Elle eſt ma foi à double tour. (*Une horloge ſonne*). Voilà l'heure du conſeil !... C'en eſt trop ! mais ne ſeroit-ce pas un piége que mes ennemis m'auroient tendu ? Je n'ai rien éprouvé de plus cruel depuis l'aventure du chêne (1). (*Se pro-*

(1) Charles II fut obligé de ſe cacher pendant toute une nuit dans le creux d'un chêne, pour échapper aux pourſuites de ſes ennemis, après

Digitized by Google

menant d'un air agité). Charles ! Charles ! tu aurois mieux fait de coucher cette nuit avec la reine ! elle t'en auroit su gré, & tu ne te trouverois pas dans une situation pénible, humiliante. Si le devoir conjugal est un peu triste, il n'entraîne pas du moins la honte, l'embarras où je me trouve : après m'être tiré de tant de mauvais pas, me voici dans une posture où je ne saurois me nommer.... Oh ! qu'est-ce roi sans bourse ? Mais j'entends plusieurs voix.

---

la bataille qu'il perdit près de Worchester, contre l'armée de Cromwel, le 3 septembre 1651.

Tous les ans on célebre une fête en Angleterre en mémoire du roi Charles II, lorsqu'il eut le bonheur d'échapper à ses ennemis après la bataille susdite. On porte sur le chapeau ou à la boutonniere, une branche de feuilles de chêne dorée. Ce sont les royalistes qui observent cette cérémonie.

Digitized by Google

SCENE VI.

(*La porte s'entrouvre & l'on apperçoit sur le pallier Sara Hardings & le Jouaillier*).

CHARLES II, SARA HARDINGS, LE JOUAILLIER.

SARA HARDINGS, *au Jouaillier.*

QUAND je vous le dis, quand je vous le jure !

LE JOUAILLIER.

Vous avez beau le dire & le jurer, je n'en crois rien ; le poſſeſſeur d'une telle bague n'avoir pas un ſol dans ſa poche ! impoſſible. Je vous aſſure qu'elle eſt d'un tel prix qu'elle ne peut appartenir qu'à une tête couronnée ; ainſi l'homme qui eſt là dedans, eſt à coup sûr un voleur.

CHARLES II, *ſur le devant du théâtre.*

Ah ! bon ; ceci manquoit.

Digitized by Google

SARA HARDINGS *faisant entrer le Jouaillier.*

Oui, oui, c'est un voleur.... Allons il faut l'arrêter! Tenez, le voilà! il voudroit se cacher; regardez-le bien, & saisissez-le, afin qu'on le mene devant le juge.

LE JOUAILLIER *entrant & reconnoissant Charles II.*

Ah! c'est le roi! c'est le roi! (*s'agenouillant*) Votre majesté pardonnera-t-elle à son très-humble sujet?

SARA HARDINGS, *avec exclamation.*

C'est fait de ma pauvre ame; c'est le roi! c'est le roi! A mon secours mes enfans. (*toutes les filles accourent*).

TROUPE DE FILLES *qui entrent.*

Quoi! c'est le roi!... Oui, c'est le roi!... Voilà le roi!

Digitized by Google

CAROLINE, *à part.*

Ah! que Betty fut heureuſe.

CHARLES II, *ſe cachant le viſage.*

Comment me dérober!

TOUTES LES FILLES *à genoux.*

Ah! ſire! votre majeſté....

CHARLES II.

Paix, paix! je ne ſuis point ici *majeſté.*

CHŒUR DE FILLES.

Ah! ſire! ſire! ſire! ſire!

CHARLES II.

Paix! encore un coup, taiſez-vous. Je vous défends de me nommer ainſi. Levez-vous toutes. Celui que vous voyez, eſt effectivement *Charles Stuart.* Mais que ce ſoit le roi, c'eſt ce que je vous ordonne d'oublier, & qu'à l'avenir perſonne ne ſe ſouvienne

Digitized by Google

que l'on m'a vu ici. Retirez-vous, & surtout que vos langues soient muettes. (*Au Jouaillier*). Voulez-vous bien, pendant une demi-heure, me servir de caution pour vingt guinées ?

LE JOUAILLIER *s'inclinant.*

Oh ! votre majesté s'amuse....

SARA HARDINGS *à genoux.*

Que vais-je devenir ! Quoi ! c'est bien-là réellement le roi ? O très-parfaite majesté, pardonnez à une pauvre malheureuse imprudente femme....

CHARLES II.

Cela suffit, c'est déjà pardonné..... Qu'on m'apporte un manteau.

SARA HARDINGS.

Ah ! bonté du ciel ! cela n'est pas possible, après avoir été si grossiere, si insolente ; mais si votre majesté savoit qu'on

ne peut pas deviner un roi réfugié dans une pauvre maison.....

CHARLES II.

C'est bon, c'est bon; qu'on m'apporte un manteau, vous dis-je.

SARA HARDINGE *toujours à genoux.*

Je voudrois me couper la langue avec les dents quand je pense à tout ce que j'ai dit; mais si votre majesté avoit entendu tout ce que ce scélérat de lord Rochester m'a insinué.... (*Une fille apporte un manteau au roi*).

CHARLES II, *mettant le manteau sur ses épaules.*

Quoi! que vous a-t-il dit?... Mais non, je ne veux rien savoir.... Nous sommes heureux d'ignorer ce que nos courtisans disent de nous. (*A l'appareilleuse*). Vous voyez à présent que je ne voulois pas vous tromper, & que la bague valoit bien la dépense que j'ai faite chez vous.... Quant

Digitized by Google

du reſte, bouche cloſe dans tout votre empire, ou bien les perſonnes qui ſoignent les plaiſirs du public pourroient bien ne plus ſe vanter, à l'avenir, de ma protection. (*Enveloppé dans ſon manteau*). Que perſonne ne me ſuive. (*Il ſort*).

SARA HARDINGS.

Je crois que le tonnerre eſt tombé ſur moi.

Fin du quatrieme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHARLES II, LE CHANCELIER.

(*La ſcene eſt dans le palais.*)

LE CHANCELIER, *lui préſentant des papiers.*

SIRE, voici des affaires qui n'ont pas été expédiées ce matin au conſeil... (*à part*). Combien il eſt ennemi du travail!

CHARLES II.

Donnez.

LE CHANCELIER.

Votre majeſté, ſans doute, a été indiſ-

Digitized by Google

posée cette nuit, & nous faisions des vœux pour que votre santé se maintînt ferme & vigoureuse.

CHARLES II, *riant.*

Eh bien! vos vœux, lord, ont été pleinement exaucés... Faut-il encore signer cela?

LE CHANCELIER.

Oui, sire.

CHARLES II.

Tout est-il fait présentement?

LE CHANCELIER.

Voici qu'on vous demande grace pour une coupable qui attribuoit à un autre un vol qu'elle avoit fait.

CHARLES II.

Une voleuse... Dois-je pardonner?....

Digitized by Google

Oui, pardonnons. (*Il signe*). Quel est cet homme qu'on a mis au pilori ?

LE CHANCELIER.

Sire, c'est parce qu'il a composé des libelles contre vos ministres.

CHARLES II.

Le grand fot ! que ne les écrivoit-il contre moi ?... on ne lui auroit rien fait.

LE CHANCELIER.

C'est demain, sire, qu'on célebre une fête en mémoire du bonheur que vous eutes d'échapper à vos ennemis après la bataille du trois septembre. Que ce bonheur, sire, vous accompagne dans toutes les circonstances où votre personne sacrée seroit en danger !... Demain, toute la ville célébrera cette fête si chere à son souvenir.

Digitized by Google

CHARLES II.

Je ſuis ſenſible à cette marque d'affection de mes ſujets.

LE CHANCELIER.

Sire, j'oubliois de vous préſenter un réglement devenu néceſſaire contre les filles publiques.

CHARLES II.

C'eſt bon ; je verrai cela : qu'on me laiſſe. (*Le chancelier ſort*).

SCENE II.

CHARLES II, ROCHESTER, LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH, *cachés.*

CHARLES II, *en colere.*

COMMENT, comte, vous oſez vous préſenter devant moi?

Digitized by Google

(ROCHESTER, *un genoux en terre*).

CHARLES II.

Je n'ai pas beſoin de vos génuflexions ; relevez-vous.

ROCHESTER.

Je m'approche ſans crainte d'un roi qui n'a jamais condamné perſonne ſans l'entendre. Voici la bourſe & la montre.

CHARLES II.

Comment !

ROCHESTER.

Et mon avocate va paroître.

CHARLES II.

Qui eſt-ce qui oſera me parler en votre faveur.

Digitized by Google

LA DUCHESSE DE PORTSMOUTH, *paroît.*

C'eſt moi !

CHARLES II.

Quoi ! vous, ducheſſe....

LA DUCHESSE.

Oui, ſire ; & ſi jamais vous eûtes des obligations à Rocheſter, apprenez qu'en aucun temps ſon zele ne s'eſt plus manifeſté pour votre gloire que dans ce qu'il a fait aujourd'hui.

CHARLES II.

Quoi ! madame !

LA DUCHESSE.

Ce qu'il a exécuté, je l'avoue ſincérement, c'eſt par mon conſeil & même à ma priere.

Digitized by Google

CHARLES II, *étonné.*

Il ſe pourroit ?...

LA DUCHESSE.

Votre extrême attachement aux plaiſirs altere en vous les dons précieux de la nature, corrompt vos qualités aimables...

CHARLES II.

Madame, laiſſez-moi le ſoin de me corriger moi-même, j'en aurai plus de mérite & de gloire.

LA DUCHESSE.

D'ailleurs, le ſoin de votre perſonne, qui m'eſt ſi chere, & que vous haſardez ſouvent dans ces parties nocturnes... Comment reconnoître un monarque qui, dans les ténebres, ſe gliſſe par une porte ſuſpecte, & ſe trouve au milieu d'objets que ſon imagination même ne devroit pas oſer-

Digitized by Google

cevoir, tandis que le ſentiment, la plus pure tendreſſe, l'attendent ailleurs!

CHARLES II.

Oh! le ſublime des femmes eſt le raiſonnement metaphyſique ſur les paſſions. J'entends. Vous avez voulu me guérir d'une foibleſſe par un ridicule preſque public; vous avez....

LA DUCHESSE.

J'ai voulu, je l'avoue, vous cauſer un peu d'inquiétude & d'embarras, pour vous éloigner à l'avenir de ces traveſtiſſemens inglorieux, de ces parties dangereuſes, de ces actes aviliſſans; le ſoin de votre vie, de votre honneur...

CHARLES II, *l'interrompant.*

Le ſoin de ma vie, de mon honneur.... Vraiment, ma belle ducheſſe, ſont-ce ces ſoins-là ſeulement qui vous ont fait agir? N'y a-t-il point un peu de jalouſie? dites, n'y entre-t-elle pour rien?

LA

LA DUCHESSE.

Eh ! quand cela ſeroit vrai, ſire, pourriez-vous condamner en moi un tel ſentiment ? ſeriez-vous fâché que moi, que vos richeſſes ni votre rang n'ont pu toucher, qui vous aurois cherché dans une cabane champêtre, qui vous aurois aimé ſans couronne, je ne veuille point vous partager avec une courtiſanne vénale, telle que Betty Malkings.

ROCHESTER, *à part.*

Bonne comédienne ! en vérité, qui n'y ſeroit trompé ? comme ces larmes feintes ſont naturelles !.... Les femmes nées fauſſes ne le ſont jamais médiocrement.

CHARLES II, *tendant la main à la ducheſſe.*

Puis-je croire à ce ton plein d'amour ? Oui, j'y crois, & je reconnois mon tort. Faiſons la paix, Rocheſter ; ſi votre intention à tous deux fut de me corriger, de

Digitized by Google

me déshabituer de ces folies, que mon aimable ducheſſe tient pour indécentes, je crois que vous avez réuſſi pendant les deux ſiecles d'inquiétudes où la maudite Sara Hardings m'a laiſſé réfléchir à tout ce qu'auroient pu tenter alors mes nombreux ennemis. Mais que vous importe ce que j'ai penſé.. Vous le devinerez peut-être dans la ſuite par ma conduite toute contraire... Encore un baiſer, ducheſſe, pour me dédommager de ce que vous m'avez fait ſouffrir.

LA DUCHESSE, *l'embraſſant.*

Ah! ſi je pouvois vous en donner un auſſi doux que ceux de l'incomparable Betty!

ROCHESTER, *à part.*

Continue, continue ſur ce ton, beauté artificieuſe; ah! tu ſais encore mieux qu'elle dérober les bourſes & les bijoux.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Chénier, Marie Joseph Blaise

CHARLES IX,

OU

L'ÉCOLE DES ROIS,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

CHARLES IX, Roi de France ;
M. Talma.

CATHERINE DE MÉDICIS, Reine-mere ;
Madame Vestris.

HENRI DE BOURBON, Roi de Navarre ;
M. Saint-Fal.

LE CARDINAL DE LORRAINE ;
M. Saint-Prix.

LE DUC DE GUISE ;
M. Dorival.

L'AMIRAL DE COLIGNI ;
M. Naudet.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL ;
M. Vahnove.

MEMBRES DU CONSEIL.
PROTESTANS de la suite de l'Amiral.
GARDES.
PAGES.

La Scene est dans Paris, au château du Louvre.

Digitized by Google

CHARLES IX,

OU

L'ÉCOLE DES ROIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI.

L'AMIRAL.

ILLUSTRE chancelier, de qui la voix propice
Fait au sein des combats respecter la justice,
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français.

Digitized by Google

C'est à vous, l'Hôpital, que nous devons la paix ?
Sans vous, nous périssions. Votre prudence active
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive ;
Et vous flattez encor d'un avenir plus doux
Tant de bons citoyens qui n'espéroient qu'en vous.
Ce palais retentit des chants de Hyménée ;
D'un nœud saint et chéri la pompe fortunée
Affermissant la paix entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois.
Quel hymen ! Marguerite, idole de la France,
Henri, des Navarrois l'amour & l'espérance,
Pour le bonheur public unissant leurs efforts,
Vont expier le sang répandu sur ces bords.
Eh ! qui peut maintenant, témoin de leur tendresse,
Repousser loin de soi la publique allégresse ?
Les Guises, toutesfois, souillant des jours si beaux,
Se préparent encor à rouvrir les tombeaux.
Croyez-moi, le péril n'est point imaginaire :
Maurevert a commis un crime mercenaire ;
A des pieges sanglans ils ont déjà recours ;
Au sein du Louvre même ils achetent mes jours.
Il faut veiller sur eux, c'est eux que l'on doit craindre ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils osent tout enfreindre ;
Vous-même enfin, monsieur, s'il est vrai que leur choix
Vous ait nommé jadis l'organe de nos loix.
Ce choix si desiré vient de leur politique ;
Ils ont su se plier à l'estime publique ;

Digitized by Google

Ils veulent nous traîner dans l'abîme fatal,
En voilant leurs projets du nom de l'Hôpital.

LE CHANCELIER.

Ah ! formez, Coligni, des craintes légitimes.
Je ne puis, quant à moi, leur imputer des crimes,
Et je n'adopte pas vos soupçons inquiets.
Si l'on poursuit vos jours au milieu de la paix,
J'en frémis ; je voudrois le châtiment du traître :
Mais je blâme un dépit qui s'aveugle peut-être ;
Et vous devez savoir que des plus vils complots
Ils ont auſſi, monſieur, ſoupçonné dès héros.
Ah ! je ne prétends pas les excuser sans cesse ;
Ils ont d'un jeune roi maîtrisé la foiblesse :
Mais avouez du moins que dans nos temps cruels
Il n'est point de Français qui ne soient criminels :
Tous se sont égarés, et la nuit environne
Les droits sacrés du peuple et les devoirs du trône.
J'ai vu ce Louvre en deuil, et presque ensanglanté ;
L'orgueil et la licence, et point de liberté ;
J'ai vu de nos Valois la majesté flétrie ;
Les plus grands citoyens déchirant leur patrie,
Flattant avec bassesse, ou combattant leur roi ;
Les plus grands, je l'ai dit, et vous en faites foi.

L'AMIRAL.

Il falloit s'égarer, convenez-en vous-même ;
Et des destins français l'enchaînement ſuprême
Préparoit dès long-temps à nos jours détestés.

Digitized by Google

Un cours de trahisons et de calamités.
J'ai suivi le torrent qui ravageoit la France :
On peut le détourner, et j'en ai l'espérance.
Au repos tout-à-coup nous ne parviendrons pas ;
Les soldats et les chefs ont besoin de combats.
Depuis un siecle entier l'Espagne nous outrage :
Hélas ! contre nous-mêmes exercés au carnage,
Formons, il en est temps, de plus justes desseins ;
Dans le sang Espagnol courons baigner nos mains :
Voilà notre parti ; c'est le seul qui nous reste.

LE CHANCELIER.

Fâcheuse extrémité ! parti vraiment funeste !
Tous deux Français, tous deux nous chérissons l'état ;
Vous parlez en guerrier, je pense en magistrat :
Vous m'en verrez toujours garder le caractere.
La guerre est un fléau quelquefois nécessaire,
Qu'il faut craindre toujours, et long-temps éviter,
Et dont j'ai vu l'état rarement profiter.
Oui, tous ces vains débats où le glaive décide,
Ces lauriers teints de sang, cette gloire homicide
Qui d'un prince orgueilleux peut énivrer le cœur,
Opprimant les vaincus, frappe aussi le vainqueur.
Loin de nous des fureurs trop souvent inutiles !
Mais loin de nous cent fois ces discordes civiles,
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens !
Et peut-être à ce choix la France est condamnée :

Digitized by Google

Telle est, je le sais bien, l'humaine destinée,
Qu'il faut chercher sans cesse un danger différent ;
Et par un mal nouveau guérir un mal plus grand.

L'AMIRAL.

Bourbon vient. Il est seul, et son ame égarée
D'un éternel chagrin semble être dévorée.

SCENE II.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE.

L'AMIRAL.

PRÉTENDEZ-VOUS nourrir des chagrins superflus,
Donner toujours des pleurs à celle qui n'est plus ?
O cher prince ! ô mon fils ! cette douleur amere
Ne pourra du tombeau rappeller votre mere.

LE ROI DE NAVARRE.

Ce cruel souvenir est présent à mon cœur ;
Mais je sais, Coligni, surmonter ma douleur.
Un autre sentiment m'assiége et me tourmente.

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Quel est-il ? contentez notre ame impatiente.

LE ROI DE NAVARRE.

L'effroi, je l'avoûrai.

L'AMIRAL.

D'où vous vient cet effroi ?

LE ROI DE NAVARRE.

Hier, nous commencions, d'Alençon, Guise et moi,
Ces jeux qui sembleroient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan consumant son loisir,
Perd ses biens et le temps, sans trouver le plaisir.
Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma foiblesse,
Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir ;
Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir ;
Ce qui s'offre sans cesse à mon ame éperdue :
Trois fois les dés sanglans ont effrayé ma vue.
C'est peu : dans les momens consacrés au repos,
Je me suis retracé des malheurs, des complots ;
Le poison terminant les jours de votre frere,
Et peut-être au cercueil précipitant ma mere ;
Nos succès, nos revers, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux ;
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes lorrains les intrigues sanglantes,
Vos amis et les miens, victimes des traités,
Au milieu de la paix, proscrits, persécutés,

Dans

Digitized by Google

Dans les murs de Vassi massacrés sans défense,
Accusant leur trépas inutile à la France.
Excusez, Chancelier, des mouvemens confus;
Par ma foible raison vainement combattus.
Il est de ces instans où l'ame anéantie
D'un sinistre avenir paroît être avertie;
Et peut-être, en effet, ces secrettes terreurs
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
On a vu, dans la nuit, dans les vapeurs d'un songe,
La vérité par fois se mêler au mensonge.

LE CHANCELIER.

Sur des signes trompeurs cessez d'être alarmé;
Aux regards des mortels l'avenir est fermé,
Sire; et quand le ciel même, à qui tout est possible,
Nous daigneroit ouvrir cet abîme invisible,
Parmi tant de mensonge et tant d'obscurité,
Quel œil distingueroit l'auguste vérité?
Vous ne prétendez pas imiter, je l'espere,
Ces rois qui, sur le trône, élevés du vulgaire,
Font régner tout l'amas des superstitions;
Enfans qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent à leur réveil le destin d'un empire.

LE ROI DE NAVARRE.

Je les blâme avec vous, et vous devez juger
Que des pressentimens ne pourront me changer.
Vous connoissez mon cœur; il est sans défiance.

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Moi, qui des courtisans ai quelque expérience,
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé :
Par un assassinat la paix a commencé.
Nos cruels ennemis ont un pouvoir suprême :
Je crains, je l'avoûrai, mais bien plus que vous-même,
Non pas quelques instans, mais la nuit, mais le jour,
Mais durant mon sommeil, mais au sein de la cour.

LE ROI DE NAVARRE.

Que les lieux où jadis s'écouloit mon enfance,
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance !
Et combien je rends grace aux généreux humains
Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins !
Je ne ressemblois point aux enfans des monarques,
Corrompus en naissant par d'éclatantes marques,
Enivrés de respects, de titres séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyois près de moi des égaux, des amis :
Au travail, au courage, à la franchise altiere,
On exerçoit alors notre élite guerriere.
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs,
Gravissant sur les monts, sur les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.

Digitized by Google

De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon pere au milieu des combats;
Et ce qui doit sur-tout aux peuples de la France
Sur mes destins futurs donner quelque espérance,
Durant plus de cinq ans, défenseur de nos droits,
J'ai connu l'infortune, école des grands rois.
Enfin je suis entré dans une autre carriere:
A mes yeux tout-à-coup quelle image étrangere!
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés,
Des femmes gouvernant des princes trop faciles,
Aux passions d'un roi des courtisans dociles,
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.
En voyant leurs plaisirs et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossieres vertus,
Nos monts et nos rochers de frimats revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où parmi des guerriers
Votre éleve croissoit à l'ombre des lauriers.

LE CHANCELIER.

On vient, c'est Médicis.

L'AMIRAL.

Et les Guises près d'elle!

Digitized by Google

SCENE III.

LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE ROI DE NAVARRE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, PAGES, GARDES.

LA REINE-MERE.

J'AIME à voir, Coligni, vos soins et votre zele.
Déja vous vous rendez auprès du roi mon fils ?

L'AMIRAL.

J'attendois en ces lieux le moment d'être admis, Madame.

LA REINE-MERE.

A l'instant même il pourra vous admettre.
Dès que vous l'entendrez, j'ose vous le promettre,
De ses intentions vous ne vous plaindrez pas.
Il veut par vos conseils gouverner ses états ;
Il veut qu'en même temps votre vertu l'éclaire,
Chancelier, des François vous l'ange tutélaire.
Et vous, à qui le ciel promet de grands destins,
Prince déja fameux parmi les souverains,
Mon cœur vous a choisi pour l'époux de ma fille,

Digitized by Google

Bourbon, noble héritier d'une auguste famille,
Connoissez votre frere et songez à l'aimer.
Songez qu'il vous chérit, qu'il sait vous estimer.
De cent jeunes héros si la France s'honore,
Mon fils au-dessus d'eux sait vous placer encore.
Vos amis, dans sa cour appelés aujourd'hui,
Vont, dans quelques momens s'assembler près de lui;
Il va les recevoir; et si plus d'une injure
Dans le fond de son cœur n'excite aucun murmure;
Si de leurs fautes mêmes il ne se souvient plus,
Vous verrez qu'il n'a point oublié leurs vertus.
Suivez-moi. L'Hôpital, vous chérissez la France;
Venez voir son bonheur, c'est votre récompense.
Venez, ne tardons plus.

SCENE IV.

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

Les suis-tu chez le roi?

LE DUC.

Pour y voir ce héros qui l'emporte sur moi?
Celui qui m'a ravi la main de Marguerite,

Digitized by Google

Et tous ces protestans accueillis à sa suite ?
Voilà bien des affronts ; c'en est trop, mais enfin ;
Rien ne s'oppose plus à notre grand dessein :
C'est le jour du carnage.

LE CARDINAL.

Il faut avec prudence
De l'intérêt commun voiler notre vengeance.
Le roi, dit-on, le roi veut retarder les coups :
Ce n'est pas lui qui regne, et la France est à nous.
Avec nous Médicis elle-même conspire ;
Tout s'émeut, tout s'unit pour nous jetter l'empire.
Ce sceptre chancelant va tomber en tes mains,
Et j'avois dès long-temps présagé tes destins.
J'ai vu mourir un pere au sein de la victoire,
Et sans le vieux rebelle, ennemi de sa gloire,
Il eût osé peut-être..... Hélas ! il ne vit plus ;
Mais tu me rends son nom, ses projets, ses vertus :
Sois en tout comme lui. Deviens plus populaire ;
Fléchis pour gouverner : on t'admire ; il faut plaire.
Tu fais trop répéter que tes nobles aïeux
Etoient maîtres ailleurs, mais sujets en ces lieux.

LE DUC.

Et qui peut maintenant vous causer tant d'alarmes ?
Du plus bel avenir, ah ! goutez mieux les charmes !
Par-tout des courtisans qu'il ne faut qu'acheter,
Ne sachant que se vendre, et servir, et flatter,
Appuis, sans le savoir, de mes grandeurs futures,
Ou se comptant déjà parmi mes créatures.

Digitized by Google

Je crains peu les Valois ; je crains peu Médicis ;
Je ne l'estime point ; je plains le roi son fils ;
Ces lieux n'invitent pas à parler sans mystere ;
Mais si tout bas, du moins, on peut être sincere,
Vous ne l'ignorez pas, il est fait pour céder ;
Elle pour obéir, en croyant commander.
Et quant au Chancelier, n'est-il pas votre ouvrage ?

LE CARDINAL.

Compter sur l'Hôpital seroit lui faire outrage.

LE DUC.

Du moins ce cœur timide autant que généreux,
Aime trop la vertu pour être dangereux.
Bourbon m'arrête seul : c'est un roi magnanime ;
Il me hait, je le hais, mais il a mon estime :
Sa candeur noble et fiere inspire le respect ;
Je ne sais quel instinct m'agite à son aspect.
Ce n'est pas avec vous que je veux me contraindre :
Son aspect m'interdit ; et si je pouvois craindre,
Je l'avoûrai, mon cœur sentiroit quelque effroi
De voir un tel obstacle entre le trône et moi.
Laissons-là ce public, cette foule inconstante,
Echo tumultueux des fables qu'elle invente.
Qu'elle ose m'applaudir ou m'ose déprimer,
Je ne descendrai point jusqu'à m'en faire aimer,
Il est de ces mortels qu'outrage l'indulgence,
Du signe des héros marqués dès leur enfance,
Par le choix de Dieu même au grand déterminé :
Il est d'autres mortels à ramper destinés,

Digitized by Google

Automates flottans entre des mains habiles,
Et dans l'obscurité traînant des jours stériles;
Dévoués en naissant à l'oubli du trépas,
Faits pour baiser la terre où sont marqués nos pas.
De tous leurs vains propos que me fait l'arrogance ?
Le sort mit entre nous un intervalle immense.
D'une gloire sans bornes il faut les insulter,
D'un regard complaisant quelquefois les flatter,
Mais les tenir toujours couchés dans la poussiere :
A ceux que l'on méprise on doit rougir de plaire.
Votre neveu pourroit humilier son front,
Et de leur amitié rechercheroit l'affront !
Mon pere, mes aïeux m'ont préparé la voie.
Souffrez que devant vous tout mon cœur se déploie :
Excusez ma fierté. Croyez que vos avis,
Reçus avec respect, ne seront pas suivis :
Vous ne me verrez pas aux faveurs plébéiennes
Vendre le nom de Guise et le sang des Lorraines :
Je ne veux point fléchir ; je ne sais point tromper ;
Et pour monter enfin, je ne dois point ramper.

LE CARDINAL.

J'admire, en le blâmant, cet orgueil magnanime ;
Je vois de nos aïeux l'ambition sublime :
Si tu régnois un jour, les Français plus heureux
Adoreroient les loix d'un maître digne d'eux.
Mais pour toi cependant je crains tes vertus même ;
Je crains ta confiance et ta fierté que j'aime,

Tous

Digitized by Google

Tous ces dons généreux que tu devrois cacher.
On apperçoit le but où tu prétends marcher ;
Sans l'avoir découvert, j'aurois voulu l'atteindre ;
Tu n'y parviendras pas si tu deviens à craindre.
Vois par des riens sacrés les Français gouvernés,
Sans but, sans intérêt, loin d'eux-même entraînés.
Guise, où vont s'arrêter tant d'esprits fanatiques ?
C'est peu d'avoir proscrit le sang des hérétiques ;
Quand nous aurons du trône écarté les Valois,
Ces Bourbons, ces Condé ne seront point nos rois.
Un protestant peut-il commander à la France ?
Songeons à profiter de l'antique ignorance.
Je voudrois qu'en ce jour on nous eût accordé
Le sang du Navarrois et celui de Condé.
Médicis le refuse. Un allié, son gendre !
Des fils de Saint Louis ! Non ! je n'ose y prétendre.
D'autres avec le temps, du moins c'est mon espoir,
Auront moins de scrupule, et nous plus de pouvoir.
Eux détruits, tout s'abaisse ; et les Valois eux-mêmes
Nous porteront bientôt à la grandeur suprême.
Cependant je dirai deux mots au Chancelier :
Je fus son protecteur ; il paroît l'oublier.
Il sert les Protestans, nos amis l'appréhendent.
Chez moi dans ce moment nos amis nous attendent.
Charles est irrésolu ; Guise, il faut se hâter :
Sur tout ce qu'il doit faire allons le consulter.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE.

LA REINE-MERE.

Mon fils, n'en doutez pas, ce meurtre est nécessaire.

LE ROI DE FRANCE.

Mais au sein de la paix !

LA REINE-MERE.

La croyez-vous sincere ?

LE ROI DE FRANCE.

Tout un peuple !

LA REINE-MERE.

Sans doute ; il s'agit de régner.

LE ROI DE FRANCE.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

Digitized by Google

LA REINE-MERE.

Frappons cette nuit même.

LE ROI DE FRANCE.

Ah! ma pitié l'emporte!

LA REINE-MERE.

Vous aviez consenti.

LE ROI DE FRANCE.

Je le sais ; mais n'importe :
Ce n'étoit point, madame, à l'instant de frapper ;
Je m'essayois moi-même, et j'osois me tromper.
Je m'abusois, vous dis-je ; il n'est plus temps de feindre :
Je me croyois plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre ?
Ne précipitons rien. Je veux que les esprits,
Egarés tant de fois, soient toujours plus aigris ;
Que la paix soit encore ou vaine ou peu durable ;
Que des chefs protestans l'ambition coupable,
De la France, à mes yeux, prétende disposer ;
Mais n'avons-nous, enfin, rien à leur opposer ?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebeles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fideles,
Mes amis....

LA REINE-MERE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils !

Digitized by Google

Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumieres fatales ;
Mais de vingt nations parcourez les annales :
Vous trouverez par-tout d'infideles sujets,
Rampans et frémissans sous le joug des bienfaits ;
Ardens à trafiquer de la honte et du crime,
Prêts à vendre l'état et leur roi légitime,
A changer de devoir, sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'ommonne leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.
Sans remonter bien loin, le roi François premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier.
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire :
Bourbon devoit sans doute en garder la mémoire :
Mais ce chef renommé, funeste à l'Empereur,
Et qui dans ses cités répandoit la terreur,
Flétrissant tout-à-coup le nom de connétable,
Devint pour l'Empereur un appui redoutable,
Et contre les Français guidant leur ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous : connoissez leur foiblesse ;
Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Sur-tout, vous êtes jeune et sans expérience,
Craignez des protestans traités, paix, alliance.
Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter,
Ils respirent ; le mal ne peut plus s'augmenter.
Vous régnez.

Digitized by Google

LE ROI DE FRANCE.

J'aurois dû, si le mal est extrême;
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
Vous avez cependant condamné ma jeunesse :
Vous n'aimez que mon frere ; et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Je regne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore;
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore :
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.
Français comme mon frere, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me falloit atteindre.
Mais l'avez-vous permis ?

LA REINE-MERE.

Et vous osez vous plaindre !
J'aurois pu pardonner des sentimens jaloux
Au jeune infortuné qui régnoit avant vous.
Hélas ! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussoit le conseil et le cœur de sa mere.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui ;
Que dans les champs guerriers, d'Anjou fut votre appui,
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur, plein d'une noble audace,
A pour les grands exploits un penchant glorieux ;
Je sais que bien souvent on a vu vos aïeux

Entourés au combat de sang et de poussiere ;
Dans leur propre péril jetter la France entiere.
Pour moi je les condamne, et le chef de l'état
Ne doit pas effecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Niece du grand Léon, fille de Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
L'esprit qui le forma fut aussi mon partage ;
Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage ;
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,
L'orgueil séditieux de vos premiers sujets,
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France ;
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
Renverser tout-à-coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour-à-tour,
Et contre eux tous enfin m'armant de leur foiblesse,
Régner par la discorde, et diviser sans cesse.
Quand, durant votre enfance, on vit les protestans
S'unir contre la cour aux princes mécontens,
De Guise et de son frere élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance.
Mais enfin devenus trop grands par mes bienfaits ;
Ils régnoient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frere,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des triumvirs qui n'étoit plus à craindre.

Digitized by Google

Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,
Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existoit encor des ligues insolentes ;
Contraints de recourir à des treves sanglantes,
Nous avons trop connu les différens partis :
Long-temps de leur pouvoir ils nous ont avertis ;
Mon fils ; et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

LE ROI DE FRANCE.

Qui ? lui !

LA REINE-MERE.

J'ai dit le mot ; c'est à vous de penser
Si vous avez encor le temps de balancer.
Devant vous, à l'instant, ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseil, ce qu'il ose prétendre ?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même et dominer sur vous ?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche,
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer ;
Ses avis sont d'un maître ; et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

LE ROI DE FRANCE.

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le crois.
Pourtant....

Digitized by Google

SCENE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE.

LA REINE-MERE.

VENEZ, monsieur, venez vous joindre à moi.
Vous savez que le jour où la paix fut conclue,
La mort des protestans fut aussi résolue,
Et ce coup nécessaire au bonheur de l'état,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance,
Devoit ensanglanter les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus:
Mon fils craint de regner; il veut et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LE CARDINAL.

Quoi! sire, est-il bien vrai? quoi! votre ame flottante
Refuse d'obéir au vœu de l'Eternel!

LE ROI DE FRANCE.

Si telle est en effet la volonté du ciel,
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant

Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout-à-coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide ;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix,
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LE CARDINAL.

Ecoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

LE ROI DE FRANCE.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LE CARDINAL.

Le Dieu que nous servons est un dieu de bonté ;
Mais ce Dieu de bonté, de paix et d'indulgence,
Commande quelquefois la guerre et la vengeance ;
Mais au mont Sinaï, l'avez vous oublié ?
Etouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfans de Lévi, ministres sanguinaires,
Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs freres ;
Et la faveur du ciel, appaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse ;
Il emprunte aujourd'hui la voix de son église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Eternel, ce qu'il peut ordonner ?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse

Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous, de tant de saints rois, noble postérité,
De leur zele héroïque avez-vous hérité ?
Fils aîné de l'église, en vous l'église espere;
Eveillez-vous, frappez, et vengez votre mere.
Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom vainement imploré :
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres;
Tremblez que vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'église, et de tous vos malheurs.

LE ROI DE FRANCE.

Arrêtez ; loin de moi cet avenir horrible !
Arrêtez. De mon Dieu j'entends la voix terrible ;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens.
Eh bien, j'obéirai ; c'en est fait, j'y consens ;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide :
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide ;
Je voudrois me venger. Mais ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours sont-ils en sûreté ?

LA REINE-MERE.

Ils y seront alors.

LE ROI DE FRANCE.

Vous avez ma promesse.
Mais, je dois l'avouer, soit prudence, ou foiblesse,
J'aurois voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux

Digitized by Google

Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles,
Interdit aux Français ces croyances nouvelles.
Je comptois rétablir les antiques édits ;
Je voulois au conseil en proposer l'avis.

LE CARDINAL.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance ;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, sur-tout le Chancelier.
Mais tout dissimuler seroit une imprudence.
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Tout va bien jusqu'ici : votre épouse l'ignore ;
La cour en ce moment ne le sait pas encore ;
Nos guerriers l'apprendront une heure avant la nuit.
Mais, sire, eux exceptés, qu'aucun ne s oit instruit
Que l'Amiral trompé....

LE ROI DE FRANCE.

Je le jure, et sans peine
Je pourrai le tromper ; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

LA REINE-MERE.

Oui, de projets, dit-il, importans, glorieux.
Quels que soient ces projets, il faut vous y soumettre ;

Digitized by Google

Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.
Enivrez-le d'espoir ; qu'il ne puisse un instant
Ou voir, ou deviner le piege qui l'attend.
Il vient. Retirons-nous.

SCENE III.

LE ROI DE FRANCE, L'AMIRAL DE COLIGNI.

LE ROI DE FRANCE.

Assez long-temps, peut-être,
Vous avez Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dûs à votre maison ;
D'un frere fugitif je vous rends l'héritage,
Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon pere.

L'AMIRAL.

O mon maître ! ô mon roi !

LE ROI DE FRANCE.

D'écouter vos conseils je me fais une loi.
Parlez. Je les attends avec impatience ;
J'ai sur vous désormais placé ma confiance.

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Je veux la mériter, Sire, il faut des combats.
Ne portons point la guerre au sein de vos états ;
Effaçons bien plutôt ces jours de nos miseres ;
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires.
De l'univers entier Philippe détesté,
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes ;
Jusques dans sa famille il a pris des victimes.
Carlos avant le temps au tombeau descendu,
Jette un cri douloureux qui n'est pas entendu.
Le sang de votre sœur demande auſſi vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?
Déjà dans sa pensée il combat les Français ;
Sur nos divisions il bâtit ses succès :
Le cruel dissimule, il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie,
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui frayer les chemins.
Quelques momens encor.... Et nous pourrions l'attendre !
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends sur-tout afin de le punir ;
Dans ses affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie ;
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie ;
Rets et Guise et Tavannes, et tous ces courtisans,
Des malheurs de la France odieux artisans.
Recherchez un guerrier.... faut-il que je le nomme !

Digitized by Google

Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme ;
Ce prince magnanime, à vos destins lié,
Bourbon, ce jeune roi, ce roi votre allié,
Qu'on ne pourra bientôt comparer qu'à lui-même,
Ce neveu de Condé, que j'admire et que j'aime,
Son éleve et le mien, déjà plus grand que nous,
Digne enfin du beau nœud qui l'unit avec vous.
Confiez-nous le soin de garder la frontiere,
Et le soin de l'attaque, et la fortune entiere.
Aux marais de Bruxelles envoyez des soldats.
Bourbon sera leur chef ; et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscaïen les villes consternées.
Là, jusques à l'hiver, je bornerai mes coups ;
Je veux m'y retrancher, et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisoles
Ces restes si vantés des bandes espagnoles ;
Puis au sein de Madrid cherchant un furieux,
Venger de votre aïeul les fers injurieux,
Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

LE ROI DE FRANCE.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter ;
Mais avant d'entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire ?
Ou bien de mes états ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin ?

Digitized by Google

Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
Et leurs communs aïeux, et leur double alliance?

L'AMIRAL.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui;
Malgré tant de liens est étranger pour lui.
On sait depuis long-temps leur mésintelligence:
Et nous devons sans doute en fixer la naissance
Au temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque, et son frere empereur,
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe: il n'a que des soldats.
L'amour de ses sujets ne le défendra pas;
Le vatican sera son unique refuge.
Voulez-vous prendre aussi le vatican pour juge?
Ah! si Rome oublioit qu'un roi... de votre nom,
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Couloient avec orgueil sous les loix de la France,
Il ne vous faudroit pas, imitans vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux.
Et ces temps ne sont plus, où l'Europe avilie
Craignoit les vains décrets du prêtre d'Italie.

LE ROI DE FRANCE.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands.
Vous avez tout prévu; c'est assez, je me rends.
Courez venger l'état, l'honneur de mes ancêtres;
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres.

Digitized by Google

Montrez aux Castillans un nouveau Duguesclin ;
Éteignez leur splendeur, déjà sur son déclin ;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire.
Par l'époux de ma sœur ils seront secondés ;
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

L'AMIRAL.

Sire, votre indulgence encourage mon zele :
Oui, combattons l'Espagne, et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler ;
Pour l'effacer un jour, il la faut égaler ;
Sachons, il en est temps, tout oser, tout connoître ;
Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts, trop long-temps négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes ;
Les chemins sont frayés, et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers,
Va tout-à-coup changer l'Europe et l'univers.
Il s'éleve pour nous aux champs de l'Amérique ;
De nouveaux intérêts, une autre politique :
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux ;
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'Océan réglera le destin de la terre ;
Le paisible commerce enfantera la guerre ;
Mais ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin de commerce enfantera la paix ;
Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,
Unis et rapprochés n'auront qu'une patrie.

Le

Digitized by Google

Le plaisir, instruisant par la voie des beaux arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah ! de cet heureux jour, qui ne luit pas encore,
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entiere
Déjà de tous côtés disperse la lumiere.
L'audace enfin succede à la timidité,
Le desir de connoître à la crédulité ;
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous pas à pas la raison s'achemine :
La voix des préjugés se fait moins écouter ;
L'esprit humain s'éclaire ; il commence à douter ;
C'est aux siecles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,
Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, c'est le noble empire où nous devons prétendre.
La gloire vient du ciel ; qu'il daigne vous entendre !
Qu'il hâte les honneurs aux Français destinés !
Nous, préparons ces jours brillans et fortunés.
Le bien de mes sujets m'occupera sans cesse ;
Puissé-je par mes soins obtenir leur tendresse !

L'AMIRAL.

O mon roi ! je réponds de la France et de vous.

Si vous sentez le prix d'un hommage aussi doux!
Excusez ma franchise à la cour étrangere.
Vous n'en redoutez point le langage sévere!
Eh bien! souffrez encore un avis généreux:
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
A vous, à votre état mon dévoûment sincere,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé. Vos édits inconstans,
Scellés presque toujours du sang des protestans,
Ont annoncé chez vous un cœur foible et mobile,
Dont pourroit abuser quelque imposteur habile.
Evitez les malheurs des rois trop complaisans;
Ne laissez point sans cesse, au gré des courtisans,
Errer de main en main l'autorité suprême:
Ne croyez que votre ame, et régnez par vous-même;
Et si de vos sujets vous desirez l'amour,
Soyez roi de la France, et non de votre cour.
Elle opprime le peuple. Ah! d'un œil équitable,
Voyez toujours en lui votre appui véritable;
Songez qu'autour de vous des millions d'humains,
D'un mot de votre bouche attendent leurs destins;
Songez que pour vous seul tout ce peuple respire:
Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire;
Il cultive nos champs, il défend nos remparts:
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards;
Mais tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.
Rappellez-vous, mon maître, ayez devant les yeux

Digitized by Google

L'exemple révéré de vos plus grands aïeux.
L'un, sujet malheureux, eut un regne prospere,
Il chérissoit le peuple, et fut nommé son pere.
L'autre, plus grand encor, dans la seule équité,
D'un monarque français mettant la majesté,
Indulgent pour ce peuple, à ses besoins propice,
Au pied d'un chêne assis lui rendoit la justice.
De ce royal esprit laissez-vous animer;
Pour obtenir l'amour, leur secret fut d'aimer.

LE ROI DE FRANCE.

Leur vertu m'est présente, et l'état me contemple.
Comme eux je veux un jour laisser un grand exemple;
Je saurai mettre un terme à nos calamités:
Vos desseins, Coligni, seront tous adoptés.
Allez. A vos amis portez-en la nouvelle.
Gardez cette franchise et ce vertueux zele.
Régner par vos amis est mon vœu le plus doux.

L'AMIRAL.

Le mien, sire, est de vivre et de mourir pour vous.

SCENE IV.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE.

LA REINE-MERE.

Vous avez entendu les projets du rebelle?

Digitized by Google

LE ROI DE FRANCE.

Vous les applaudiriez dans un sujet fidele.

LA REINE-MERE.

Et qui pourroit compter sur la foi des pervers?

LE ROI DE FRANCE.

De l'état déchiré finir les long revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

LA REINE-MERE.

Ou son prétexte au moins.

LE ROI DE FRANCE.

Il semble aimer la France:
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité,
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible
Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout, je le hais dès l'enfance;
Son zele m'est suspect, il me pese, il m'offense:
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix;
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne,
Sois plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

Digitized by Google

LA REINE-MERE.

Oui, c'est le ciel qui parle ; et tant de bienveillance
Mérite bien, mon fils, votre reconnoissance ;
Mais celle que de vous il exige aujourd'hui,
C'est d'agir pour vous-même, en agissant pour lui.
Coligni veut sur nous élever sa fortune ;
Il craint tous vos amis ; votre cour l'importune.

LE ROI DE FRANCE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux ; il déteste ma cour.

LA REINE-MERE.

Odieux à la France, il la hait à son tour.

LE ROI DE FRANCE.

C'est le peuple qu'il aime.

LA REINE-MERE.

Il le flatte sans doute.
Il veut gouverner seul ; et s'il faut qu'on l'écoute,
De vos aïeux bientôt nous quitterons la foi,
En attendant le jour où nous l'aurons pour roi.
Encore un coup, mon fils, c'est là qu'il faut atteindre.
Ah ! d'un chef de parti sachez qu'il faut tout craindre.
Une fois soupçonné, rien ne peut l'excuser ;
Et son propre salut l'engage à tout oser.
Il subjugue aisément un crédule vulgaire.

Digitized by Google

Le peuple aux factions ne fut jamais contraire ;
Et par un grand éclat se laissant entraîner,
Il est bientôt soumis dès qu'on peut l'étonner.
Nos troubles éternels nous en donnent la preuve ;
Demain, vous en ferez une plus douce épreuve.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit ;
Et vous verrez ce peuple inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille,
Rentrer, par la frayeur, sous les loix du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Venez dans le conseil, par une adresse heureuse,
Dissiper des soupçons l'atteinte dangereuse.
Songez bien que des cœurs il faut les éloigner :
Tromper habilement fait tout l'art de régner.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE CARDINAL DE LORRAINE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

LE CARDINAL.

LE conseil en ce lieu va bientôt s'assembler ;
A nôm du bien public je voudrois vous parler.
Promettez-moi sur-tout d'excuser ma franchise.

LE CHANCELIER.

Près d'un sujet, monsieur, elle est du moins permise.

LE CARDINAL.

J'aime votre vertu ; mais vous devez savoir
Qu'il faut de ses soutiens respecter le pouvoir ;
Qu'il faut plaire au monarque, et que votre naissance
Sembloit d'un si haut rang vous ôter l'espérance.

LE CHANCELIER.

D'un semblable discours j'ai lieu d'être surpris :

Digitized by Google

Mais si le bien public vous dicte ces avis ;
Vous n'entendrez de moi ni reproche, ni plainte ;
Je veux même y répondre, et m'expliquer sans feinte.
Quels ministres placés auprès d'un potentat,
L'aideront à porter le fardeau de l'état ?
Des sujets vertueux, éclairés, équitables ;
Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables,
D'une auguste famille enfans dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés ?
Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire ;
Et l'on ne me voit point, de leur nom révêtu,
Par huit siecles d'honneurs dispensé de vertu.
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse,
Que la force autrefois conquit sur la foiblesse.
Ah ! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
Seront de siecle en siecle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre ;
Fut-ce par leur naissance ? et dois-je vous apprendre
Que s'élevant d'eux-mêmes à ce rang glorieux,
Ils comptoient des vertus, et non pas des aïeux ?
Je ne me place point parmi ces grands modeles ;
Mais si le roi, monsieur, a des sujets fideles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LE CARDINAL.

Il est vrai ; je l'ai dit, je le redis encore ;
Votre

Digitized by Google

Votre vertu m'est chere, et la France l'honore :
On pourroit toutefois, pardonnez cet aveu,
Vos ennemis pourroient la soupçonner un peu,
Malgré tant de mérite et tant d'expérience,
Lorsque vous nous montrez si peu de prévoyance.
Depuis qu'en un tournois l'ardent Montgommeri
Causa, sans le vouloir, le trépas de Henri,
Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtres et de ruines;
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et toujours étouffés, ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides;
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides,
Complaire tour-à-tour aux partis opposés,
Voilà, dans tous les temps, ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique;
Et vous ne songez pas que votre politique
Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'état, qu'elle insulte aux autels!
Ce projet trouveroit un obstacle invincible :
On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre et les combats;
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les états
Il faut, et c'est à vous, monsieur, que j'en appelle,
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
Du peuple, qui toujours se plut au changement,
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires

Digitized by Google

Enfanteroient encore des malheurs nécessaires :
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
Et tous les protestans sont ennemis des lois.

LE CHANCELIER.

Ministres des autels, quelle est votre espérance ?
Eh ! quoi ! prétendez-vous renouveller en France
Ces sanglans tribunaux à Madrid révérés ?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
Dans le moindre mortel si vous voyez un frere,
A ses yeux égarés présentez la lumiere ;
Mais ne vous placez pas entre le ciel et lui :
Ce ciel n'a pas besoin de votre foible appui.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance :
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
De quel droit des mortels parlant au nom des cieux,
Nous imposeroient-ils un joug religieux ?
Comment déterminer la borne des pensées ?
N'allez pas recourir à des lois insensées
Qu'une ignorante haine a pu seule établir :
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LE CARDINAL.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire ;
Je ne reconnois point les leçons de sa mere :
Tous deux sont fatigués de nos dissenssions,
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Un roi peut ce qu'il veut.

Digitized by Google

LE CHANCELIER.

Quelle horrible maxime !
Ainſi les ſouverains ſont traînés dans l'abîme !
Si le roi vous croyoit .... Juſte ciel ! j'en frémis !
Quoi ! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Sur leur trône, à l'envi, placer le deſpotisme !
Non, non, des ſouverains connoiſſez mieux les droits :
Nous ſommes leurs ſujets ; ils ſont ſujets des lois.
Il eſt, il eſt, monſieur, de ces princes ſiniſtres,
Deſtructeurs d'un pouvoir dont ils ſont les miniſtres ;
Mais lorſque tout-à-coup diſſipant leurs flatteurs,
Faiſant évanouir les ſonges corrupteurs,
Le jour eſt arrivé, le jour de la vengeance,
Qui ſous la main de Dieu va mettre leur puiſſance,
Un éternel affront les attend au cercueil ;
L'horrible ſolitude accompagne le deuil ;
Et ſouvent en ſecret, ſous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi, que parmi ſes aïeux
Il eſt des noms ſacrés, et des noms odieux.
Louis neuf à jamais laiſſe un modele auguſte ;
Il fut brave et pieux, et ſur-tout il fut juſte ;
Son ſceptre ne fut pas trop foible ou trop peſant ;
Et s'il eut des erreurs, quel homme en eſt exempt ?
Si l'excès d'un vain zele a ſéduit ſon courage,

Digitized by Google

Digitized by Google

LE CARDINAL.

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime;
On reconnoît toujours l'esprit qui vous anime,
Cet orgueil de sagesse, et ce langage outré
D'un fougueux magistrat par le zele égaré,
Qui résistant au fils, et jugeant les ancêtres,
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finissons. Mais je veux ne vous déguiser rien :
Le crédit qui vous reste est peut-être le mien.
Enfin vous me devez votre fortune entiere ;
Et lorsque Médicis, exauçant ma priere,
Remit, sous le feu roi, les sceaux entre vos mains,
Je suis, disois-je alors, garant de ses desseins ;
Du seul bien de l'état son ame est occupée ;
Elle m'a cru, monsieur.

LE CHANCELIER.

Et l'avez-vous trompée ?
C'est en effet l'état que j'ai dû soutenir.
Mais le passé n'a point quitté mon souvenir.
Sans vous, sans votre appui, peut-être ma fortune,
Je veux bien l'avouer, eût été plus commune.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français.
Il falloit enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles ;
Et quand tous les partis ont méconnu les lois,
Faire entendre par-tout leur inflexible voix.

Digitized by Google

Pour appui dès long-temps n'ayant que mon courage ;
Par-tout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l'orage ;
J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, monsieur, mais d'être citoyen,
De bien servir mon prince, et non pas de lui plaire.

LE CARDINAL.

Le roi vient. (*A part*) Je crains peu cette vertu sévere.

SCENE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

Les gardes & les pages accompagnent le Roi au conseil, & se retirent.

LE ROI DE FRANCE.

PRENEZ place, messieurs. Parlez, éclairez-moi ;
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi ;
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime,
Songez à mon empire, et non pas à moi-même.
Dix ans déjà passés, un édit important

Digitized by Google

Permit dans mes états le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire ;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire ;
Vous le savez, madame ; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisieme est conclu, qu'il nous soit moins funeste !
On se repent ; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni ;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni ;
Je vois l'homme d'état et non plus le rebelle ;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle ;
Condé me sera cher ; et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous allarmez point ; mes bontés, je l'espere,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est temps de cimenter la paix :
Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'église éternelle.
A cette auguste loi s'il est quelque infidele,
Par son juste trépas c'est à moi de venger
Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

LA REINE-MERE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie ;
A la religion sa majesté chérie.
Nos malheurs sont finis ; ils semblent désormais
Se perdre dans l'éclat d'une éternelle paix.
Mais trop souvent au gré des ligues mutinées,

Digitized by Google

Un seul jour a détruit l'œuvre de vingt années.
La mort frappe les rois ; un lâche successeur,
Ou peu digne, ou jaloux de son prédécesseur,
De ses projets bientôt laisse tomber la gloire,
Et veut dans le cercueil éteindre sa mémoire.
Par-delà le tombeau régnez sur les Français ;
Sur les siecles futurs étendez vos bienfaits ;
Dans un repos certain que la France respire ;
Que rien n'agite plus le culte ni l'empire.
Vous imposez un frein à la rébellion,
Le frein de la clémence, et soit ambition,
Soit pouvoir des bienfaits, soit crainte aussi, peut-être ;
Les grands adopteront le culte de leur maître ;
Et nous verrons sans doute, après leur changement,
Les restes du parti détruits en un moment.
D'un œil imitateur le peuple les contemple ;
De son premier modele il suit toujours l'exemple ;
Pour eux, non pour Calvin, son choix s'est déclaré ;
Il ne méprise point ceux qui l'ont égaré ;
Mais frappé d'un retour injuste et légitime,
Il revient sur ses pas avec ceux qu'il estime.
Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant ;
Non, jusques aux bienfaits tout lui paroît à craindre ;
Il ne voit que des maux, et veut toujours se plaindre.

Ses

Digitized by Google

Ses cris vous parviendront ; c'est à vous d'achever ;
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LE CARDINAL.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose ;
C'est lui qui vous inspire ; et vous vengez sa cause ;
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

LE DUC.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse ;
J'oserai demander pourquoi tant de foiblesse ?
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas ?
Un poison dangereux infecte vos états ;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles,
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah ! si l'on eût daigné leur imposer des lois,
Votre frere, à mes yeux, les a vaincus deux fois ;
Sire, je lui connois des rivaux en courage ;
Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir ;
Il faudroit les dompter et non les convertir.

LE CARDINAL.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encore le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le rang coule en vain.
Sire, un mal violent veut un remede extrême ;

Digitized by Google

L'état trop divisé s'est affoibli lui-même :
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que la monde révere ;
Montrez-vous à la fois indulgent et sévere ;
Avec le châtiment présentez le pardon ;
Et faisant de vous-même un entier abandon,
Sans épargner le sang, mais sans trop le répandre,
Craignez les passions qui pourroient vous surprendre.
Ecoutez, chérissez les ministres du ciel ;
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pepin jusqu'à vous, Rome et les rois de France
Conserverent toujours une étroite alliance :
Ainsi de jour en jour votre puissant état
A vu par le Saint-Siege augmenter son éclat.
Soyez reconnoissant ; croyez que votre zele
Ne sauroit surpasser sa tendresse fidele.

LE ROI DE FRANCE *au Chancelier.*

Vous vous taisez, Monsieur ?

LE CHANCELIER.

Sire, permettez-moi.....

LE ROI DE FRANCE.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi !

Digitized by Google

LE CHANCELIER.

Eh bien, vous l'ordonnez ; je romprai le silence.
On parle du Saint-Siege et de reconnoissance :
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas ?
Je pourrois vous citer des pontifes ingrats :
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
De notre antique histoire interrogez les temps ;
Qui leur a pu donner ces destins éclatans !
Sujets des empereurs, qui les a rendus maîtres ?
Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés ?
Accumulant les biens, vendant les dignités,
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadêmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois :
Vos aïeux l'ont souffert. Mais voyez à sa voix
Jean-sans-terre, quittant, reprenant la couronne ;
Sept empereurs chassés de l'église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Ou dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du vatican l'odieuse espérance ;
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs,
Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naple et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,

Digitized by Google

Périt sur l'échafaud en demandant son crime ;
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ce vertige affreux trois siecles sont livrés :
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur foiblesse,
Bientôt, dans la réforme ardens à se jetter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter ?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance,
Le schisme d'un moment puisa quelque importance ;
Ainsi, que des prélats l'indiscrete fureur,
Conduit trente ans de guerre et la publique horreur.
C'est ainsi que Luther, au vatican rebelle,
Etablit aisément sa doctrine nouvelle ;
Après lui, c'est ainsi que l'austere Calvin
Dans Geneve eut encore un plus brillant destin.
Il n'est qu'une raison de tant de frénésie ;
Les crimes du Saint-Siege ont produit l'hérésie.
L'évangile a-t-il dit, « Prêtres, écoutez-moi,
» Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
» Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre ;
» Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre ;
» Armez et divisez, pour vos opinions,
» Les peres, les enfans, les rois, les nations ? »

Digitized by Google

Voilà ce qu'ils ont fait; mais ce n'est point là, sire,
La loi que l'évangile a daigné leur prescrire.
Si Geneve s'abuse, il la faut excuser;
Et, sans être coupable, on pouvoit s'abuser.
Geneve aura pensé que ce livre suprême,
Bon, juste, plein du Dieu qui le dicta lui-même,
Toujours cité dans Rome, et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome étoit mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance,
Et parmi vos sujets le poison répandu,
Jusque dans votre cour déja s'est étendu.
Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre.
Le dernier des mortels est maître de son cœur;
Le tems amene tout, et ce n'est qu'une erreur;
Et si quelques instans elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire.
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper!
Commander aux esprits de ne pas se tromper!
Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.
En lisant votre édit, tout va courir aux armes;
Et vous verrez encor dans nos champs désolés,
Par la main des Français, les Français immolés,
Après tant de traités les Français implacables,
Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frere et vous ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;
Elle est chere à mon cœur depuis soixante années.

Digitized by Google

Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité ;
Sire, au nom de le France, au nom de l'équité,
Par cette ame encor jeune, et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie ;
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler,
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler :
Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle ;
Votre vieux Chancelier vous implore pour elle :
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir ;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice :
Avant les protestans qu'on me mene au supplice :
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit ;
Je ne le puis sceller ; punissez-moi, j'ai dit.

LE ROI DE FRANCE.

Moi ! je vous punirois ! non, non, des traits de flâme,
Tandis que vous parliez, ont pénétré mon ame.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous ;
Oui, je veux adopter des sentimens plus doux ;
Oui, c'est la vérité ; je dois la reconnoître.
Oui, j'ai pu me tromper : on m'égaroit peut-être.
Adieu, Madame ; et vous, suivez-moi, Chancelier.

Digitized by Google

SCENE III.

LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

L'OUVRAGE de mes mains commence à
m'effrayer.
D'un zele ambitieux vous voyez le prestige.

LA REINE-MERE.

Ne craignez rien.

LE CARDINAL.

Le roi...

LA REINE-MERE.

Ne craignez rien, vous dis-je.
Aux discours d'un vieillard il s'est laissé troubler ;
Mais c'est encore mon fils, et je vais lui parler.

LE CARDINAL.

Nos ennemis...

LA REINE-MERE.

Mourront. Rien ne peut les absoudre.

Digitized by Google

LE DUC.

Parlez-lui donc, madame, et daignez le résoudre.
Coligni peut encor tramer quelque attentat,
Et son culte nouveau renverseroit l'état,
Et de tous les forfaits ses amis sont capables,
Et le bonheur public veut le sang des coupables.
Le roi laisseroit-il échapper les instans ?
Voudroit-il reculer ? Songez qu'il n'est plus tems.
A vous, à nous du moins, ce seroit faire injure :
Qu'il acheve ; ou bientôt, c'est moi qui vous le jure,
Dans sa cour, à ses yeux, vous verriez des sujets
Assurer, malgré-lui, le bonheur des Français.

Fin du troisieme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE.

LE CARDINAL.

D'OU peut venir, madame, un si prompt changement?

LA REINE-MERE.

J'ai couru le chercher dans son appartement;
L'Hôpital en sortoit. Mon fils, à mon approche,
A soudain contre nous exhalé le reproche;
Il s'est plaint de vous-même, et plus encore de moi;
Sur-tout de l'Hôpital il m'a vanté la foi.
» C'est le seul, a-t-il dit, qui ne veut point me nuire.
» Environné d'amis zélés pour me séduire,
» Mon ame contre eux tous a besoin de s'armer;
» Et je dois craindre enfin ce que je dois aimer. »
A ces mots, l'observant d'un œil tendre et paisible,
« Mon fils, à vos chagrins votre mere est sensible, »
Ai-je dit, » et pour vous mon ardente amitié

Digitized by Google

» Va presque en ce moment jusques à la pitié.
» De votre chancelier je connois la prudence
» Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
» Peut, je crois, attirer quelque soupçon sur lui ;
» On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
» Vous ne comprenez pas quel intérêt l'anime ?
» La France, dont jadis il mérita l'estime,
» L'accuse de pencher en secret pour Calvin ;
» Le jugement public ne sauroit être vain.
» Vous craignez qu'avec vous je ne sois pas sin-
» cere ?
» Le fils le plus chéri peut redouter sa mere !
» L'ambition souvent inspire des sujets ;
» Mais moi, si je vous trompe, où tendent mes
» projets ?
» Mon éclat vient de vous, mes destins sont les
» vôtres,
» Vos intérêts les miens ; je n'en puis avoir d'au-
» tres.
» Jugez-nous maintenant. » Ce discours l'a frappé.
Long-temps de me répondre il sembloit occupé ;
D'un silence plus tendre il éprouvoit les charmes ;
Il pleuroit : à ses pleurs j'ai mêlé quelques larmes ;
J'ai calmé lentement son esprit combattu,
Vantant sa piété, la premiere vertu.
Des éloges flatteurs son oreille est éprise ;
Je l'ai cent fois nommé le vengeur de l'église ;
Son enfant le plus cher, son plus ferme soutien :
Et des embrassemens ont fini l'entretien.

Digitized by Google

LE DUC.

Mais osez-vous compter sur cette ame incertaine ;
Qu'un mot peut émouvoir, et qu'un instant ramene?

LA REINE-MERE.

Je conçois votre doute ; et pour nous garantir
Des dangereux effets d'un nouveau repentir,
Je viens d'avoir recours à mes agens fidelles.
J'ai fait semer par-tout que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De Charles et de moi-même a juré le trépas ;
Qu'il a dans Orléans fait son apprentissage ;
Que d'un second Poltrot il voudroit faire usage.
Cependant j'ai, sur l'heure, envoyé près du roi
Des serviteurs zélés dont je connois la foi ;
Et, par eux informé de ce bruit populaire,
Vous sentez à quel point va monter sa colere.
Il est extrême en tout ; je réponds du succès.

LE CARDINAL.

Ainsi l'on vous devra le salut des Français.

LA REINE-MERE.

Qu'il agisse aujourd'hui ; demain qu'il se repente.
J'y consens. Mais vers nous c'est lui qui se présente.
Il paroît égaré.

Digitized by Google

SCENE II.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LE ROI DE FRANCE *troublé, sans voir personne.*

PORTER la main sur moi !

LE CARDINAL *à la Reine-mere.*

Il pense à Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Tel est le sort d'un roi !

LA REINE-MERE *aux Guises.*

Je l'entends qui se plaint.

LE ROI DE FRANCE.

Et l'on nous porte envie !
Trop heureux le mortel qui peut cacher sa vie.
Le trône est bien souvent chargé d'infortunés,
A la Reine-mere.
C'est vous ! je vous cherchois. Ah ! madame..! apprenez...

Digitized by Google

Vous ne me trompiez pas... et tant de barbarie...
De l'indigne Amiral savez-vous la furie ?

LA REINE-MERE.

Je sais tout ; je crois tout.

LE DUC.

Il faut le prévenir.

LE CARDINAL.

Punissez Coligni.

LE ROI DE FRANCE.

Si je veux le punir !

LA REINE-MERE.

Cachez votre courroux ; notre ennemi s'avance.

LE ROI DE FRANCE.

Il oseroit encore affronter ma présence !
Non. Qu'il n'approche pas !

LE CARDINAL.

Calmez vos sens troublés.

LA REINE-MERE.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

Digitized by Google

SCENE III.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, LE ROI DE NAVARRE, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL, PROTESTANS DE LA SUITE DE L'AMIRAL, COURTISANS, GARDES, PAGES.

L'AMIRAL.

On n'a point fait la paix, sire, en quittant les armes ;
Et je viens à vos pieds déposer mes alarmes :
Je viens auprès du trône invoquer un appui,
Dans les nouveaux périls qu'on m'annonce aujourd'hui.
Ce prince généreux, devenu votre frere,
L'Hôpital, de nos loix le ministre sévere,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,
Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse :
Ils ont tous entendu votre auguste promesse.
Un récit, toutefois qui me semble douteux,
Annonce plus d'un crime et des pieges honteux.

Digitized by Google

LE ROI DE FRANCE.

Plus d'un crime ! expliquez...

L'AMIRAL.

L'un n'est qu'imaginaire.
Au sein de votre cour, une main sanguinaire
Déjà, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat ;
Et veut par un seul coup renverser tout l'état.
Il s'agit de frapper...

LE ROI DE FRANCE.

Qui donc ?

L'AMIRAL.

Votre personne !

LE ROI DE FRANCE.

Quel est le criminel ?

L'AMIRAL.

C'est moi que l'on soupçonne.
Des courtisans jaloux ont répandu ces bruits.
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits.
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis pour vous, si vous daignez les croire.

LE ROI DE FRANCE.

Moi ! je les croirois !

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Non : j'ose au moins l'espérer.
On ajoute ; et d'abord je dois vous déclarer
Que de mes envieux la funeste puissance
M'a fait à ce discours donner quelque croyance :
Je sais trop qu'à me perdre ils sont tous occupés,
Et c'est le sort des rois d'être souvent trompés.
On ajoute, on prétend qu'une troupe perfide
M'impute auprès de vous cet affreux parricide ;
Et qu'enfin de ma vie on doit trancher le cours.

LE ROI DE FRANCE.

Se peut-il....

L'AMIRAL.

Oui, j'apprends qu'on en veut à mes jours.
Je viens savoir de vous ce qu'il faut que j'en pense.

LA REINE-MERE.

Le roi devoit s'attendre à plus de confiance.

L'AMIRAL.

Vous le voyez assez ; mon cœur se fie au sien ;
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

LE ROI DE NAVARRE.

Pardonnez ; le soupçon me paroît excusable.
Punit-on Maurevert ? ou n'est-il point coupable ?

Digitized by Google

LA REINE-MERE.

Prince, on doit le punir.

LE ROI DE NAVARRE.

Le roi l'avoit promis.

LA REINE-MERE.

Eh quoi ! douteriez-vous des sermens de mon fils ?

LE ROI DE NAVARRE.

Je ne sais point douter de la foi d'un monarque.

LA REINE-MERE.

Vous avez de la sienne une infaillible marque ;
Et l'hymen de sa sœur est un gage assuré,
Qu'il est prêt à tenir tout ce qu'il a juré.

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien, par ce saint nœud, par le doux nom de frere,
Sire, à vos intérêts ne soyez point contraire,
Protégez un guerrier redoutable et soumis ;
Dans ses persécuteurs voyez vos ennemis.
Un prince est vraiment grand lorsqu'il punit le crime ;
Plus grand, lorsqu'il soutient la vertu qu'on opprime.

LE ROI DE FRANCE.

De tous ses ennemis l'Amiral est vainqueur ;

Digitized by Google

Ses conseils vertueux sont au fond de mon cœur ;
Craindroit-il que son maître eût dessein de lui nuire ?

L'AMIRAL.

Je crains votre bonté trop facile à séduire.

LA REINE-MERE *à l'Amiral.*

Au milieu des faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentimens du roi l'Hôpital informé
Pouvoit tenter au moins de rassurer votre ame.
Il le devoit peut-être.

LE CHANCELIER.

Et je l'ai fait, madame.

L'AMIRAL.

Le roi seul est garant des volontés du roi,
Madame ; un mot de lui peut calmer mon effroi.

LA REINE-MERE.

Parlez, mon fils.

LE ROI DE FRANCE, *regardant toujours la Reine-mere.*

Le ciel, maître des destinées,
Ne peut hâter par vous la fin de mes années.
Non ; je dois vous compter au rang de mes soutiens :
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée ;
Des Français à la France opposoient une armée :

Ces fautes sont du sort, je les veux excuser ;
C'est le malheur des temps qu'il en faut accuser ;
Je connois votre cœur, et n'ai pas à m'en plaindre.

L'AMIRAL, *aux Guises.*

Vous l'entendez, messieurs.

LE ROI DE FRANCE.

Vous n'avez rien à craindre.

L'AMIRAL.

A mes persécuteurs puis-je opposer mon roi ?

LE ROI DE FRANCE.

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

L'AMIRAL.

Je dédaigne à présent leurs trames criminelles.

LE DUC.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles ?

L'AMIRAL.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats :
J'étois déjà fameux quand vous n'existiez pas.

LE DUC.

Le soupçon ne convient qu'à des ames timides.

Digitized by Google

L'AMIRAL.

Jeune homme, on le connoît au milieu des perfides.

LE DUC.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

L'AMIRAL.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux.
Montrant sa blessure.
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

LE DUC.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

LE ROI DE FRANCE.

Guise !

L'AMIRAL.

Ah ! du meurtrier on a conduit la main.

LE DUC.

Qui ?

L'AMIRAL.

Vous pourriez le dire.

LE DUC.

Expliquez-vous enfin.

L'AMIRAL.

Vous.

Digitized by Google

LE DUC.

Je ne l'ai point fait ; mais je l'aurois dû faire.

LE ROI DE NAVARRE.

Comment !

LE DUC.

J'aurois puni l'assassin de mon pere.

Bas à la Reine-mere.

Adieu. Je vais hâter l'instant de nous venger.

SCENE IV.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE ROI DE NAVARRE, L'AMIRAL DE COLIGNI, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL ; PROTESTANS DE LA SUITE DE L'AMIRAL, COURTISANS, GARDES, PAGES.

L'AMIRAL.

AINSI, de son aveu, mes jours sont en danger !

LA REINE-MERE.

De cet ambitieux nous blâmons l'insolence ;
Mais son orgueil demain gardera le silence :

Digitized by Google

Vous n'aurez point formé des souhaits superflus.
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

L'AMIRAL.

Sire, excusez encor ma sombre défiance,
Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute : il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la derniere fois.
Le trône où vous régnez est entouré de pieges,
De guerriers corrupteurs, de prêtres sacrileges.
O mon roi ! pensez-y ; profitez des instans :
Hélas ! demain peut-être il ne sera plus tems.

LE CARDINAL.

C'est ainsi qu'à la haine un guerrier s'abandonne :
Un pontife outragé le plaint et lui pardonne.

L'AMIRAL.

Qui ? vous me plaindre ! ô ciel ! vous m'osez pardonner !
Un tel excès d'injure a de quoi m'étonner.
Quant à moi, je ne puis vous pardonner vos crimes.
Toujours les protestans ont été vos victimes :
C'est vous qui réclamiez, pour soumettre les cœurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs ;
C'est vous qui menaciez du plus honteux supplice
De malheureux sujets qui demandoient justice :
Vous, enrichi des pleurs et du sang des Français,
Comblé tout-à-la fois de biens et de forfaits.
Sire, j'ai désiré de sauver votre empire,

Digitized by Google

Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour perfide ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux :
Voilà les ennemis du trône et de la France.
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Ces méchans, croyez-moi, perdront l'état et vous.

SCENE V.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LA REINE-MERE.

Douterez-vous encor des projets de sa haine?

LE CARDINAL.

Est-il pour ce rebelle une assez grande peine?

LE ROI DE FRANCE.

Et son cœur inhumain semble exempt de remords!

LA REINE-MERE.

Il va tout expier en recevant la mort.
Nos défenseurs sont prêts, et je les vois paroître.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES.

LA REINE-MERE.

VENEZ, braves guerriers, soutiens de votre maître,
Contre un sang odieux noblement conjurés,
Et chargés désormais des intérêts sacrés.
Que la rebellion, que le crime s'expie!
Le trône est attaqué par une secte impie :
Accusant chaque jour le trop lent avenir,
Vos cris sembloient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop long-temps retenue,
Peut éclater enfin; la nuit, l'heure est venue;
Faites votre devoir, et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

LE DUC.

Sitôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, madame, aux accens de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main; je l'avoûrai, dans une nuit si belle,
Voudroit seule immoler tout le parti rebelle;

Mon

Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins, sont dignes de me suivre
De cueillir les lauriers que le destin nous livre ;
Et, contre les proscrits dès long-temps animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

LE ROI DE FRANCE.

Vous m'aimez, je le crois ; vous servez votre maître :
Mais long-temps mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein ;
D'une amertume affreuse il remplissoit mon sein :
Jusques dans mon sommeil la redoutable idée
S'offroit... Ne craignez rien, mon ame est décidée,
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus ; le sort en est jetté :
La cloche sonne trois fois, lentement.
Versez le sang, frappez. Ciel ! qu'entends-je ?
Ah ! madame.

LE DUC.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son ame.
Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'état, le roi, l'église et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes,

Digitized by Google

La cloche sonne trois fois, lentement. Le duc de Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre, en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours du cardinal de Lorraine.

LE CARDINAL.

De l'immortelle église humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zele brûlant vos ames pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux;
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage,
Que les siecles futurs envieront à notre âge.
Courez et servez bien le Dieu des nations;
Je répands sur vous tous ses bénédictions;
Sa justice ici-bas vous livre vos victimes;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes;
Oui, si jusqu'à présent vous en avez commis,
Par le Dieu qui m'inspire, ils vous sont tous remis.
L'église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable.
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous;
Au nom du Dieu vengeur je conduirai vos coups.
Guerriers, que va guider sa sainte providence,
Ministres de rigueur, choisis par sa prudence,
Il est temps de remplir ses décrets éternels;
Couvrez-vous saintement du sang des criminels:
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,
Dieu promet à son front les palmes du martyre.

Le tocsin sonne depuis ce moment jusqu'au commencement du cinquieme acte.

Digitized by Google

LE ROI DE FRANCE.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu ! le sang prêt à couler.

LA REINE-MERE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage.
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

LE DUC.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toît de Coligni courons porter nos pas.
C'est l'ennemi du trône, et l'artisan du crime;
Qu'il soit de cette nuit la premiere victime :
Que tous les protestans à la fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés.

LE CARDINAL.

Périsse et leur croyance et leur nom d'hérétique !
Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins.
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains !

Fin du quatrieme acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE ROI DE NAVARRE.

QUEL signal effrayant tout à coup me réveille ?
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille ;
Et de l'airain sur-tout les lugubres accens,
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah ! mon ami peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître,
De ses persécuteurs l'implacable courroux,
Peut-être en ce moment....

SCENE II.

LE ROI DE NAVARRE, LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.

LE ROI DE NAVARRE.

L'HOPITAL, est-ce vous ?

LE CHANCELIER.

Sire.....

Digitized by Google

LE ROI DE NAVARRE.

Eh bien !

LE CHANCELIER.

Apprenez....

LE ROI DE NAVARRE.

Que me faut-il apprendre ?
Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre ?

LE CHANCELIER.

Les protestans...

LE ROI DE NAVARRE.

Parlez.

LE CHANCELIER.

Ils sont trahis, vendus.

LE ROI DE NAVARRE.

Coligni.

LE CHANCELIER.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

LE ROI DE NAVARRE.

Il ne vit plus ! grand dieu ! quel bras inexorable...

LE CHANCELIER.

J'ai vu cent bras percer ce guerrier vénérable ;

Digitized by Google

J'ai vu porter sa tête en ce louvre odieux ;
J'ai vu de tous côtés un peuple furieux,
Trop docile instrument des vengeances de Rome ;
Frapper, fouler aux pieds les restes d'un grand homme.

LE ROI DE NAVARRE.

O forfait !

LE CHANCELIER.

Dans nos murs le sang coule en ruisseaux.
Tout ce qui vit encore, excepté les bourreaux,
Tout frémit : le ciel même a voilé sa lumiere ;
Et Paris maintenant n'est qu'un vaste repaire,
Où la mort....

LE ROI DE NAVARRE.

C'est assez. Pressentimens affreux !
Les voilà donc remplis ! Venez..... courons..... je veux.

LE CHANCELIER.

Arrêtez, ont-ils donc besoin d'un nouveau crime !
Vivez, au nom du ciel, vivez, roi magnanime ;
Parmi tant d'assassins ne portez point vos pas,
Et gardez-nous un sang qu'ils n'épargneroient pas.
Non, vous n'avez pas vu cette nuit déplorable.
Tantôt des cris, tantôt un silence exécrable ;
Guise et tous ses amis combattant de forfaits,
En invoquant un Dieu qu'ils n'ont connu jamais ;

Digitized by Google

Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Echauffant à l'envi cette effroyable scene,
Dans leurs perfides mains tenant le bois sacré,
Soufflant tous leurs poisons sur ce peuple égaré,
Et semblant redouter, au milieu du carnage,
Qu'un seul des protestans puisse éviter leur rage,
Criant: Frappez! du roi c'est l'ordre souverain.
Charles, au milieu du Louvre, une arquebuse en main,
S'enivrant à longs traits d'un plaisir sanguinaire,
Et cherchant son devoir dans les yeux de sa mere.
C'est ici près de nous, que le roi des Français,
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets:
C'est ici, je l'ai vu, que sa main forcenée,
De nos appuis, des siens, tranche la destinée:
Mais quand la cruauté ne connoît plus de frein,
Paisible, gardant seule un front calme et serein,
Près de lui Médicis applaudit à ses crimes,
Exalte son adresse, et compte ses victimes.

LE ROI DE NAVARRE.

Le cri de la pitié, parmi tant de forfaits...

LE CHANCELIER.

La pitié n'entre plus dans le cœur des Français.
On voit de tous côtés, sans armes, sans défense,
Tomber de cet état la gloire ou l'espérance;
Malgré ses cheveux blancs le vieillard immolé,
Sous un gros d'assassins le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protege encore un pere,

Digitized by Google

L'enfant même égorgé sur le sein de sa mere :
Les uns percés de coups au moment du réveil,
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil;
Les époux expirans dans les bras de leurs femmes;
Auprès de leurs enfans, ceux-ci livrés aux flammes;
De leurs toits embrasés ceux-là précipités;
D'autres en se sauvant par le glaive arrêtés;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine :
Les cadavres fumans, les membres dispersés,
Par-tout dans les chemins, dans le fleuve entassés.

LE ROI DE NAVARRE.

Effroyable attentat! Cour infâme et cruelle!
Quoi! leurs mains.... Que fais-tu, providence éternelle?
De tous mes compagnons ils ont percé le sein?

LE CHANCELIER.

Oui, vos amis ont tous achevé leur destin.
Ce vieillard qui jadis éleva votre enfance,
A du fer catholique éprouvé la vengeance.
On veut les convertir en les assassinant.
A de nouveaux traités recourons maintenant.
O deuil! ô souvenir de notre antique gloire!
Oh! d'une affreuse nuit périsse la mémoire!
Nos fils, et que le ciel trop long-temps en courroux,
Daigne les rendre, hélas! moins barbares que nous;
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,

Avec

Digitized by Google

Avec un long effroi contempleront ces lieux ;
Et maudiront les jours où vivoient leurs aïeux.
Je fuis ce roi crédule, et ces lâches ministres ;
Je vais chercher la paix loin de ses bords sinistres.
Ces débris malheureux, sans asile, sans roi,
Qu'ils viennent, j'y consens, se ranger près de moi :
J'aurai toujours pour eux l'intérêt le plus tendre,
Un toît à leur offrir, et mon sang à répandre.
Comme on nous a trompés ! Sire, je suis vaincu ;
Mais cette cour approche ; adieu, j'ai trop vécu.
Puisse encore, et voilà ma derniere espérance,
Puisse un roi tel que vous, éprouvé dès l'enfance,
Mûri dans les travaux et dans l'adversité,
Purifier un jour ce trône ensanglanté !

Il sort.

LE ROI DE NAVARRE.

De la cour d'un tyran la probité s'exile,
Et du crime honoré la vertu suit l'asile.

Digitized by Google

SCENE III.

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE; LE ROI DE FRANCE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, PAGES GARDES *avec des flambeaux.*

Le roi de France veut sortir en appercevant le roi de Navarre; la Reine-mere lui fait signe de rester.

LE ROI DE NAVARRE.

MON admiration doit enfin éclater,
Sire, et je vous attends pour vous féliciter.
Vous devenez des rois le plus parfait modele;
Nul ne poussa si loin la prudence et le zele;
Nul n'exerça jamais ce courage pieux;
Et ne sut massacrer son peuple au nom des cieux.

LA REINE-MERE.

Ce discours maintenant peut sembler téméraire;
Et ce qu'on a fait, prince, il a fallu le faire.
Le roi vous devoit-il compte de ses projets?

LE ROI DE NAVARRE.

Non; mais il est au moins comptable à ses sujets;
Il est comptable au ciel qui venge le parjure.

Digitized by Google

LE CARDINAL.

Penseriez-vous qu'au ciel on ait fait une injure ?
Le culte sacrilege est bientôt aboli.
Et l'honneur des autels à la fin rétabli.
Pour Coligni, ce mot va vous blesser, peut-être ;
Mais c'est la vérité ; Coligni fut un traître.

LE ROI DE NAVARRE.

Lui ? Coligni ?

LE DUC.

Lui-même ; et son cœur dès long-temps
Méditoit.....

LE ROI DE NAVARRE.

Il est mort ; n'êtes-vous pas contens ?
Vous l'égorgez, cruels ! et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie !
Vous lui rendez justice ; un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France !
Quelle exécrable joie ! ou quelle indifférence !
Quoi ! je fais dans ce louvre éclater mes douleurs ;
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

LA REINE-MERE.

D'un indigne regret si votre ame est atteinte,
Du moins....

Digitized by Google

LE ROI DE NAVARRE.

N'attendez plus de servile contrainte.
Cet art à nos Français si long-temps étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger,
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie !
Cruelle, ainsi par vous la France est avilie !
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !
Vous renversez nos lois, vous perdez votre fils ;
Vous perdez tout l'état, reine et mere coupable,
Consommez vos destins, monarque déplorable.
Ah ! des devoirs d'un roi, qui ne seroit jaloux ?
Rendre son peuple heureux est un bonheur si doux !
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple, infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice.
Il commence, et je vois dans vos yeux égarés,
Le désespoir des cœurs en secret déchirés :
Eh bien ! vous n'avez fait que la moitié du crime !
Je respire ; il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ;
A tant d'infortunés le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colere,
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire ;
Ce sentiment affreux précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours ;

Digitized by Google

Vous craindrez et la France, et vous-même et
la vie ;
A Coligni mourant vous porterez envie ;
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux.
Pour de nouveaux tourmens vous veillerez sans
cesse ;
Et quand la mort viendra frapper votre jeunesse ;
Vous chercherez par-tout des yeux consolateurs ;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image ;
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Vos sujets massacrés s'élevant contre vous,
Le juge incorruptible enflammé de courroux,
La France applaudissant au trépas de son maître ;
A vos derniers soupirs commençant à renaître,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchans préparé.
Vous gémirez alors : vos plaintes inutiles,
Vos remords impuissans, vos souffrances stériles ;
Vengeront les Français et le ciel offensé ;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

Digitized by Google

SCENE IV, *et derniere.*

LE ROI DE FRANCE, LA REINE-MERE, LE CARDINAL DE LORRAINE, LE DUC DE GUISE, COURTISANS, GARDES, PAGES *avec des flambeaux.*

LA REINE-MERE.

JE ne prévoyois pas un tel excès d'audace.
A la mort échappé, l'imprudent vous menace !
Vous gémir ! vous, mon fils ! C'est à lui de trembler.
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

LE ROI DE FRANCE.

Il a dit vrai.

LA REINE-MERE.

Comment ?

LE ROI DE FRANCE.

J'ai commis un grand crime.

LE CARDINAL.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

LE ROI DE FRANCE.

Je ne suis plus un roi ; je suis un assassin.

Digitized by Google

LA REINE-MERE.

Ah ! tout vous inspiroit cet important dessein.
Votre intérêt.

LE CARDINAL.

Le ciel.

LE DUC.

L'éclat de votre empire.

LE ROI DE FRANCE.

A me tromper encore leur perfidie aspire !
Les attentats des rois ne sont pas impunis ;
Cruels, à mes tourmens soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étoient point criminelles :
Sans crainte et sans remords je contemplois les cieux :
Tout est changé pour moi ; le jour m'est odieux.
Où fuir ? où me cacher dans l'horreur des ténebres ?
O nuit ! couvre-moi bien de tes voiles funebres.

LA REINE-MERE.

Mon cher fils.....

LE ROI DE FRANCE.

En ces lieux qui vous a rassemblés ?
Attendez un moment ; ne marchez pas ; tremblez.

Digitized by Google

Pour qui ces glaives nus ? quels sont vos adversaires ?
Vous courez immoler, qui ? vos amis, vos freres !
Arrêtez ; je défends..... Mais que vois-je ? inhumains !
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains ?
Moi-même..... Ah ! qu'ai-je fait ? cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes sermens, sacrilege, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets,
Ces lieux en sont baignés ; sous ces portiques sombres,
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi :
Dieu ! quel spectre hideux redouble mon effroi !
C'est lui ; j'entends sa voix terrible et menaçante :
Coligni..... Voyez-vous cette tête sanglante ?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts !
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venge les crimes ;
Toi, Coligni ; vous tous, vous trop chetes victimes,
Pardon : si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture ;
Leur voix a, dans mon ame, étouffé la nature ;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois ;
Le ciel en me frappant, donne un exemple aux rois.

FIN.

Digitized by Google

Boutet de Monvel, Jacques Marie

LE CHEVALIER SANS PEUR ET SANS REPROCHE,

OU LES AMOURS DE BAYARD,

COMÉDIE HÉROIQUE

EN QUATRE ACTES;

Par M. MONVEL.

Repréſentée à Paris, par les Comédiens François, devant Leurs Majeſtés.

Prix 12 ſous

A PARIS, & ſe trouve à LYON,

Chez Mademoiſelle OLYER, Libraire, rue S. Pierre.

1789.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

FRANÇOIS I. Roi de France, encore jeune : mais après la bataille de Marignan.
Le Chevalier BAYARD, jeune & amant de Madame de Rendan.
Le Capitaine la PALICE, ami de Bayard & amant de Madame de Rendan.
L'Amiral BONIVET.
D. ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Madame de Rendan.
Madame DE RENDAN, jeune veuve.
Une Dame BRESSANE.
SES DEUX FILLES.
ISOLITE, jeune perſonne attachée à Madame de Rendan.
M. D'IMBERCOURT, Seigneur de la Cour de France.
ARTHUR, Valet de chambre de Madame de Rendan.
AMBROISE, Jardinier de Madame de Rendan.
L'ECUYER de Sotomayor.
L'ECUYER de Bayard, Perſonnage muet.
UN HÉRAUT D'ARMES.
Le Parrain de Sotomayor, Perſonnage muet.
Le Maréchal-de-Camp d'Oreze.
MM. de Guiſe, de Fontrailles, le Baron de Béarn, la Trimouille, de Cruſſol, de Tendé, &c. &c.
Payſans & Payſannes.
Bohémiens & Bohémiennes.
Gendarmes. Un Gendarme qui parle.
Domeſtiques de Madame de Rendan.
Ménétriers.

La Scène ſe paſſe à quelques diſtances de Paris, dans une Maiſon de Campagne de Madame de Rendan.

Digitized by Google

LES AMOURS DE BAYARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IMBERCOURT, FRANÇOIS I.

IMBERCOURT.

OUI, Sire, c'eſt une viſite inutile, une tentative vaine & ſuperflue. Madame de Rendan ne voit, ne reçoit perſonne ; je viens de parler à Mademoiſelle Iſolite, celle de ſes femmes qui a toute ſa confiance : elle va deſcendre & vous confirmera ce qu'avec bien du regret j'ai l'honneur d'aſſurer à Votre Majeſté.

FRANÇOIS I.

Ah ! point de Majeſté, je vous en prie, Imbercourt. Souvenez-vous que je ne ſuis ici qu'un très-petit particulier, un pauvre amant rebuté : ce n'eſt pas en matière de galanterie, & ſurtout quand on éprouve l'humiliation d'un refus, qu'il convient de faire le Roi. Gardons l'incognito, mon ami ; gardons-le bien, & du moins ſauvons l'amour propre s'il faut renoncer à contenter l'amour.

IMBERCOURT.

L'Amour ! en bonne foi, eſt-ce que vous êtes amoureux ?

FRANÇOIS I.

Sur mon honneur, je crois qu'oui.

IMBERCOURT.

Je crois, eſt excellent. Amoureux d'une femme que

Digitized by Google

vous n'avez fait qu'entrevoir, & qu'il y a plus de deux ans que vous n'avez vue.

FRANÇOIS I.

Mais songe donc. . . . tout le monde dit qu'elle eſt charmante.

IMBERCOURT.

Ah, oui. . . . j'entends. . . vous l'aimez ſur parole.

FRANÇOIS I.

C'eſt que je m'imagine qu'il n'y a rien de ſi piquant que de déranger les prudentes combinaiſons d'une veuve de vingt & un ans, jolie comme l'amour, & qui a fait vœu de pleurer toute ſa vie. . . un mari.

IMBERCOURT.

Il eſt sûr que les obſtacles ont quelque chose d'attrayant; mais je crains bien que ceux que vous trouverez ici, ne ſoient inſurmontables.

FRANÇOIS I.

Tant mieux, mon ami, tant mieux; je ſerai enchanté d'échouer. Je regretterai une femme charmante, à la vérité; mais j'aurai le plaiſir d'eſtimer une femme reſpectable; & dans quelques années d'ici, la dernière, ſi j'en puis faire une amie, me ſera plus utile que l'autre ne m'auroit été agréable.

IMBERCOURT.

Eh bien, je vous vois d'ici l'ami de Madame de Réndan.

FRANÇOIS I.

Eh! vous croyez qu'elle tiendra le vœu qu'elle a fait de ne plus aimer. . . à vingt & un ans, & charmante?

IMBERCOURT.

Elle pourroit fort bien aimer. . . &. . . &. . .

FRANÇOIS I.

Et ne vouloir pas de moi. . . n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire? . . . .

IMBERCOURT.

Je ne l'oſois pas; mais je le penſois.

FRANÇOIS I.

Ah! fort bien. . . . & pourquoi?

IMBERCOURT.

Parce que vous êtes Roi.

FRANÇOIS I.

Et c'eſt un titre pour déplaire?

IMBERCOURT.

Non ſurement, quand on eſt fait comme vous, quand on a vos avantages. . . .

Digitized by Google

FRANÇOIS I.

Chut;... chut... point d'éloge... ſouvenez-vous donc du petit particulier... Ce pauvre Roi eſt bien aſſez, n'eſt que trop loué, quand par état, il eſt obligé d'écouter des harangues.

IMBERCOURT.

Eh bien, ſans éloges, ſans flatterie, par vous-même, vous pouvez, vous devez plaire; mais non pas à Madame de Rendan. Vous avez tout ce qu'il faut pour intéreſſer ſon cœur. Vous effaroucherez ſon orgueil, & la vanité la défendra de l'amour.

FRANÇOIS I.

Comment! mon hommage eſt une offenſe! Le goût que l'on m'inſpire humilie-t-il celle qui en eſt l'objet?

IMBERCOURT.

Eſt-ce au petit particulier que je dois répondre, ou ſi c'eſt...

FRANÇOIS I.

Aſſez.... aſſez.... la réponſe eſt faite... Vous avez une manière de faire entendre tout ce que vous ne voulez pas dire... Ah; ça, vous conviendrez cependant qu'il eſt bien cruel d'être à ma place.

IMBERCOURT.

Oh, oui, j'avoue que c'eſt une poſition bien déſagréable que celle d'un Roi de France..., je vous plains!

FRANÇOIS I.

Vous riez.... mais cependant il faut que je renonce au doux plaiſir d'aimer, & d'être aimé.... Où je voudrois l'amour, je ne vois que l'intérêt, la vanité, ou l'ambition; où je trouve le ſentiment, je rencontre une vertu que mon rang effarouche... & de tous côtés je déſire, je doute, ou je regrette.

IMBERCOURT.

Ah! n'eſt-il pour être heureux que le goût paſſager, que les fantaiſies d'un moment... Faites un choix légitime, un choix digne du trône, & de votre cœur. La plus haute naiſſance, la beauté, les qualités de l'ame, les grâces, les talents, peuvent ſe trouver réunis dans l'objet que le ciel peut-être vous deſtine.... Ce portrait n'eſt pas imaginaire... Regardez autour de vous, vous en trouverez aiſément le modèle: alors aimez, vous méritez ſi bien que l'on vous aime.... vous ne ſerez pas le premier époux couronné qui n'aura trouvé le bonheur qu'au ſein de l'hymen, & dans les bras de la vertu.

Digitized by Google

FRANÇOIS I.

Foi de gentilhomme, je crois que tu as raiſon. . . Je ſuis pourtant bien jeune encore. J'y réfléchirai. . . mais voyons ce que le ſort me réſerve ici. . . des refus bien conſtans, oh, j'en ſuis sûr; eh bien, je m'y attends, & je n'en ſerai pas ſurpris.

IMBERCOURT.

J'entends venir quelqu'un, c'eſt ſurement la Demoiſelle Iſolite.

FRANÇOIS I.

Vous êtes sûr qu'elle ne me connoît pas? . . .

IMBERCOURT.

Très-ſûr. Je vous ai annoncé comme venant de la part du Roi, c'eſt à vous de faire le reſte.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

PARDON, Meſſieurs, de vous avoir fait attendre. . . . mais je voulois engager Madame à vous recevoir, & je n'ai pu y réuſſir. . . . ſa ſanté ne lui permet pas de voir qui que ce ſoit.

FRANÇOIS I.

Vous m'alarmez. . . . elle eſt donc ſérieuſement malade?

ISOLITE.

Ah! Monſieur, le chagrin eſt une terrible choſe. . . . & voilà pourtant deux ans que cela dure.

FRANÇOIS I.

Mais elle y ſuccombera. . . pourquoi donc ſe refuſer des conſolations que la raiſon avoue? Rourquoi renoncer à des plaiſirs permis? . . . Je venois le lui dire de la part du Roi; il voit avec peine qu'elle perſiſte dans le deſſein de s'éloigner de la cour, & de vivre dans la ſolitude . . . dites-le lui, Mademoiſelle. . . . faites-lui bien ſentir que le Roi en éprouve un violent déplaiſir . . . . entendez-vous?

ISOLITE.

Un violent déplaiſir . . . . oui, Monſieur, j'appuierai ſur le mot.

FRANÇOIS I.

Rien n'eſt plus brillant maintenant que la Cour de France,

Digitized by Google

c'eſt un ſéjour.... que je crois agréable. Votre belle maîtreſſe en ſeroit l'ornement. . . . elle eſt toujours auſſi belle qu'elle l'étoit avant la mort de ſon mari. . . . . de ce pauvre Rendan ? . . .

ISOLITE.

Oh ! elle n'eſt point changée. . . communément le chagrin ne ſied pas. . . mais elle, je crois en vérité, que la douleur, que les larmes l'embelliſſent encore.

FRANÇOIS I.

C'eſt ce qu'on a dit au Roi . . . . faites obſerver à Madame de Rendan qu'elle n'a pas vingt & un ans.

IMBERCOURT.

Que tout ce qui environne Sa Majeſté eſt à-peu-près d'un auſſi bel âge.

FRANÇOIS I.

Que le Roi lui-même eſt jeune auſſi. . . .

IMBERCOURT.

Et que les plaiſirs naiſſent en foule ſur les pas d'un Monarque qui réunit à la grandeur ſuprême tout ce que l'eſprit, les grâces du corps, & les charmes de la figure peuvent avoir de plus ſéduiſant.

(*François I. tire Imbercourt par le manteau, & veut l'empêcher de parler.*)

Pourquoi voulez-vous m'empêcher de parler ? eſt-ce que je ne dis pas la vérité ?

ISOLITE, *s'adreſſant à François I.*

Monſieur, le Roi eſt-il effectivement auſſi beau que tout le monde l'aſſure ?

FRANÇOIS I.

Ah ! beau... beau... ce ſeroit un bien petit mérite pour un homme... il n'eſt pas mal... mais beau...

IMBERCOURT.

Allons, allons, vous êtes difficile... Je vous aſſure, Mademoiſelle, qu'il ſeroit encore très-bien quand même il ne ſeroit pas Roi.

ISOLITE, *toujours au Roi.*

On dit qu'il a beaucoup d'eſprit.

IMBERCOURT.

Eh bien ! répondez donc ?

FRANÇOIS I, *après avoir héſité.*

Il a du moins celui d'aimer beaucoup ceux qui en ont.

Digitized by Google

ISOLITE.

On assure qu'il est si vaillant, si brave...

FRANÇOIS I.

Un homme qui règne sur des François.... & comment voulez-vous qu'il ne soit pas brave?.... il reçoit l'exemple, & le donne à son tour.

ISOLITE.

J'ai entendu dire qu'il avoit un goût décidé pour toutes les Belles.

IMBERCOURT.

On vous a dit vrai là-dessus comme sur tout le reste, n'est-il pas vrai, Monsieur?

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle, on ne vous a pas trompé, il est à cet égard encore François, & très-bon François.

ISOLITE.

Oh! que vous me donnez de désir de connoître un Roi si charmant.

FRANÇOIS I, *bas à Imbercourt.*

Je vous jure qu'elle est bien jolie... (*haut.*) Mademoiselle, rien de plus aisé que de satisfaire votre curiosité... déterminez Madame de Rendan à venir à la Cour, & là, il vous sera facile de voir celui dont vous vous formez une idée si avantageuse.

ISOLITE.

Ah! s'il n'est que ce moyen là pour y parvenir, je désespère d'être jamais heureuse, Madame me paroît tellement attachée à la solitude...

FRANÇOIS I.

Le Roi se propose cependant de venir aujourd'hui, lui-même, engager votre belle maîtresse à renoncer au projet de retraite, qu'elle a formé contre le vœu de tous ceux qui la connoissent.

ISOLITE.

Le Roi viendra.... lui-même... ici... aujourd'hui?

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle... & quoique Madame de Rendan ne reçoive personne... elle ne reçoit personne, vous me l'assurez?

ISOLITE.

Qui que ce soit.

IMBERCOURT.

Ah! le Roi doit faire exception.

FRANÇOIS I.

Digitized by Google

FRANÇOIS I.

Sera-t-il excepté ? le croyez-vous ?

ISOLITE.

Eh, Monsieur, qui refuseroit l'honneur d'une pareille visite !... un Roi qui est jeune, beau, qui a tant d'esprit, qui est si galant, si brave... Oh ! je sais bien que pour moi... mais Madame est trop bien apprise pour se cacher aux yeux de son Maître, comme elle fait aux regards de tout le monde.

FRANÇOIS I.

Eh bien, assurez-lui que le Roi a pour elle les sentimens les plus distingués, & qu'il viendra aujourd'hui lui en présenter l'hommage... ne l'oubliez pas.

ISOLITE.

Moi, Monsieur... oh, n'ayez pas peur... on n'oublie pas ce qui fait plaisir.

FRANÇOIS I.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi... Faites agréer nos respects à Madame de Rendan. Adieu, Mademoiselle.

(*Mbercourt & le Roi sortent.*)

SCENE III.

ISOLITE, *seule.*

Le Roi viendra aujourd'hui... quelle joie ! il dira à Madame les plus jolies choses du monde, j'en suis sûre : car il est si aimable ! elle n'y sera pas insensible... (*avec un soupir.*) Le ciel m'en fera la grace ; elle se laissera gagner aux instances de son Maître, sortira de cette triste solitude... où je m'ennuie... (*avec un soupir*) que cela fait pitié !... & nous irons à la Cour... c'est un pays que j'ai grande envie de voir... Cependant je viens de mentir bien effrontément à ces Messieurs ; je leur ai dit que Madame ne recevoit personne... & monsieur de la Palice doit se présenter aujourd'hui chez elle ! & le Chevalier Bayard y est venu hier, avant-hier... il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible... encore l'un la voit-il aujourd'hui pour la première fois, & monsieur Bayard ne lui a-t-il rendu que deux visites... par conséquent si j'ai menti, c'est de si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste c'est par l'ordre de

Digitized by Google

Madame, & s'il y a du mal, ce n'eſt pas ſur moi que doit en retomber le blâme.

SCENE IV.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

Qui ſont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parliez-là, Mademoiſelle Iſolite ?

ISOLITE.

L'un eſt ami du Roi, c'eſt Monſieur d'Imbercourt, l'autre m'eſt inconnu.

ARTHUR, *la preſſant dans ſes bras.*

A qui en vouloient-ils, ma charmante, à vous, ou à votre maîtreſſe ?

ISOLITE, *avec un ſouris ironique.*

A qui en vouloient-ils ? ... en vérité Monſieur Arthur, vous avez des expreſſions ... c'eſt de la part du Roi que ces Meſſieurs venoient parler à Madame.

ARTHUR.

L'ont-ils vue ?

ISOLITE.

Non.

ARTHUR.

Et ſavez-vous quel étoit l'objet de leur miſſion ?

ISOLITE.

Vous êtes bien curieux.

ARTHUR.

Houf ... il y a de la galanterie ſur jeu, puiſque vous y mettez du myſtère.

ISOLITE, *hauſſant les épaules.*

De la galanterie ... avec Madame ?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes Demoiſelle ſuivante, moi, valet-de-chambre ... (*lui prenant un bras qu'il paſſe ſous le ſien.*) que diable ! entendons-nous, & tout ira le mieux du monde. (*confidemment.*) Nos maîtres ... ſoit héroïſme de guerriers, ſoit vertu de femme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde paſſer pour des prodiges ... mais dans l'intérieur de leur appartement, tête-à-tête avec nous ...

Digitized by Google

hélas! ce sont de pauvres humains bien foibles, tout comme nous.

ISOLITE.

Et que résulte-t-il de-là?

ARTHUR.

Il en résulte que Madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avoit pour son époux, malgré le tendre & profond respect qu'elle conçoit pour sa mémoire, malgré le deuil & le veuvage éternel auquel elle s'est vouée, Madame de Rendan a le cœur tendre, Madame de Rendan oubliera son mari, aimera parce qu'elle n'a que vingt ans, & qu'à vingt ans il faut aimer..., enfin qu'elle se remariera... parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

ISOLITE.

Eh bien, Monsieur le valet-de-chambre, & moi la Demoiselle suivante, que pouvons-nous à cela?

ARTHUR.

Ah!... nous pouvons, Mademoiselle, arranger les choses de manière qu'elles nous soient profitables. Des Domestiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous, & moi, doivent mener leurs maîtres, c'est un fait. Il y a façon de faire vouloir aux autres, & sans qu'ils s'en doutent, ce que l'on veut bien résolument soi-même. Vous êtes jeune, je n'ai pas trente ans, vous me plaisez beaucoup, si je pouvois vous plaire un peu, amour, fortune, adresse, nous mettrions tout en commun; vous obséderiez Madame d'un côté, je la persécuterois de l'autre, & nous lui ferions épouser celui qui nous assureroit à tous deux les avantages les plus considérables.

ISOLITE.

C'est assez bien calculé.

ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en Prétendans.... d'abord le Roi... ces amours-là sont un peu sans cérémonies, & Madame n'est pas femme à s'en passer.... cela nous rapporteroit beaucoup, mais il n'y faut pas penser.... Monsieur de la Palice....

ISOLITE.

Vous croyez...

ARTHUR.

Rien ne m'échappe!.. il a des projets, mais il faut les faire échouer. C'est un homme à grands sentimens, & qui

Digitized by Google

rougiroit de devoir son bonheur à des moyens subalternes... Exclu...

ISOLITE.

Et l'Amiral Bonnivet?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui: les autres moissonnent, il glane.... Rayé... Je pencherois volontiers pour le Chevalier Bayard: c'est un brave & honnête homme, généreux, bienfaisant, mais il n'est pas riche, nous le ruinerions sans nous enrichir, ainsi sa pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais si vous éconduisez comme cela tous les prétendans, ma maîtresse, à ce qu'il me paroît, restera long-temps veuve?

ARTHUR, *d'un air capable.*

Non, Mademoiselle, j'ai trouvé pour elle un parti, un parti excellent; jeunesse, figure, bravoure, opulence, tout s'y trouve.

ISOLITE.

Est-ce?

ARTHUR.

D. Alonzo de Sotomayor.

ISOLITE, *avec dédain.*

Un Espagnol!

ARTHUR.

Un peu fier, si vous voulez.... d'un caractère ombrageux, emporté... (*souriant.*) mais son argent... ah! son argent.... est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en sa faveur?

ARTHUR.

Ah! Mademoiselle! c'est une belle chose que l'argent! il couvre tout, répare tout.... il a raison par-tout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque feu Monsieur de Rendan la conduisit en Espagne; il l'aime depuis ce temps-là; faisons réussir le mariage de Monsieur de Sotomayor avec notre maîtresse, & il nous assure à tous deux la fortune la plus brillante.... J'en ai déjà reçu quelques échantillons qui me font augurer très-favorablement du reste: nous nous aimons, nous nous marierons, & riches à tout jamais, nous

Digitized by Google

ceſſons d'obéir, & jouiſſons à notre tour du doux plaiſir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas : nous ne nous marierons point ; & comme je n'ai pas pour l'argent une eſtime auſſi tendre que vous, je laiſſerai Madame obéir au penchant de ſon cœur ; je ne lui parlerai point de Monſieur de Sotomayor qui me déplaît ſouverainement, & je vous verrai ſans envie, mon cher Monſieur Arthur, vous enrichir auſſi baſſement qu'il vous plaira.

ARTHUR.

Mademoiſelle, la délicateſſe a ſon mérite, ſans contredit.... mais c'eſt un mérite avec lequel on meurt de faim.... au lieu que, de légers ſcrupules adroitement mis à part....

ISOLITE, *très-ſérieuſement.*

Briſons-là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de ne rien dire à Madame de vos petits arrangemens ſur ce qui la concerne ; mais ſoyez aſſez prudent, je vous en avertis, pour ne pas me forcer à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi !.... ah, je n'y penſe plus... c'étoit mon ſeul amour pour vous qui me faiſoit regarder la richeſſe comme l'acheminement le plus sûr au bonheur de vous poſſéder.... Vous ne vous en ſouciez pas.... j'y renonce ; je ſuis fonciérement un bon & honnête garçon.... n'ayez contre moi ni colère, ni haine....

ISOLITE.

De la haine contre vous, Monſieur Arthur... Oh, non, non... Ce ſentiment-là tient à l'eſtime... ce n'eſt pas celui que vous m'inſpirerez jamais. (*elle ſort.*)

SCENE V.

ARTHUR, *ſeul.*

Eh bien ! cette petite orgueilleuſe qui ſe donne les airs de me mépriſer... Mademoiſelle ſe pique de beaux ſentimens... petit génie que cela !... Cerveau mal organiſé... Cela n'aura jamais l'eſprit de ſortir de ſervitude... Mais que je ſuis dupe auſſi, moi ; eſt-ce que j'ai beſoin d'appui pour réuſſir dans mes projets ? eſt-ce que je n'ai pas en

Digitized by Google

moi assez de ressource pour savoir me passer des secours d'autrui? Oui, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protége, vous vous chargez du soin de ma fortune, & moi du succès de votre amour, vous serez l'époux de Madame de Rendan, ou je mourrai à la peine. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore avec sa longue épée?

SCENE VI.

L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.

L'ÉCUYER, *toujours le ton d'un matamore.*

Est-ce vous qui vous nommez Arthur?

ARTHUR.

Il y a bientôt trente ans, Monsieur, que je m'appelle comme cela! que me voulez-vous?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'Écuyer de D. Alonzo de Sotomayor, & vous remettre cet écrit..... Savez-vous lire?...

ARTHUR.

Si je sais lire?...

L'ÉCUYER.

C'est que moi qui suis gentilhomme, je ne sais ni lire, ni écrire.... cela n'appartient qu'aux fainéans, aux gens inutiles.... Parlez-moi de savoir se battre... voilà une science cela! mais savoir lire...

ARTHUR.

Oh! je ne me bats point, moi; j'ai les inclinations pacifiques. Voilà pourquoi je me suis adonné aux Belles-Lettres. De qui est cet écrit?

L'ÉCUYER.

De Monsieur de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment! il est Gentilhomme, & il sait écrire.

L'ÉCUYER.

Sans doute... C'est un Espagnol.

ARTHUR.

Mais vous êtes François, vous, & vous soutenez l'honneur de la Nation?

L'ÉCUYER.

Assurément. François I gâte tout à présent, avec sa

Digitized by Google

belle fantaiſie de ſcience, & la ridicule protection qu'il accorde aux Savans; mais il ne me pervertira pas. Je bois, je chaſſe, je joue, & je me bats : voilà tout ce que doit ſavoir faire un Gentilhomme.

ARTHUR.

Et par quel haſard au ſervice d'un étranger ?

L'ÉCUYER.

Parce que je ſuis pauvre, que Monſieur de Sotomayor doit me mener avec lui . . . quelque part, dans le nouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêtes & que j'y finirai ſurement par être Vice-Roi.

ARTHUR.

Peſte ! c'eſt un fort joli poſte... Il vous a donc mis dans ſa confidence ?

L'ÉCUYER.

Vous concevez bien que né ce que je ſuis, deſtiné dès mon enfance au noble métier des armes, aſpirant au grade de Chevalier, je ne me prêterois pas à ſes projets, s'il ne m'avoit juré ſur Dieu, & ſur ſon honneur, qu'il n'avoit que des deſſeins honnêtes, & que ſon but étoit d'épouſer.

ARTHUR.

Et moi donc, Monſieur, qui ai manqué d'être d'égliſe, eſt-ce que vous me croyez moins ſcrupuleux que vous ? Cette lettre apparemment traite de l'objet en queſtion ?

L'ECUYER.

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons enſemble certaines meſures . . . ſommes-nous ici en lieu de ſureté ?

ARTHUR.

Oui, oui . . . . mais voyons ce qu'il m'écrit.

(*il lit.*)

« Nos affaires n'avancent point, Arthur . . .

Ce n'eſt pas ma faute.

» Il eſt donc impoſſible de voir Madame de Rendan, de
» lui parler, de parvenir à lui plaire ? Tant de contrariétés,
» d'obſtacles me réduiſent au déſeſpoir . . . .

Parbleu, je le crois bien : moi, je ſuis furieux.

» Pour comble de malheur, j'ai des rivaux . . .

Et beaucoup, & de dangereux.

» Le Roi ſur-tout, le Roi me fait trembler.

Il a raiſon, lutter contre un Roi jeune & aimable; ce n'eſt pas une petite affaire.

» Il faut que je meure, ou que je poſſède Madame de
» Rendan. Il faut que je ſois ſon Epoux : mon bonheur

Digitized by Google

» & ma vie ſont attachés à ce titre, & je ne vois pour » la forcer à me l'accorder, que le moyen dont je vous ai » déjà fait part.

Un enlèvement... c'eſt un moyen bien violent!

» Votre fortune, Arthur, & la fortune la plus brillante » ſera la récompenſe des efforts que vous tenterez pour » faire réuſſir mes projets. Songez que les momens ſont » chers, & que mes jours ſont entre vos mains.

Point de ſignature... il eſt prudent.... c'eſt m'avertir que je dois l'être... On n'a rien ajouté à ceci?

L'ÉCUYER.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des meſures pour....

ARTHUR.

Je ſais, je ſais... mais il n'y avoit rien de plus?

L'ÉCUYER.

Si fait... il m'eſt enjoint de ſavoir de vous, quand Monſieur de Sotomayor pourra concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, ou vous ne voulez pas m'entendre... je vous demande, ſi cette lettre n'étoit pas accompagnée... là, eſt-ce que vous ne concevez pas?

L'ÉCUYER.

A propos, cela eſt vrai, vous m'y faites ſonger. Voilà une bourſe que je ſuis chargé de vous donner; je l'avois oubliée.

ARTHUR.

Oui?... ah, n'ayez donc plus de ces oublis-là; un Gentilhomme comme vous, peut bien ne pas ſavoir lire, mais il ne doit pas manquer de mémoire... J'entends du bruit... voilà ma clef, montez par cet eſcalier, la porte à gauche, numéro neuf, cachez-vous dans ma Chambre, j'irai vous y retrouver dans un moment.

(*L'Écuyer ſort.*)

SCENE VII.

ARTHUR *ſeul.*

Ne donnons point de priſe aux ſoupçons... ce n'eſt pas le tout de faire fortune, il faut ſavoir ſe ménager les moyens d'en jouir.

SCENE

Digitized by Google

SCENE VIII.

AMBROISE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah! c'eſt vous, Monſieur le Jardinier?

AMBROISE.

Oui, Monſieur le valet-de-chambre, c'eſt moi-même.

ARTHUR.

Qu'eſt-ce que vous cherchez donc? eſt-ce à Mademoiſelle Iſolite que vous voulez parler?

AMBROISE.

A vous dire le vrai, je ne ſerois pas fâché de la rencontrer, j'aurois queuques petites babioles à l'y conter, de petits conſeils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle eſt auprès de Madame, & je ne crois pas qu'elle deſcende de ſitôt; mais pour la raiſon, l'âge, & l'expérience, aſſurément je la vaux bien, & ſi je pouvois vous être de quelque utilité... (*à part.*) On gagne toujours quelque choſe à tout ſavoir.

AMBROISE

Ecoutez donc, Monſieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne me pas être inutile... je ſais que vous avez de l'eſprit, plus d'eſprit que moi... oh! c'eſt sûr... tout le monde dit, que vous êtes un peu fripon; mais tout coup vaille, un fripon peut être de bon conſeil.

ARTHUR.

Mais ſavez-vous que vous me dites des injures en croyant me faire des complimens?..

AMBROISE.

Eh, non, morgué! ce ſont ceux qui diſont cela. Il ne me coûte rien à moi de vous croire un honnête garçon juſqu'à ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-il?

AMBROISE.

De me faire gagner dix piſtoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela?

Digitized by Google

AMBROISE.

En me perſuadant que ma conſcience n'a rien à me reprocher dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix piſtoles, une conſcience..... voyons, voyons... oh! je ne manquerai ſurement pas de moyen pour ajuſter tout cela enſemble.

AMBROISE.

Devinez à qui je viens de parler?

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me diſe.

AMBROISE.

A l'Amiral Bonnivet.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui?

AMBROISE.

Bah! c'eſt lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi?

AMBROISE.

Il eſt amoureux de Madame.

ARTHUR.

Oui dà!

AMBROISE.

Eh, mon Dieu, oui! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaiſir à pleurer toujours, comme il eſt fâché de voir notre maîtreſſe ne s'occuper que de ça, il a deſſein de lui bailler d'autres paſſe-temps, voyez-vous. En conſéquence il viant de venir ici, il m'a dit bien poliment: mon cher Monſieur Ambroiſe, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bon ſens, une bonne tête, & ben de l'amiquié pour Madame de Rendan.... C'eſt vrai, Monſieur l'Amiral, l'y ai-je répondu, que voulez-vous de ma bonne tête, & de mon amiquié? Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvriez tant ſeulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vot'belle maîtreſſe a du chagrin, alle pleure toujours, ça finira par l'y gâter ſon joli viſage, & ça ſeroit dommage, pas vrai, Monſieur Ambroiſe? Très-vrai, Monſieur l'Amiral; pourtant Monſieur Ambroiſe, a-t-il continué, il faut l'y bailler un petit moment de diſſipation, queuque divertiſſement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'eſt morgué ben imaginé, Monſieur l'Amiral. Qu'y a dix piſtoles pour vous, Monſieur Ambroiſe, ſi vous pouvez faire entrer dans vot'jardin, & ſans que Madame

Digitized by Google

s'en doute, des danseuses & des danseurs qui gambaderont devant elle ; & la récréeront quelques minutes. Eh morgué, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divertir Madame, & de gagner dix pistoles. je suis un pauvre hère, & j'ai de la famille : mais peut-être qu'alle s'en fâchera, & pour dix pistoles je ne voudrois pas fâcher Madame qu'est aussi bonne qu'alle est belle .... Laissez-moi consulter quelqu'un qui ait plus d'esprit que moi .... Là-dessus je l'ai quitté : il attend ma réponse : vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me feroient grand bien, ou les refuserai-je en dépit du bien qu'alles me feroient ?

ARTEUR.

Attendez . . . il faut que je me consulte aussi, moi.... l'affaire est délicate . . . (*haut.*) Il s'agit de faire diversion à la douleur de Madame . . . (*bas.*) C'est bien le but de Mr. de Sotomayor, & le mien.. (*haut.*) D'interrompre un moment la profonde solitude où nous vivons. . . . (*bas.*) Ce qui sert parfaitement bien à mes desseins . . . (*haut.*) D'introduire ici une troupe de gens à talens. . . (*bas*) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projetons. . . (*haut.*) Et de les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les massifs de charmilles . . . & de faire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami. . . . Les dix pistoles sont à vous, mon cher, & votre conscience peut être tranquille.

AMBROISE.

En vérité ? . . Ah ! comme vous me soulagez.

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame ?

AMBROISE.

Bah, il n'est pas le seul . . . mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour, & de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, & qui fait sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral avec tout son fracas.

ARTHUR.

Et qui donc, mon ami ?

AMBROISE.

Qui ? le Chevalier Bayard ?

ARTHUR.

Allons donc. . .

Digitized by Google

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc... Madame ne veut voir personne, & elle a vu le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Elle l'a vu ?

AMBROISE.

Deux fois.... Et l'ordre eſt donné de ne l'y pas refuſer la porte toutes les fois qu'il s'y préſentera.

ARTHUR.

Oui dà !.... (*bas.*) Ah ! c'eſt bon à ſavoir.

AMBROISE, *riant.*

Mais que l'Amiral réuſſiſſe ou qu'il ne réuſſiſſe pas, qu'eſt-ce que ça me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, & que Madame ne ſoit pas fâchée.

ARTHUR, *riant forcément.*

Aſſurément ce n'eſt pas toi qui ſeras le plus attrapé.

AMBROISE, *riant.*

Il ſeroit plaiſant qu'il paye les violons...

ARTHUR.

Pour faire danſer les autres.... oui, cela ſeroit vraiment très-plaiſant.

AMBROISE, *riant.*

Et je vois que ça arrivera... Adieu, Monſieur Arthur... je m'en vais gagner dix piſtoles.... de queuque façon que tournent les choſes j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi : c'eſt ce qui me divertira... Epouſe qui pourra.

(*Ambroiſe ſort.*)

SCENE IX.

ARTHUR, *ſeul.*

Ah ! le Chevalier Bayard eſt venu deux fois, & on l'a reçu deux fois, & l'ordre eſt donné de l'admettre toutes les fois qu'il s'y préſentera... prédilection bien marquée, & qui prouve que Monſieur de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de ſe retirer, ou de riſquer le tout pour le tout. Son Ecuyer m'attend, rejoignons-le, & prenons avec lui les dimenſions les plus sûres.

Digitized by Google

SCENE X.

ISOLITE, ARTHUR.

ISOLITE.

MADAME vous demande.

ARTHUR.

Que me veut-elle ?

ISOLITE.

Allez-le ſavoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante ; ah ! petite ingrate ; ah ! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour.

(*Arthur ſort.*)

SCENE XI.

ISOLITE, *ſeule.*

AH ! oui, ton amour . . . . j'y crois . . . je ne puis pas affirmer que ce ne ſoit pas un honnête homme que ce garçon là. . . . mais il a une phyſionomie de fripon qui fait bien du tort à ſa probité, s'il en a . . . Eh ! c'eſt Monſieur de la Palice.

SCENE XII.

LA PALICE, ISOLITE.

LA PALICE.

ME voici encore une fois, Mademoiſelle ; ferai-je plus heureux que je ne l'ai été juſqu'ici ? verrai-je votre belle maîtreſſe ? daignera-t-elle me voir ?

Digitized by Google

ISOLITE.

Oui, Monsieur, elle vient de m'ordonner, si vous vous présentez aujourd'hui, de vous conduire à son appartement.

LA PALICE.

Ah! que vous êtes aimable! que je vous ai d'obligations? je vais donc la voir! . . . la voir . . . lui parler . . . mais concevez-vous mon bonheur, Mademoiselle?

ISOLITE.

Monsieur, je ne sais pas quels sentiments vous amènent auprès d'elle. . .

LA PALICE.

Quels sentiments! . . tous . . . tous les sentiments qu'inspirent la vertu, la beauté, . . la douleur quel'on voudroit partager, adoucir, faire oublier. . . . mais je ne lui en parlerai pas; oh! je me le suis bien promis, je me le promets bien. . . . elle m'imposeroit silence?

ISOLITE.

Je ne sais pas ce que vous vous proposez de lui faire. . . .

LA PALICE.

Venez, venez, conduisez-moi... C'est par ici, je crois. . . ah! comme le cœur me bat, . . . Si je le sentois palpiter comme cela le jour d'une bataille, savez-vous que j'aurois bien mauvaise opinion de moi?

ISOLITE.

Comment! . . . un brave Capitaine comme vous . . . un vaillant Chevalier.

LA PALICE.

Affrontera une armée entière, & tremble aux pieds de la beauté.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, L'ÉCUYER *de Sotomayor.*

ARTHUR.

Vous voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer tous vos gens, & les déguiser comme je vous l'ai dit. La fête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de tous les événemens celui qui pouvoit le mieux nous servir: le tumulte, & la foule couvriront nos projets; vos satellites se tiendront cachés, en attendant le moment favorable. Moi, je me charge d'écarter de la maison tous ceux qui pourront s'opposer à votre entreprise, que Monsieur de Sotomayor se rende ici; que, s'il est possible, il soit présent à la fête: cela ne peut que contribuer à détourner de lui le soupçon. Allez, il ne faut pas que l'on nous voie ensemble. Allez, surtout, secret & promptitude.

(*l'Ecuyer sort.*)

SCENE II.

ARTHUR *seul.*

Ah! l'on ne m'appeloit tantôt de la part de Madame, que pour m'écarter d'un lieu où doit nécessairement passer Monsieur de la Palice. On a beau faire, rien ne m'échappe, & Madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre de l'ami du Chevalier Bayard. . . Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise; je ne le crains pas lui, c'est un poltron, mais éloignons ses deux garçons, le palefernier, les laquais, le cuisinier . . . disperſons si bien nos ennemis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille. . . ah! voilà ma belle orgueilleuse.

Digitized by Google

SCENE III.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

POURRIEZ-VOUS me dire où eſt Ambroiſe, Mademoiſelle ?

ISOLITE.

Mais probablement dans le jardin.

ARTHUR.

Eſt-ce que vous attendez ici quelqu'un ?

ISOLITE.

Et qui voulez-vous que j'attende ?

ARTHUR.

Allons, allons. . . ne vous fâchez pas. . . faut-il donc toujours rebuter, comme cela, le pauvre monde. . . ah ! cela n'eſt pas bien, cela n'eſt pas bien.

(*Arthur ſort.*)

SCÈNE IV.

ISOLITE *ſeule.*

CET homme eſt mon ombre. Il ſuffit donc de ne pas ſe ſoucier des gens pour les rencontrer à chaque pas.

SCENE V.

LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE.

QUOI ! vous voilà déja, Monſieur ?

LA PALICE.

Oui, Mademoiſelle, j'ai commis une indiſcrétion, & l'on m'a donné mon congé.

ISOLITE.

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

LA PALICE.

Ce que tout autre auroit fait à ma place. J'aimois votre maîtreſſe

Digitized by Google

maîtresse avant qu'il fût question de la marier ; unie à Madame de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'espoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle ; après deux ans d'attente, c'est aujourd'hui qu'elle me permet de la voir : j'arrive, que je l'ai trouvée belle ! j'étois venu bien résolu de me taire sur une passion toujours ignorée d'elle. . . . je la regarde, je lui parle, elle me répond, ses beaux yeux s'attachent sur les miens, mon cœur palpite, ma vue se trouble, ma tête se perd, je tombe à ses pieds. . . je ne sais ce que j'ai dit ; car j'étois dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration est un peu pressée.

LA PALICE.

Amour & raison, Mademoiselle, ne marchent guère de compagnie.

ISOLITE.

Et surement on s'est mis en colère ?

LA PALICE.

En colère, Mademoiselle ? non, on m'a plaint, on m'a consolé, & de l'air le plus touchant, on m'a fait promettre de ne reparler jamais de mon extravagance.

ISOLITE, *riant.*

Et vous appelez cela vous donner votre congé ?

LA PALICE.

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais le moyen que je tienne parole ! pour ne point fausser mon serment, il ne me reste qu'un parti, c'est de ne la revoir jamais.

ISOLITE.

Je n'aurois pas cru qu'un preux chevalier comme vous, perdît si facilement courage . . . Monsieur, mettez-vous à la place d'une jeune & jolie veuve qui pleure son mari . . depuis deux ans . . . d'une veuve regardée dans le monde comme un prodige de tendresse & de fidélité. Deux ans de constance pour les mânes d'un époux, songez, Monsieur, combien cela met une femme en réputation ! L'orgueil se glisse par-tout, & souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscrétion : telle est peut-être, aujourd'hui, la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la première déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérance si rare dans le siècle où nous sommes ? Amour, assiduité, petits soins, ménagemens délicats ; le temps sur-

Digitized by Google

tout, le temps, qui parvient ſouvent à concilier les idées les plus oppoſées, tout ramènera Madame à des ſentimens moins exaltés... Vous avez pour vous la raiſon & la nature, mettez l'amour-propre de votre parti, & je vous promets gain de cauſe.

LA PALICE.

Je ſerois de votre avis, ſi je n'avois pas des rivaux redoutables... le Roi...

ISOLITE.

Elle n'eſt pas aſſez grande dame pour eſpérer d'être un jour ſon épouſe; elle ſe reſpecte trop pour être jamais ſa maîtreſſe.

LA PALICE.

Je ſais que Sotomayor...

ISOLITE.

Ce n'eſt pas celui-là que vous avez à craindre; les femmes ne s'occupent guère de ceux qui ne ſont occupés que d'eux-mêmes, & l'on amuſe difficilement les autres, quand on porte avec ſoi l'air toujours ennuyé: ſa gravité, ſa morgue, l'illuſtration de ſes nobles aïeux dont il eſt infatué... il emportera tout cela à Madrid.

LA PALICE.

Pour le gros Bonnivet, je ne le crois pas redoutable, ce cher Amiral a de l'eſprit, de la gaité; c'eſt un bon ſoldat, un fort honnête homme; mais il eſt ſi futile; il ſe permet tant d'inconſéquences; ſes vieilles prétentions, & ſa groſſe étourderie le rendent, entre nous, plus ridicule que dangereux.

ISOLITE.

Il ne réuſſit en amour que lorſqu'il garde l'incognito & qu'à la faveur des ténèbres, témoin certaine dame à Milan; il tourne à ſon profit le rendez-vous accordé à un autre.... Nous aimons le grand jour, nous! il n'eſt pas favorable à monſieur l'Amiral.

LA PALICE.

Et le Chevalier Bayard?

ISOLITE.

Madame en parle ſouvent.

LA PALICE, *avec un peu d'étonnement & d'inquiétude.*

Oh! elle en parle!... & qu'en dit-elle?

ISOLITE.

Du bien.

LA PALICE, *vivement.*

Oh! je le crois!

Digitized by Google

ISOLITE.

Madame me demande ſi je ſuis inſtruite des hauts faits d'armes de monſieur de Bayard : tout ce que je ſais de ſes proueſſes, de ſa vaillance, de ſa loyauté, je les lui raconte... elle écoute avec beaucoup d'intérêt.... « Heureuſe » la femme qui pourra le nommer ſon époux !... » Ces propres mots un jour ſont ſortis de ſa bouche.

LA PALICE.

Elle a raiſon, Mademoiſelle ; il a autant de probité que de bravoure, & c'eſt beaucoup dire. On n'eſt pas au fait de toutes les actions de ſa vie ; car il eſt modeſte, & cache le bien qu'il fait. Sa conduite à Breſſe avec cette noble veuve, dont la maiſon alloit être livrée au pillage ; l'inſtant où, brave comme Scipion, il s'égaloit à lui par les déſirs, & l'amour immolé à la vertu... mille autres traits enfin... je vous les conterai, vous les redirez à madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui, Monſieur ; je lui ferai plaiſir.

LA PALICE.

Mais, parlez-lui quelquefois de moi, entendez-vous. Savez-vous quelques circonſtances de ma vie ? .... il y en a d'honorables ....

ISOLITE.

Je ne les lui laiſſerai pas ignorer.

LA PALICE, *vivement.*

Mais que ce ne ſoit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui je ne me ſoutiendrois pas .... Eh ! le voici lui-même, vous ne m'avez pas dit qu'il venoit ici !

ISOLITE, *avec ingénuité.*

Vous ne me l'avez pas demandé.

SCENE VI.

BAYARD, ISOLITE, LA PALICE.

BAYARD.

Ah ! ah ! c'eſt vous, Capitaine ?

LA PALICE.

Oui, mon brave, c'eſt moi-même ; toujours votre ami, à la vie & à la mort.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Touchez-là, j'en dis autant... Bonjour, ma belle Da-

Digitized by Google

moiſelle, y auroit-il de l'indiſcrétion de ſe préſenter là-haut ?

ISOLITE.

Je ne le crois pas, Monſieur ; Madame vous voit avec trop de plaiſir : je vais la prévenir que vous êtes ici, engagez-la donc à ſortir de ce château ſolitaire, il eſt ſi triſte, ſi triſte, elle s'y ennuye, j'en ſuis ſûre . . . . & moi auſſi : elle ne l'aura pas plutôt quitté, qu'elle vous en aura obligation . . . & moi auſſi.

(*Elle ſort.*)

SCENE VII.

BAYARD, LA PALICE.

BAYARD.

MADEMOISELLE Iſolite n'aime pas la campagne, à ce qu'il me paroît. Mais dites-moi donc, mon ami, par quel haſard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même inſtant ; chez Madame de Rendan, qui ne voit perſonne ?

LA PALICE.

Avant de vous répondre . . . que penſez-vous de cette femme là, Chevalier ?

BAYARD.

Je ne vis jamais une dame auſſi bien née, plus belle, plus aimable, plus reſpectable qu'elle . . . n'eſt-ce pas votre avis, Capitaine ?

LA PALICE.

Aſſurément . . . mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-temps le défunt ?

BAYARD.

Elle aime beaucoup ce pauvre Rendan.

LA PALICE.

Une année, c'eſt tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui . . . & il y a deux ans qu'il eſt mort. On regrette un mari, ſoit, on peut le pleurer, à la bonne heure . . . mais deux ans !

BAYARD.

Il eſt ſûr que c'eſt beaucoup.

LA PALICE.

C'eſt trop.

Digitized by Google

ENSEMBLE.

Oh ! oui, oui, c'eſt trop.

BAYARD.

Mais l'Amiral ſéchera les larmes de cette belle affligée ; il l'a déja annoncé dans le monde.

LA PALICE.

Il ſe fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet Eſpagnol-là.

LA PALICE.

Il ne faut pas le laiſſer priſonnier ſur parole. Il vous ſouvient de ſa fuite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne ſeroient plus à préſent, ſi ce bras épuiſé dans Breſſe par la perte de tout mon ſang, eût déja repris quelque vigueur.

LA PALICE, *vivement & avec colère.*

Il en veut à Madame de Rendan ; mais il pourra rencontrer des obſtacles.

BAYARD, *en ſouriant.*

Comme vous prenez feu, Capitaine ! Eſt-ce que vous ſeriez amoureux de la belle veuve ?

LA PALICE, *avec chaleur.*

J'en perds la tête.

BAYARD, *bien tranquillement.*

Et moi auſſi.

LA PALICE, *fort étonné après un petit temps.*

Et vous auſſi !

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LA PALICE, *du même ton que Bayard.*

Nous voilà donc rivaux ?

BAYARD.

C'eſt vrai.

LA PALICE.

Rivaux, & amis . . . car bien que vous aimez en même lieu que moi . . . (*Mettant la main ſur ſon cœur.*) vous êtes toujours là.

BAYARD, *mettant vivement la main ſur le cœur de la Palice.*

J'y veux reſter.

LA PALICE.

Je l'eſpère . . . Y a-t-il long-temps que vous l'aimez ?

BAYARD.

Depuis que je la connois.

Digitized by Google

LA PALICE.

Je vous en livre autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son veuvage ?

BAYARD.

Deux fois.

LA PALICE.

Et moi, une .... Avez-vous dit que vous aimiez ?

BAYARD.

Je n'ai pas osé.

LA PALICE.

J'ai été plus hardi ; mais on m'a répondu d'une manière à m'ôter toute espérance.

BAYARD.

Tant pis, car je hasarderai peut-être un jour le même aveu, & sans doute il ne sera pas reçu plus favorablement.

LA PALICE.

Si l'on en croit Mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager ; mais promettons-nous, que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheur de lui plaire, fera place à l'autre, & le servira, qui plus est, en bon & véritable ami. (*regardant Bayard en face.*) J'ai bien peur de n'être que le confident de l'aventure. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez, & à ce que je vaux ; plus je m'apperçois que l'avantage n'est pas de mon côté... mais n'importe, allons toujours notre train, & convenons encore, s'il survient un troisieme ... & il en surviendra... que le délaissé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, *lui touchant dans la main.*

Cela vaut fait .... (*en riant.*) Avec une autre femme que Madame de Rendan, cet engagement là seroit peut-être fort indiscret ; car on assure que le Roi lui-même a des prétentions sur elle.

LA PALICE, *en riant aussi.*

Oh ! très-certainement nous ne nous battrons pas contre lui ... Mais notre vertueuse, & charmante veuve est une de ces femmes près de qui le nom de Roi, lui seul, est un motif d'exclusion... Jurons de plus, foi de Chevalier, de nous rendre compte sous le secret... l'honneur l'exige... de tout ce qu'elle nous aura dit.

BAYARD.

Je le jure.

LA PALICE, *après un petit temps, & gaiement.*

J'ai dans l'idée que je serai votre compagnon d'armes....

Digitized by Google

mais quel ſacrifice ne feroit-on pas à l'amitié... & à Bayard !... Voici Mademoiſelle.

SCENE VIII.

BAYARD, LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE, *à Bayard.*

MADAME eſt avertie que vous êtes ici, Monſieur, elle va deſcendre dans l'inſtant.

LA PALICE, *à Bayard.*

Je crois qu'un tiers ſeroit de trop dans la converſation que vous allez avoir... je me retire ; à votre tour, Chevalier... (*en ſoupirant gaiment.*) Et plus de ſuccès que moi près de la charmante veuve... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, & pitié des vivans. (*il ſort.*)

SCENE IX.

BAYARD, ISOLITE.

BAYARD.

C'EST un homme bien aimable que ce la Palice ! une franchiſe, une loyauté ! le connoiſſez-vous bien, Mademoiſelle ?

ISOLITE.

Voici ma maîtreſſe. (*elle ſort.*)

SCENE X.

MADAME DE RENDAN, BAYARD.

BAYARD

JE crains que ma viſite ne ſoit importune, Madame, & je ne me préſente qu'en tremblant.

MADAME DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas juſtice, Monſieur ; aſſeyez-vous.... je ſuis bien flattée de vous voir... C'eſt à

Digitized by Google

moi d'appréhender à juſte titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi. . .

BAYARD.

De l'ennui, près de vous, Madame !

MADAME DE RENDAN.

Hélas ! entendre ſoupirer, ſans ceſſe, voir toujours des larmes, n'écouter que des plaintes. . . cela eſt bien triſte.

BAYARD.

Ce ſont vos beaux yeux qui verſent des pleurs ; les plaintes ſortent de cette bouche charmante qui prête un intérêt ſi doux à tout ce qu'elle exprime, & vous voulez que cela n'attache pas ? Ah ! que n'ai-je auprès de vous un titre, quelque droit ! . . . je vous dirois. . . . « Vous cherchez des conſolations, & moi j'ai beſoin de vous conſoler : mon cœur vous eſt ouvert, épanchez-y vos peines ; je n'aurai point de ſecret pour vous, penſez tout haut devant moi... » Mais cette extrême confiance, il faut la mériter ; & mon tendre reſpect, mon attachement pour vous, éprouvé par le temps, peuvent ſeuls m'en rendre digne.

MADAME DE RENDAN, *vivement.*

Ah ! vous l'avez, Chevalier, cette confiance ; vous la méritez. . . J'ai refuſé conſtamment de voir tous ceux qui ſe ſont préſentés : rien ne m'a fait changer de conduite, & j'en changerai bien moins ſans doute à préſent, que j'ai trouvé un ami, un cœur compâtiſſant, qui s'ouvre à mes chagrins, que ne rebute point ma triſteſſe ; qui veut bien recevoir mes larmes, & dont la ſenſibilité mêlera quelques charmes à la retraite éternelle que m'impoſe ma ſituation : je ne ſerai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui donc ?

MADAME DE RENDAN.

Vous connoiſſez Monſieur de la Palice ?

BAYARD, *vivement.*

C'eſt un bon ſoldat, un brave Chevalier, un honnête homme, un homme aimable.

MADAME DE RENDAN.

Il ſort d'ici. . . C'eſt votre ami, je jugeois de lui par vous ; & ſur ce préjugé trop avantageux je n'ai pas cru devoir aujourd'hui refuſer de le voir. . . Eh bien, Monſieur de la Palice. . . il m'a parlé de je ne ſais quel amour, il a oſé blâmer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais au monde ; il me propoſe de nouveaux liens ; il m'accuſe de cruauté, d'injuſtice. . . Ah ! qu'il

qu'il eſt mal aiſé de trouver des hommes déſintéreſſés, qui en conſolant une femme affligée n'aient d'autres motifs que d'apporter le calme dans ſon ame, & dont l'amour propre en pareil cas, ne ſoit pas plus ému que la ſenſibilité.

BAYARD, *timidement.*

Si vous lui faites un crime de ſon amour, vous trouverez difficilement des gens moins coupables que lui.

MADAME DE RENDAN.

Il en eſt, Monſieur, il en eſt.

BAYARD.

Très-peu, Madame, très-peu... oh! vous pouvez m'en croire.

MADAME DE RENDAN.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre, à mon égard...

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne ſera pas facile à trouver, ſoyez-en sûre... (*Commençant timidement & s'échauffant par degré.*) Par exemple quelqu'un que je connois, qui vous a vue, qui vous aimoit avant que l'hymen vous unît à Monſieur de Rendan... Eh bien, il a conſervé cette impreſſion puiſſante que vous avez faite ſur ſon ame. Un autre avoit le bonheur de vous poſſéder, vous aimiez, vous étiez aimée... que de raiſons pour s'efforcer à vaincre ſon amour!... Eh bien! cet amour a tout ſurmonté; & à préſent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve, malgré vos réſolutions qu'il reſpecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous, & ne s'occupe que de vous... Etre votre ami, voilà ſon unique eſpérance, il ne briguera que ce titre; il en remplira tous les devoirs, & ſe renfermera toujours dans les bornes que lui preſcrit ce nom; il conſervera toute ſa vie, pour vous, les ſentimens de l'amant le plus tendre.

MADAME DE RENDAN, *baiſſant les yeux, & diſſimulant avec peine le trouble qu'elle éprouve.*

Vous connoiſſez cette perſonne?

BAYARD.

Oui, Madame.

MADADE DE RENDAN.

Beaucoup?

BAYARD.

Infiniment.

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN, *cherchant à reprendre un air plus libre.*

La question que je vous fais ici ne provient pas d'un mouvement de curiosité. . . oh ! non : je crois qu'à cet égard je suis au-dessus de tout soupçon. . . Mais cet homme étant votre ami, comment n'employez-vous pas l'empire que votre raison vous donne sur son cœur pour le guérir d'une passion . . . .

BAYARD.

Cela n'est pas possible, Madame ; ma raison & son cœur sont absolument du même avis ; je ne suis pas même tenté de combattre son penchant.

MADAME DE RENDAN.

Je le plains. (*timidement.*) C'est un homme connu ?

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être. . . moins par orgueil que par instinct.

MADAME DE RENDAN.

Vit-il à la Cour ?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

MADAME DE RENDAN.

Est-il distingué par des marques d'honneur ?

BAYARD.

J'ignore s'il les a méritées ; mais je le connois assez pour être sûr qu'il croit ses services récompensés quand ils sont utiles à sa patrie & à son Roi.

MADAME DE RENDAN.

C'est un bel éloge... Faut-il qu'un homme comme celui-là soit malheureux ! je ne vous demande pas quelle est sa figure. . . l'extérieur n'est rien. . . son cœur. . .

BAYARD.

Est bien sensible.

MADAME DE RENDAN.

Don cruel, présent funeste, & qui fait bien des infortunés ! . . . Puisqu'il est votre ami . . je ne vous parle point de sa probité ?

BAYARD.

Je le crois sans reproche.

MADAME DE RENDAN, *avec une vivacité ingénue.*

Sans reproche. . . C'est donc vous ?

BAYARD.

Oui, Madame.

Digitized by Google

(*Madame de Rendan baisse les yeux, & tourne Bayard du côté du Buste de Monsieur de Rendan. Bayard lit la légende du tableau.*)

« Je l'aime encore ». . . Je vous comprends, Madame, & je lis ma condamnation.

(*Il fait un mouvement pour se retirer, & Madame de Rendan l'arrête par un autre mouvement, le fait rasseoir sans oser lever les yeux sur lui. Il continue.*)

N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions. . . Oui, je vous aime & n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où vous parutes pour la première fois à la Cour, je vous consacrai tous mes vœux, toutes mes pensées. Dieu & ma partie, vous & l'honneur; voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivoit au milieu des combats; elle ranimoit mon courage; elle redoubloit mes forces. . . : vous me guidiez & j'étois sûr de vaincre. C'est pour vous que j'ambitionnois une haute renommée. C'est à vous, que je rapportois ma gloire, & je supportois le malheur de vous voir posséder par un autre en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

MADAME DE RENDAN.

Ah! que m'avez-vous dit!

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon cœur.

MADAME DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

MADAME DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, & vous savez, s'il méritoit ma tendresse!

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

MADAME DE RENDAN, *avec le ton de l'intérêt.*

Soyez donc votre juge & le mien. Que penseroit-on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir? Que diroit-on de moi après deux ans de retraite, de deuil & de douleur, si je souffrois... qu'une main chère essuyât des larmes dont la bienséance, au défaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

BAYARD.

Ah! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférents!

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN, *troublée en regardant autour d'elle.*

Je m'aperçois que nous sommes seuls . . . . Et cet entretien. . .

BAYARD.

Vous déplaît, je le vois . . . Je n'ai pas été maître de ma raison . . mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais. . .

MADAME DE RENDAN, *le regardant avec complaisance & d'un ton le plus doux.*

Quand. . . vous reverra-t-on ?

BAYARD, *avec transport.*

Ah ! le plutôt. . . . ah ! jamais assez tôt au gré de mon impatience. . . .

MADAME DE RENDAN, *avec beaucoup de douceur.*

J'en aurai bien du contentement.

SCENE XI.

MADAME DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

ISOLITE.

DON Alonzo de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

MADAME DE RENDAN, *vivement.*

Je le veux éviter ; sortez, Monsieur, sortez. . . qu'il ne vous rencontre pas s'il est possible.

ISOLITE.

Monsieur ne peut s'en aller à présent, Madame, il seroit vu par Monsieur de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

MADAME DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, & n'en sortez que quand cet importun sera retiré.

BAYARD, *bien tendrement.*

J'obéis. . . . n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit.

MADAME DE RENDAN, *feignant de chercher dans sa mémoire.*

Quoi donc ?

Digitized by Google

BAYARD.

Noubliez pas . . . (*imitant la tendreſſe avec laquelle Madame de Rendan a prononcé ce mot*) « J'en aurai bien du contentement ».

MADAME DE RENDAN, *tendrement.*

Adieu, Chevalier Bayard. . . . (*ferme.*) Iſolite, faites en ſorte que Monſieur de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vîte, & ſuppliez-le de vouloir bien, à l'avenir, ſupprimer ſes viſites.

(*Elle ſort par la même porte que Bayard; mais on l'aperçoit dans le jardin, & madame de Rendan monte un eſcalier placé ſur la gauche, & qui conduit à ſes appartemens.*)

SCENE XII.

ISOLITE, *ſeule.*

MADAME vient de dire au Chevalier Bayard . . . un adieu . . . qui me paroît donner l'excluſion à tous ceux qui ont des deſſeins ſur elle.

SCENE XIII.

ARTHUR, ISOLITE.

ARTHUR.

EH bien! Mademoiſelle, venez donc rendre réponſe au Seigneur Alonzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'eſt pas heureux, Monſieur Arthur; comme je n'ai qu'une mauvaiſe nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en vous-même. Madame ne veut pas le recevoir, & le ſupplie de vouloir bien à l'avenir, ſupprimer ſes viſites. Elle eſt plus que jamais déterminée à ne recevoir perſonne: dites-le lui bien . . . (*appuyant.*) bien, entendez-vous. Ce petit échantillon de vos ſervices ne vaudra pas, je le ſais, les petits échantillons de fortune qui vous avoient mis au goût de lui être utile . . . mais que ſait-on . . . Vous avez du génie, vous tirerez peut-être encore parti de cela. (*elle ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

ARTHUR, *seul.*

C'EST bien ce que je me propose... Déterminée à ne voir personne... (*allant à la porte du jardin, & apercevant Bayard que l'on voit s'y promener.*) Eh ! le voilà.... je savois bien qu'il ne pouvoit pas être sorti... (*revenant sur le devant de la Scène.*) Mais ces gens-là me prennent donc pour un sot!... ah, je leur ferai voir le contraire.

SCENE XV.

SOTOMAYOR, ARTHUR, *ouvrant la porte: Sotomayor se présente sur le seuil.*

ARTHUR.

PARDON, Seigneur, si je vous ai fait attendre, mais mademoiselle Isolite...

SOTOMAYOR.

Eh bien ! veut-on me voir ?

ARTHUR.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir supprimer ses visites.

SOTOMAYOR.

Supprimer mes visites ?...

ARTHUR.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

SOTOMAYOR.

L'obstination de cette femme est bien singulière, bien injurieuse ! mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite absolue.... à ne recevoir qui que ce soit ?

ARTHUR, *en souriant méchamment.*

Ah ! pour ce qui est de ne recevoir personne...

SOTOMAYOR.

Eh bien ?

Digitized by Google

ARTHUR.

Madame n'a point fait ce ſerment-là pour tout le monde.

SOTOMAYOR, *avec colère.*

Il y a des exceptions?...

ARTHUR, *avec un ſouris malin.*

Oui, Monſieur.

SOTOMAYOR.

Ah, ah!... Quels ſont donc les mortels favoriſés!... Le Roi, ſans doute... je ſais ſes projets... ce ne peut être que le Roi. Je ne connois que lui... qui par ſon rang du moins, ait quelque titre pour le diſputer à Sotomayor.

ARTHUR.

Ce n'eſt pas le Roi... il n'eſt pas plus heureux que vous; mais il exiſte un rival plus dangereux, je vous en avertis.

SOTOMAYOR.

Nommez-le donc!

ARTHUR.

Le chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, *avec dédain.*

Et vous appelez cela un rival dangereux?...

ARTHUR.

Ecoutez donc... Dès qu'il s'eſt préſenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle.

SOTOMAYOR.

Quelle injure pour moi!

ARTHUR.

Il eſt plus favoriſé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure... mais que j'aye été refuſé!

ARTHUR.

Et au moment où je vous parle, il eſt encore ici.

SOTOMAYOR, *avec vivacité.*

Il eſt ici, chez madame de Rendan?

ARTHUR.

Non, Seigneur, quand on vous a annoncé, ils ſe ſont ſéparés, Madame eſt remontée dans ſon appartement; & comme vous étiez là, & que, pour ſortir, il falloit néceſſairement paſſer devant vous, j'ai entendu Madame dire au chevalier Bayard, d'entrer dans le jardin, & d'attendre, pour ſe retirer, que vous vous ſoyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, *avec une rage concentrée.*

Je vais le rejoindre... il faut que je le félicite de ſon bonheur.

Digitized by Google

ARTHUR, *le retenant.*

Ah! Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdriez; on ne pourroit douter que je vous ai tout dit; vous me perdriez, & vos affaires n'en seroient pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maîtriser ma fureur?...

ARTHUR.

Modérez-vous, Seigneur; souvenez-vous de vos conventions, songez que tout est prêt à réussir au gré de vos désirs; songez qu'avant peu l'objet de votre amour va se trouver en votre pouvoir, & qu'après l'éclat d'une telle aventure, le seul parti qui lui reste, est d'accepter votre main & le nom de votre épouse.... Mais voici monsieur l'Amiral.

SCENE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET, LA PALICE, ARTHUR.

BONNIVET, *à Isolite qui veut l'empêcher d'entrer.*

Je veux la voir, vous dis-je, & je la verrai, c'est décidé... Ah! ah! c'est vous, Seigneur Alonzo!

SOTOMAYOR.

Oui, Monsieur l'Amiral, c'est moi-même.

BONNIVET.

Sans doute, vous désirez comme moi, d'être admis auprès de madame de Rendan?

SOTOMAYOR.

Vous l'avez deviné!

BONNIVET.

Est-ce que cette charmante veuve auroit aussi triomphé de votre indifférence?

SOTOMAYOR.

Quel intérêt avez-vous à connoître mes sentimens?

BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'inspire naturellement un compagnon d'infortune... Oui, mon cher Seigneur, c'est le mot; si vous avez des vues sur madame de Rendan... car aussi bien que moi, mon brave Gentilhomme, c'est de l'amour en pure perte. Et comment voulez-vous la toucher en faveur des sentimens qu'elle inspire? elle est inabordable.

SOTOMAYOR.

Digitized by Google

SOTOMAYOR.

Oh! tout le monde, Monsieur l'Amiral, n'a pas comme vous & moi, le malheur de n'en pouvoir approcher.

LA PALICE.

Plaît-il, Monsieur?

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y auroit des gens privilégiés? cela n'est pas possible: s'il y avoit quelqu'un de reçu, je ferois admis.

SOTOMAYOR.

Demandez au chevalier Bayard, qui se promène actuellement dans le jardin, si personne n'a le bonheur de voir madame de Rendan? Il est en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET.

Le chevalier Bayard est là, dans le jardin?

LA PALICE.

Etes-vous sûr de ce que vous avancez, Monsieur?

SOTOMAYOR.

Il y est.... par ordre exprès de madame de Rendan... il attend, pour sortir, que j'aye enfin pris le parti de m'en aller.

ISOLITE.

O le méchant homme!

LA PALICE.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que la chose est bien douteuse. S'il étoit effectivement dans le jardin, & qu'il eût envie d'en sortir, ce n'est pas votre présence qui pourroit l'en empêcher. Dans toutes ses actions il n'a jamais craint les témoins.

SOTOMAYOR, *faisant un pas comme pour aller au jardin.*

Ah! puisqu'il faut vous en convaincre...

BONNIVET.

Arrêtez, Monsieur, nous ne le souffrirons pas; madame de Rendan depuis son veuvage n'a reçu personne encore.

SOTOMAYOR.

Excepté le chevalier Bayard qui est là, & qui, lorsque je l'en prierai, ne refusera pas de paroître.

LA PALICE, *l'arrêtant fièrement.*

Monsieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, & s'il y est de l'aveu de madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut seule l'y retenir, & si vous ne respectez pas un brave homme, un bon chevalier que j'aime & que tout le monde estime, respectez du moins

Digitized by Google

une femme noble, belle, vertueuse, dont vous devriez être l'appui, & non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Monsieur, c'étoit pure vision de ma part... (*il ouvre la porte du jardin, & d'une voix élevée.*) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier; certainement si vous étiez là, vous ne craindriez point de paroître.. non, monsieur Bayard n'y est point,.. je me suis trompé...

(*Arthur s'est sauvé quand il a vu la querelle s'échauffer.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

NON, Monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, & l'on vous a dit vrai... J'y étois.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral?

BONNIVET.

Je vous jure, Bayard, que je ne vous croyois point ici... Mais par quelle aventure?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous désirez voir madame de Rendan, je le désire aussi, & malgré l'inutilité de mes démarches...

SOTOMAYOR, *riant malignement.*

Malgré l'inutilité!

BAYARD.

Oui, Don Alonzo... Que signifie l'ironie de ce sourire?

BONNIVET.

Cela signifie que vous prenez tous deux une peine infructueuse... Elle met à cela de l'entêtement, de la singularité. Vous concevez bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ans. Elle veut passer pour une femme extraordinaire... Mais croyez qu'au fond de l'ame elle seroit enchantée qu'on lui fournît de bonnes raisons pour se consoler... & je m'en charge, moi. Un quart d'heure seulement d'entretien avec elle, & je la rends à la société... Vous n'entendez rien à tout cela vous autres.

Digitized by Google

LA PALICE, *en riant.*

Ah, mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, *avec un ſourire amer.*

Mais vous comptez un peu plus ſur votre adreſſe, Monſieur Bayard ?

BAYARD, *ſèchement.*

Je ne ſuis point adroit, je ſuis franc.

BONNIVET.

Écoutez donc, en fait de talent.... On ne m'a jamais accuſé d'en manquer... Sur-tout auprès des femmes. On a ſur ſon compte quelques aventures aſſez brillantes pour... Enfin, il ſuffit, il faut être modeſte... Que je voie Madame de Rendan ſeulement, & j'y parviendrai ſans doute.

SOTOMAYOR, *toujours avec ironie.*

Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez-le ?

BAYARD, *retenant ſa colère.*

Vous me preſſez vivement, Monſieur.

SOTOMAYOR.

Pour un François, vous êtes trop diſcret... Allons, livrez-vous donc un peu au caractère national... Pourquoi ne pas convenir d'un bonheur qu'on ne doit qu'à ſon mérite ?... Avouez donc.

BAYARD, *pâliſſant de colère.*

Je ſuis chez Madame de Rendan.

BONNIVET.

Et moi auſſi j'y ſuis, & je n'en ſors pas que je ne l'aie vue.

SOTOMAYOR, *à Bayard d'un air de mépris.*

Si vous étiez ailleurs ?

BAYARD, *d'une voix étouffée.*

Ma réponſe ſeroit préciſe. (*à ce mot Iſolite ſort toute effrayée par la porte du jardin.*) Au reſte, l'occaſion ne vous manquera point autre part...

BONNIVET.

L'occaſion ? j'ai ſu me la ménager, moi, & je la ſaiſirai en dépit de Madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux en amour comme en guerre ; il n'y a ſouvent qu'un inſtant, & perſonne n'ignore que je ſais le mettre à profit.

SOTOMAYOR.

Vous n'êtes pas ſeul en poſſeſſion de ce mérite-là, Monſieur ; n'eſt-il pas vrai, Chevalier Bayard ?

BAYARD, *perdant patience.*

Oui, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lorſque ſous les

Digitized by Google

murs de Monerville, je vous fis prisonnier ; lorsqu'au mépris de votre parole, vous vous échappâtes, & lorsque je vous repris après vous avoir une seconde fois vaincu. . . Ce fut l'affaire d'un moment. . .

SOTOMAYOR, *d'une voix étouffée par la colère.*

Cela suffit.

BAYARD, *de même.*

J'y compte.

BONNIVET.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat ; beau moyen de se faire aimer ! Que ne m'imitez-vous ? C'est de l'adresse qu'il faut. J'ai des intelligences par-tout, moi, &. . . (*montrant le Jardin.*) c'est-là que doit se trouver l'ennemi, je l'assiége. . . , mes troupes n'attendent que le signal, j'ai déjà pénétré dans les lignes.

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, *à l'Amiral, du fond du théâtre.*

ST, st, st, st,

BONNIVET.

Et voilà mon Aide-de-camp. . . le Jardinier de la maison.

AMBROISE, *du fond du théâtre & l'air très-affairé.*

Elle est là qui se promène...

BONNIVET.

Madame de Rendan ?

AMBROISE.

Elle est avec Mademoiselle Isolite qui l'y conte quequ'chose, & qui a l'air toute échauffée.

(*Bayard jette sur Sotomayor un regard terrible.*)

BONNIVET.

Et nos gens sont-ils placés ?

AMBROISE, *s'approchant.*

J'ai fait entrer tout le bataclan... (*il fait des attitudes ridicules.*) De petits Messieurs, qui sont comme cy ; de petites Demoiselles, qui sont comme ça. . . (*haussant les bras.*) & des ménétriers qui sont déjà comme ça. . . Oh ! comme ign'y en a... y sont cachés dans les bosquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orangerie ; une bande par ici, & une autre troupe par ilà ; c'est pis qu'une noce, & tout ça vous est bariolé. . . . (*se frottant les mains.*) Gn'y

Digitized by Google

a dans le nombre quelques petits minois de filles qui ſont bien gentilles ; mais gn'y a auſſi des figures. . . Ah ! que ça fait trembler ! . .

BONNIVET, *éclatant de rire.*

Ce ſont mes Bohémiens. . .

BAYARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc ?

LA PALICE.

Peut-on ſavoir. . .

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis. . .

BONNIVET, *gaiement.*

C'eſt que vous ne ſavez pas ce dont je ſuis capable. Paſſez au jardin ; vous ſerez bien ſurpris.... paſſez, paſſez ; je vois qu'il eſt difficile de rien imaginer de plus galant.

Fin du ſecond Acte.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre repréſente le jardin de Madame de Rendan ; elle arrive couverte de ſon voile, une main dégantée ; elle fuit Bonnivet qui court après elle : Bayard paroît dans l'enfoncement : la Palice lui montre l'Amiral pourſuivant la belle veuve. A l'inſtant où elle deſcend vers les rampes, ſortent de derrière des charmilles, & du fond des boſquets, des Paſtres, des Bergers, & des Ménétriers jouant de la flûte, du hautbois, de la muſette, &c.

MADAME DE RENDAN.

Ah ! Monſieur l'Amiral ! c'eſt une audace dont je ne vous aurois jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je ſuis un audacieux, les femmes m'en ont toujours accuſé. Sylphes, Génies, n'oubliez rien pour amuſer une veuve adorable.

UNE BOHÉMIENNE, *chante.*

Vous avez béau vous en défendre, l'objet caché de votre flamme eſt près de vous . . . .

MADAME DE RENDAN.

C'en eſt aſſez, Monſieur l'Amiral ; je n'en veux pas entendre davantage. Vous devez être ſatisfait . . . J'ai

Digitized by Google

porté la complaiſance au-delà des bornes que vous-même auriez pu me preſcrire. Permettez-moi de me retirer, & ſur-tout, à l'avenir, n'oubliez pas que la veuve de Monſieur de Rendan méritoit peut-être de vous plus d'égards ; le véritable amour s'annonce par le reſpect ; celui que l'audace accompagne révolte une femme au lieu de l'attendrir.

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma juſtification. (*il ſort avec Madame de Rendan.*)

ARTHUR.

Nos gens ſont placés : il n'attendent que le ſignal. Vos rivaux éloignés, la victoire eſt à nous.

SOTOMAYOR, *paſſant devant Arthur.*

Sers mon amour & ma fureur.

(*Ils ſortent, & le Ballet le reconduit en danſant.*)

Fin du premier Intermède.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, *ſeul.*

GUETTONS ici la ſortie de Monſieur l'Amiral : il eſt amoureux & bavard ; en conſéquence, la viſite ſera longue. Nos gens ſont en embuſcade ; j'ai diſperſé les domeſtiques de la maiſon, & tout doit réuſſir. Non, non, le Chevalier Bayard ne convient point à ma maîtreſſe ; des vertus, de la naiſſance ; une grande réputation, tout cela eſt fort bon . . . mais il y faudroit joindre auſſi l'opulence ; c'eſt elle qui fait valoir tout le reſte.

SCENE II.

AMBROISE, ARTHUR.

AMBROISE.

DITES-MOI donc vous, où qu'eſt fourré tout le monde dans ſte maiſon ?

Digitized by Google

ARTHUR.

Eſt-ce que Madame veut parler à quelqu'un ?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'eſt moi qui me laſſe de ne trouver perſonne à qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'eſt que je veux avoir main-forte.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la maiſon, & de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de ſe gliſſer dans not' jardin.

ARTHUR, *à part.*

Ouf, tout eſt découvert . . . . (*haut.*) Eſt-ce que vous êtes fou ? & quel pourroit être leur deſſein ?

AMBROISE.

Ma foi je n'en ſais rien, & c'eſt pour m'en inſtruire, ſans craindre d'accident que je cherche par-tout une eſcorte. Où diable ſont-ils tous fourrés ? Robert, Antoine, Philippe....

ARTHUR.

Ne criez donc pas comme cela, vous allez jeter l'effroi dans toute la maiſon . . . Je gage que j'ai deviné . . . . Oui, ſurement, voilà le fait . . . Vous dites que le Chevalier Bayard eſt amoureux de madame de Rendan ?

AMBROISE.

Écoutez donc, il pourroit faire plus mal.

ARTHUR.

Et vous ſuppoſez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Ça y reſſemble.

ARTHUR.

Je parie que le Chevalier Bayard eſt fâché que l'Amiral Bonnivet l'ait prévenu dans l'idée d'une petite fête galante arrangée pour notre belle maîtreſſe . . . .

AMBROISE.

Je crois, morgué, que vous avez raiſon.

ARTHUR.

Madame a paru voir de mauvais œil les attentions de monſieur l'Amiral.

Digitized by Google

AMBROISE.

Oui, je me ſuis apperçu qualle leux faiſoit la grimace.

ARTHUR.

C'eſt qu'il lui déplaiſoit qu'un autre ſe fût aviſé d'une galanterie, dont elle auroit été charmée de ſavoir gré à celui qu'elle diſtingue.

AMBROISE.

Il ſemble que vous liſiez dans ſa penſée.

ARTHUR.

Le chevalier Bayard n'a pu ſe diſſimuler, & l'humeur de Madame, & le motif qui l'a fait naître; en conſéquence, il lui ménage à ſon tour quelque ſurpriſe agréable, & les gens qui rodent autour de la maiſon, ceux qui ſe ſont introduits dans le jardin, ne peuvent être que des perſonnes prépoſées par lui pour l'exécution de ce deſſein.

AMBROISE.

Voyez-vous! eh bien, je n'ai pas deviné ça, moi.... Ah! queu pauvre eſprit je ſuis à côté de vous!

ARTHUR.

J'ai vu le chevalier parler bas à mademoiſelle Iſolite.

AMBROISE.

Je l'ai vue auſſi, moi.

ARTHUR.

De quoi lui parloit-il? de la petite fête que de ſon côté il prépare à notre maîtreſſe?

AMBROISE.

Certainement, il ne pouvoit lui parler que de ça.

ARTHUR.

D'après cela vous concevez qu'il faut ſe taire, avoir l'air de ne ſe douter de rien... parce que vous concevez bien, Ambroiſe... Le mérite.... l'agrément de ces bagatelles ne conſiſtent que dans la ſurpriſe.... Allez chez vous; tenez-vous bien tranquille; ne parlez à qui que ce ſoit de ce que vous avez vu, & de ce que vous ſavez.... Le myſtère, mon ami, le myſtère, c'eſt ce qui donne du prix aux moindres choſes.

AMBROISE.

D'ailleurs tout ce micmac-là ne tardera pas à ſe débrouiller; car de deſſus la terraſſe, j'ai vu le chevalier Bayard ſur la grande route. Il venoit de ce côté-ci quand il a été abordé par monſieur d'Imbercourt & par trois ou quatre hommes d'armes de ſa connoiſſance.... Je ſuis sûr que dès qu'il ſera débarraſſé, il ne fera qu'un ſaut juſqu'ici.

ARTHUR.

Digitized by Google

ARTHUR.

Il vient... vous l'avez vu?.... (*à part.*) Autre embarras.

AMBROISE.

Il ne peut tarder long-temps....

ARTHUR, *à part.*

Après tout il ne restera pas toute la journée chez Madame... (*haut,*) Allez; mon cher ami, rentrez chez vous, & sur-tout empêchez votre femme d'en sortir... Les femmes... on les fait bien parler quand on veut: mais on ne les fait pas taire à volonté; & si la vôtre s'appercevoit....

AMBROISE.

Allé.... Ah, morgué! je voudrois bien qu'alle s'avisât de jaser, quand il me plaît qu'alle se taise. Je suis le maître afin que vous le sachiez; & lorsque enfin... Suffit... (*il sort.*)

SCÈNE III.

ARTHUR, *seul.*

Nous venons de l'échapper belle. Cependant je ne suis point tranquille... Mais n'est-ce pas la voix de Madame?.. Oui! l'Amiral s'en va... Elle vient ici... Eloignons-nous, & guettons l'instant favorable.

(*il sort sans être vu.*)

SCÈNE IV.

MADAME DE RENDAN, ISOLITE.

MADAME DE RENDAN.

L'audace & l'étourderie de l'Amiral ont-elles assez éclatées? avez-vous vu, Mademoiselle, l'air de confiance de cet homme extravagant? on eût dit qu'il étoit assuré de mon cœur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avoit toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce jardinier assez vil pour se laisser séduire. Lui seul a pu introduire chez moi ce peuple d'insensés; congédiez cet homme intéressé, & que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah! Madame, ce pauvre Ambroise est un malheureux chargé de famille.... L'appât de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté: il n'étoit question, à ce qu'on lui disoit, que de procurer quelque dissipation à Madame. C'est un honnête homme, un peu simple, & qui, en se prêtant à ce qu'on exigeoit de lui, n'a pas cru manquer à ses devoirs: sa femme, ses enfans, lui-même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez?

MADAME DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages afin qu'à l'avenir la pauvreté ne le force pas de céder à la séduction.

ISOLITE, *baisant la main de madame de Rendan.*

Madame est la bonté & la générosité même.

MADAME DE RENDAN.

Quand monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je voulois lui parler?

ISOLITE.

Oui, Madame.

MADAME DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin m'inquiète... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que monsieur de Sotomayor.

MADAME DE RENDAN.

Il auroit oublié qu'il étoit chez moi?

ISOLITE.

Monsieur Bayard seul s'en est ressouvenu, & l'a vainement rappelé à son adversaire.

MADAME DE RENDAN.

Ah, Dieu! après l'indiscrétion de Bonnivet, il ne faudroit plus que cet éclat pour me mettre au désespoir.

ISOLITE.

Voici Monsieur Bayard. (*elle sort.*)

Digitized by Google

SCENE V.

BAYARD, MADAME DE RENDAN.

BAYARD.

Je n'ai pu me débarraſſer plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitteroit jamais. Il m'a tenu des diſcours auxquels j'avoue n'avoir pu rien comprendre; enfin ils m'ont laiſſé libre, & j'accours vers vous, pénétré de tout ce qui vient de ſe paſſer.

MADAME DE RENDAN.

Que penſera-t-on d'une démarche auſſi ſingulière que celle de l'Amiral? A quoi m'expoſe l'étourderie d'un homme inconſéquent! On va s'imaginer que je me prête à ſes vues... Oui, Monſieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un ſi grand éclat ſans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en eſt l'objet.

BAYARD.

Oh! Madame, Bonnivet n'eſt-il pas connu? en fait d'étourderie, eſt-ce là ſon coup d'eſſai? ſa réputation met la vôtre à couvert.

MADAME DE RENDAN.

Ce n'eſt encore là que le moindre de mes chagrins. Eſt-il vrai, Monſieur, que Sotomayor eſt ici, & que, ſans reſpect pour ma maiſon, il ſe ſoit emporté à des excès?...

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucuns.... Il eſt violent, ombrageux.... Je l'ai fait ſouvenir qu'il étoit chez vous.... & tout a été dit.

MADAME DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'eſt pas: de l'air dont vous me l'aſſurez, vous me faites frémir..... A-t-il tenu quelques diſcours injurieux?.... ne me cachez rien. Sur quoi s'eſt donc enflammé cet eſprit ſoupçonneux? eſt-ce de moi qu'il ſe plaint? ſuis-je pour quelque choſe dans les raiſons qui l'aigriſſent?

BAYARD.

Ne vous alarmez point, Madame; qu'importe les motifs qu'il croit avoir de ſe plaindre, ſi ces motifs ſont tous

Digitized by Google

déraisonnables? Vous voyez que je suis tranquille, vous pouvez l'être autant que moi.

MADAME DE RENDAN.

Il aura su, Monsieur, que je vous reçois chez moi. Son cœur jaloux, son esprit défiant auront tiré de cette espèce de prédilection des conséquences dont l'idée seule me met au désespoir.... & que seroit-ce, grand Dieu! s'il s'étoit hasardé contre vous à des emportemens!... Vous me cachez la vérité, Chevalier... L'offense est peut-être de nature à ne se laver que dans le sang... Si cela étoit... après un éclat aussi affreux pour ma réputation, aussi cruel pour mon cœur, je n'aurois plus qu'à mourir.

BAYARD.

Madame, encore une fois, soyez tranquille. Quel reproche Sotomayor seroit-il en droit de me faire? Vous avez la bonté de m'admettre chez vous, mais la Palice jouit du même honneur.

MADAME DE RENDAN, *d'un ton moins agité.*

Il est certain que cela détruit du moins l'idée d'une préférence exclusive... Mais s'il sait vos sentimens pour moi?

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ses yeux?... N'appartient-il qu'à lui de connoître ce que vous valez?

MADAME DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à son rival?

BAYARD.

Ah! s'il me faisoit celui de vous plaire.... Que je m'estimerois heureux!

MADAME DE RENDAN.

Que je serois à plaindre!

BAYARD.

Vous, Madame!

MADAME DE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD.

En est-il de meilleur que l'amant le plus tendre?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

Il y a là des étrangères qui demandent à parler à Madame.

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir ?

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.

MADAME DE RENDAN.

Faites entrer.

BAYARD.

Souffrirez-vous que je passe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées ?

MADAME DE RENDAN.

Ne vous ennuyerez-vous pas ?

BAYARD.

Est-ce que votre image ne me suit pas par tout !

(*il se retire dans un cabinet.*)

SCENE VII.

UNE DAME BRESSANE, SES DEUX FILLES, MADAME DE RENDAN.

LA BRESSANE.

EXCUSEZ des étrangères, Madame, qui, ne connoissant personne ici, ont osé espérer de votre bonté que vous ne refuserez pas de leur être utile.

MADAME DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame ; mais ce n'est point bonté, c'est devoir. Y auroit-il de l'indiscrétion à demander qui vous êtes ?

LA BRESSANE.

Je suis veuve d'un Gentilhomme qui mourut en défendant sa patrie contre vos compatriotes armés pour la détruire.... Bresse m'a vu naître. Bresse qui, malgré l'expérience & le courage de nos guerriers, a succombé sous la valeur des vôtres.

MADAME DE RENDAN.

Et ces Demoiselles ?

LA BRESSANE.

Ce sont mes filles.

MADAME DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté cet air de candeur qui la rend encore plus intéressante ; sans doute, les malheurs attachés à la guerre, la perte de votre époux, & les calamités affreu-

Digitized by Google

les qui dévaſtent une ville priſe d'aſſaut, ont détruit votre fortune, & vous contraignent à chercher ici des ſecours ?...

LA BRESSANE.

Ce n'eſt pas le beſoin qui nous amène ici, Madame, c'eſt la reconnoiſſance ; un homme généreux, un digne & brave Chevalier, bleſſé pendant l'aſſaut, & porté dans ma maiſon, lorſque Breſſe entière étoit livrée au pillage, ſauva mes jours, nos biens, & l'honneur plus précieux que la vie, à ces deux enfans ; ma conſolation, & mon unique eſpérance dans la confuſion où ma patrie étoit plongée, jouiſſant à peine de ce qu'exige la plus ſimple exiſtence, je n'ai pu m'acquitter envers notre libérateur ; & je viens aujourd'hui ſatisfaire à la dette de mon cœur.

MADAME DE RENDAN.

Une reconnoiſſance ſi rare & ſi reſpectable fait votre éloge, Madame, & le panégyrique de celui qui vous l'a inſpiré ; mais en quoi puis-je vous être utile à ſon égard, & comment me connoiſſez-vous ?

LA BRESSANE.

Parce que ce brave homme ſembloit oublier ſes ſouffrances, en prononçant votre nom, Madame.

MADAME DE RENDAN, *avec étonnement.*

Mon nom !

LA BRESSANE.

Belle Rendan, diſoit-il, mes biens, mon ſang, ma vie, tout pour Dieu, pour l'honneur, & pour vous.

L'AINÉE DES FILLES.

Vous avez vu des Belles, continuoit-il, en nous adreſſant la parole ; eh bien, celle que je vous nomme, celle qui ſoutient mon courage, eſt plus belle que tout ce que vous avez pu avoir. . . il ne nous a pas trompées.

MADAME DE RENDAN.

Ah ! ceſſez....

LA CADETTE.

Mais, trois choſes l'emportent encore ſur ſa beauté, pourſuivoit ce brave & bon Chevalier, c'eſt ſa vertu, ſon eſprit, & ſon cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes ſentimens, jamais elle ne les payera de retour ; mais on eſt plus heureux d'aimer Madame de Rendan, même ſans eſpérance, qu'on ne le ſeroit, aſſuré de l'amour, & comblé des faveurs d'une autre : c'eſt ainſi que pour charmer ſes peines s'exprimoit devant nous le tendre & généreux Bayard.

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN, *avec un ſentiment qui tient de la joie, & de l'étonnement.*

Monſieur Bayard. . . . (*avec vivacité*) Quoi! c'eſt lui qui vous diſoit. . . (*s'arrêtant comme ayant trop dit.*) Ah! ſi je puis vous obliger, ne m'épargnez pas. . . Combien votre reconnoiſſance vous rend eſtimable à mes yeux! . . (*avec intérêt.*) Il étoit donc bleſſé griévement?

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuiraſſe, affoibli par la perte de ſon ſang, ſa bleſſure étoit dangereuſe. . . Mais ces deux jeunes filles, comme toutes celles qui ont l'honneur de naître d'un ſang noble, formées, dès leur enfance, à des connoiſſances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur & le plus vertueux des guerriers.

MADAME DE RENDAN, *avec ſentiment & prenant les mains des deux jeunes Breſſanes.*

Vos généreuſes mains ont ſauvé un homme bien cher.... à ſa patrie, à ſa famille, à ſes amis... Que la beauté eſt reſpectable & touchante, quand elle ne brave le ſpectacle affreux des douleurs & de la mort, que pour conſoler & ſecourir des victimes ſi noblement dévouées! Et vous voulez voir celui que vos bienfaits ont rendu ſi cher?

LA BRESSANE.

Dès que les circonſtances nous l'ont permiſes, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenues. Ces deux enfans pénétrées comme moi d'eſtime & d'admiration pour notre loyal ami, ſe faiſoient une fête de ce voyage; leur gaieté, leur réſolution ſoutenoient mon courage. Je ſuis vieille, j'approche du terme fatal..... mais je mourrai contente, ſi je puis voir encore une fois mon bienfaiteur, & dépoſer à ſes pieds un foible tribut de la reconnoiſſance. Je ſuis arrivée ce matin, ce brave Capitaine eſt ſans doute à la Cour, & n'oſant pas nous y préſenter, j'ai penſé que celle qu'il nommoit ſa ceſſe, que cette Madame de Rendan ſi reſpectueuſement adorée du Chevalier Bayard, faciliteroit à de pauvres étrangères, le bonheur d'arriver juſqu'à lui.

MADAME DE RENDAN.

Le haſard vous favoriſe, Meſdames, le Chevalier Bayard étoit avec moi quand vous vous êtes fait annoncer: il a paſſé dans cet appartement pour me laiſſer la liberté de vous recevoir: je ne le priverai point du plaiſir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnoiſſance, il vous perſuadera que c'eſt lui ſeul qui vous en doit... (*elle*

Digitized by Google

ouvre la porte du cabinet.) Venez, Monsieur, venez, & remerciez-moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (*Bayard sort du cabinet.*) Reconnoissez-vous ces Dames ?

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS; BAYARD.

BAYARD.

Eh ! c'est ma noble, ma généreuse Bressane ! ce sont mes deux anges consolateurs ! (*à Madame de Rendan.*) Si je les reconnois ! . . . ah ! Madame, je leur dois l'air que je respire. (*embrassant la mère.*) Mais par quel miracle ? . . .

LA BRESSANE, *dans les bras de Bayard & l'embrassant avec la plus grande tendresse.*

Ah ! Monsieur Bayard ! . . . Monsieur Bayard !

BAYARD, *pleurant & la pressant contre sa poitrine.*

Ma bienfaitrice ! ma bienfaitrice ! . . . (*à Madame de Rendan.*) Si vous saviez . . . Ah ! vous aviez bien raison ; voilà un heureux moment pour moi !

LA BRESSANE.

Vous pleurez ?

BAYARD.

Je n'en rougis pas . . . Elles sont bien douces ces larmes-là . . . (*à Madame de Rendan en lui montrant les deux filles.*) Avez-vous rien vu d'aussi intéressant ? . . . & d'une douceur, d'une bonté. . . . Des cœurs purs comme le vôtre, Madame.

LA BRESSANE, *à ses enfans qui pleurent & qui se taisent.*

Eh bien, mes enfans. . . . (*à Bayard.*) C'est le saisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer. . . .

BAYARD.

Quel sujet vous a fait quitter Bresse ? qui vous amène en France ?

LA BRESSANE, *en serrant la main de Bayard & la mouillant de ses larmes.*

L'amitié . . . le devoir . . . la reconnoissance.

BAYARD, *à Madame de Rendan, en prenant la Bressane dans ses bras.*

Elle pleure aussi cette chère femme . . . (*à la Bressane.*) Avez-vous besoin de moi ?

LA BRESSANE.

Digitized by Google

LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, *vivement.*

Parlez, parlez, que puis-je faire pour vous ?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nous jouissons d'une fortune peu considérable, mais honnête, mais suffisante pour assurer à ces deux enfans un avenir exempt d'alarmes... Notre ville emportée d'assaut par vos soldats & livrée au pillage, nous seules, protégées par vous, nous avons échappées...

BAYARD.

J'ai fait mon devoir...

LA BRESSANE, *montrant ses filles.*

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, *se jetant avec ses filles aux pieds de Bayard.*

Mes filles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Eh bien ! eh bien !... (*voulant les relever.*) Je ne souffrirai pas....

LA BRESSANE.

Cette posture convient à des ames reconnoissantes, & nous vous demandons une grace.

BAYARD, *les forçant de se relever.*

Ordonnez... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens nous ont seuls empêchées de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche, vous nous l'avez dit...

BAYARD.

J'ai dit la vérité... eh bien ?

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami... (*en lui offrant un coffre.*) Recevez ce que nous vous devons...

BAYARD.

Qu'est-ce que cela ? que m'offrez-vous ?

Digitized by Google

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous...

BAYARD.

Que vous donnai-je donc, moi, qui vous dois la vie?

MADAME DE RENDAN, *avec une effusion de cœur dont elle n'eſt pas maîtreſſe.*

Ah, Bayard! ah, mon ami!...

LA BRESSANE.

Madame, ſoyez notre juge; tout s'enrichiſſoit autour de lui des dépouilles de mes concitoyens... lui ſeul... il place deux ſoldats à ma porte... il tire de ſa bourſe tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire leur avidité, & les indemniſer de ce qu'auroit dû leur valoir le pillage de la maiſon; il ſauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes enfans; il les ſauve au prix de ſa fortune... Et quand, ſans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette ſacrée de ma reconnoiſſance, la dette du cœur, il nous refuſe, il nous humilie... Qu'eſt donc devenu ce Bayard ſi bon, ſi généreux dans Breſſe!

BAYARD, *après un moment de réflexion.*

Combien y a-t-il?

LA BRESSANE, *confuſe de la médiocrité de la ſomme.*

Deux mille cinq cents Ducats.

BAYARD, *réfléchiſſant.*

C'eſt beaucoup.... (*avec vivacité.*) je les accepte.

LA BRESSANE.

Ah! je renais!

LES DEUX FILLES, *enſemble.*

Quel bonheur!

BAYARD.

Voilà de belles demoiſelles, à qui j'eſpère... j'ai auſſi quelques obligations. Leurs bienfaiſantes mains ont écarté de moi la mort qui me preſſoit, leurs ſalutaires, leurs ſoins conſolateurs ont allégé mes ſouffrances... Voilà des dettes auſſi, des dettes ſacrées, des dettes du cœur... Et vous me permettrez de m'en acquitter... (*aux deux filles.*) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés... recevez-en chacune mille pour aider à vous marier... (*elles veulent l'interrompre.*)... (*à la mère.*) Laiſſez-moi parler... Les cinq cents autres ducats, ma reſpectable amie, vous les diſtribuerez aux indigens, aux veuves, ſur qui la guerre a fait tomber ſes horribles fléaux.

Digitized by Google

LA BRESSANE.

Et que vous reſtera-t-il à vous?

BAYARD.

Votre amitié & ma vie que je vous dois... Je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

MADAME DE RENDAN, *lui tendant la main.*

Ah! mon ami! que vous êtes heureux! & combien vous méritez de l'être!

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes... nous n'avons plus d'autre expreſſion...

BAYARD.

Vous ne repartirez pas ſitôt?

LA BRESSANE.

Vîte, bien vîte... Si je reſtois long-temps ici, ſi je vous voyois ſouvent, j'aimerois trop la France, & j'oublierois ma patrie... J'y reporte un cœur pénétré de vos vertus, & qui ne ceſſera de vous aimer qu'en ceſſant de battre dans mon ſein.

BAYARD, *attendri, à Madame de Rendan.*

Oh! Madame, leurs pleurs me font trop de mal.

LA BRESSANE.

Partons, mes filles... Madame, nous ne pouvons rien pour ſon bonheur: c'eſt à vous ſeule qu'il veut le devoir... Adieu, noble, loyal ami....

BAYARD, *les embraſſant.*

Oui, votre ami, juſqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité!... adieu.

LES DEUX FILLES, *enſemble.*

Adieu!... Adieu!

BAYARD.

Non, pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon âge, hélas! c'eſt adieu pour jamais.

(*Elles ſortent.*

Digitized by Google

SCENE IX.

MADAME DE RENDAN, BAYARD.

(*Bayard la tête cachée par ſes deux mains, & pleurant. Après un ſilence, & avec un attendriſſement qu'elle ne peut diſſimuler, Madame de Rendan dit.*)

MADAME DE RENDAN.

Il n'y a que vous ſeul qu'on puiſſe aimer comme cela.

BAYARD, *la regardant avec tendreſſe.*

Le penſez-vous ?

MADAME DE RENDAN.

Ah ! je penſe . . . Il ne me manquoit plus que le ſpectacle que je viens de voir . . . Laiſſez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantage . . . laiſſez-moi.

BAYARD, *ſe jetant à genoux.*

Vous me repouſſez !

MADAME DE RENDAN.

Que voulez-vous ?

BAYARD.

Grace, pitié, tendreſſe . . .

MADAME DE RENDAN.

Ah ! je ſuis dans un trouble . . . Ah ! mon ami ! croyez que ſi je pouvois aimer encore . . . Vous ſeul . . . J'entends du bruit, on vient . . . levez-vous ; à peine je reſpire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA PALICE.

LA PALICE.

Vous ferez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amène . . . Nous connoiſſons tous deux Bayard. Nul péril ne peut l'émouvoir, & je viens vous ſupplier d'unir vos efforts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujourd'hui.

MADAME DE RENDAN, *avec effroi.*

Qui le menace ! . . Monſieur Bayard ?

BAYARD.

Moi !

Digitized by Google

LA PALICE.

S'il ne s'agiſſoit que d'un combat, mon ami, je ne vous en parlerois pas... mais il y a de la trahiſon.

MADAME DE RENDAN.

Comment !

BAYARD.

Ah ! la Palice ! & c'eſt ici ?..

LA PALICE.

Oui, c'eſt parce que Madame eſt là, que je ne dois pas me taire. Un danger que vous pouvez prévoir, dont vous avez la poſſibilité de vous défendre par le courage & par les armes, je vous le laiſſerois courir... quel que ſoit votre adverſaire la partie ſera toujours égale.. Mais lorſqu'on profitera de votre ſécurité pour vous attaquer, lorſqu'on vous ſurprendra ſans défenſe, lorſque vous courrez les riſques de ſuccomber accablé ſous le nombre, & ſans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le faire devant un témoin aſſez puiſſant ſur vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne ; la plus légère prévoyance vous ſembleroit injurieuſe par vous-même, & Madame... Madame, que vous reſpectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, & prendre des meſures pour échapper au piége qu'un lâche fait vous tendre.

MADAME DE RENDAN.

Ah ! Monſieur de la Palice, achevez ; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai-je fait injure ? qui peut avoir à ſe plaindre de moi ? mon cœur ne me reproche rien ! je n'ai rien à craindre des autres.

LA PALICE.

Quoi que vous en diſiez, je ne vous quitte pas, & j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas ſortir ſans moi... il faut que vous le juriez à Madame.

MADADE DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, je vous en conjure.

BAYARD.

Mais, encore une fois, quel ennemi pourroit ?...

LA PALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu pluſieurs de ſes gens ſe promener dans les allées de votre parc, examiner les alentours du château, prendre à tâche de ſe dérober aux yeux qui les obſervoient : on a vu l'Ecuyer

Digitized by Google

de Sotomayor aller, venir dans les environs, & après l'altercation que vous avez eue avec ſon maître.

BAYARD.

Il eſt Eſpagnol, & je ſuis François, & nos deux nations ſavent qu'où l'honneur ſe croit compromis, c'eſt à l'honneur ſeul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahiſon, & Bayard ne doit ni la craindre ni la ſoupçonner.

MADAME DE RENDAN.

Et voilà ce que Monſieur de la Palice a prévu, voilà ce qui me fait trembler... il eſt donc juſque dans la vertu un orgueil ſouvent répréhenſible!... S'il eſt vrai que j'ai quelqu'empire ſur vous, s'il eſt vrai que vous m'eſtimiez, j'en exige la preuve, il me la faut.

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez... (*à la Palice.*) Que vous êtes imprudent!..

MADAME DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne?...

BAYARD.

Mais ſongez donc que je paroîtrai craindre.

MADAME DE RENDAN.

Eh, non, Monſieur, ce n'eſt pas vous qui craignez, c'eſt moi... puiſqu'il faut vous le dire... Vous reſte-t-il encore quelqu'objections à faire?...

BAYARD.

J'en aurois beaucoup, ſi le danger étoit réel... Mais comment Sotomayor eſt celui qu'on inculpe, ce péril n'eſt qu'illuſoire, & je cède... Je l'avouerai cependant, je pardonnerois difficilement à la Palice l'indiſcrétion qu'il vient de commettre, ſi cette imprudence ne me prouvoit votre eſtime, & ſon amitié.

LA PALICE.

Quoi qu'il en ſoit, je veille ſur vous... (*à part en regardant Madame de Rendan.*) Imbercourt m'a promis de veiller ſur un autre.

MADAME DE RENDAN.

Je compte ſur votre promeſſe, elle eſt ſacrée.

BAYARD.

Et comment vous déſobéir? Avec Bayard n'exigez jamais de ſerment... Ordonnez.

MADAME DE RENDAN.

Ah! me voilà plus tranquille!

Digitized by Google

LA PALICE, *à Bayard.*

Il ne me reſte plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre convention de ce matin.

MADAME DE RENDAN.

Que dites-vous?

LA PALICE.

C'eſt que nous ſommes convenus qu'à une certaine époque l'un de nous deux ſeroit le compagnon d'armes de l'autre, & je crois que je puis lui offrir mes ſervices.

MADAME DE RENDAN, *vivement.*

Je vous y engage & de toute mon ame.

LA PALICE.

Oh! j'étois bien ſûr d'obtenir votre approbation.

MADAME DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité!

LA PALICE.

Il eſt ſûr que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie, l'amitié la plus tendre... & ... ajoutez donc encore un mot, Madame.

MADAME DE RENDAN.

Comment!

BAYARD, *vivement.*

Et le beſoin impérieux, le déſir toujours renaiſſant d'exciter en vous quelqu'intérêt, & de mériter votre eſtime... n'eſt-ce pas ce que vous voulez dire, Capitaine?

LA PALICE, *en ſouriant.*

Oui, Madame, oui... Il penſe tout ce que je veux dire, & j'eſpère être un jour aſſez votre ami pour oſer vous dire tout ce qu'il penſe.

MADAME DE RENDAN.

Je ne vous comprends point...

BAYARD, *à part à la Paliſſe.*

Etourdi!

LA PALICE, *à part, lui ſerrant la main.*

Heureux mortel!... Mais vous méritez de l'être.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE, *en entrant & fermant bruſquement la porte.*

NON, vous n'entrerez pas.

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN.

Qu'est-ce donc ?

ISOLITE.

Un insolent qui veut forcer cette porte ! il se dit Écuyer de Monsieur de Sotomayor, & demande le Chevalier Bayard.

BAYARD.

Ici . . . (*faisant un mouvement pour sortir.*) je vais le ranger à son devoir.

MADAME DE RENDAN, *avec effroi.*

Vous ne sortirez point, Chevalier . . . (*à Isolite.*) Faites entrer cet Écuyer . . . (*Isolite sort.*) Sentez-vous bien à présent toute l'horreur de ma situation ?

BAYARD.

Je sens, Madame, que vous êtes respectable à mes yeux, aux yeux de tout l'univers, & malheur à qui voudra mal interpréter mes actions & vos sentimens !

LA PALICE.

Tu connois mon cœur, tu sais ce que peut mon bras . . . & voilà mon épée.

BAYARD, *lui tendant la main.*

A la pareille.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

C'EST Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur : vous l'avez offensé ; il en demande vengeance : lisez ce cartel, & m'informez si je puis lui répondre que vous acceptez le combat qu'il propose.

BAYARD.

Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandée, & c'est lui que j'en punirai . . . Quoi qu'il en soit, vous voyez que vos craintes sont mal fondées, la Palice . . . Madame, permettez-moi de me retirer.

MADAME DE RENDAN, *l'arrêtant.*

Que porte ce cartel ? . . . lisez-le tout haut, je vous prie.

BAYARD *lit.*

« Le Chevalier Bayard a insulté aux yeux de tous, Don » Alonzo de Sotomayor. Il l'a fauſſement, outrageusement » accusé d'avoir, dans Monerville, manqué à sa parole . . . »

(*s'interrompant.*)

Digitized by Google

(*s'interrompant.*) Je n'ai pour témoin de ce que j'avance qu'une ville entière, & les troupes qui la défendoient, (*il continue.*) « Il s'eſt vanté de l'avoir vaincu . . . » (*s'interrompant.*) Deux fois, & celle-ci ſera la dernière . . . . (*il continue.*) « Il oſe de plus lui diſputer le cœur de » Madame de Rendan, & ſe vanter publiquement de par- » venir bientôt à ſa poſſeſſion . . . (*Bayard froiſſant le cartel avec colère & le jetant à ſes pieds.*) Voilà le menſonge d'un traître . . . je n'en lirai pas davantage. (*à l'Écuyer.*) J'accepte le combat, je le défie lui-même, & je le punirai de ſa déloyauté.

MADAME DE RENDAN, *d'une voix étouffée & ſe cachant le viſage avec ſes deux mains.*

Ah! Dieu!

BAYARD.

Je lui laiſſe le choix des armes : ma querelle eſt trop bonne pour ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ÉCUYER.

A pied... à l'épée... au poignard.... juſqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

LA PALICE, *avec étonnement & indignation.*

A pied. . . . il veut profiter de la foibleſſe où le laiſſe encore une bleſſure douloureuſe, & la perte de ſon ſang !!

BAYARD.

Ma querelle eſt bonne . . . J'y conſens, à pied. . . il en mordra plutôt la pouſſière. . . . A ce ſoir.

(*l'Écuyer ſort.*)

SCENE XIII.

LA PALICE, MADAME DE RENDAN, BAYARD.

MADAME DE RENDAN, *pleurant.*

OU m'a conduite une fauſſe démarche ? quel abyme s'eſt ouvert ſous mes pas !

LA PALICE, *à Madame de Rendan.*

Vous ſemblez craindre. . . (*montrant Bayard.*) Celui qui devant le Môle de Gayette, ſoutint ſeul, ſur un pont, l'effort d'une armée entière, doit-il inſpirer le moindre doute, quand il n'a qu'un ſeul homme à combattre ? (*à Bayard.*) Mon ami, je cours trouver le Roi, l'informer de ce Cartel, & le ſupplier pour vous d'être témoin du combat. . . Vous y ſoutiendrez le reſpect que l'on doit aux Dames. . . . C'eſt la

Digitized by Google

cauſe de tous les François. . . Adieu, Madame. . . Oubliez la Palice... mais ſouvenez-vous de l'ami de Bayard.

(*Il ſort.*)

SCENE XIV.

MADAME DE RENDAN, BAYARD.

MADAME DE RENDAN.

C'EST pour moi que vous allez combattre !. . . Pourquoi vous ai-je connu ? . . . Ah ! malheureuſe !

BAYARD.

Ainſi, vous m'imputez le crime que je vais chercher à punir... toujours maîtriſée par le monde, par l'opinion...

MADAME DE RENDAN, *avec abandon.*

Ah ! vous m'avez forcée de ſurmonter les craintes qu'ils m'inſpiroient. . . Le monde, les jugemens ne ſont plus rien pour moi. . . je ne vois plus ſur la terre. . . .

BAYARD, *vivement.*

Achevez.

MADAME DE RENDAN, *avec la plus grande chaleur.*

Un lâche veut tirer avantage de votre ſituation ; il ne ſe confie point en ſa vaillance ; il n'a d'autre eſpoir que dans votre foibleſſe, ſuite fatale des maux qui vous ont accablés.

BAYARD, *avec énergie.*

Ce n'eſt point au cœur que les ennemis m'ont bleſſé. . . d'ailleurs, s'il eſt arrivé, le moment qui doit finir mes jours. . .

MADAME DE RENDAN.

Ah ! mon ami, défendez-les : il y va de ma vie ; défendez-les.

BAYARD.

Eſt-ce l'amour qui me l'ordonne ?

MADAME DE RENDAN.

Combattez puiſque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, & conſervez-moi le ſeul mortel qui pouvoit triompher de mes réſolutions.

BAYARD, *ſe jetant à ſes pieds.*

O ma bien-aimée, recevez le ſerment que je fais de ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de penſées, de volonté, d'exiſtence que la vôtre, de vous conſacrer tous mes ſentimens, & d'emporter au tombeau ce pur amour que

Digitized by Google

je nourrissois sans espoir, & qui fera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

MADAME DE RENDAN, *l'embrassant.*

O mon cher Bayard, je le reçois, & mon cœur répète tout ce que le vôtre vient de dicter.

BAYARD, *avec transport.*

Ah! que l'amour heureux a de pouvoir sur notre existence! N'appréhendez plus ma foiblesse. . . ce bras reprend sa force, mon ame recouvre sa vigueur & son énergie. . . Je vais combattre & triompher. . . mais après l'éclat que va faire cette aventure. . . je vous dois, je dois à moi-même de fixer, d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous. (*Il va à la table & écrit en prononçant tout haut.*)

» O mon Dieu, consacre la promesse que je te fais de » n'avoir jamais d'autre épouse que Madame de Rendan, à » qui je jure, devant toi, respect, amour & fidélité, jus- » qu'à mon dernier soupir. (*Il signe & prête la plume à Madame de Rendan.*)

MME DE RENDAN, *écrit sur le même papier & prononce tout haut.*

» O toi qui reçus mes premiers sermens, qui fus l'objet de » mes premières tendresses; si ton ame voit avec intérêt celle » qui fut ici-bas ton épouse, regarde du haut des Cieux » quel est celui qui te remplace dans mon cœur; lui seul » m'a rappelé ton image, lui seul possède les vertus que » j'adorois en toi. . . je te cherchois & te retrouve en lui. » Punissez-moi, grand Dieu! si je manque au serment que » vous fais mon ami, mon amant, mon respectable époux.

(*Elle signe.*)

BAYARD, *prenant le papier & le baisant. Il le donne ensuite à Madame de Rendan, qui le met dans son sein.*

Jour heureux! jour de gloire & de félicité! je n'espérois pas te voir naître!

MME DE RENDAN, *voulant retenir ses larmes.*

Hélas! il va finir!

BAYARD.

Il renaîtra. Adieu, puisqu'il le faut. . . . (*avec enthousiasme.*) Mais. . . O ma bien-aimée! que je puisse opposer à mon adversaire une arme plus puissante que mon épée. . . . un gage de l'amour. . . . quoi que ce soit enfin qui ait touché votre personne, & je suis invincible.

MME DE RENDAN, *arrachant son voile & le donnant à Bayard.*

Voilà votre écharpe; sa couleur triste & lugubre vous peindra l'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous

Digitized by Google

livrez pour moi. (*elle va chercher dans la cassette son portrait & le lui donne.*) Et voilà mon portrait qui vous servira d'Égide; puisse-t-il vous rappeler, que ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, *transporté de joie & regardant le portrait.* C'est elle. . . . C'est mon épouse.... Elle vit, elle respire dans ce portrait.... Noble, belle, touchante image! là . . . contre mon cœur. . . (*avec une énergie terrible.*) Sotomayor est mort.

(*Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, & se séparent.*)

(*Il sort.*)

SCENE XV.

MADAME DE RENDAN, *seule.*

On a vu sur la fin de la Scène précédente, Arthur dans le jardin parlant à l'Ecuyer de Sotomayor; on l'a vu guetter l'instant de la sortie de Bayard; quand il le voit partir il fait un mouvement de joie, & disparoît aux yeux du public.

MADAME DE RENDAN, *abymée de douleur, tombe dans un fauteuil; après un instant de silence elle dit:*

Il est parti! ah! Dieu! & peut-être je ne le verrai plus... combat affreux, horrible incertitude. . . (*se levant.*) Isolite, Arthur.... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témoins. Ah! Dieu! . . J'apprendrai d'eux... je saurai s'il faut vivre ou mourir... Isolite . . . . Arthur... On ne m'entend point. (*elle aperçoit Arthur dans le jardin, & va au-devant de lui*) Le voilà... (*Arthur affecte de ne pas l'entendre & de s'éloigner.*) Arthur, arrêtez-vous.... écoutez-moi . . . (*elle sort & suit Arthur: on cesse de la voir.*)

SCENE XVI.

ISOLITE, *seule regardant de tous côtés.*

QUE désire Madame?... Eh! mais, il n'y a personne ici... Voilà qui est singulier... aurois-je mal entendu?... je crois cependant ne m'être pas trompée... Oui certainement... on appeloit... c'étoit ma maîtresse... où donc est-elle?

MME DE RENDAN, *qu'on ne voit pas & qui crie avec force.* Au secours... au secours.

ISOLITE.

Qu'est-ce que j'entends?

Digitized by Google

MADAME DE RENDAN.

Bayard, Bayard, à mon secours.

ISOLITE, *volant vers le jardin.*

Dieu !... c'est la voix de ma maîtresse !...

AMBROISE, *accourant.*

Des ravisseurs !... Madame... On l'enlève !

ISOLITE.

Ah ! Dieu !... courons, volons...

ARTHUR, *accourant, l'air très-affairé, & arrêtant Ambroise & Isolite.*

Ah ! mes amis, secondez-moi... quel malheur.. qui l'auroit prévu ? tout est perdu... Madame, ah ! Ciel ! venez... courons... Eh ! non, non... C'est par ici, par ici. (*indiquant le chemin opposé par lequel on a vu sortir Madame de Rendan.*) (*à part.*) allons avertir Sotomayor que tout a réussi.

Fin du troisième Acte.

ACTE QUATRIEME.

» LE théâtre représente un Carrousel, ou place considérable environnée d'échafauds, sur lesquels est placée une » foule de peuple ; ils sont décorés de bannières, de banderolles & d'écussons ».

» François I. est assis sur un Pavillon élevé, auquel on » arrive par des gradins recouverts d'un tapis semé de fleurs » de lys, ainsi que la tenture du Pavillon. Il a, près de lui, » Louise de Savoie, Duchesse d'Angoulême sa mère, & » Marguerite sa sœur, toutes deux magnifiquement parées : » plusieurs Dames & Seigneurs de sa Cour ».

» A la droite du Roi est une estrade moins exhaussée, sur » laquelle on voit les juges du camp ; des valets ou sergens » sont répandus autour de la Lice dont la barrière est fermée ».

» Au lever du rideau tout est dans un profond silence. Il » est interrompu par le bruit des fanfares, & d'une marche » militaire qui annonce l'arrivée de la Reine, qui entre dans » la Lice, avec sa suite ».

» Ensuite une autre marche qui annonce l'arrivée du » Roi, qui entre également dans la Lice ».

» Une troisième marche annonce l'arrivée de Soto mayor »

Digitized by Google

» Quatre Ecuyers d'honneur entrent par l'aile gauche » du théâtre, font le tour de la Lice, & viennent se pla- » cer près de l'estrade des Juges, l'un tient la bannière de » Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil avec » ces mots : *Rien ne m'étonne.* L'autre son épée d'honneur, » le troisième le manteau d'honneur, & le quatrième deux » épées & deux poignards en croix.

» Une quatrième marche succède qui annonce le Chevalier » Bayard, ayant à ses côtés la Palice, & derrière lui MM. » d'Oreze, d'Imbercourt, de Fontrailles, & le Baron de » Béarn. Ils se rangent entre l'estrade des Juges & la tente » où est le Roi. » (*La marche cesse, les trompettes sonnent.*)

SOTOMAYOR, *s'approchant du pavillon royal ou de la tente du Roi.*

Sire, je viens supplier Votre Majesté de m'octroyer la grace de combattre à outrance ce Chevalier déloyal. Il m'a insulté dans mon honneur, il a osé me diffamer aux yeux des plus braves guerriers de votre Royaume. Sa mort seule peut effacer l'opprobre dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Souffrez donc, Sire, que l'épée, ou le poignard, le fassent dédire de ses mensonges, de son audace, & que mon bras éteigne dans son sang le souvenir de mon injure. (*il jette au pied du trône le gage du combat.*)

(*Les trompettes sonnent.*)

BAYARD.

Sire, outrager un sexe sans défense est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai dit est vrai. Je le soutiendrai aux yeux des hommes, & à la face du Ciel. Permettez que je relève le gage du combat. (*Les trompettes sonnent.*)

FRANÇOIS I.

Les lois sacrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang que nous jurons de verser pour les défendre, tout m'autorise à vous permettre le combat.

BAYARD, *releve le gage du combat.*

(*Les trompettes sonnent.*)

SOTOMAYOR.

Sotomayor n'a besoin que de son courage, Sire ; il lui suffit pour la victoire.

BAYARD.

Sire, j'ai pour moi l'équité, votre présence, & mon épée... Que Dieu nous juge. (*Les trompettes sonnent.*)

Les Juges du Camp envoient par des sergens à Bayard & Sotomayor leurs épées & leurs poignards.

Digitized by Google

FRANÇOIS I. *parle bas à un Seigneur placé près de lui. Ce Gentilhomme descend, & va parler au Hérault d'Armes.*

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi : que ni parole, ni geste, ni le moindre signe ne trouble les combattans.

(*Les trompettes sonnent.*)

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi : respect & silence.

(*Les trompettes sonnent. Silence général.*)

Les Champions se recueillent dans un profond silence, & embrassent leurs parrains.

LE MARÉCHAL DE CAMP, *jette son gant dans la lice & dit :* Laissez-les aller.

On voit arriver l'Écuyer de Sotomayor ; il arrive près de son maître, l'embrasse, & lui dit mystérieusement :

Tout a réussi, elle est entre nos mains.

SOTOMAYOR.

Quoi qu'il arrive, ne la laissez pas échapper ; vainqueur, je suis heureux . . . Mort . . je serai vengé.

Les barrières s'ouvrent, les combattans y entrent, tout se tait, & le combat commence. Bayard est terrassé, & Sotomayor lui arrache l'écharpe qu'il s'est fait du voile de Madame de Rendan.

BAYARD.

Cet avantage & la trahison ne te serviront pas. (*il baise le portrait de Mme de Rendan.*) Voici ma force & mon soutien.

SOTOMAYOR.

Meurs, meurs.

BAYARD, *se relève, terrasse à son tour Sotomayor & lui dit :* Confesse-toi vaincu, & je te donne la vie.

SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu !

BAYARD, *lui plongeant le poignard dans le sein.*

Tu m'y forces . . . Péris.

Une foule de peuple se précipite sur un des côtés du théâtre, vers le trône du Roi, au milieu de cette foule paroît Madame de Rendan, pâle, échevelée, défigurée ; elle tombe à genoux aux pieds du trône.

FRANÇOIS I.

Dieu . . . . Qu'est-ce que je vois ?

IMBERCOURT ET MADAME DE RENDAN, *ensemble.*

Sire, Sire, justice, vengeance . . . .

Digitized by Google

BAYARD.

Madame de Rendan !

MADAME DE RENDAN.

Des lâches... Des raviſſeurs ſe ſont introduits dans ma maiſon . . ils ont oſé m'entraîner . . . Imbercourt . . . Ses amis . . . mon courage . . . m'ont arrachés aux mains des ſcélérats . . .

IMBERCOURT.

Sotomayor eſt le coupable.

FRANÇOIS I. *avec étonnement & indignation.*

Sotomayor !

BAYARD.

Sotomayor ! . . . le voilà & vous êtes vengée. (*Quatre ſoldats enlèvent le corps de Sotomayor.*)

MADAME DE RENDAN.

C'eſt à vous que je dois tout !

BAYARD.

Je ſuis François . . . Dieu, l'honneur & les Dames ; voilà notre cri . . Cher Imbercourt . . . (*à la Palice.*) Ah ! mon ami !

L'Orcheſtre exécute un grand morceau de muſique, pendant que le peuple & les ſoldats entourent & enlèvent Bayard.

FRANÇOIS I.

Sotomayor a reçu le prix de ſon crime : mais permettez-moi, Madame, de vous faire un léger reproche : quand vous vous cachez à tout l'univers, Sotomayor a pu ſavoir, comme nous, qu'il exiſte un mortel heureux . . .

MADAME DE RENDAN.

On le ſait . . . Voilà ma juſtification, & les motifs de ma conduite . . . Daignez lire & jugez-moi . . Ce n'eſt pas certainement ſur l'épouſe de Bayard que votre Majeſté peut former des doutes offenſans.

FRANÇOIS I.

Non, Madame, non : foi de Gentilhomme ; honneur vous ſoit rendu, on m'a trompé. Je vais tout réparer : mais, Madame, eſt-ce au Roi, eſt-ce à votre ami que vous avez confié ce myſtère ? eſt-ce un ſecret que je dois garder, ou m'eſt-il permis de le répandre ?

MADAME DE RENDAN.

Vous venez, Sire, de me convaincre qu'il ne peut être trop divulgué.

Digitized by Google

On entend une marche militaire, exécutée par la muſique qui précède la marche, dans laquelle Bayard eſt porté en triomphe : on voit Bayard tenant le voile de Madame de Rendan à ſa main. Le Roi remonte ſur ſon trône, & Madame de Rendan ſe place ſur les marches ; la muſique ceſſe lorſque Bayard a baiſé la main de la Reine.

FRANÇOIS I.

Embraſſe-moi . . . viens, tu as fait le devoir d'un bon François, d'un brave & loyal Chevalier ; tu as ſoutenu la cauſe d'un ſexe aimable & ſans défenſe. . . Tu as combattu pour la beauté outragée... Foi de Gentilhomme, j'aurois voulu être à ta place.

BAYARD.

Ah ! Sire, vous auriez dû à ce que vous valez, ce que je ne dois qu'à mon bonheur.

FRANÇOIS I.

Ne dites point cela, Bayard ; voilà un papier qui prouve le contraire... Meſſieurs, je vous préſente la femme du Chevalier Bayard, mon ami, le vôtre, & l'un de mes meilleurs ſerviteurs.

BONNIVET.

Sa femme !

LA PALICE.

Oui, mon cher Amiral, ſa femme.

BONNIVET.

Vous le ſaviez ?

LA PALICE.

Je m'en doutois.

BAYARD.

Quoi ! Madame, vous avez daigné publier....

MADAME DE RENDAN.

Oui, Chevalier, tout m'a démontré la fauſſeté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir ... on doit y trouver trop de gloire pour n'en pas jouir aux yeux de tout le monde.

BAYARD.

O ma bien-aimée ! (*à la Palice.*) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure & complette, dis-moi qu'elle n'afflige point ton cœur.

LA PALICE.

Va, je ne mériterois ni ton amitié, ni l'eſtime de ta femme, ſi je ne ſavois pas être heureux du bonheur de mon ami.

Digitized by Google

FRANÇOIS I.

Venez, belle Rendan ; viens, mon cher Bayard : c'eſt moi qui prétends vous unir... Je t'accorde, mon Brave, quelques mois pour l'amour, & nous irons après nous informer en Italie, s'il y reſte encore des lauriers. Toi, qui ſais ſi bien en cueillir, tu guideras nos pas. En ſuivant ton exemple, la moiſſon ne peut qu'être bonne.

L'Orcheſtre & la muſique militaire donnent enſemble.

Fin du quatrième & dernier Acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

CHRISTOPHE LE ROND,

COMÉDIE

EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY. Louis Archambault, Callet

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *le 2 Janvier* 1782.

A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXII.

Digitized by Google

PRÉFACE.

AH ! de la Morale ! a-t-on dit la première fois que l'on a entendu cette Piece ! Ah ! la belle idée ! & sur tout comme c'est bien placé !.... *Sur un Théâtre de Foire ! AUX VARIÉTÉS !* Et pourquoi pas ? Messieurs, justifions notre Titre : Un PEU DE TOUT. N'avons-nous pas donné jadis de *la Janoterie ?* C'étoit trop bas, alors ; trop trivial, disoit-on. La Critique est si subtile ! si éveillée ! Rien ne lui échappe.. Tout en y venant, tout en s'y disputant les places, on crioit HARO sur l'Auteur & sur l'Ouvrage.... On y vient encore, & l'on y crie encore de même. Or, pour faire diversion ; pour contenter ces Difficiles, on a imaginé un autre genre. Eh bien ! a-t-on désarmé la Critique ? A-t-on appaisé la Malignité ? Non. Le premier ton étoit trop bas, le second, dit-on, est trop relevé... Une chose me console. Dans ma premiere Piece, j'ai écrit pour les Gens gais... Il y en avoit beaucoup. Dans ma seconde, j'ai écrit pour les Gens honnêtes ; il n'y en a pas moins : & ces deux classes estimables me dédommagent des criailleries de la troisième, c'est-à-dire, la SATYRIQUE, qui sûrement n'est pas la moindre, mais qui heureusement n'est pas la plus considérable, ou du moins, la plus considérée.

Digitized by Google

En donnant au Public CHRISTOPHE LE ROND, j'ai été flatté & échauffé par l'idée de mettre au Théâtre un Caractere qui n'y étoit pas encore traité, & qui manquoit aux réflexions, aux obſervations des bons cœurs, des Gens droits. Ils pourront ſentir en eux-mêmes une extenſion plus grande, que je n'ai pu donner à mon Perſonnage. Ils en jouiront intérieurement, en me plaignant de n'avoir pas eu mes coudées franches, & d'avoir été obligé de reſſerrer en un court eſpace & dans des bornes trop limitées, un ſujet qui pouvoit donner matiere à une Piece plus conſéquente, tant pour les mœurs que pour nos plaiſirs.

Si les Envieux (il y en a preſque toujours) continuent à m'attaquer, je me conſolerai des efforts qu'ils feront pour me détruire, en penſant que je n'en ſuis l'objet, que je ne ſuis en but à leurs attaques, que pour avoir eſſayé de peindre, même d'après mon cœur, un être raiſonnable auquel tout honnête homme devroit être flatté de reſſembler.

Comme on ne ſe corrige, comme on ne ſe refont pas ſi vîte, les Méchans continueront, ſans doute, toujours à mordre... Eh bien CHRISTOPHE LE ROND, de même, s'en tiendra toujours à dire: QU'EST-CE QUE CELA ME FAIT?

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE LE ROND.	*M. Dorvigny.*
Madame LE ROND.	*Mlle. Le Prieur.*
M. DUMONT Pere, *Ami de Chriſtophe le Rond.*	*M. Dobigny.*
DUMONT Fils.	*M. Corſe.*
LUCAS, *Jardinier.*	*M. Beaulieu.*
CLAUDINE, *Servante de Madame le Rond.*	*Mlle. Deſtrées.*
UN DOMESTIQUE.	

La Scène eſt à la Campagne de Chriſtophe le Rond.

Digitized by Google

CHRISTOPHE LE ROND, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

Madame LEROND, DUMONT pere.

M. DUMONT.

COMMENT, Madame le Rond, vous avez le cœur de refuſer votre conſentement à un mariage qui feroit le bonheur de nos deux familles.

Madame LEROND.

J'en ſuis fâchée, Monſieur ; mais cette affaire ne peut avoir lieu.

M. DUMONT.

Comment ! Madame, ne peut avoir lieu Mais ſongez donc que j'ai la parole de Monſieur votre époux, que je ſuis ſon ami & le vôtre depuis vingt ans, & que ſûrement il ſera piqué de ſavoir que votre refus ait fait manquer une affaire qui lui tient au cœur auſſi fort qu'à moi.

Madame LEROND.

Lui ! prendre une affaire à cœur ! Lui ! être

Digitized by Google

très-piqué ! Ah ! Monsieur, pour un ami de vingt ans, vous connoissez bien peu son caractere ! Vous devriez savoir que Monsieur Christophe le Rond, mon cher époux, est l'homme le plus insouciant de la nature, & sur-tout le plus difficile à fâcher.

M. DUMONT.

Je sais Madame, qu'il a un caractere excellent & très-doux, . . . mais je sais aussi qu'il est plein d'honneur, & que. . . .

Madame LE ROND.

Eh bien, Monsieur, puisque vous savez tant de choses, vous devriez savoir aussi que j'en fais tout ce que je veux ; qu'en fait de ménage, sur-tout, c'est moi seule qui le gouverne ; & qu'en général, vous qui connoissez les affaires, quand on en veut faire réussir une, il faut commencer par s'adresser à la femme.

M. DUMONT.

Madame, je ne savois pas suivant quelle coutume. . . .

Madame LE ROND.

Suivant celle de Paris, Monsieur ; c'est celle de toutes les femmes.

M. DUMONT.

Eh bien, pardon, Madame ; une autre fois je m'y conformerai.

Madame LE ROND.

Soit pour un autre fois ; mais pour celle-ci, il est trop tard.

M. DUMONT.

Madame, je ne regarde pas cela comme vous ; & si doux que soit votre mari, je suis persuadé que cette nouvelle-là va pourtant l'irriter contre vous. . . . je crains même de la lui annoncer.

Madame LE ROND.

Non, ne craignez rien : ne vous gênez pas. Peignez-lui mon refus avec les couleurs les plus noires, & je vous garantis encore la plus belle tranquillité de sa part.

Digitized by Google

M. DUMONT.

J'ai peine à le croire ; j'ai vécu avec lui, Madame.

Madame LE ROND.

Mais, pas ſi intimément que moi, j'eſpere. Ainſi, croyez que je le connois mieux que vous.

M. DUMONT.

Oh ! je dis, Madame....

Madame LE ROND.

Comment ! mais il me paroît que vous en doutez.

M. DUMONT.

Peut-être bien....

Madame LE ROND.

Oh ! celui-là me pique, par exemple.... Eh bien ! Monſieur, faiſons enſemble un petit pari... là, une eſpece d'arrangement à l'amiable.

M. DUMONT.

De tout mon cœur ; qu'eſt-ce que c'eſt ?

Madame LE ROND.

Eſſayez à fâcher aujourd'hui Monſieur Chriſtophe le Rond. Je vous donne juſqu'à demain pour cela. Si vous en venez à bout, ſi vous pouvez le faire mettre véritablement en colere, d'ici à ce terme-là, je conſens au mariage que vous déſirez... Si, au contraire, votre tentative eſt inutile, vous vous retirerez de vous-même, & vous ne reviendrez plus à la charge.

M. DUMONT.

Cela eſt trop juſte, Madame. J'accepte avec joie la propoſition, mais à condition que vous me donnerez carte blanche ſur le choix des moyens que j'emploierai.

Madame LE ROND.

Faites tout ce que vous voudrez ; battons-nous de bonne guerre.

M. DUMONT.

Eh bien ! Madame, voilà qui eſt dit. Quelque répugnance que je ſente à cauſer à un ami, même

Digitized by Google

un chagrin imaginaire, comme le bonheur de mon fils dépend de cette épreuve, je vous garantis, avant une heure, votre mari dans une colere, ... dans une fureur !... Oh ! tenez-vous bien.

Madame LE ROND.

Allez, allez, Monsieur, il ne sera pas si furieux que je ne lui tienne bien tête ; & pour preuve que votre menace ne m'effraie pas, c'est que je vous engage à venir signer notre accord.

M. DUMONT.

Très-volontiers, Madame. Oh ! je vous assure que je n'aurai jamais signé d'acte avec plus de plaisir que celui-là. (*Ils entrent ensemble dans l'appartement de Madame le Rond.*)

SCENE II.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

SAIS-TU ben, Lucas, que je sommes ridicules aussi, nous, & que je nous plaignons de ce qui rendroit les aut' bian aisés

LUCAS.

T'as biau dire, morgué, c'est chagrénant ça ! Un homme qui ne se fâche jamais ! Faites-y bian, faites-y mal, y ne gronde pas, il est toujours content. Eh ventergué, gny a pus de plaisir à bian faire. On se gâte avec un Maître comme ça.

CLAUDINE.

C'est vrai que c'est une singuyiere condition que j'avons-là, mais que veux-tu, elle n'en est peut-être pas pus mauvaise pour ça.

LUCAS.

T'as raison ; mais morgué, il gny a eune chose qui me chagrene, c'est que not' mariage traîne furieusement.

CLAUDINE.

Dame ! écoute donc, Lucas ; je nous marierions ben, mais je ne sommes pas assez riches, & si j'allons mettre rien avec rien ensemble... LUCAS.

Digitized by Google

LUCAS.

Eh ben ! il en vienra toujours quéque choſe. Va, crois-moi finiſſons-en.

CLAUDINE.

Mais, comment ! tu ne peux pas attendre quéques jours. Le fils de Monſieur Dumont doit épouſer not' jeune Maîtreſſe, c'eſt moi qui l'y ai parlé pour lui pendant toutes leurs amours, & y m'a promis que le jour de leurs nôces ſeroient auſſi ſt'là des not' s & qu'il en feroit tous les frais.

LUCAS.

Ah ben oui ! En ce cas là j'avons le temps d'avoir les dents longues.

CLAUDINE.

Pourquoi donc ça ?

LUCAS.

Parce que j'avons entendu, pas pus tard qu'hier, Mᵉ. le Rond qui diviſoit avec l'Intendant du Chaquiau, qui ly propoſoit de marier ſa fille à l'encontre de ſon fils qui eſt le propre fillot du Seigneur du Village... Ça ly a fait ouvrir les oreilles. Not' Dame y a promis que ça ſeroit, qu'alle y détermineroit ſon mari, ou que la langue li gêleroit dans la bouche, & tu vois ben que quand eune femme fait ce ſerment-là, al' ne court pas riſque de perdre.

CLAUDINE.

Ah ! mon pauvre Lucas, comment ferons-nous donc ?

LUCAS.

Parguenne ! belle malice ! Je f'rons com' on fait. J'nous marierons de nous mêmes, & ça ira tout ſeul. De quoi eſt-ce que t'as peur ?

CLAUDINE.

Ce n'eſt pas la peur qui me retient.... c'n'eſt qu' la crainte de manquer.

SCENE III.

CLAUDINE, LUCAS, DUMONT pere, *ſerrant le papier qu'il vient de ſigner chez Madame le Rond.*

M. DUMONT.

BONJOUR, mes enfans ; je ſuis bien aiſe de vous voir là. J'ai beſoin de vous.

Digitized by Google

LUCAS.

Ah ventergué, je pouvons donc nous entr'aider, car j'avons itou beſoin de vous.

CLAUDINE.

Ah! dame, oui, Monſieur Dumont; y ne tient qu'à vous d'nous donner un bon coup de main.

M. DUMONT.

Eh bien! je ne m'y refuſe pas; mais commencez par me ſervir, & je vous promets de vous obliger.

LUCAS.

Allons morguenne! Claudine v'là qu'eſt dit; l'un portant l'autre ça ira. Formons eune clique offenſible envers & contre tous. Expliquez-nous vot' affaire, & j'vous mettrons la nôt' au clair.

M. DUMONT.

D'abord, dites-moi un peu: vous qui voyez votre Maître dans le particulier, croyez-vous qu'il ſoit un homme facile à fâcher? à mettre en colere?

CLAUDINE.

Lui! en colere! Ah, pardine! faites-nous donc voir ce miraque-là. Oui, Monſieur, queuque choſe qu'on li diſe ou qu'on li faſſe, y ne s'affecte de rian. Et quand y vous a répondu *Queuque ça me fait?* car c'eſt là ſon tic favori, il eſt content, tout eſt dit, & y ne penſe pus à rian.

M. DUMONT, *à part.*

Ahi! ahi! mon pari tourne mal.

LUCAS.

Mais vous qui êtes ſon ami, vous devez ſavoir ça: pourquoi que vous nous le demandez?

M. DUMONT.

Je l'ai toujours connu comme vous me le dépeignez là; mais quelquefois on ſe contraint dans la ſociété, & on ne ſe laiſſe voir que par le bon côté; au lieu que dans ſon ménage, on ſe montre au juſte tel qu'on eſt.

CLAUDINE.

Oh ben! Monſieur peut ſe montrer comme il veut; il n'y a rian à perdre, y n'a pas de mauvais côté.

Digitized by Google

M. DUMONT.

C'eſt un bel éloge que vous en faites là. J'en ſuis charmé pour lui. Il eſt pourtant queſtion, mes amis, de le fâcher aujourd'hui. J'en ai fait le pari avec ſa femme; & mon bonheur & le vôtre dépendent du ſuccès de cette gageure.

LUCAS.

Eh bien! morgué, Monſieur, reprenez vot' enjeu; car j'avons perdu.

M. DUMONT.

Tu perds courage bien aiſément. Tu me donnerois mauvaiſe opinion....

CLAUDINE.

Eh oui! ſans doute, Lucas. Faut pas ſe retirer avant que d'eſſayer. Y ne s'agit que d'fair' un p'tit brin enrager un homme: ça n'eſt p'têt pas ſi impoſſible.

LUCAS.

Oui, j'crais que que tu y as aſſez de diſpoſitions: mais, accoute donc, c'eſt que je ne voudrois pas que t'en prenne l'accoutumance.

CLAUDINE.

Bah! laiſſe faire, Lucas, c'ne'ſt qu'un eſſai.

LUCAS.

Oui, mais c'eſt dangereux à vous aute' femmes. Les eſſais dans ce genre-là devenont bian-tôt des habitudes.

M. DUMONT.

Ne crains rien, Lucas. Je vous récompenſerai bien. Venez avec moi: je vais vous mettre au fait de ce que vous devez faire, & du plan que j'ai formé pour eſſayer à faire ſortir mon ami de ſon caractere. Si nous pouvons y réuſſir, la nôce de mon fils ſe fera demain, & je vous renouvelle ſa promeſſe. Je vous marie tous deux, & je doublerai votre dot.

CLAUDINE.

Eh bian, Lucas! comment te ſens-tu?

Digitized by Google

LUCAS.

Eh mais ! v'là que ça reviant. Allons, morguenne, vous me reboutez le cœur au ventre. Ne t'y épargne pas, Claudine ; je te lâche la bride ſur le col. S'il eſt dit que les femmes tourmentent les hommes jamais alles n'en auront fait enrager un pour un auſſi bon motif.

CLAUDINE.

Écoutez, M. Dumont ; j'entends not' maître qui viant par ici... Comme de façon ou d'autre je voulons nous marier demain, Lucas & moi, j'allons d'abord tâcher de l'y parler un tantinet de nos affaires, & pis je vous rejoindrons, & vous nous expliquerez tout ça au pus juſte.

M. DUMONT.

Faites, mes amis ; je vous attendrai auprès du parc. (*Il s'en va. Les autres ſe retirent dans un coin des couliſſes.*)

SCENE IV.

CHRISTOPHE LE ROND, *ſeul, en robe-de-chambre.*

C'EST un plaiſir de ſe lever comme ça le matin pour reſpirer le frais ! Qu'elle heure eſt-il ? Diable ! déjà dix heures ! ma foi, c'eſt égal. J'ai bien dormi. Je comptois me lever plutôt, & faire quelques tours de jardin ; mais je me ſuis repoſé. Eh bien ! il n'y a rien de perdu. C'eſt un plaiſir pour un autre. Trop heureux quand on s'amuſe ! C'eſt toujours du tems bien employé. (*Ici Claudine & Lucas rentrent & écoutent les dernieres paroles de Chriſtophe le Rond.*) J'ai bien ri hier toujours ! C'eſt de bonnes gens que ces Payſans ! Comme ils m'ont diverti avec leurs contes, & comme j'ai bien ſoupé ! Je ne m'étonne pas ſi j'ai bien paſſé la nuit ! L'eſprit tranquille, de bonne nourriture & de la gaieté ! Voilà de quoi faire une bonne digeſtion.

Digitized by Google

SCENE V.

CHRISTOPHE LE ROND, CLAUDINE, LUCAS.

LE ROND.

AH ! vous voilà vous autres. Bon jour, mes enfans.

LUCAS.

Or donc not' Maître, je vous le ſouhaitons itou. Comment que ça vous en va-t'i ce matin ? Toujours content, pas vrai ?

LE ROND.

Ma foi, mon ami, je tâche à l'être. M'accommoder de tout, toujours rire & ne jamais me chagriner, voilà mon ſyſtême à moi ; je m'en trouve bien ; & la gaieté fait, je crois, le plus beau de mon revenu.

LUCAS.

C'eſt bian dit & bian fait : mais morguenne, c'eſt que ſte graine-là ne pouſſe pas dans tous les terrains. V's'êtes bian heureux d'en avoir un fond comme ça cheux vous.

LE ROND.

Eſt-ce que ça te manque à toi ? Je t'ai toujours vu en bonne diſpoſition pourtant. Et voilà Claudine qui me ſemble bien capable de te remettre en bon humeur.

CLAUDINE.

Ah ! Monſieu, c'n'eſt pas de c'côté-là q'ça peche J'y ſom' aſſez en himeur. Mais ce n'eſt pas tout que l'himeur, ça vous mêne queuque-fois pas ſi loin qu'on ne voudroit.

LE ROND.

Eh bien ! mais, où eſt-ce que tu voudrois donc aller ?

LUCAS.

Tenez morgué, Monſieu, j'n'avons rian de caché pour vous. C'eſt que voyais-vous, ſans

Digitized by Google

barguigner, je voudrions prendre le grand chemin des violons ; & dame, compernez-vous, ça vous même tout droit à la noce.

CLAUDINE.

Et pour faire jouer ces violons, y faut graiſſer l'archet.

LUCAS.

Ouidà.... Et j'n'avons pas de quoi payer la coulafane. V'là le fin mot.

LE ROND.

Eh bien, mes enfans, il ne faut pas que ce ſoit la colafane qui vous arrête. Je la payerai, moi, & vive la joie. Je me prie de la noce, & je ferai l'ouverture du bal avec la Mariée.

CLAUDINE.

Bian d'l'honneur pour nous, Monſieu : remercie donc, Lucas.

LUCAS.

Allons, morgué, ainſi ſoit ; à tous Seigneurs, tous honneurs. Si vous payais la danſe, il eſt ben juſte que vous ayais l'étrenne du violon.

LE ROND.

Ce n'eſt pas tout. Je me reſerve encore de lui faire un preſent de noces.

LUCAS.

Allons ventergué, de mieux en mieux : tout ce que vous ferez ſera bien fait, & j'allons travailler à ça, ſans perdre de tems..

CLAUDINE, *à part.*

Ah ! Lucas, j'avons pris là eune vilaine commiſſion tantôt. Queu dommage de vouloir faire enrager un brave homme comme ça.

LE ROND.

Heim ! qu'eſt-ce que tu dis ? Tu feras enrager ton homme ?

LUCAS.

Nenni, Monſieu, c'n'eſt pas ça qu'alle dit.

LE ROND.

Dame, Lucas, c'eſt toi que cela regarde.

LUCAS.

Oh ! je nous ſentons de courage de reſte pour la réduire.

Digitized by Google

LE ROND.

Allez, mes enfans, tâchez d'être heureux; c'eſt tout ce que je vous demande, & ne m'y épargnez pas.

CLAUDINE.

Ah ben! laiſſez faire, allez Monſieu; puiſque vous nous permettez de l'être, je ne vous y épargnerons pas non pus. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

CHRISTOPHE LE ROND, *ſeul.*

OH! elle n'a pas beſoin de répondre, la petite commere! Pourvu que ſon mari tienne autant qu'elle promet, je crois bien que cela n'ira pas mal.... Il faut que j'écrive un mot à mon ami Dumont. (*Il ſe met à table & il écrit.*)

SCENE VII.

Madame LE ROND, M. LE ROND.

Madame LE ROND, *au fond du Théâtre.*

IL voilà qui écrit. ... Je ne ſais pas ſi j'ai bien fait de parier. Ce n'eſt pas que la gageure m'inquiete; je répondrois bien du ſuccès.... Mais en général, le caractere des maris eſt ſi contrariant! Il eſt ſi rare d'en trouver un parfaitement bon, que le mien pourroit bien ſe démentir un inſtant pour me faire perdre. Pour être plus ſûre de mon fait, j'ai envie de l'eſſayer un peu, & de voir juſqu'à quel point je dois compter ſur ſa patience.... C'eſt quelquefois bon à ſavoir.

LE ROND, *ſe leve.*

Voilà qui eſt fait, je vais l'envoyer.

Madame LE ROND.

Bon jour, Mon ami: vous n'êtes pas ſi matineux aujourd'hui qu'à votre ordinaire!

LE ROND.

C'eſt vrai, Madame le Rond; j'ai un peu ca-

Digitized by Google

liné ce matin, mais c'eſt pardonnable : vous ſavez que nous nous ſommes endormis fort tard. J'étois en train hier au ſoir.

Madame LE ROND.

Oui ! de conter des hiſtoires.

LE ROND.

Eh ! ma foi, d'en faire auſſi. Vous ſavez que quand je m'y mets, je m'en tire tout auſſi-bien qu'un autre.

Madame LE ROND.

Oui, oui, je ſais que vous aimez aſſez à rire.

LE ROND.

Mais c'eſt ce qu'il y a de mieux à faire. J'ai toujours ouï-dire qu'une once de gaieté purgeoit mieux que toutes les médecines du monde, & je ſuis exact à ce regime-là.

Madame LE ROND.

C'eſt fort bien fait à vous. Je ne viens pas diminuer votre joie, car j'ai de fort bonnes nouvelles à vous apprendre.

LE ROND.

Tant mieux ! Une bonne nouvelle n'étourdit pas un homme raiſonnable, mais elle lui donne le courage d'en ſupporter après dix autres mauvaiſes.

Madame LE ROND.

D'abord, je vous dirai que j'ai eu le bonheur de gagner un fort lot à la Loterie qu'on a tirée hier. J'en ai reçu un avis certain.

LE ROND.

Il n'y a pas de mal à ça.

Madame LE ROND.

Comment pas de mal ! Mais c'eſt au contraire un très-grand bien, & vous devriez vous en réjouir.

LE ROND.

Oh ! je dis ! Qu'eſt-ce que ça me fait ?

Madame LE ROND.

Bon voilà votre refrain ordinaire.

LE ROND.

Mais écoutez, ma femme : Quand on a le néceſſaire

ceſſaire comme nous l'avons, ſi en recevant un ſurcroit de bien, on étoit aſſez ſûr de ſoi, pour ne pas craindre qu'il vous portât à quelque ſottiſe, on auroit juſte ſujet de s'en réjouir ; mais je crains l'emploi du ſuperflu.

Madame LE ROND.

Oh, ne craignez rien, Monſieur, je vous débarraſſerai de cet emploi-là.

LE ROND.

Je m'en rapporte bien à vous, ma chere femme. Sur cet article-là, je crois que votre ſexe n'eſt jamais en peine.

Madame LE ROND.

Au ſurplus, j'ai encore quelque choſe de très-flatteur à vous apprendre. C'eſt que le Seigneur du Village arrive aujourd'hui, dans l'intention de vous propoſer le mariage de notre fille avec ſon filleul, & vous conviendrez que cette alliance-là doit vous intéreſſer beaucoup.

LE ROND.

Moi ! Pourquoi donc ſe paſſionner ? s'éblouir comme ça. Ma chere femme, je vous l'ai déjà dit : jamais l'ambition ne me fera manquer à l'amitié.

Madame. LE ROND.

Mais, un Seigneur !...

LE ROND.

Oh ! un Seigneur, c'eſt bientôt dit. Mais après tout, que Monſieur de la Carnadiere ſoit devenu le Seigneur de ce village-ci ou d'un autre encore, je ne l'en conſidere pas plus pour cela. Ce n'eſt toujours qu'un homme parvenu comme tant d'autres ; un peu plus riche, un peu plus qualifié que nous ; mais, qu'eſt-ce que cela me fait ? S'il a plus de dignités, il n'a peut-être pas plus d'honneur, & c'eſt par-là que je compte, moi.

Madame LE ROND.

Mais, mon cher ami, vous ne conſidérez pas auſſi que le jeune homme que l'on vous propoſe a tout à eſpérer. Le ſeigneur lui veut beaucoup de bien.

Digitized by Google

LE ROND.

En ce cas-là, voilà sa fortune faite, il n'a plus besoin de nous.

Madame LE ROND.

Vous pensez rire, mais, il est très-vrai que Monseigneur le protege

LE ROND.

C'est fort bon, Monseigneur le protege ! La belle avance ! Voilà bien la manie des Grands ! Protéger ! Et moi j'oblige ! & je crois qu'une bonne action vaut bien deux belles paroles.... De plus ma fille aime le jeune Dumont.

Madame LE ROND.

Oh ! Monsieur, je vous arrête là-dessus ; je ne consentirai jamais que ce mariage-là fasse manquer l'établissement avantageux que je vous propose.

LE ROND.

Parlons sans passion, ma chere femme.

Madame LE ROND.

Mais au bout de tout, Monsieur ; il est bien singulier que vous n'ayez pas plus de complaisance pour moi. Je croyois pourtant que lorsqu'une femme faisoit tant que d'aimer son mari...

LE ROND.

Elle lui faisoit beaucoup d'honneur, n'est-ce pas ?

Madame LE ROND.

Mais, Monsieur !...

LE ROND.

Eh bien ! ma femme, ne vous gênez pas. On sait bien qu'une femme a toujours une arriere pensée. Un peu d'humeur de plus ou de moins, cela ne tire pas à conséquence. Oh ! nous devons nous en permettre plus que cela. Un mari sans complaisance ! une femme sans caprices ! Eh, bon Dieu ! ce seroit un ménage manqué.

Madame LE ROND.

Fh ! Monsieur, vous êtes extraordinaire avec vos définitions ! Suivant vous, peut-être une femme est une ridicule....

Digitized by Google

LE ROND.

Non ; mais ſuivant vous, Madame, que doit-être un homme ?

Madame LE ROND.

Suivant moi, Monſieur ! Un homme doit-être délicat, reſpectueux, plein d'égards pour ſon épouſe, ne voir que par ſes yeux, n'entendre que par ſes oreilles, ne ſentir que par ſon cœur ; & n'avoir d'autres mouvémens enfin que ceux qu'elle veut bien lui communiquer.... Au ſurplus, Monſieur, interrogez toutes les femmes, elles ne vous parleront pas autrement.

LE ROND.

Je le crois bien : elles n'auront garde. Criez au feu, attaquez une femme, ou ſonnez le tocſin, l'allarme eſt générale.

Madame LE ROND.

Oh ! par exemple, Monſieur, c'eſt trop fort, quel ton prenez-vous donc là ? En vérité, cela vous ſied bien.

LE ROND.

Mais vous-même, ma femme, je ne vous reconnois pas. Comment ! vous étiez ſi douce auparavant !....

Madame LE ROND.

C'eſt juſtement pour cela, Monſieur, on ſe laſſe de tout ; puiſque ce caractere là ne me réuſſit pas, j'en veux changer.

LE ROND *plus gaiement.*

Eh ! ma chere femme, vous êtes ſi bien comme cela, vous ne pourriez que perdre au change.

Madame LE ROND *à part.*

Comme il eſt inſultant avec ſon ſang-froid. Je crois qu'il me pique réellement. (*Haut.*) Eh bien ! Monſieur, tant pis pour vous ! car je ſuis déterminée à en eſſayer d'un autre.

LE ROND, *toujours gai.*

Tout de bon ! eh bien, Madame, tant mieux ! Je vous le conſeille moi-même. Changement d'humeur varie, égaie la ſociété. Cela rendra notre

commerce plus piquant. On a besoin de cela après quinze ou vingt ans d'habitude : on court risque de s'ennuyer ; mais s'exciter ainsi, se brouiller de tems en tems, c'est une politique. Cela donne le plaisir du raccommodement, ... & dans ces momens-là, il y a toujours à gagner.

Madame LE ROND, *à part.*

Je crois à présent que je ne risque pas beaucoup sur mon pari ; mais poussons-le toujours (*Haut.*) En vérité, M., vous êtes bien maussade ! bien insupportable ?

LE ROND, *riant.*

Allons, courage ! criez, pestez, battez-moi même un peu, si vous voulez, cela ne sera pas mal ; mais du moins vous me promettez que nous nous raccommoderons ensuite : n'est-ce pas ?

Madame LE ROND, *à part.*

Il me désarme ! je n'ai pas la force de le pousser davantage. (*Haut.*) Allez, M., la plaisanterie vous sied mal. Nous reviendrons une autre fois là-dessus ; mais fâchez toujours que, lorsqu'on a le bonheur d'avoir une femme aussi douce & aussi tranquille que je le suis, on devroit la ménager davantage.

LE ROND, *étonné.*

Comment ! est-ce bien à moi que....

Madame LE ROND, *à part en s'en allant.*

J'en ai autant que j'en voulois.... Ma foi, il faudroit qu'une femme fût bien difficile pour ne pas s'accommoder d'un mari aussi doux que celui-là.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul.*

C'EST singulier ! elle n'est pas ordinairement comme cela ! mais qui n'a pas ses humeurs ! les esprits des femmes sont comme le tems, par-ci, par-là, quelques nuages, ... mais qu'est-ce que cela fait ? Un léger nuage n'empêche pas un beau jour. (*Tirant sa lettre.*) Envoyons chercher mon ami Dumont, le plaisir de le revoir me rendra toute ma gaieté. Hola, quelqu'un.

Digitized by Google

SCENE IX.

CHRISTOPHE LE ROND, DUMONT fils.

LE ROND.

AH! vous voilà, mon cher Dumont, je pensois à vous & à votre pere, j'allois vous envoyer chercher. Comment vous en va ? Le cœur toujours bien en joie ! c'est de votre âge.

DUMONT fils.

Hélas ! Monsieur, mon cœur, vous le connoissez ? la vive passion qui l'occupe n'y laisse plus de place à d'autres sentimens.

LE ROND.

Fi donc ! que dis-tu ? Tu parles d'amour comme un roman. Vas-tu nous renouveller ici les Amadis & les Cyrus ? Je t'avertis que cela ne prendra plus chez nos Belles. Eh ! morbleu, mon ami, amoureux & content, c'est synonyme ! L'amour, est dit-on, le Dieu des plaisirs, & tu nous en fais toi le Dieu des langueurs ! Tu nous gâteras notre beau sexe ; ou, pour mieux dire, tu te feras donner une audience de congé.

DUMONT fils.

Hélas ! Monsieur, je suis bien en train de la recevoir . . . Premiérement, je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir l'agrément de Madame votre épouse, & secondement, mon pere vient de perdre un procès considérable, & cette perte me force à renoncer au bonheur que j'avois osé desirer.

LE ROND.

Pour quoi donc ?

DUMONT fils.

Je suis ruiné, Monsieur, nos fortunes ne sont plus égales.

LE ROND.

Qu'est-ce que cela me fait ? Si tu deviens mon fils, tout mon bien n'est-il pas à toi ?

DUMONT fils.

Ah ! Monsieur, tant de félicité n'est pas faite

Digitized by Google

pour moi.... Ce qui me console au moins, par rapport à vous c'est qu'à la même audience où j'ai été condamné, j'ai eu la satisfaction d'entendre juger en votre faveur le procès que vous suiviez depuis si long-tems.

LE ROND.

Quoi ! j'ai gagné ce procès-là !

DUMONT fils.

Oui, Monsieur, & avec dépens.

LE ROND, *avec chaleur.*

Eh bien mon enfant, tu n'as rien perdu.

DUMONT fils.

Comment donc, Monsieur ?

LE ROND.

Oui, entre amis tout est commun, n'est-ce pas ? Eh bien ! tu as perdu un procès, j'en ai gagné un autre, partageons les deux événemens, & nous nous trouverons à deux de jeu.

DUMONT fils.

Ah, Monsieur, quel excès de générosité ! elle me confond plus qu'elle ne me rassure.

LE ROND.

Eh ! tais-toi donc, nigaud, tu es toujours dans les grands mots ! Vas-y donc comme moi à la bonne franquette. Quand j'offre, je dis : tiens, prends; quand je reçois, je dis : bien obligé. Dans les deux cas mon cœur fait tous les frais, & mon esprit ne s'alambique jamais dans la tournure des phrases..... Qu'est-ce que ce bruit-là ! ah ! je m'en doute. C'est le lot que ma femme à gagné.

DUMONT fils.

Comment, Monsieur, Madame a aussi gagné.

LE ROND.

Oui, à ce qu'elle dit.

DUMONT fils.

Eh bien, Monsieur ! vous le voyez, tous ces événemens heureux multipliés dans votre famille, me fait une loi de ne plus penser à votre alliance.

Digitized by Google

LE ROND.

Au contraire, tout cela te fait plus beau jeu. Plus ma fille devient riche, moins elle a besoin que tu le fois.

DUMONT fils.

Quels nobles sentimens ! ah ! Monsieur, que tout ce que je vois de vous me rendroit encore votre alliance plus chere. Quoi ! vous me regardez toujours des mêmes yeux au moment où vous voyez augmenter votre fortune par une riche succession, par le gain d'un procès, & par un lot considérable.

LE ROND.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ? Ma succession ne me flatte pas, elle me vient par la mort d'un parent que j'aimois ; je n'y vois pas la nouvelle d'un bonheur, mais l'annonce d'une disgrace.

DUMONT fils.

Mais votre procès....

LE ROND.

Mon procès..... eh bien ! je n'ai gagné que parce qu'un autre a perdu. Ce qui me réjouiroit fait couler les larmes d'un autre, ruine peut-être une famille entiere, & cela retient ma joie. Je suis naturellement gai ; mais je n'aime point à rire aux dépens d'autrui.

DUMONT fils.

Au moins la loterie....

LE ROND.

Oh ! oui ! un coup du sort ! il y a bien là de quoi s'énorgueillir, cela ne pourroit-il pas tomber au premier faquin comme à moi ? Parlez-moi du bien que j'ai gagné par mon travail. Jeune, j'ai servi le Roi. Dans l'âge mûr, j'ai travaillé pour mon compte. Dans mon premier état, j'ai acquis de la gloire, & de l'argent dans mon second. J'ai été doublement utile à l'Etat, & j'ai rempli ma tâche de bon citoyen. Voilà, mon ami, ce dont je suis fier. Voilà les succès qui me font honneur. J'es-

Digitized by Google

pere qu'un jour vous en pourrez dire autant, jeune homme. En attendant, allez raſſurer votre pere ſur la perte de ſon procès, & dites-lui que je ne lui pardonnerois pas, s'il pouvoit croire que cela influât ſur ma façon de penſer à votre égard.... Adieu, mon ami, va-t'en; vas le conſoler.

(*Dumont ſort.*)

SCENE X.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

Lucas entre tout agité.

LE ROND.

EH bien Lucas, qu'as-tu donc? Tu as l'air tout effaré.

LUCAS.

Ah jarnigoi! notre maître, c'n'eſt rien que mon air, c'eſt le vôte qui va être bien pus allongé tout-à-l'heure. Faut que vous ayez ben du guignon toujours

LE ROND.

Oh! oh! qu'y a-t-il donc de nouveau?

LUCAS.

Comment! ventergué! vous demandez ça auſſi tranquillement! Vous ne vous attriſtais pas déjà ſur ce que j'allons vous dire?

LE ROND.

Moi! m'attriſter! je ne m'en chagrinerai pas après, ce n'eſt pas pour m'en chagriner avant.

LUCAS, *à part.*

Queu fermeté. (*haut.*) Vous voyais ſtapendant ben à mon ton & à mon air que rien n'eſt plus triſte & plus déſeſpérant que ce que j'allons vous annoncer.

LE ROND.

Oui, je vois que tu prends tant que tu peux le ton pathétique, mais cela ne va pas à ta mine.

LUCAS.

C'eſt que ma mine ne ſait ce qu'alle fait; car, voyais-vous,

Digitized by Google

voyaiz-vous, pour un rien j'en pleururions, & morgué vous devriais en pleurer itou vous-même.

LE ROND.

Allons, allons, finis donc; raconte-moi ça tout bonnement. Ton chagrin me donne envie de rire.

LUCAS.

Eh ben! riez donc là. C'eſt votre Meûnier de ſtendroit ouſque vous avez tout plein de moulins à eau qui vient de venir. Y nous à dit que les rivieres s'étoient débordées, qu'all'avions démonté vos moulins, renvarſé vos maiſons, détruit vos plantations, emporté vos chevaux, vos beſtiaux & tout le bataclan.

LE ROND.

Ah! ça commence à devenir clair j'entends à préſent.

LUCAS.

Oui, ça prend une jolie figure.

LE ROND *avec intérêt.*

Eh! dis moi donc; y a-t-il eu malheureuſement quelques perſonnes de noyées?

LUCAS.

Non: gn'y a eu que les bêtes: les gens ſont ſauvés, tout le déſaſtre eſt pour vous.

LE ROND.

Ah! tant mieux! ſi le dommage eſt pour moi ſeul, du moins je ſuis en état de le ſupporter. Tu vois Lucas, qu'il y a toujours un bon côté à tous les événemens.

LUCAS.

Ouï, un beau chien de côté. Allez, allez, Monſieur, vous ne ſavez pas être riche, autant vaut'y ne pas avoir du bien, que de ne pas ſe plaindre quand on le perd.

LE ROND.

Il y a quelque choſe de plus ſûr encore, mon enfant, c'eſt que mieux vaudroit n'en pas avoir, ſi la perte d'une choſe auſſi frivole pouvoit faire perdre à un honnête homme ſa tranquillité & ſa raiſon.

Digitized by Google

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

AH ! Monsieur.

LE ROND.

Qu'y a-t-il encore ?

CLAUDINE.

Non, je ne m'en serois jamais douté ! comme les gens sont méchans !

LUCAS.

Ah ! c'est vrai ça c'est une peste.

LE ROND.

Eh bien ! où en veux-tu venir avec ce préambule

CLAUDINE.

Ah ! M. je n'ose pas vous le dire ! le croirois-tu, Lucas

LUCAS.

Moi ! non, c'est impossible.

LE ROND.

Mais tu n'en sais rien : laisse-la donc parler.

LUCAS.

C'est égal, allez, je ne le croyons pas.

CLAUDINE.

Une aussi bonne personne que celle de not' maître !

LUCAS.

Un cœur d'or comme le sien !

CLAUDINE.

Qui n'a jamais fait de mal à personne / . . .

LUCAS.

Qui n'a pas pu de fiel qu'un mouton ! . . .

LE ROND.

Mais, mes enfans, à quoi aboutira ce beau panégirique ?

CLAUDINE.

Eh ben ; Monsieur, des insolens ont médit de vous.

LE ROND.

Médit de moi.

Digitized by Google

LUCAS.

Ah ! c'eſt abominabe, ça.

CLAUDINE.

Ça crie vengeance.

LUCAS.

Ah ! ça me boute dans une colère.... Où ſont-ils ? .... Dans une fureur ! ... Allons, Monſieur, fâché-vous bien.

LE ROND.

Que je me fâche ! & contre qui ? Contre moi donc ? Médire de quelqu'un, c'eſt en dire un mal réel : or ſi j'ai donné ſujet d'en dire de moi, c'eſt moi qui eſt tort.

LUCAS.

Ah ! dame, c'eſt différent ! c'eſt vot'faute ; eh ben ! alors fâchez-vous contre vous même. Il faut toujours que vous vous fâchiez déja.

CLAUDINE.

Ah ! excuſez not' maître, c'eſt que je n'connoiſſon pas trop ben les termes. C'eſt calomié que j'on voulu dire.

LUCAS.

Ah ! diable. v'la qui devient ben pus ſérieux.... queuq'ça veut dire, Monſieur, calomié ?

LE ROND.

C'eſt accuſer les gens d'un mal qu'ils n'ont pas fait.

LUCAS.

Ah ! ſi donc ; ça n'eſt pas pardonnable celui là, c'eſt indeigne ! Je ſavais ben qu'il falloit que vous vous fâchiez. Allons, Monſieur, de la colère ici. Jurez com'un démon, prenez-moi des bâtons, des épées.... allez vous battre.... allez. Ah ! j'allons morgué faire à nous trois les diables à quatre.

LE ROND.

Pourquoi cela ?

LUCAS.

Parce qu'on vous a calomié.

LE ROND.

Eh bien qu'eſt-ce que ça me fait.

Digitized by Google

CLAUDINE.

Mais, M. on dit comme ça que c'eſt déshonorant.

LUCAS.

Oui, ce mal qu'on a dit de vous fera du tort.

LE ROND.

Eh ! pourquoi ? On en a dit de tant d'autres, & ſur leſquels il y en avoit tant à dire ! cela a-t-il influé en rien ſur leur fortune ? on eſt aujourd'hui d'une ſi belle indifférence ſur les qualités perſonnelles.

LUCAS.

Oh ! oh !

LE ROND.

Mais oui. Un tel, dit-on, eſt en colere, emporté, méchant ; eh bien ! le mépriſe-t-on ? au contraire, on lui fait politeſſe, parce qu'on le craint. Un autre eſt riche & gourmand ; on le viſite, parce qu'il a du bien. Celui-là eſt débauché, libertin ; on le hante par habitude. On voit le glorieux par air, le voluptueux pas goût ; on cede au Grand par baſſeſſe ; on impoſe au Petit par orgueil, & l'on s'unit au Frivole par ſympatie.

LUCAS.

V'là de biaux portraits qu'on nous fait-là ! Mais quoique ça, morgué, un honnête homme doit toujours en vouloir à ſti-là qui l'a dénigré.

CLAUDINE.

Oh dame oui ! Jarni ! je n'ſuis qu'une femme ; mais ſi queuq'z'un s'aviſoit de m'ôter tant ſeulement un cheveu de la tête, je li garderois de la rancune pour mille ans.

LE ROND.

Non, Claudine, crois-moi ; c'eſt mal vu ! Ce mal qu'on a dit de moi, ce coup de langue enfin, n'eſt qu'un mal imaginaire ; mais me charger du poids de la rancune, eh ! ce ſeroit un mal réel.

LUCAS, *à claudine.*

Faut renoncer à ta dot, va.

CLAUDINE.

Non, non ; j'ai ordre de pouſſer plus avant.

Digitized by Google

LUCAS.

Et bian, morgué ! ferme, appuie donc.

CLAUDINE.

C'eſt dommage, mon cher Maître, qu'avec ces biaux ſentimens-là vous ſoyez la victime....

LE ROND.

Point du tout. Tu vois bien que cela ne m'attriſte pas davantage. Me voilà tout auſſi diſpoſé que jamais à rire & à danſer à votre noce.

CLAUDINE.

Ah ! Monſieur, faut pus parler de ça ; vot' affaire eſt bian pus triſte que vous ne croyez.

LUCAS.

Par la jerni, je prévoyons quéque malheur.

CLAUDINE.

Imaginez-vous, mon cher Maître, que ces renégats-là ont manigancé tant de ſottiſes contre vous, qu'on a donné l'ordre de vous mettre en priſon, & j'ons eu vent qu'on alloit vous prendre.

LUCAS.

En priſon ! Ah ! jarnombille, ſauvons-nous, Monſieur ; décampons.

LE ROND.

Pourquoi donc ?

LUCAS.

Comment, ventergué ! voulez-vous qu'on vous mene en priſon ?

LE ROND.

Qu'eſt-ce que cela me fait ?

CLAUDINE.

Quoi, Monſieur ! ça ne vous fâche pas ?

LE ROND.

Point du tout.

LUCAS.

Vous n'êtes pas d'eune colere de chien ?

LE ROND.

Aucunement.

LUCAS.

Oh ! ma foi, vous êtes incurabe.

Digitized by Google

LE ROND.

Mais de quoi veux-tu que je me fâche? Pourquoi faut-il que je me sauve? Je ne me sens coupable de rien, moi, je suis tranquille. Tôt ou tard mon innocence paroîtra; j'en ressortirai avec honneur, & je rirai encore d'avoir confondu la malice.

LUCAS, *à part.*

Autant de trous que de chavilles..... Ma foi, Claudine, fâche-le si tu peux; moi, j'y renonce.

CLAUDINE.

Mais, Monsieur, quand ce n'seroit que l' désagrément d'être déplacé de chez soi, & conduit on ne sait pas où..... ben loin peut-être..... dans queuqu'Isle.... dans queuque donjon.

LUCAS.

Aux Antipodes p't-être.

LE ROND.

Eh bien! Je ne hais point de voyager; au contraire, le changement d'air ne me peut faire que du bien. Restez-ici vous autres, & ne parlez à personne. Je m'en vais m'habiller, & chercher le moment de prévenir ma femme. Je parie que cet événement va lui paroître bien singulier. (*Il fait quelques pas.*)

LUCAS.

Oui, elle va bien rire, je crais.

LE ROND, *revenant à eux.*

Cela vous fait bien voir, mes enfans, qu'il faut s'attendre à tout dans la vie, & que le seul moyen d'être toujours content, c'est de jouir du bien quand il se présente, sans s'affecter du mal quand il arrive. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LUCAS! c'est-y un homme ça?

Digitized by Google

LUCAS.

Ah ! morgué, ſi c'en eſt un, y ne me reſſembe gueres toujours. A ſa place, moi, j'aurions tout caſſé ; j'aurions crié, peſté ; & par deſſus le marché, j'aurions aſſommé les impertinens qui m'aurions apporté ces mauvaiſes nouvelles.

CLAUDINE.

J' ſom' donc ben heureuſe d' n'avoir pas eu affaire à quéq'z'un de ton acabi, deà !

SCENE XIII.

Les mêmes, DUMONT pere.

M. DUMONT.

EH bien, mes enfans, avons-nous gagné ?

LUCAS.

Ah ! mon cher Monſieur, vos écus de ſix francs ne valent plus que des pieces de ſix liards.

CLAUDINE.

Oui, Monſieur ; j'ons eu beau le pouſſer, l'exciter, pleurer, crier ; tout ça eſt inutile. C'eſt un rocher.

LUCAS.

Un marbre.

CLAUDINE.

Il eſt inébranlable.

LUCAS.

Il ſe moque de tout.

M. DUMONT.

Quoi ! cette inondation ! une riviere débordée !

LUCAS.

Il a avalé ça comme j'avalerions un verre d'eau.

M. DUMONT.

Mais la priſon....

CLAUDINE.

Y va là comme j'irions à la noce.

M. DUMONT.

C'eſt un ſingulier caractere.

LUCAS.

Je vous dis qu'on n'en fait pus comme ça ; mais

Digitized by Google

quoique je n'ayons pas réuſſi, vous nous devez toujours ben le paiement : car, morgué, j'ons ben ſué après lui.

M. DUMONT.

Ne nous déſeſpérons pas encore, mes amis : J'ai imaginé deux autres moyens que nous allons mettre en œuvre, & j'oſe croire qu'il ne tiendra pas contre ces deux dernieres attaques.

LUCAS.

Allons, morguenne, Monſieur, demenez-vous bien, & tâchez d'en venir à vot' honneur : car v'là Claudine & moi, que je ſommes preſſés d'en venir à la concluſion ; pas vrai, Claudine ?

M. DUMONT.

Oh bien ! nous ne tarderons pas. Lucas, te ſens-tu bien le courage de lui donner encore une fauſſe alarme ?

LUCAS.

Oh ! morgué, tant qui gny aura qu'à mentir, je n'y renoncerons pas.

M. DUMONT.

C'eſt au ſujet de ſa femme que je prétends l'inquiéter.

LUCAS.

Quoi ! Monſieur, ſa femme qu'il aime tant ! Ça li fera trop de peine.

M. DUMONT.

C'eſt juſtement pour ça ; il s'en fâchera plus vîte.

LUCAS.

Oui-dà ! ah ! j'entendons..... Eh bian ! laiſſez-nous faire ; piſque c'eſt comme ça, j'allons li pouſſer eune fiere botte de ce coup-ci.

M. DUMONT.

Toi, Claudine, viens avec moi ; la derniere épreuve roulera ſur ton compte, & je te ferai paroître quand il en ſera temps.

LUCAS.

Fort bian ; c'eſt-à-dire, que vous la réſervez pour le coup de grace. (*Dumont ſort avec Claudine.*)

(*Un Domeſtique apporte une table ſervie.*)

SCENE XIV.

Digitized by Google

SCENE XIV.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

LUCAS *seul.*

AH ! jarni, quèque c'eſt que ça ? V'là eun déjeûner qu'a bonne meine ! Oh ! c'eſt apparemment not' Maître qui croit toujours aller en priſon & qui veut ſe fortifier l'eſtomac avant de partir. Mais v'là deux verres ! Eſt-ce qui boiroit des deux mains ?

CHRISTOPHE LE ROND *entre habillé, avec ſon chapeau & ſa canne.*

Me voilà tout prêt, je n'ai plus qu'à parler un moment à ma femme. Ah ! Lucas ; va-t'en un peu dire à Madame le Rond qu'elle me faſſe l'amitié de ſe rendre ici.

LUCAS.

J'y vas, Monſieur. (*En marchant*) Mais morgué, v'là tout juſte eune occaſion pour entamer la manigance de Monſieur Dumont. (*Il revient.*) Ah ! Monſieur, j'irion ben la chercher, Madame le Rond ; mais il falloit vous preſſer pus que ça, je venons de la voir ſortir.

LE ROND.

Comment ! elle eſt ſortie !

LUCAS.

Oui, Monſieur ; alle vient de s'en aller tout-à-l'heure.... Et, ſans curioſité, quèque vous lui vouliez donc encore ?

LE ROND.

Je voulois avoir le plaiſir de déjeuner avec elle avant de partir.

LUCAS.

Déjeûner avec elle ! Ah ! queuqu'y ſait ? alle en a p't-ête de myeux que le vôte, des déjeûners.

LE ROND.

Comment ! des meilleurs.

Digitized by Google

LUCAS.

Eh oui ! de pus fin, de pus friand. Queuque fois eune femme eſt gourmande. Eh dame ! alle ne ſe contente pas toujours de l'ordinaire du ménage.

LE ROND.

Oh bien ! je m'en vas toujours boire à ſa ſanté.

LUCAS, *faiſant des mines & hauſſant les épaules.* Ce pauvre cher homme ! queux dommage !

LE ROND.

Allons, Lucas, je te la porte.

LUCAS, *de même.*

Bien obligé, Monſieur, & que grand bien vous faſſe !... Queux trahiſon pourtant. Y ne mérite pas ça.

LE ROND.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces condoléances-là ? Je t'ai déjà dit que j'allois en priſon de bon cœur : ne vas donc pas eſſayer de m'attendrir avec tes mines.

LUCAS.

Oh oui, mes mines ! C'eſt pas ſus votre priſon que j'en faiſons. C'eſt un bibus ça ; c'eſt ma foi, ben ſur une autre paires de manches ! mais motus. Ça vous chagrineroit trop ; j'aimons mieux m'en taire & retenir nos mines

LE ROND.

Ah ! tu piques ma curioſité. Eſt-ce qu'il y auroit encore du nouveau ?

LUCAS.

Non, non, allez, il n'y a rien. Je ne ſom' pas ſi mal aviſé que d'aller nous fourer comme ça martin-en tête. Car, morgué, ſi doux que vous ſoyez, ſi vous appreniez ſtelle-là, gn'y auroit pus de douceur qui tienne, gn'y auroit pus à dire : qu'euq ça me fait ? vous mettriez le feu à la maiſon.

Digitized by Google

LE ROND.

Peſte ! qu'elle fureur !

LUCAS.

Et vous jetteriez tout par les fenêtres après.

LE ROND.

Cela ſeroit curieux à voir.

LUCAS.

Oui, morgué, ça l'ſeroit; mais je ne vous en ſonnerons mot.

LE ROND.

Comment, Lucas ! tu me tiendrois rigueur.

LUCAS.

Oui, jarnigoi. Tout c'que j'pouvons vous dire, c'eſt que nous ſom' bian bêtes, nous autes hommes, bian dupes & bian faits pour l'être.

LE ROND.

Peſte ! Tu commences un cours de morale ! Eh bien ! m'ets-toi là; tiens, prends la place de ma femme, & nous allons raiſonner en buvant.

LUCAS.

Oh ! pour boire, je boirons ben, mais pas à ſa ſanté toujours, c'eſt à la vot' toute ſeule que je buvons. Car pour elle, tenez je voudrions que ce verre de vin-là lui ſarvit de poiſon.... (*Il boit.*) Avec vot' parmiſſion, faut que j'm'en varſe un autre pour me rincer la bouche à préſent.

(*Il prend un ſecond verre.*)

LE ROND.

Tiens, ne l'épargne pas.

LUCAS.

Grand merci, Monſieur, & toujours à vot' ſanté tout ſeul.

LE ROND.

Bien obligé. Mais qu'a-t-elle donc fait, ma femme? tu me paroîs bien fâché contre elle.

LUCAS.

Al' ne m'a morgué rian fait à moi : mais je n'en dirions pas de d'même de vous. Tenez, Monſieur, je ſommes trop franc; j'ny pouvons pas tenir.

Digitized by Google

Dites un peu, Monsieur, vous aimez ben votre femme, n'est-ce pas?

LE ROND.

Assurément.

LUCAS.

Et vous croyez que de son côté al' rafole de vous?

LE ROND.

Mais! je dis.... là-dessus....

LUCAS.

C'pauvre cher homme! Un bon mari comme vous! Car je gagerions ma tête que vous n'avez jamais pensé à donner un coup de canif dans.... Ah! c'est bian mal à elle.

LE ROND,

Mais, sais-tu bien, Lucas, que je ne te comprends pas, & que pour un rien tu m'impatienterois.

LUCAS.

Ouidà! sentez-vous que ça vienne? (*A part.*) Allons, morgué, le v'la qui s'ébranle; achevons-le. (*Haut.*) Eh ben! Monsieur, je vous dirons donc que tantôt quand votre femme a appris, je ne sais comment, qu'on alloit vous conduire en prison, alle a dit en propres termes & devant mes propres oreilles à un laquais d'un certain Monsieur, que je connoissons déjà ben, de venir si-tôt que vous seriais parti; & que pati... pata... tout ce qu'al' a voulu débrider là-dessus ..... Bref; que quand vous ne seriais pus le maître dans la maison, qu'il viendrait prend' votre place. C'est-i clair ça? A présent, si vous voulez, prenez que je n'avons rian dit, & buvons.

LE ROND, *à lui-même.*

Comment! ma femme seroit capable.... Je tombe de mon haut!...

LUCAS.

Heim! vous vous fâchez, n'est-ce pas? Ah! ah! je savois bien moi que.... A vot' santé.... Eh bian! comment va la colere?

Digitized by Google

LE ROND.

La colere!... moi?.... je ne te crois pas. Je ne peux pas m'en fâcher.... (*A lui-même.*) Toutes réflexions faites, c'eſt dans le rang des choſes poſſibles.... Si cela arrive, qu'y faire

LUCAS.

Comment, ventergué! eſt ce que vous ne vous fâchez pas?

LE ROND.

Non.

LUCAS.

Mais c'eſt, incroyabe ça! Quoi! quand vot' femme veut vous faire!... Ah! morgué, je n'prendrois pas ça comme vous, moi.

LE ROND.

Eh bien! qu'eſt-ce que ça me fait?

LUCAS.

Comment jarnonbille! quèque ça vous fait?... Ça vous met au rang des autres; y'là ce que ça vous fait.

LE ROND.

Oh! je dis, l'intention n'eſt pas un fait

LUCAS.

Ma foi, autant vaut.

LE ROND.

Non: je compte encore ſur l'honnêteté de ma femme. Au ſurplus, je ſais ce que j'ai à faire. Mais pour toi, Lucas, comme c'eſt par amitié que tu m'as averti de ce que tu croyois ſavoir, je veux te recompenſer. Tiens, bois un coup pour te préparer.

LUCAS.

Ah! je recevrons bén le bian que vous me ferez, ſans reprendre des forces. Mais quoique ça, le plaiſir de trinquer avec un auſſi bon maître que vous, fait que... Permettez-vous? (*Ils trinquent.*)

LE ROND.

Écoute, Lucas. Dans tout ménage ordinaire,

Digitized by Google

& vis-à-vis d'un mari vif & turbulent, la confidence que tu viens de me faire, mériteroit au moins.... cent coups de bâton.

LUCAS, *se reculant & remettant son verre sur la table.*

V's'êtes bian honnête! je vous en ferons meilleur marché.

LE ROND.

Mais moi qui ne me fâche jamais....

LUCAS.

Oh! c'est une belle chose que le sang-froid.

LE ROND.

Oui. Je tâche de le conserver le plus que je peux... Bois donc.

LUCAS.

Pardon, excuse; c'est que j'n'avons pas soif pour le moment.

LE ROND.

A ton aise, mon enfant, & à ta santé. (*Il boit.*)

LUCAS.

Vous êtes bian bon. (*A part.*) On a ben raison de dire: c'est au fond du pot que se trouve la lie.

LE ROND, *se levant de table.*

Où est-ce que nous en étions.

LUCAS.

Ma foi, Monsieur, je l'avons oublié.

LE ROND, *prenant sa canne.*

Ah! j'y suis. Nous en étions aux coups de bâton pour la confidence.

LUCAS.

Non, non. C'étoit passé ça. J'en étions que vous ne vous fâchez jamais.

LE ROND.

Ah! oui: c'est vrai. Je disois donc que je prenois la chose en bien, & que je voulois t'en récompenser. Sais-tu comment?

LUCAS.

Oh! je dis, Monsieur, je crais que j'pouvons laisser ça comme ça. J'vous donnons c't'avis-là gratis.

Digitized by Google

LE ROND.

Non pas, mon ami; il eſt trop eſſentiel. Je veux même que le profit retombe ſur toi.

LUCAS.

Eh non! de par tous les diables; (*à part.*) V'là ce que je craignons.

LE ROND.

Tu m'as fais voir combien on riſque en ſe laiſſant prendre le cœur pour une femme. Chez moi le mal eſt fait.... il n'y a plus de remede; mais pour toi, il eſt encore temps de ſe ſauver du danger. Tu aime Claudine, & comme un aveugle tu voulois l'épouſer.... Moi je t'ouvre les yeux, & te défends de faire ce mariage-là.

LUCAS.

Ah! ventergué! en voilà eune bonne. Je ne m'attendois pas à c'te fin-là. (*Par réflexion.*) Mais vous vous fâchez donc!

LE ROND.

Non, je ne me fâche pas. C'eſt par amitié pour toi.

LUCAS, *à part.*

Me v'là pris comme un ſot. Au diable ſoit le ſtratagême & la gageure à Monſieur Dumont.

SCENE XV.

Les mêmes, CLAUDINE.

CLAUDINE.

MONSIEUR, v'là eune lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LE ROND.

Donne & reſte-là. J'ai à te parler. De quelle part?

CLAUDINE.

C'eſt un Domeſtique de Monſieur d'Héricourt qui vient de l'apporter.

LUCAS, *à claudine.*

Ça tourne mal.

Digitized by Google

CLAUDINE.

Comment ? eſt-ce qu'y ne ſe fâche pas ?

LUCAS.

J'avons peur qu'i ne devienne ſournois à préſent.

LE ROND, *liſant.*

« Mon cher, je vous donne avis que l'excès » de votre bonté vous met dans le cas d'être » trop ſouvent trompé. L'indignité de celui qui » en abuſe en ce moment eſt trop forte, pour » ne pas vous faire ouvrir les yeux une fois pour » tout. Je vous envoie ci-jointe une lettre que » je viens de recevoir de Monſieur Dumont, » votre ancien ami. En la liſant, vous apprendrez » à le connoître, & à mieux placer une autre fois » votre amitié & votre confiance ».

Voilà un préambule qui ne m'annonce rien de bon. Voyons la lettre de Dumont. Oui, voici bien ſon écriture. *A Monſieur, Monſieur d'Héricourt...* Liſons.

« Mon cher Monſieur, rien n'empêche plus le » mariage de mon fils avec votre fille. Le projet » que j'avois eu pour celle de Monſieur le Rond, » eſt manqué. C'eſt un homme de mauvaiſe con- » duite, & qui avoit des projets criminels contre » l'Etat ».

CLAUDINE.

Ah ! quelle horreur !

LUCAS.

Quelle infamie !

LE ROND, *continue de lire.*

« Je l'ai dénoncé moi-même, & on va l'aller » prendre pour le conduire en priſon ».

CLAUDINE.

Ah ! comme c'eſt Judas !

LUCAS.

Là ! voyez un peu. A qui donc ſe fier à préſent !

LE

LE ROND, *continuant de lire.*

« Quant aux 30,000 livres qu'il avoit chez un » Banquier, j'ai eu la précaution de les retirer, » & je les garderai comme paiement d'un dédit » supposé entre nous ». (*Il jette la lettre sur la table.*) C'est trop fort; je n'en saurois lire davantage. Peut-on être trompé aussi indignement! Oh! je ne résisterai pas à ce dernier trait. (*Il va s'asseoir dans le fauteuil, près de la table.*)

CLAUDINE, *bas à Lucas.*

Ah! Lucas! ça me fait de la peine; je n'ai pas le cœur de le voir souffrir comme ça.

LUCAS.

Eh! jarnigoi, prends garde; v'là que ça s'enfourne ben. N'allons pas manquer not' coup.

LE ROND.

J'ai appris de sang-froid la perte de mon bien, l'ordre de ma détention; la crainte même de l'infidélité de mon épouse n'a pu prendre sur ma tranquillité; mais la trahison d'un ami m'est trop sensible. Mon cœur en est déchiré.

CLAUDINE.

Allons, mon cher Maître, gn'y a pas à balancer; faut vous venger de c't'homme-là.

LUCAS.

Oui, morgué, v' s'êtes trop doux. Soulagez votre bile. Allons, jarnigoi, j'vas vous aider, moi. C'est un coquin.

CLAUDINE.

Un fripon.

LUCAS.

Un malheureux. Répétez comme moi; vous n'en sauriez trop dire & trop faire contre lui. (*claudine répete alternativement les sottises avec Lucas.*)

LE ROND.

Non, mes enfans, non; l'emportement ne sert à rien. Je m'estime encore très-heureux dans mon malheur d'être prévenu à temps. Un ami de vingt ans m'a volé, m'a calomnié: je

Digitized by Google

ne le pourrois croire ſans cette lettre & ſon écriture que je reconnois. Je lui laiſſe mon bien, puiſqu'apparemment il en a beſoin. Je lui pardonne le mal qu'il a dit de moi, puiſque je ne ſaurois me venger qu'en lui en faiſant moi-même, & je ne le veux pas.... Mais je ne dois pas en faire non plus à ma fille; & ce ſeroit lui en faire que de la marier au fils d'un mal-honnête homme. (*Il ſe leve en colere.*) Voilà qui eſt dit: je retire ma parole; jamais ſon fils n'épouſera ma fille.

SCENE XVI & derniere.

Les mêmes, Madame LE ROND.

DUMONT, pere & fils.

DUMONT pere, *avec la plus grande chaleur.*

IL l'épouſera, mon ami, & c'eſt toi qui vient de prononcer l'aſſurance de leur bonheur.

LE ROND, *le repouſſant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur? Que voulez-vous dire?

DUMONT pere.

Apprends tout, mon cher ami, & pardonne-nous une ruſe que Madame nous a forcés d'employer, pour te faire ſortir de ton caractere.

LE ROND.

Comment donc cela, Madame!

Madame LE ROND.

Oui, mon cher époux. L'envie de porter Meſſieurs Dumont à ſe déſiſter de notre alliance, pour réſerver votre fille au filleul du Seigneur, m'a engagée à lui propoſer un pari, dont vous voyez les conditions.... (*Elle lui donne le papier.*) Ils ont gagné de franc jeu; j'avoue ma perte, & c'eſt à notre fille d'aquitter ma gageure.

LE ROND.

Comment! cette lettre!

Digitized by Google

DUMONT fils.

Elle eſt ſuppoſée, Monſieur : c'eſt Monſieur d'Héricourt qui l'a fabriquée conjointement avec mon pere, connoiſſant aſſez la ſenſibilité de votre cœur, pour croire qu'il ne réſiſteroit pas à cette épreuve....

LE ROND.

Mais la priſon....

DUMONT pere.

Elle n'eſt pas plus vraie que le reſte : embraſſons-nous, Va, tu ne ſeras ſerré d'autres liens que de ceux des bras de tes amis.

LE ROND, *l'embraſſant.*

Ah ! mes amis, quel doux moment pour une ame ſenſible ! Allons unir ces jeunes gens, & que des plaiſirs nous faſſent oublier des alarmes imaginaires.

CLAUDINE.

Eh ben ! nor' Maître, nous pardonnez-vous à préſent ?

LE ROND.

Ah ! je vous en remercie même.

LUCAS.

Gn'y a pus de défenſe pour not' mariage ?

LE ROND.

Au contraire, je t'y exhorte & me charge de tout.

DUMONT pere.

Et moi, je n'oublie pas mes promeſſes.

LUCAS.

Oh ! morgué, ni moi non plus.

Madame LE ROND.

Ce ſeroit maintenant à moi à vous gronder, Monſieur le Rond. Vous avez appris tantôt bien tranquillement la nouvelle de mon infidélité.

LE ROND.

Ah ! ma femme, je ne l'ai pas crue ; votre honnêteté me raſſuroit.

Madame LE ROND.

Oui ; mais certain mot de *qu'eſt-ce que ça me fait*,

Digitized by Google

qui vous eſt échappé, prouvoit, du moins, de l'incertitude de votre part.

LE ROND.

Non, c'étoit le réſultat de mes réflexions. Je diſois : cela eſt, ou cela n'eſt pas ; ſi cela n'eſt pas, que m'importe la nouvelle ? Je ne m'y arrête pas.

Madame LE ROND.

Mais ſi cela eſt ?

LE ROND.

Oh ! dans ce cas, je me diſois : c'eſt l'amitié, c'eſt le cœur d'une honnête femme qu'un bon mari doit rechercher ; ſi j'ai le malheur de le perdre, que m'importe le reſte ? Elle ſe déshonore, c'eſt *tant pis* pour elle ; mais à moi, qu'eſt-ce que ça me fait.

LUCAS.

Entends-tu ; Claudine ? v'là comme je dirions itou !

Madame LE ROND.

C'eſt un grand fond de bonté & de raiſonnement ; mais le préjugé ?

LE ROND.

Oh ! ma femme, le préjugé, le préjugé..... Moi, j'ai pour principe que la bonté & la raiſon ne ſont jamais déplacées, & qu'en rempliſſant bien ſes devoirs, on peut être un homme bon, ſans être ce qu'on appelle vulgairement un bon homme.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Lorſque l'on a parié de fâcher Chriſtophe le Rond, il eſt bien heureux que vous n'ayez pas pris parti contre lui dans la gageure, car la plus légere épreuve de votre part, lui auroit certainement paru la plus ſenſible.

FIN.

Digitized by Google

LES COMEDIENS

OU

LE FOYER.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mercier, Louis Sébastien

LES COMÉDIENS

OU

LE FOYER;

COMÉDIE

en un Acte & en Prose,

attribuée à l'auteur du BUREAU D'ESPRIT,
représentée par les comédiens de la ville de Paris, au théâtre du Temple, le 5. Janvier 2440.

Quid Domini facient, audent cum talia fures?

A PARIS,
De l'imprimerie des successeurs de la veuve Ducheſne.

M. M. CCCC. XL.
Avec approbation.

v

Digitized by Google

Digitized by Google

EPITRE DÉDICATOIRE

AU PUBLIC.

RESPECTABLE public, vous à qui nous devons notre exiſtence; vous qui avez le droit indiſputable de prononcer ſur nos talens, recevez un hommage bien fait pour vous prouver notre ſoumiſſion.

Un de nos camarades, qui a joué longtems dans la troupe qui s'efforce à l'envi avec nous de mériter vos bontés, a fait la découverte de la pièce que nous oſons vous offrir. Le manuſcrit ſe trouvait, pêle mêle, avec d'autres ouvrages enfermés dans un vieux coffre qui paraît avoir appartenu autrefois au Sieur Préville, comédien du roi, mort en 178. . . *à la ſuite d'un violent étourdiſſement & d'une apoplexie cauſée par le bruit aigu des ſifflets. Sur la première page était une note de la main de cet ancien farceur, conçue en ces termes:* Ouvrage inſolent & bon à brûler, dont l'auteur mériterait la corde. *Cette annotation de l'antique hiſtrion excita la curioſité de celui qui avait fait la découverte du cahier. Nous le lûmes avec em-*

Digitized by Google

pressément & nous trouvâmes que c'était une critique des tons que nos prédécesseurs prenaient dans ces tems reculés, vis-à-vis de vous & des auteurs leurs maîtres.

Nous croyons vous donner une assurance respectueuse des sentimens par lesquels nous nous flattons de faire oublier leurs ridicules prétentions, en faisant imprimer sous vos auspices ce petit drame que vous avez applaudi sur la scène. Il servira en même tems à nous rappeller à nos devoirs, si nous étions capables de nous en écarter; & de modèle au châtiment que mériterait un pareil délire de notre part.

Quoique nous descendions, pour la plupart, de ces comédiens plus fameux par leur suffisance que par leurs talens, nous ne craignons pas de vous rappeller le souvenir du juste mécontentement qu'ils excitèrent dans leur tems, parce que nous osons nous flatter que notre docilité nous mettra à l'abri de la chute énorme que leur troupe fit alors.

Nous tenons encore de la même main quantité de bons manuscrits que les astuces de nos devanciers les avaient aidés à escamoter aux auteurs. Nous vous les rendrons successivement, parce que

Digitized by Google

nous croyons fermement qu'ils vous appartiennent, & que nous n'avons point la fatuité de penſer, comme on faiſait autrefois, qu'une troupe d'hiſtrions, qui eſt à vos gages, puiſſe vous diſputer l'héritage des Corneilles & des Racines, & de tant d'autres illuſtres morts.

Nous ſommes pénétrés de reconnaiſſance, reſpectable Public, pour l'indulgence avec laquelle vous avez bien voulu encourager le Sieur Aufrene, le dernier débutant ſur notre théâtre. Après les applaudiſſemens dont vous avez bien voulu l'honorer, nous nous ſommes hâtés de le recevoir. Il ne nous appartient pas d'appeller de votre jugement. Ce fut une licence que nos devanciers ſe permirent autrefois vis-à-vis d'un des ancêtres de cet acteur. La jalouſie, les cabales ſavaient réſiſter alors à vos déciſions reſpectables. Nous avons d'autres ſentimens, & nous connaiſſons nos devoirs.

Nous ſommes avec un profond reſpect & une ſoumiſſion aveugle,

RESPECTABLE PUBLIC!

Au Temple, ce 20 Janvier 2440.

Vos très-humbles & très-obéiſſants ſerviteurs,

Les comédiens de la ville de Paris.

Digitized by Google

ACTEURS.

MESSIEURS.

GENGISKAN.	*Le Kain.*
CRISPIN.	*Préville.*
ALCESTE.	*Bellecourt.*
LUSIGNAN.	*Brizard.*
HYPPOLITE.	*Molé.*
HARPAGON.	*Desessarts.*
MONVILAIN.	*Monvel.*
CHRISPINET.	*Du Gazon.*
NIGAUDIN.	*Bourette.*
POSEZERO.	

MESDAMES.

ALCESTE.	*Bellecourt.*
AMENAIDE.	*Vestris.*
MINAUDIER.	*Fanniet.*
BERTINET.	*Hus.*
CRISPIN.	*Préville.*
D, ...	*Doligni.*

Autres Acteurs & Actrices.

L'OMBRE DE MOLIERE. . .	*Mr. Aufrene.*
M. GLAÇON, Poëte. .	*Mr.* - -
ETIENNE, Valet du Théâtre.	*Mr.* - -
UN EXEMPT.	*Mr.* - -

La Scène eſt dans le Foyer ou Salle d'aſſemblée des Comédiens.

Digitized by Google

LES COMÉDIENS
OU
LE FOYER.

SCÈNE PREMIERE.

(*Le théâtre repréſente le Foyer de la Comédie; on y voit paraître* CRISPIN, *de mauvaiſe humeur.*)

CRISPIN.

EH bien! les valets du Théâtre!... oh! la maudite race; il eſt auſſi difficile de faire faire leur devoir à ces gens-là, que de tirer nos dames de leur lit, quand la ſcène ne s'y paſſe point en monologue. Hé, hé! Etienne... Laurent.... oh! le Foyer ne ſera pas prêt d'aujourd'hui. Hé, hé! Etienne, Etienne, Etienne!

Digitized by Google

SCÈNE II.

Les mêmes, ETIENNE.

ETIENNE.

EH bien! eh bien! Monsieur, vous criez bien fort.

CRISPIN.

C'est que j'ai hâte.

ETIENNE, (*à part.*)

Il a hâte! il faut que ce soit pour faire niche à quelque pauvre auteur.

CRISPIN.

Arrangez-moi ces bancs, placez-moi les fauteuils, & mettez vis-à-vis un tabouret avec la petite table.

ETIENNE, (*en plaçant le tabouret.*)

Bon, je vois bien que vous allez faire justice; voici la sellette.

CRISPIN.

M. Lisidor est-il arrivé?

ETIENNE.

Non, Monsieur.

CRISPIN.

J'espère qu'il ne tardera pas, & je prétends, en dépit d'Alceste & de Gengiskan même, qu'il lise sa pièce aujourd'hui.

Digitized by Google

ETIENNE.

Mais, Monſieur, j'ai été porter heure & jour, avant-hier, de la part de madame Amenaïde à M. Cothurne, pour lire ſa tragédie.

CRISPIN.

Oh bien! ce ne ſera pas aujourd'hui, je te jure.

ETIENNE.

Ah! Monſieur, les dames ne doivent-elles pas avoir le pas, ſur-tout au théâtre? N'en ſont-elles pas les colonnes & les appuis?

CRISPIN.

Ces bégueules-là ne ſont pas contentes de joindre à leur part entière, un caſuel énorme, auquel nous autres pauvres malheureux ne pouvons pas penſer; il faut que cela foure le nez & mêle ſans ceſſe ſon caquet partout.

ETIENNE.

Tubleu! Monſieur, comme vous les habillez!

CRISPIN.

Cette haquenée qui chante la tragédie, & qui balance ſans ceſſe, avec prétention, deux bras qui n'expriment rien....

ETIENNE.

Ah! Monſieur, Monſieur, elle a du talent.

CRISPIN, (*malignement.*)

Oui du talent! & qu'elle fait bien valoir; mais ce n'eſt pas celui-là dont il s'agit.

Digitized by Google

ETIENNE.

Tenez, tenez, Monsieur; voilà Monsieur Alceste avec un petit Monsieur que je ne connais pas.

SCÈNE III.

CRISPIN, ALCESTE, M. GLAÇON.

ALCESTE.

BON jour, Crispin; j'aurais bien cru arriver ici devant toi: parbleu! mon ami, cette chienne de Gogo a le diable au corps; mais je compte bien lui donner aujourd'hui un pied de nez.

CRISPIN.

Pied pour pied, mon pauvre Alceste: vous lui en devez plus de mille toises.

ALCESTE.

Oh! Quant à cela, c'est un petit malheur.

CRISPIN.

Bien dit: voilà qui s'appelle prendre les choses en bon comédien.

ALCESTE.

Je compte sur toi, au moins; tu me seconderas.

CRISPIN.

Volontiers; mais à charge de revanche.

Digitized by Google

ALCESTE.

Connais-tu monsieur Glaçon?

CRISPIN, (*faisant une révérence à M. Glaçon.*)

Je n'ai pas cet honneur.

ALCESTE.

C'est un débutant, mon ami.

CRISPIN.

Un débutant?

ALCESTE.

Oui, dans la poésie dramatique; il ne s'agit que d'une bagatelle, un seul acte; mais c'est du bon.

CRISPIN, (*bas à Alceste.*)

As-tu lu cela, toi?

ALCESTE, (*de même.*)

Parbleu! si je l'ai lu; sans doute.

CRISPIN, (*toujours bas.*)

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

ALCESTE.

Ah! c'est un personnage.

CRISPIN.

Recommandé par quelque puissance?

ALCESTE.

Non, pas autrement.

CRISPIN.

Oh! il faudra qu'il attende.

Digitized by Google

ALCESTE.

Ah! ma foi, mon ami, la pièce eſt fort jolie.

CRISPIN, (*avec réflexion.*)

Fort jolie? Il a l'air ſec! ſi l'on pouvait avoir cela... attens! attens! je vais arranger tout cela ſans débourſé.

ALCESTE.

Prends garde à ce que tu vas faire!

CRISPIN.

Bon! laiſſe moi te dis-je... en donnant les entrées à cet homme-là!...

ALCESTE.

Mais tu ne connais pas....

CRISPIN.

Allons donc: j'en ai vu bien d'autres... Monſieur, vous ayez une pièce?

M. GLAÇON.

Oui, Monſieur. Monſieur Alceſte l'a bien voulu lire, & m'a paru deſirer que je la préſentaſſe à ſes camarades.

CRISPIN, (*à part.*)

Diable, cet homme ne ſe gêne pas.... (*haut.*) Eh bien! Monſieur, votre tour viendra, vous pourrez nous la lire, on vous mettra ſur la liſte.

M. GLAÇON.

Quel jour, s'il vous plaît?

CRISPIN.

Mais... Samedi.

Digitized by Google

M. GLAÇON.

Il ne me convient pas, il me dérangerait.

CRISPIN, (*à part.*)

Oh! voici du nouveau... mais. Monsieur, c'est un égard que je vous témoigne, en avançant...

M. GLAÇON.

Un égard!... Monsieur le comédien, comme membre du public, j'ai droit à votre respect; & comme homme de lettres assez heureusement connu dans le monde, j'en ai à vos soumissions.

CRISPIN, (*à Alceste.*)

Quelle espèce d'homme nous as-tu amené là? Il fait bien le renchéri; il dit cela avec un flegme....

ALCESTE.

Oh! il est homme à t'étriller sans en sortir.

CRISPIN.

M'étriller, moi! oh parbleu! je ne suis point homme....

M. GLAÇON.

Mons Crispin, il y a une heure que je suis ici; vos *à parté* commencent à épuiser ma patience. J'ai un quart d'heure à vous donner; assemblez vos camarades & je leur ferai lire ma pièce.

CRISPIN.

Croiez-vous donc qu'on puisse être à vos ordres?

M. GLAÇON.

Cela devrait être.

Digitized by Google

CRISPIN, (*avec arrogance.*)

Pour qui prenez vous donc un comédien ?

M. GLAÇON.

Pour un faquin, lorſqu'il eſt arrogant comme vous.

CRISPIN.

Monſieur !

M. GLAÇON.

Hem !...

CRISPIN.

Je....

M. GLAÇON.

Comment ?

CRISPIN.

Je ne dis mot.

M. GLAÇON.

Monſieur Alceſte, ſi vous m'aviez dit combien ce baladin-là eſt impertinent, je ſerais reſté chez moi. Adieu. (*Il ſort.*)

(*Alceſte & Criſpin reſtent ébahis.*)

ALCESTE.

Je te l'avais bien dit !

CRISPIN.

Eh ! tu as pu prendre cet homme-là pour un auteur ! mais, mais c'eſt un diable. Chut ! ne parlons pas de cette avanture. Je vois arriver du monde.

SCENE

SCÈNE IV.

Les mêmes, NIGAUDIN, HARPAGON.

NIGAUDIN, (*qui doit bredouiller pendant tout ſon rôle.*)

OH parbleu! Meſſieurs, la foire ſera bonne: les marchands arrivent de tous côtés. Voilà Harpagon qui nous amene un auteur comique larmoyant; & moi je vous procure lecture d'une tragédie en ſix actes. Oh! par ma foi, il y a des tirades! Je voudrais bien ſavoir comment monſieur Gengiskan ſe tirera de-là.

CRISPIN.

Mais tu extravagues, mon pauvre Nigaudin; tu te mêles de juger la tragédie, toi?

NIGAUDIN.

Pourquoi pas?

ALCESTE.

Criſpin a raiſon: chacun a ſa partie.

NIGAUDIN.

Meſſieurs, je ſuis de bonne foi; je tâche de prendre le ton de mes camarades. Criſpin qui parle tant, nous a attiré pour le moins vingt tragédies; la recette a dépoſé contre. Puiſque je vois que c'eſt affaire de haſard, je m'en mêle; car j'ai la main heureuſe.

Digitized by Google

CRISPIN.

Songez que vous parlez à votre ancien. Il y a vingt ans que je décide ; le public s'en eſt apperçu, & il n'a rien oſé dire. Je ne vois que les auteurs qui s'en plaignent.

HARPAGON.

Eh ! c'eſt une pauvre eſpèce que ces gens-là ! cela eſt bon à nous faire des rôles & *à ſe taire.*

CRISPIN.

Auſſi je voudrais bien voir qu'ils *priſſent des* tons. Mes amis, mes amis, laiſſez-moi faire ; je vous prêcherai d'exemple, & je vous apprendrai à ſoutenir les prérogatives du corps.

SCÈNE V.

Les mêmes, Madame AMENAIDE.

Madame AMENAIDE.

AH ! mon Dieu, je ſuis excédée. (*elle ſe jette dans un fauteuil.*) Eh bien ! monſieur Cothurne ?... Où eſt donc ce poëte-là ? En vérité, il eſt auſſi lent à ſe rendre ici que Mlle. Bertinet : ces deux toilettes-là ne ſont pourtant pas du même détail.

ALCESTE.

Vous avez raiſon, Madame ; une vieille comédienne, & un jeune poëte, n'ont pas également le droit de ſe faire attendre.

Digitized by Google

Madame AMENAIDE.

Voilà de vos traits, monſieur Alceſte; en vérité j'aime à voir *vieille Comédienne* dans votre bouche.

CRISPIN.

Il eſt certain que nous devrions en parler mieux; car ſi elles valent quelque choſe pour nous, c'eſt toujours ſur l'arrière ſaiſon.

Madame AMENAIDE.

Bravo! Meſſieurs; allez vous ajouter que vous avez vos raiſons pour parler ainſi?

SCÈNE V.

Les mêmes, CRISPINET.

CRISPINET.

MESSIEURS, Meſdames, en vérité, il ſe paſſe là-bas une ſcène très-plaiſante. Que diable veut donc dire cela? Je crois que tous les auteurs de Paris ſe ſont donnés rendez-vous aujourd'hui ici. Ma foi, Criſpin, prenez garde à vous: ils ſe pouſſent, ils ſe preſſent; c'eſt un ſabat véritable: avec tout votre talent, vous aurez bien de la peine à mettre l'ordre.

CRISPIN.

Oh! parbleu, nous verrons ça; j'y cours.

Digitized by Google

SCÈNE VII.

Les Dames ALCESTE, CRISPIN, BERTINET, *& les acteurs précédens.*

Madame ALCESTE.

EH! mais voyez donc cet original de Criſpin! il ſemble qu'aucun auteur ne puiſſe arriver aux honneurs de la repréſentation ſans ſon attache.

Madame CRISPIN.

Je crois, Madame, qu'il a pour cela quelque droit.

Madame ALCESTE.

Comment, Madame, vous prenez le parti de votre mari? Mais c'eſt affreux cela! ſavez-vous bien que je le dirai à Hyppolite?

Madame CRISPIN, (*en minaudant.*)

Si vous vous aviſiez de prendre le parti du vôtre, il faudrait avertir les intéreſſés à ſon de trompe.

ALCESTE.

Meſdames, entre femmes comme vous, ce ſont-là des complimens.

Madame CRISPIN.

Oh bien! mon mari, vous ne me complimenterez jamais autant que je le mérite.

Digitized by Google

Mlle. MINAUDIER, (*bas à Mlle. Bertinet.*)

Comme cette Gogo eſt impudente, ma chere amie!

Mlle. BERTINET.

Vous avez raiſon: ſi elle ſe conduiſait comme nous, paſſe encore.

Mlle. MINAUDIER, (*à part.*)

Comme nous! elle ne parle pas du paſſé, ſans doute?

SCÈNE VIII.

Les mêmes.

CRISPIN, (*à la porte, parlant à des gens qui ſont en dehors.*)

EH! Meſſieurs, attendez donc s'il vous plaît; vous ne ſauriez lire tous à la fois: nous vous expédirons les uns après les autres. (*Il ferme bruſquement la porte.*) Le diable m'emporte, tous ces gens-là ſont fous! Tout le monde eſt-il ici?

NIGAUDIN.

Pas encore: je vais avertir Hyppolite & Poſezero, qui ſont dans le jardin.

CRISPIN.

Eh bien! quand ils ſeront montés nous pourrons commencer.

Digitized by Google

Madame ALCESTE.

Vous aurez au moins la politeſſe d'attendre les dames.

CRISPIN.

Oh! pour cela, à onze heures ſonnées : tant pis pour celles qui ne ſeront pas arrivées !

Madame ALCESTE.

Pour moi, je m'en moque ; j'ai mon affaire ici : écoutez moi. (*elle tire un rouleau de papier de ſa poche.*) C'eſt une comédie, Meſſieurs.

CRISPIN.

Quoi ! vous allez lire ?...

Madame ALCESTE.

Oui ſans doute. On ne recevait perſonne de mon tems dans la compagnie, qui ne ſût lire ; eſt-ce que vous trouvez ce talent étrange ?

CRISPIN.

Mais je crois qu'il ſerait convenable que l'auteur lui-même.....

Madame ALCESTE.

Bon ! bon ! l'auteur. Il eſt au lit.

CRISPIN.

Comment au lit ?

Madame ALCESTE.

Oui, le pauvre diable s'eſt morfondu pendant trois heures dans l'anti-chambre du Soudan Oroſ-

Digitized by Google

mane, après s'être beaucoup échauffé pour y arriver à l'heure indiquée, & il eſt grippé d'importance.

CRISPIN.

Mais quel pouvoir avez-vous?

Madame ALCESTE.

Quel pouvoir! mais voyez donc Criſpin... quel pouvoir? Celui de protéger mes amis, tout comme un autre. Quand le tour d'un pauvre here eſt paſſé, il faut qu'il coure dix ans après. (*on entend du bruit derrière la ſcène.*) Mais mais mon Dieu! quel vacarme?

CRISPIN.

C'eſt quelque guerre littéraire apparemment qui prend naiſſance là-bas. (*on entend encore le même bruit.*) Comment? il me paraît que ces Meſſieurs manquent de reſpect à la maiſon du roi!

Madame ALCESTE.

Hélas! mon pauvre ami, c'eſt qu'ils t'auront vu: & que pour un pareil logis tu es une bien pauvre enſeigne.

Madame CRISPIN.

En vérité, Madame, ſoubrette vous fûtes, & ſoubrette vous ſerez.

Madame ALCESTE.

Bégueule vous fûtes, Madame, & bégueule vous ne ceſſerez pas d'être.

Digitized by Google

ALCESTE, (*en ricanant.*)

Bravo ! cela s'échauffe ! oh çà ! Meſdames, encore un coup, en vous diſant vos vérités, ménagez notre honneur.

Madame CRISPIN, (*d'un ton précieux.*)

Ceſſez vos fades ſarcaſmes, Monſieur : ne craignez rien, votre honneur eſt en ſûreté avec moi, & je ne ſortirai pas des bornes.

Madame ALCESTE.

Des bornes ! des bornes ! j'aime beaucoup bornes ! ſi Madame ſe renferme dans les ſiennes, elle ne fera pas beaucoup de chemin.

SCÈNE IX.

Les mêmes, GENGISKAN, HYPPOLITE, NERESTAN.

GENGISKAN, (*en entrant avec dignité & parlant à Nereſtan.*)

OUI, je l'ai vu, je l'ai admiré ; j'apporte ſes inſtructions ſur ce que nous devons recevoir, & ſur ce que nous devons rejetter.

CRISPIN.

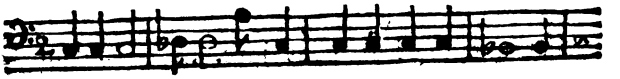
Oh ! ſi nous prenons le parti de nous ſoumettre à lui, nous en ſerons réduits à tout ce qui ne paraîtra pas aſſez bon pour lui porter ombrage.

Digitized by Google

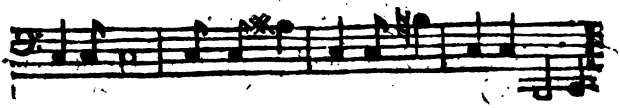
GENGISKAN.

Qu'oſez-vous dire ?

Pour aider l'acteur à rendre ce qui ſuit du ton que Gengiskan y mettait, on a pris la précaution de le noter ; & comme, pendant les tenues, il doit avoir le bras levé parallelement à l'épaule, il faudra que celui qui joue le rôle de Criſpinet, s'empreſſe d'aller le lui ſoutenir, de crainte qu'il ne tombe : ce jeu de théâtre doit être bien rendu.)



Promettez, mena-cez ; Que ſa muſe i-ci règne :



Qu'on adore AROUET ; & ſurtout qu'on le craigne.

HYPPOLITE, (*en bégayant.*)

M M M M Mais c'eſt bien aſſez vraiment à une ſociété de gens comme nous, de recevoir le ton d'un auteur célèbre ! . . . ſi nous voulions en croire tous les poëteraux de Paris, il n'y a pas un de ces petits Meſſieurs, qui ne veuille s'ériger en Ariſtarques. Oh ! il faut bien les tenir à l'ordre.

GENGISKAN.

Je crois que nous ſommes tous aſſez d'accord là-deſſus.

CRISPIN.

Soyez les bien venus, Meſſieurs : je vous attendais avec impatience pour la lecture d'une pièce.

Digitized by Google

Nous avons ſur les bras plus d'ouvrage que je ne penſais : malgré les réglemens chacun a fait venir ſon auteur, & je ne ſais plus auquel entendre.

GENGISKAN.

Cela me paraît bien ſingulier ; car je n'ai vu perſonne là-bas.

CRISPIN.

Comment donc perſonne là-bas ?

GENGISKAN.

Pas une ame ! je vous jure. Et cependant le tems eſt fort avancé.

CRISPIN.

Mais vous m'étonnez ! je m'en vais voir cela. (*Il ſort.*)

SCÈNE X.

Les mêmes, MONVILAIN.

MONVILAIN, (*entrant.*)

MA foi, Meſſieurs, j'arrive enchanté ! nous jugerons enfin aujourd'hui autrement que par les boulettes noires, blanches & marbrées.

HYPPOLITE.

Oui : il faut que chacun diſe ſon ſentiment.

Digitized by Google

MONVILAIN.

Ça n'eſt pas douteux ; il eſt abſurde qu'un acteur, connaiſſeur comme il doit l'être, & homme d'eſprit comme il s'en trouve, n'exprime ſa penſée que par du blanc, du noir, ou du diapré. Oh ! Meſſieurs, Meſſieurs, un pareil jugement était trop vague !

CRISPINET.

Ah çà ! monſieur Monvilain, qui êtes, ſi je ne me trompe, l'homme d'eſprit comme il s'en trouve, l'acteur connaiſſeur comme il doit l'être : dites-moi un peu, comment reçoit-on vos pièces aux Italiens ?

MONVILAIN.

Mais, comme elles le méritent ; bien.

CRISPINET.

C'eſt-à-dire qu'on vous traite en confrère ; mais le public n'a pas la même indulgence ; vous le ſavez bien.

HYPPOLITE.

Oh parbleu ! il ſerait plaiſant de voir le Carlin & le Pantalon faire le gros dos.

CRISPINET.

Sur-tout contre votre doublure.

MONVILAIN.

Doublure ! toujours, toujours des expreſſions d'un public de mauvaiſe humeur !... doublure !

Digitized by Google

monſieur Criſpinet, on pourrait aller juſqu'à *triplure*; mais je n'aime point les termes mal-honnêtes.

CRISPINET, (*d'un ton comique.*)

Pardon, Milord.

MONVILAIN.

Enoore?

CRISPIN, (*de même.*)

Marquis.

MONVILAIN.

C'eſt bien fade.

CRISPINET, (*de même.*)

Prince, roi.

NERESTAN.

Terminez tout ce pointillage. Voilà Criſpin qui revient tout ſeul.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

Les mêmes, CRISPIN.

CRISPIN.

MA foi, Meſſieurs, j'ai cherché par-tout; tous nos beaux eſprits ſont décampés!

MONVILAIN.

Décampés?

CRISPIN.

Oui, il n'y a pas un chat.

Madame ALCESTE.

Bon! je lirai ma pièce.

CRISPIN, (*tirant un cahier de ſa poche.*

Un inſtant, s'il vous plaît; l'homme eſt décampé, mais la pièce ne l'eſt pas.

CRISPINET, (*tirant auſſi un cahier.*)

Oh parbleu! chacun prêche pour ſon ſaint.

(*Ici tous les acteurs & actrices s'empreſſent de tirer des cahiers de leurs poches, liſent en même tems, ſe diſputent à qui lira, & font grand bruit.*)

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Les mêmes, Mademoiselle D.....

GENGISKAN, (*d'un ton tragique.*)

ARRETEZ, barbares!... non, illustres compagnons, vous ne laisserez pas périr un infortuné à qui, depuis dix ans, le ciel de mon lit à servi de trône.... Que dis-je, de trône!... vous le savez, grands Dieux! sans le songe que vous m'avez envoyé cette nuit, sans l'ombre d'un auteur malheureux qui m'a menacé dans les ténebres, c'aurait été son tombeau!

Mlle. D..... (*en entrant.*)

Hé bien! Messieurs, avez vous décidé quelque chose; ai-je un rôle dans la pièce nouvelle?

CRISPIN.

Oui, nous en jugons ici une fort singulière; tous nos beaux esprits ont pris la fuite. Jouez nous, si vous voulez, le personnage d'auteur.

Mlle. D.....

Qui, moi! le personnage d'auteur?

CRISPIN.

Pourquoi pas? il y a tant de femmes qui s'en mêlent aujourd'hui, qu'on ne doit pas s'étonner si le métier est tombé en quenouille.

Digitized by Google

Mlle. D.....

Oh! je ſuis plus modeſte. Je ſens que cette prétention eſt au-deſſus de moi. Je ne ſuis pas plus en état d'y aſpirer, que de m'ériger en juge: & certainement, je n'ai jamais pris cette liberté.

CRISPIN.

Tant pis! Mademoiſelle, tant pis! c'eſt renoncer aux prérogatives de votre état. Eh! que deviendrait le théâtre, ſi chacun de nous en faiſait autant?

Mlle. D.....

Ce qu'il fut du tems de Moliere, du tems de Corneille & de Racine; lorſque les comédiens conſultaient les auteurs, & quand le public ſeul avait droit de prononcer ſur ceux-ci.

Madame ALCESTE.

Mais ſavez-vous bien, ma chère Demoiſelle, qu'il n'y a pas le ſens commun à tout ce que vous dites-là? Et que dans tous les ſens, vous êtes au théâtre, un être fort extraordinaire!

Mlle. D..... (*avec douceur & en riant.*)

Fort extraordinaire! comment donc cela?

Madame ALCESTE.

Oui, très-extraordinaire! d'abord vous n'avez pas nos mœurs, enſuite vous renoncez à nos uſages; & puis vous anéantiſſez nos prérogatives: oh! ce n'eſt point là avoir l'eſprit du corps.

Digitized by Google

Mlle. D...,..

Je crois que le corps s'attachant à un bon esprit, le public....

CRISPIN.

Le public! le public! j'enrage! il n'y a qu'à le laisser faire, le public, il fera de belles choses vraiment.

Mlle. D.....

Mais quand on ne mettrait à cela qu'un sentiment de justice; c'est lui qui paye, il faut qu'il soit content du moins.

CRISPIN.

Qui paye! & les petites loges, Mademoiselle? on en fera parbleu dans toute la salle.

Mlle. D.....

Voilà la cause de ces chambrées vuides que nous avons si souvent; on se lassera bien-tôt de payer pour ne rien voir.

Madame CRISPIN.

Oh! en vérité, si on était si scrupuleux avec le public, il vaudrait mieux être galérien.

Mlle. D.....

Au moins en couterait-il, pour le satisfaire, un effort plus pénible pour bien des personnes, que celui de ramer.

Madame

Digitized by Google

Madame ALCESTE.

Hé! quel eſt il donc, s'il vous plaît?

Mlle. D.....

Celui d'être modeſte.

Madame ALCESTE, (*avec ironie.*)

Oh! que c'eſt précieuſement dit! jolie vertu, vraiment, pour une comédienne!

CRISPIN, (*avec chaleur.*)

Bien Gogo! à merveilles Gogo! il faut, ſur la ſcène, pouſſer la hardieſſe juſqu'à l'impudence.

ALCESTE.

Sur ce pied-là, je vous donne, ma chère moitié, pour la première comédienne du monde.

(*Tous les acteurs ſe mettent à rire.*)

Madame ALCESTE.

Mais voyez moi donc rire ces nigauds! ſavez-vous, Meſſieurs, que ſi vous continuez, je prendrai le parti des auteurs?

CRISPIN.

Silence! Meſſieurs, un moment, un moment! on frappe à la porte.

Digitized by Google

SCÈNE XII.

Les mêmes, un VALET de Théâtre.

LE VALET.

Il y a là un Monsieur qui voudrait entrer.

CRISPIN.

Quel homme est-ce? Un auteur? il faut espérer qu'il nous en restera au moins un de toute la volée qui nous était tombée ce matin sur les bras.

LE VALET.

Ma foi, Monsieur, auteur ou comédien, je n'en ai pas encore vû qui lui ressemble. Il est mis comme monsieur Harpagon, quand il joue dans le tartuffe.

HARPAGON.

Oh, oh! quel peut donc être cet original-là? Il faut le voir.

CRISPIN, (*au Valet de théâtre.*)

Hé bien! fais entrer.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

Les mêmes, L'OMBRE DE MOLIÈRE.

HARPAGON.

QUEL eſt donc ce viſage ?

L'OMBRE DE MOLIÈRE.

Vous ne me reconnaiſſez pas ?

TOUS.

Non.

L'OMBRE DE M....

Je le crois bien ; je vous ſuis aſſez étranger : on a de moi ſi peu d'idée ici, que, quand on me repréſente, je ne me reconnais pas moi-même.

GENGISKAN.

Qui êtes-vous donc ?

CRISPIN.

A cet air, à cette allûre, je parie que c'eſt quelqu'Auteur chagrin.

L'OMBRE DE M....

Je vous en réponds, tout auſſi mécontent de vous que le public : je ſuis Molière.

TOUS, (*avec ſurpriſe.*)

Molière !

Digitized by Google

CRISPIN.

Ombre reſpectable, & que nous avons tant fêtée il y a quatre ans....

L'OMBRE DE M....

Tant fêtée il y a quatre ans! & que vous outragez tous les jours. Miſérables hiſtrions! méritez-vous que moi même je vienne vous informer de la diſtance qu'il y a toujours eu de Molière auteur, à Molière comédien, & vous apprendre le reſpect dû au génie qui vous met la parole à la bouche?

MONVILAIN.

Divin Molière! tout le monde ici n'eſt pas également coupable de cette erreur: il y a, ſans contredit, une eſpace immenſe de celui qui invente à celui qui déclame: je l'ai ſouvent meſurée.

L'OMBRE DE M....

A vôtre aune, mon ami; mais cette meſure ne valait rien.

MONVILAIN.

Mais mes ſuccès....

L'OMBRE DE M....

Vos ſuccès! il ne vous en revient pas un claquement de mains; le muſicien le revendiquerait. Ce ne ſera jamais le titre d'auteur pitoyable qui pourra ajouter à celui de comédien médiocre. Au reſte, l'inſolence, ſi jamais elle avait pu ſe trouver à côté des véritables talens, en aurait bien-

Digitized by Google

tôt terni le mérite & l'éclat. Faire de vous un écrivain, ce ſerait vouloir changer la nature : s'attendre à vous voir devenir véritablement comédien, cela ſerait, peut-être, poſſible ; quoique cette nature, un peu marâtre à votre égard, y ait bien mis auſſi quelques obſtacles. Vous pourrez les vaincre ou les diſſimuler du moins, ſi vous ſavez tirer parti de la retraite que le public indigné....

MONVILAIN.

Le public indigné !

L'OMBRE DE M....

Oui, & avec juſtice, de vos exceptions ridicules. Savez vous qu'il a fallu vingt-cinq ans pour endormir le parterre ſur le dédain inſolent de votre camarade Gengiskan pour preſque tous les rôles, excepté les huit ou dix, qu'il lui fait quelquefois la grace de hurler ? Vous qui fouliez n'a guères les treteaux de campagne, vous flatez-vous donc d'être déja aſſez avancé dans ſes bonnes graces, pour faire l'eſſai de vos caprices ſur de pauvres débutans qui ne ſont pas plus mauvais que vous ? Au reſte, l'inſolence du corps ſe manifeſte en s'étendant, & elle réveillera l'autorité qui a le pouvoir de punir des êtres inſenſibles aux ſifflets.

TOUS.

Les ſifflets ! les ſifflets !

L'OMBRE DE M....

Oh ! vous avez raiſon : je ſais bien qu'ils ne vous font pas grand choſe ; mais on ſaura s'y prendre.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

Les mêmes, UN EXEMPT.

L'EXEMPT.

LE ſieur Monvilain.

MONVILAIN.

Me voilà.

L'EXEMPT.

Pour avoir manqué hier au public, Monſieur, ayez la bonté de me ſuivre en priſon, juſqu'à ce que l'on diſpoſe de vous, & vous puniſſe comme vous le méritez.

L'OMBRE DE M....

Fort bien, M. l'Exempt; mais traitez-le avec indulgence: il n'eſt pas encore tout-à-fait endurci; il n'eſt à la comédie que depuis peu d'années. Pour déſeſpérer tout-à-fait d'un homme, il faut qu'il ſoit arrivé à la part entière, à travers les applaudiſſemens ou les huées, n'importe.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

Les mêmes, *excepté* MONVILAIN & L'EXEMPT.

L'OMBRE DE M. ...

IL eſt juſte que les outrages faits au public ſoient punis par ceux qui ſont à ſa tête ; mais ceux que l'on fait à l'art, peuvent bien me regarder un peu ; hiſtrions, écoutez moi ! & apprenez ce qui vous attend, ſi vous ne reſpectez pas les maîtres que Corneille, Racine & moi vous avons laiſſés. Créateurs pour vous & vos véritables guides, les auteurs, qui conſacrent leurs veilles à la ſcène, font éclore les objets : comme une glace paſſive & fidèle, vous devez les recevoir & les refléchir. Il n'appartient qu'au public ſeul de prononcer des arrêts. (*montrant Gengiskan.*) J'aime a voir cet automate bourſoufflé & plein d'une emphaſe hors de nature ; (*montrant Criſpin.*) cet éternel Criſpin qui ne lui dut jamais ſa grimace ; (*montrant Criſpinet.*) ce bouffon monotone & digne des treteaux forains, ſe donner les airs de juger. (*montrant Hyppolite.*) Ce petit maître inſipide & uniforme, ce tragédien criart & haletant, à qui il ne faudrait qu'ôter les bégaiemens, les contorſions & les élans de poitrine, pour ne lui rien laiſſer du tout, s'érige auſſi en oracle. Vous, Meſdames les actrices, qui puiſez vos talens dans les boudoirs, & dont quelques-unes devraient ap-

Digitized by Google

prendre à lire, au lieu de se mêler de protéger, vous faites aussi tribunal! il n'est pas jusqu'à ces plats histrions subalternes, qui osent citer devant eux les muses à qui vous devez vos garde-robes & vos carosses.

HYPPOLITE.

M M M Mais, les auteurs....

L'OMBRE DE M....

Les auteurs vous ont donné plus de considération que vous ne méritez. Ils se sont amusés à vous faire des procès, au lieu de vous accabler de ridicules. Il s'en trouvera peut-être un enfin....

ALCESTE.

Illustre M.... daignez nous épargner.

L'OMBRE DE M....

Méritez-le: devenez attentifs & modestes, souples & reconnaissans; alors vous verrez renaître des hommes semblables à moi, & l'éclat de la scène française, qui penche vers sa ruine, lui sera rendu. Vous n'ignorez pas qu'elle aurait été étouffée dès son berceau, par le faux gout & la médiocrité, si le grand prince que j'avais le bonheur d'amuser, s'en était tenu aux prétentions des protégés, & au dire des protecteurs.

Mlle. D..... (*à part.*)

Il est bien vrai que nous n'avons plus que cela pour nous.

Digitized by Google

L'OMBRE DE M.....

Un prince jeune, équitable le ſentira, n'en doutez point; il y mettra ordre. Mon ſiècle avait auſſi ſon Gengiskan & ſes Criſpins. Monfleury hurlait les vers de Triſtan; Bourſaut & Scarron trouverent des grimaciers à l'hôtel de Bourgogne; mais ces Baladins diſparurent bientôt, & porterent la punition d'avoir écarté le génie de leur tripôt, en voulant lui faire la loi. Mes acteurs plus ſoumis & plus ſages, la reçurent de moi; auſſi leurs noms ont triomphé à l'abri du mien.

CRISPIN, (*à part.*)

Cette Ombre là, avait bien affaire ici! (*haut*) mais permettez, immortel M...., que je vous repréſente qu'il n'y a plus d'auteurs comme vous.

L'OMBRE DE M.....

Plus d'auteurs comme moi? Je n'eus qu'un ſecret: ce fut d'avoir toujours les yeux attachés ſur la nature; vous exigez, vous, qu'ils ne voyent que par les vôtres. Savez vous bien que ces yeux-là n'ont pas plus de rapport avec elle, que le jeu ou le teint de vos Dames?

CRISPIN, (*à part.*)

Cette Ombre-là eſt enragée: elle ne craint pas de mettre le beau ſexe contre elle.

L'OMBRE DE M....

J'ai vû le génie & le talent ſe morfondre & s'a-

Digitized by Google

vilir à votre porte ; je viens de leur inſpirer un noble orgueil.

CRISPIN, (*à part.*)

Parbleu ! ce ſera lui qui les aura fait décamper ! Il ne fallait pas moins qu'une apparition pour cela.

L'OMBRE DE M....

Ils vous livreront à ces plats mercenaires ſans génie, qui rampent devant vous & reçoivent des ſoufflets de vos mains.

CRISPIN.

Bon ! on ne craint pas leur colère : j'ai eſcamotté plus de trente pièces que j'ai dans mon enfer ; & les cannevas de plus de cent, qui ne ſeront pas bien difficiles à remplir.

L'OMBRE DE M....

Miſérable Corſaire ! voilà donc l'uſage que tu crois faire de leurs dépouilles ?

Mâdame ALCESTE.

Oh ! divin M...., pour le coup, ce n'eſt pas ſeulement les auteurs, mais toute la troupe même qui vous remercira de ſabouler ce pié-plat. Si vous pouviez auſſi dire deux mots à M. mon mari, vous m'obligeriez beaucoup.

L'OMBRE DE M....

Avec du talent dans ſon genre, il devrait moins faire l'important ; mais j'ai quelque raiſon pour le ménager.

Digitized by Google

Madame ALCESTE.

Comment, pour le ménager?

L'OMBRE DE M....

Oui: je ſais, par moi-même, combien il eſt puni d'un autre côté. Je fus jadis dans un cas tout pareil au ſien.

Madame ALCESTE.

Hé! quel eſt donc, s'il vous plaît, ce beau cas?

L'OMBRE DE M....

D'avoir une méchante femme.

Madame ALCESTE, (*en lui montrant les poings.*)

Pardié! monſieur Molière, vous êtes bien heureux de n'être qu'une Ombre.

Mlle. BERTINET, (*d'un ton précieux.*)

Puiſque tout le monde vous dit ſon mot, Ombre révérée, vous permettrez qu'à mon tour je vous demande ſi vous m'avez compriſe dans le reproche amer que vous avez fait à toutes ces Dames, de ne ſavoir pas lire?

L'OMBRE DE M....

Quoique vous ne valliez guéres mieux qu'elles, vous pouvez en ſavoir un peu davantage: vous êtes de l'ancien théâtre, vous.

Mlle. BERTINET.

Comment de l'ancien théâtre! ne dirait-on pas que je ſuis de l'autre ſiècle?

Digitized by Google

L'OMBRE DE M....

Tout ce que je puis faire pour vous, c'eſt de vous dire que vous avez commencé trop jeune, & que vous finirez trop vieille.

ALCESTE.

Puiſque chacun vous porte ſes plaintes, je vous dirai, divin Molière, que ſi quelquefois vous avez à vous plaindre de nous, ce n'eſt pas ma faute; imaginez-vous qu'Hyppolite l'autre jour ſe mit dans la tête de jouer le miſantrope.

L'OMBRE DE M....

Le miſantrope! paſſe pour l'étourdi.

HYPPOLITE.

M, M, M, Mais voyez donc! ce rôle n'eſt-il pas de mon emploi?

L'OMBRE DE M....

Emploi! Emploi! que veut dire ce mot? De mon tems il n'était en uſage qu'aux barrières; l'on n'employait les gens qu'à ce qu'ils étaient capables de faire.

HYPPOLITE.

M, M, M, Mais vraiment on vous en fera!

L'OMBRE DE M....

Voilà bien mon homme dans ſon caractère!

Digitized by Google

HARPAGON.

Hé! pourquoi, Meſſieurs, s'accuſer les uns les autres? C'eſt ici le cas de prendre des leçons & non pas le moment de perſiffler.

L'OMBRE DE M....

A entendre cette groſſe bedaine lâcher cet apoſlegme, ne dirait-on pas qu'il y a quelque choſe dans ſon gros chef?

HARPAGON.

Quelque choſe! hé vraiment ſans doute, il y a quelque choſe. Vous n'avez pas du moins à me reprocher de gliſſer ſur vos traits & de ne pas les rendre.

L'OMBRE DE M....

Rendre! vous les rendez ſouvent comme vous les avez pris, ſans les avoir conçus.

HARPAGON.

Comment donc cela?

L'OMBRE DE M....

Oui, mon ami, vous êtes toujours lourd, & il faudrait être naturel.

HARPAGON.

Ce diable d'homme-là eſt bien difficile!

L'OMBRE DE M....

Il ſerait ſuperflu de perdre mon tems à vous débarbouiller tous. Ce n'eſt pas la ce qui m'a amené

Digitized by Google

ici, j'ai cru que ma voix ferait plus d'impreſſion ſur vous, que les cris du public indigné. Apprenez à reſpecter le génie qui vous fait agir & ſubſiſter. Vous n'êtes pas faits pour juger : voulez-vous voir des fruits de cette manie? voyez les pièces qui ont eu vos ſuffrages, tomber les unes ſur les autres; quel maſſacre! ſi les ſifflets ne vous percent pas les oreilles, croyez que c'eſt l'ordre public qu'on reſpecte, & que le parterre vous hue dans le fond de ſon âme. Malheureux! vous avez à moitié détruit l'art : vous acheverez, ſi, un autre théâtre, prêt à s'élever, ne vous écraſe, comme ma troupe culbuta les hurleurs & les farceurs de l'hôtel de Bourgogne. Il s'élevra enfin, & vous irez alors faire pendant aux danſeurs de corde. Adieu pour jamais. (*l'Ombre s'évanouit.*)

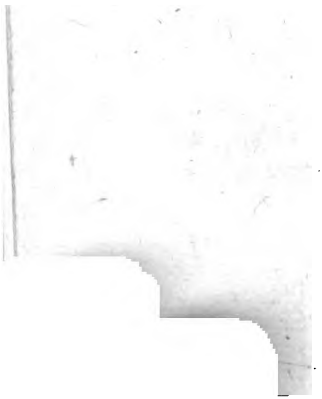
CRISPIN.

A votre aiſe, monſieur Molière : nous tenons encore le privilège.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Poisson de La Chabeaussière, Arige Etienne
= Xavier,

LA CONFIANCE DANGEREUSE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN VERS,

Représentée, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 4 Mai 1784.

Prix 1 liv. 4 sols.

A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande. No. 64.
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux.

M DCC. LXXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

QUELQUES Scènes indiquées dans le Théatre Anglais, m'ont paru dignes d'être transportées sur le nôtre, & m'ont fourni le sujet de cette Comédie. Celle qui m'a principalement servi de modèle, est intitulée *the way to keep him*, ou *la façon de le fixer*. Le *quiproquo* de la lettre, qui n'en fait qu'un léger épisode, m'a semblé susceptible de quelques développemens comiques. J'en ai fait en conséquence mon action principale, & je me suis permis d'y chercher une exposition, une intrigue & un dénouement. Si la Scène Anglaise m'eût été connue à l'époque où je donnai *les Maris corrigés*, j'aurais tâché de l'y encadrer, & peut-être ces deux ouvrages, enrichis l'un par l'autre, auraient-ils présenté quelque chose de plus piquant : ne le pouvant plus, je me suis flatté que le public me pardonnerait de revenir une seconde fois sur mon sujet, en faveur de la Scène que j'ai désiré lui faire connaître.

La ressemblance inévitable avec *le Préjugé à la mode* est peut-être un des reproches les plus fondés qu'on ait dû faire à cette Pièce ; mais

Digitized by Google

après avoir lutté long-tems & ſans ſuccès contre cette difficulté, je me ſuis perſuadé que la différence du caractère des deux maris, & des ſituations qui en réſultent, devait me ſauver juſqu'à un certain point du danger de la comparaiſon.

Si ce petit ouvrage, quoique reçu poſtérieurement, paraît cependant avant pluſieurs autres que mes amis ont la bonté de croire plus eſſentiels à ma réputation, c'eſt premierement, parce qu'une Comédie un peu importante exigeant une étude ſérieuſe du cœur humain, une profondeur & une continuité d'obſervations que le vernis actuel de nos mœurs a rendu plus pénibles, il eſt toujours avantageux de ne pas en hâter la publicité. Chaque jour, en vous éclairant ſur les difficultés de l'Art Dramatique, peut vous faire faire un pas vers le talent de les vaincre, & il eſt rare qu'un ouvrage ait jamais perdu à vieillir dans le porte-feuille.

Secondement, c'eſt que le Théâtre auquel j'ai fait recevoir mes Comédies, n'a pas encore pris aſſez d'aſcendant ſur l'opinion publique, pour balancer le préjugé des *petits jours*, qui ſemble ſubordonner d'une manière peu encourageante la Comédie purement Françaiſe à ces jolies bluettes que le talent aimable des Grétri, des Piccini, des Dalayrac, &c. rend effectivement ſi variées & ſi amuſantes.

Digitized by Google

Troisièmement enfin, c'est que j'ai désiré gagner de primauté quelques personnes qui, séduites comme moi par la Scène Anglaise, ont essayé de bâtir sur le même plan.

M. *Marsollier des Vivetieres*, (*) mon ami, m'a fait voir dans son porte-feuille une Comédie en un Acte & en Prose, intitulée *la Confiance trahie*, dans laquelle il a trouvé moyen de paraphraser la situation d'une maniere tout-à-fait ingénieuse. Son imagination très-féconde en ressources comiques, a tiré de ce canevas plusieurs Scènes qui m'ont paru très-plaisantes, & que son cadre lui a permises, mais qui ne pouvaient entrer dans le mien. Malgré la concurrence, il a bien voulu me donner quelques conseils sur mon ouvrage, & je me fais un devoir d'avouer qu'après m'avoir déterminé sur le titre, il m'a encore fourni quelques idées heureuses dans la contexture & dans les détails de cette Comédie.

Une des choses dont je me suis le plus forte-

(*) On m'envoie en ce moment un exemplaire imprimé de *la Confiance trahie*. M. Marsollier répète avec vérité ce que je dis dans cet avertissement : il a seulement oublié, sans intention, de dire que l'Inconstant était reçu aux Italiens avant qu'il m'eût parlé de sa Pièce, & que mon ouvrage ne ressemble au sien que dans les Scènes qui ne nous appartiennent ni à l'un, ni à l'autre.

Digitized by Google

ment occupé, c'eſt de me veiller ſur la partie du dialogue. J'ai taché de m'éloigner, autant qu'il m'a été poſſible, de ces vers d'Epître ou de Madrigal plus communs aujourd'hui qu'on ne croit & qui, pour donner plus de brillant à la verſification, n'en dénaturent pas moins le ſtyle de la Comédie. J'ai cherché à varier les langages pour les adapter au caractère de chacun de mes perſonnages. Je me ſuis enfin étudié à concilier la pureté de la diction avec le naturel du dialogue & la gaieté décente de la bonne compagnie. C'eſt ſans doute aux efforts que j'ai faits pour y parvenir, que je dois le ſuccès flatteur que cette Pièce a obtenu aſſez généralement à Verſailles, où elle a été parfaitement jouée, & ſur le Théatre de M. le Comte d'Argental. Ce reſpectable Protecteur des Lettres, connu par la profondeur éclairée de ſon goût, m'a permis, apres en avoir entendu la lecture, de la ſoumettre pluſieurs fois chez lui au jugement d'une aſſemblée choiſie, & compoſée de tout ce que nous connaiſſons de plus diſtingué tant en dignité que dans la haute littérature; ce n'eſt auſſi qu'en m'appuyant de ces ſuffrages réitérés, & en profitant de quelques avis qui m'ont été donnés, que je me ſuis déterminé à la riſquer ſur la Scène Italienne. Ce n'était pas prétendre à un bien grand ſuccès, je

Digitized by Google

l'avoue ; cependant, malgré le peu de crédit du genre, il eſt difficile de ne pas déſirer voir exercer plus ſouvent à ce Théatre le talent eſtimable de quelques Comédiens auxquels il ne manque peut-être qu'un peu plus d'encouragement, & principalement celui très-reconnu de M. Granger & de Madame Verteuil. Un peu moins d'abandon de la part du Public, en aiguillonnant les Comédiens, attirerait les Auteurs, & pourrait ouvrir une ſource nouvelle d'amuſement, qu'on riſque de voir tarir en la négligeant. Peut-être auſſi les Comédiens devraient-ils s'occuper de ramener le Public & les Auteurs, en ſe montrant plus ſévères ſur le choix des ouvrages, & ſur l'enſemble de leur exécution. Le ſuccès de trois ou quatre Comédies (*), & principalement de *Tom-Jones à Londres*, a dû leur laiſſer l'eſpérance d'attirer du monde, lorſqu'ils ſauront ſacrifier quelques intérêts particuliers à l'intérêt général de leur Spectacle.

(*) *Ceci étoit à peine imprimé, que j'ai eu le plaiſir de voir confirmer mon opinion, par le ſuccès flatteur & mérité d'une petite Pièce très-agréable dont les Comédiens qui la repréſentent doivent partager la réuſſite avec l'Auteur. On ne ſaurait donner aſſez d'éloges aux perſonnes chargées des rôles de* Fanfan, *de* Colas, *de* Perrette, *&c....*

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte de BELMON.	*M. Granger.*
DORIMON, riche Bourgeois.	*M. Roſiere.*
VALCOUR.	*M. Raimond.*
CÉCILE, épouſe de Dorimon.	*Mme Julien.*
FLORISE, jeune Veuve.	*Mme Verteuil.*
ROSETTE, Suivante de Cécile.	*Mme Raimond.*

La Scène eſt à Paris, dans la Maiſon de Dorimon.

Digitized by Google

LA CONFIANCE DANGEREUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORIMON, *seul.*

Le Comte de Belmon ne vient point, & ma femme
Me demande par grace un entretien ſecret.
Je n'ai pu refuſer, & je crains que ma flamme,
Ne prenne, en lui parlant, un eſſor indiſcret:
Malgré les bons conſeils que je reçois du Comte,
Mon cœur, quand je la vois, enclin à me trahir,
A ſa vieille habitude eſt tout prêt d'obéir.
En Province, à ce goût je me livrais ſans honte.

Digitized by Google

Ici c'eſt un travers, il faut s'en garantir;
L'amitié de Belmon a ſu m'en avertir:
La fuir ou la bruſquer eſt dans la circonſtance
Le moyen que j'adopte, & qui m'a réuſſi:
Continuons de même à ſauver l'apparence.

SCENE II.

DORIMON, ROSETTE.

ROSETTE.

MADAME eſt là, Monſieur, & voudrait vous parler.

DORIMON.

Oh! Madame! Madame! eh bien! Que me veut-elle?
Qu'elle entre.

ROSETTE.

La voici.

DORIMON, *à Roſette qui veut ſortir.*

Pourquoi vous en aller?

ROSETTE.

Pour ne pas vous gêner:

DORIMON.

Oh! grand merci du zèle...;
(*à part*). (*haut*).
La maſque irait jaſer... Reſtez, Mademoiſelle.
(*à part*).
Les valets ſont toujours prompts à vous ſoupçonner:
Mais, parbleu, je ſaurai ſi bien les détourner....

Digitized by Google

SCENE III.

CECILE, ROSETTE, DORIMON.

DORIMON, *à Cécile, très-froidement.*

MADAME, ſerviteur.

CÉCILE.

Pardon, je vous étonne,
Mon ami; mais j'ai craint un malheur imprévu:
Voilà près de huit jours que je ne vous ai vu.

DORIMON.

Je me porte à merveille, & vous êtes trop bonne.
J'étais prêt à ſortir.

(*Il prend ſa canne & ſon chapeau*).

CÉCILE.

J'ai bien mal pris mon tems;
A ce qu'il me paraît.

DORIMON.

Oui: je ſors pour affaire,
Belmon vient me chercher.

CÉCILE.

Je ne vous vois plus guère;
Et c'eſt Monſieur Belmon qui prend tous vos inſtans.

DORIMON.

C'eſt mon meilleur ami.

Digitized by Google

CÉCILE.

Vous permettrez, ſans doute,
Que de cette amitié je faſſe moins de cas;
Je puis me plaindre au moins de ce qu'elle me coûte.

DORIMON.

Quoi donc?

CÉCILE.

Lorſque Belmon ne vous conſeillait pas;
Vous vous plaiſiez chez vous; mon ame heureuſe & fière
Au calme de la paix ſe livrait toute entière;
Votre cœur vous guidait: par de trompeurs avis
Votre oracle vous perd, ſans cette connaiſſance,
Mes momens de regrets ſeraient encor remplis
Par l'amitié, l'eſtime, & la reconnaiſſance.

DORIMON.

(*à part*). (*haut*).
Elle parle à ravir. Vous avez bien raiſon.
Cécile, écoutez-moi; j'aime fort ma maiſon;
Mais de ſon ſiècle il faut ſuivre un peu la méthode.
Eſt-ce à nous à donner à Meſſieurs les plaiſans
Le ſpectacle ennuyeux de deux époux amans?
Oh! l'amour conjugal eſt bien paſſé de mode.

CÉCILE.

Eh! que fait au bonheur l'opinion des ſots?
On ſe donne un travers pour échapper à l'autre.

DORIMON, *à part.*

Crainte de me trahir terminons ce propos.
(*haut.*)
Sur cela mon ſyſtême eſt différent du vôtre:
Ainſi n'en parlons plus, & vous m'obligerez.

Digitized by Google

CÉCILE.

Vous ne demandez pas ſi vous m'affligerez.

DORIMON.

S'affliger! Quelle enfance! Ah! ſerait il poſſible.
(*à part.*)
Oh! je ne ſuis qu'un ſot, je n'y puis plus tenir.
(*Haut & tâchant de n'être pas entendu de Roſette*).
Cécile, vous ſavez que je ſuis bon, ſenſible;
Peut-être en s'expliquant pourrait-on parvenir,
Sans éclat, aux douceurs d'une union paiſible
Et....

ROSETTE, *annonçant.*

Monſieur Belmon.

CÉCILE, *à part.*

Dieux! le facheux contretems!
(*à Dorimon*).
De grace, pourſuivez.

DORIMON, (*bruſquement*).

Non, non, il n'eſt plus tems:
(*à part.*)
S'il m'avait entendu, j'aurais un beau tapage.

Digitized by Google

SCENE IV.

CÉCILE, DORIMON, ROSETTE, BELMON.

BELMON.

(*Appercevant Cécile*).

Mon cher! je ſuis à vous; Ciel! je ſuis indiſcret;
Et j'interromps peut-être un entretien ſecret.

DORIMON.

Point du tout.

BELMON, *bas à Dorimon.*

Je vous fais très-grand plaiſir, je gage.

DORIMON, *bas à Belmon.*

Oui, je m'ennuyais fort.

BELMON, *bas.*

(*haut*). Je n'en peux pas douter.
Il eſt tard, mon ami, nous manquerons peut-être
La perſonne chez qui je veux vous préſenter.
Si par haſard pourtant vous aimez mieux reſter,
Vous n'avez qu'à parler: je vous laiſſe le maître.

DORIMON.

Vous vous moquez de moi, je marche ſur vos pas.

BELMON, *à Cécile.*

Je vous prens à témoin, je ne le contrains pas.
C'eſt que je ne veux pas, s'il vient ou s'il demeure,

Digitized by Google

Qu'à Cécile mon zèle un moment soit suspect.
Consultez-vous donc bien.

DORIMON.

C'est dit.

BELMON.

A la bonne heure:
Madame voudra bien agréer mon respect.
(*Bas à Cécile*).
Je désaprouve fort sa bisarre conduite.
(*Prenant la main de Cécile*). (*Lui baisant la main*).
Ah! le charmant bijou!.... Bien monté tout-à-fait.

DORIMON, *l'observant.*

Comme il a l'air aisé!

BELMON.

Je suis votre Valet.
Désolé, furieux de vous quitter si vîte:
(*à Dorimon*).
Allons..... Ne prenez pas garde à moi, s'il vous plaît.

CÉCILE, *arrêtant Dorimon.*

Quand vous reverra-t-on?

DORIMON.

(*à part*).
Je ne sais. Qu'elle est belle!
Je voudrais.....

BELMON.

Venez vous?

DORIMON.

Me voici, c'en est fait;
Désolé, furieux qu'une affaire m'appelle.

Digitized by Google

Oui, ce bijou paraît bien monté tout-à-fait.

(*Dorimon prend la main de Cécile pour la baiſer furtivement ; mais il s'apperçoit que Belmon l'obſerve, & il s'échappe en contrefaiſant le ton de ſon ami*).

Adieu, ne prenez pas garde à moi, s'il vous plaît.

SCENE V.

CECILE, ROSETTE.

CÉCILE.

QUELLE frivolité! quel ton!

ROSETTE.

Moi, je ſoupçonne
Que ce Monſieur le Comte a des deſſeins ſur vous,
Et qu'il voudrait pour cauſe éloigner votre époux.
Dorimon vaudrait mieux s'il n'écoutait perſonne,
De vous en affliger vous avez tort auſſi:
Quand on eſt comme vous, jeune, aimable & jolie....

CÉCILE.

Et de quoi, s'il vous plaît, vous mêlez-vous ici?
Souvenez vous toujours, c'eſt moi qui vous en prie,
Que Dorimon m'eſt cher, & qu'il eſt mon époux.
Et puiſqu'il faut enfin vous le dire ſans ceſſe,
Vous n'avez pas le droit de donner votre avis
Devant ſa femme.

ROSETTE.

Oh! Oui, vous avez, je confeſſe,
Les charges de l'état, mais non pas les profits.

CECILE

Digitized by Google

CÉCILE.

Encor! Vous m'offenſez, ſortez...

ROSETTE.

Je me retire.

(*à part*).

Dame! il n'eſt pas commun de trouver à Paris
Des femmes que l'on fâche en blâmant leurs maris.

(*Elle ſort*).

SCÈNE VI.

CÉCILE, *ſeule.*

VOILA comme un époux dont la froideur coupable
Ne rend pas, par ſes ſoins, ſa femme reſpectable,
L'expoſe ſans égard aux propos indiſcrets,
Et la force à rougir aux yeux de ſes valets.
Dorimon par un fat ſe laiſſe trop conduire;
Il ne s'apperçoit pas en ſe laiſſant ſéduire
Par le ton impoſant de ſon inſtigateur,
Qu'un Grand peut embellir juſqu'à ſes ridicules;
Mais qu'on rit, ſans pitié, du gauche imitateur.
Comment rendre le jour à des yeux ſi crédules?
Voici Floriſe, elle eſt néceſſaire à mon cœur;
Son amitié pour moi m'eſt précieuſe & chère,
Et ſi quelques chagrins me viennent par le frère,
Je m'en conſole au moins par les ſoins de la ſœur.

Digitized by Google

SCENE VII.

FLORISE, CECILE.

CÉCILE.

Vous voilà de bonne heure & je vous remercie:
Vous venez à propos.

FLORISE.

Bon jour, ma chère amie.

CÉCILE.

A votre air vif & gai je gage que Valcour
Vient d'être encore en butte à votre espièglerie.

FLORISE.

Il est vrai: je le quitte, & de son fol amour,
Il vient de m'excéder: vous riez? Je parie
Que vous n'en croyez rien.

CÉCILE.

Pardon, c'est malgré moi:
Mais Valcour, j'en réponds, vous tient au cœur.

FLORISE.

Sur quoi
Pouvez-vous établir ce soupçon, je vous prie?
Sur quoi me jugez-vous de la mauvaise foi?

CÉCILE.

Sur mille petits riens, vous savez qu'une femme
Lit dans le cœur d'une autre avec des yeux perçans;

Digitized by Google

D'une coquetterie étrangère à votre ame,
Vous prétendez en vain masquer vos sentimens;
Ce caractère là n'est point du tout le vôtre:
Vos yeux.....

FLORISE.

Ne sont-ils pas comme les yeux d'un autre?

CÉCILE.

D'une autre dont le cœur aimerait: ah! d'accord,
Moi devant mon miroir si je m'étais surprise
Avec de pareils yeux, je crois, belle Florise,
Que dans ce moment-la mon cœur battrait bien fort.
Pourquoi dissimuler? un peu plus de franchise.

FLORISE.

Soit; j'aime assez Valcour & sans cette terreur
Que m'inspire un second hymen.

CÉCILE.

Mais quelle idée!
Et sur quoi, s'il vous plaît, peut-elle être fondée?
Cessez de vous livrer à cette injuste erreur.
Un homme qui vous aime avez idolatrie,
Qui réunit d'ailleurs, pour embellir la vie,
Les graces de l'esprit aux qualités du cœur,
Qui vous offre à la fois une figure aimable,
Une fortune honnête, un état distingué;
Qu'a-t-il donc d'effrayant? C'est un choix estimable.

FLORISE.

Je le crois, mais bientôt si mon cœur subjugué,
Laissait à son vainqueur soupçonner son empire,
Il le négligerait, adieu tout mon Roman,
L'intérêt finirait avec le dénouement.

Digitized by Google

L'art de les tourmenter eſt l'art de les ſéduire,
Tant qu'un amant n'obtient que le droit d'eſpérer,
Le Tyran déguiſé n'oſe pas ſe montrer.
Mes craintes ſur l'hymen ſont aſſez légitimes;
Combien n'en vois-je pas tous les jours de victimes!
Vous-même, puiſqu'il faut vous parler franchement....

CÉCILE.

Moi, je ne me plains point.

FLORISE.

Il eſt vrai, mais, ma chère,
La vertu quelquefois ſait ſouffrir & ſe taire;
Je vois ce qui ſe paſſe ici très-clairement,
Et ne m'aveugle point ſur les torts de mon frère.

CÉCILE.

S'il en a, ce ſont ceux d'un conſeil dangereux;
Dorimon eſt ſenſible, honnête, généreux,
J'oſe, ſur ce point-là, le louer ſans ſcrupule;
Mais, fier de ſa fortune, il prend avec éclat
Un ton que contredit ſon âge, ſon état
Et dès qu'on ſe déplace on devient ridicule.
Belmon, ſon ſeul oracle, inſinue à ſon cœur,
Que le bon ton défend de bien traiter ſa femme,
D'un travers prétendu lui fait craindre le blâme,
Et croît, en l'égarant, encor lui faire honneur.
Mais Valcour a des mœurs, de l'eſprit, de l'uſage,
Je ne lui vois aucun des travers de ſon âge.

FLORISE.

Paix donc, car le voici.

Digitized by Google

SCENE VIII.

VALCOUR, FLORISE, CECILE.

CÉCILE.

VENEZ, mon cher Valcour,
Venez, au même instant je plaidais votre cause.

VALCOUR.

Mon juge est bien sévère, il m'interdit l'espoir,
De surmonter jamais l'obstacle qu'il m'oppose :
Mais malgré la rigueur de la Loi qu'il m'impose,
Mon zèle peut au moins suppléer mon pouvoir.

CÉCILE.

Allons, Florise, allons, un peu de complaisance,
Tant de soumission mérite l'indulgence.

FLORISE.

Soit, vous allez tous deux voir que j'entens raison:
Faisons ouvrir les yeux à l'époux de Cécile,
Que Belmon soit enfin banni de la maison;
Ma main sera le prix de ce projet utile.
C'est là mon dernier mot.

VALCOUR.

Et mon espoir renaît.
Ramener Dorimon n'est pas chose impossible.
(*A Cécile*).
Il vous aime, son ame est honnête & sensible:
Victime, malgré lui, d'un fat qu'il méconnaît,
Il craint le ridicule; une mauvaise honte

Digitized by Google

L'égare, mais ſon cœur eſt ſincère & j'y compte.
Je propoſe un moyen qui peut tout réparer;
Écrivons que, ſenſible à ſa froideur extrême,
Vous formez le projet de vous en ſéparer.

CÉCILE.

Que me propoſez-vous? Y ſongez-vous vous-même?
Eſt-ce à moi de groſſir le nombre des clameurs
Que déjà le déſordre a rendu ſi fréquentes,
Doit-on livrant ſon nom aux publiques rumeurs,
Par l'éclat flétriſſant de plaintes indécentes,
Laſſer les Tribunaux au ſcandale des mœurs?
Il vaut mieux dévorer ſes chagrins ſans ſe plaindre:
La ſéparation eſt un mal plus à craindre;
Et toute femme doit, quand il faut y venir,
Frémir de demander, & pleurer d'obtenir.

VALCOUR.

Sur la ſimple menace il ſe rendra peut-être;
Je me chargerai ſeul de l'avertiſſement,
Et vous me dédirez en cas d'événement.

FLORISE.

Ce n'eſt pas tout, il faut, & c'eſt le coup de maître,
Tendre un piége à Belmon, enhardir ſes aveux;
S'il peut ſe déclarer nous ſerons trop heureux.

CÉCILE.

Il ne m'a point parlé.....

FLORISE.

Mais l'œil s'eſt fait entendre,
Je vois clair, laiſſons-le s'engager par plaiſir;
Vous touchez au moment de l'aveu le plus tendre.

Digitized by Google

CÉCILE.

Je ne veux point.....

FLORISE.

Pourquoi ne pas s'en divertir ;
Ses pareils sont si vains ; toutes, tant que nous sommes,
Tâchons d'humilier l'amour-propre des hommes ;
C'est ma vocation, & j'aime la remplir.

CÉCILE.

Vous répondez de tout, je me laisse conduire.

VALCOUR.

Pour en venir à bout, ne négligeons donc rien.
(*à Florise.*)
Si nous réussissons, n'allez pas vous dédire.

FLORISE.

Voir Cécile contente, est ce que je désire.
N'en ai-je pas trop dit ?

VALCOUR.

Oh ! non, non.

CÉCILE.

C'est fort bien.
(*à Valcour.*)
Venez, consultons-nous sur ce qu'il faut écrire ;
(*à Florise.*)
Et puisse son bonheur être le prix du mien.
(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

FLORISE, *seule.*

Mon cher Monsieur Belmon, vous voilà près du piége ;
Je me fais un plaisir de vous y voir tomber.
Vainement votre adresse avec art nous assiége,
Et sous vos propres lacs vous allez succomber.
J'ai rebuté ses soins ; à cet affront sensible
Il m'a juré la guerre, & je la soutiendrai ;
Dans tous ses beaux projets je le contrarirai.
Mais sur-tout, cachons-lui mon choix, s'il est possible,
Son orgueil jouirait : le voici justement.
Il rêve.

(*Elle s'éloigne un peu.*)

SCENE X.

BELMON, FLORISE.

BELMON.

J'ai laissé Dorimon chez Orphise,
Et viens près de Cécile entamer le roman :
Mais comment empêcher que Madame Florise
Auprès de son amie, en ces lieux ne me nuise ?
Le ton que je conseille à notre Financier
Doit auprès de sa femme avancer mes affaires ;

Digitized by Google

Mais Floriſe m'obſerve, & ne la quitte guères.
Cette femme a juré de me contrarier.
Je ferai quelque jour, ſur les mœurs des coquettes,
Un Livre très-plaiſant, & ſur-tout très-moral,
Qui détruiſe l'eſpèce, ou prévienne le mal,
En démaſquant leurs tours & leurs ruſes ſecrettes;
(*Appercevant Floriſe.*)
L'ouvrage ſera long. Ah! Madame, pardon,
M'auriez-vous entendu?

FLORISE.

Je vous jure que non:
Mais ſaurai-je, ſans être un peu trop curieuſe,
Quel ſi grave ſujet de méditation
Paraiſſait occuper votre réflexion?

BELMON.

J'en faiſais, à vrai dire, une aſſez ſérieuſe,
Et vous pourriez m'aider à la ſolution:
Je cherchais en moi-même, en ſongeant aux coquettes,
A quelle intention le ciel les avait faites.

FLORISE.

Et vous me croyez propre à l'explication
De cette énigme-la? Serait-ce une épigramme?
Et dois-je me réſoudre à l'application?

BELMON.

Ah! ſi donc! le ſoupçon ſeroit digne de blâme;
M'en préſerve le ciel: mais au fait je prétends
Qu'une femme a toujours des notions innées
Sur ce chapitre-la.

FLORISE.

Fort bien, je vous entends.

Digitized by Google

Si vous me consultez, je les crois destinées
A désoler les sots & les impertinens ;
C'est-là leur mission. A votre tour, vous-même
Aidez moi, s'il vous plaît, à résoudre un problême.
Je voudrais bien savoir à quelle intention
La nature a formé certains êtres frivoles
Qu'on recherche & qu'on craint : mais qui donnent le ton :
Pour séduire & tromper parcourant tous les rôles,
Et dont je n'ôse pas vous prononcer le nom.

BELMON.

Des Roués ; ce mot-là n'est pas académique ;
Mais, tout affreux qu'il est, c'est le terme thecnique,
N'est-ce pas ?

FLORISE.

Justement.

BELMON.

En suis-je un à vos yeux ?

FLORISE.

Ah ! fi donc ! le soupçon serait injurieux ;
Mais tout homme a, je crois, des notions innées
Sur ce chapitre là.

BELMON.

Bravo ! je vous comprends,
Et je vais vous répondre ainsi que je l'entends.
Si les coquettes sont par le ciel destinées
A désoler les sots & les impertinens,
C'est là, du moins je crois, l'emploi que vous en faites ;
L'être dont nous parlons est l'écueil des coquettes ;
Né dans l'ordre moral pour leur punition,
Il les anéantit : voilà sa mission.

Digitized by Google

FLORISE.

Réuſſit-il toujours ?

BELMON.

Si ce n'eſt l'un, c'eſt l'autre.
Mais tenez, tous les deux ſoyons de bonne foi.
Vous ne valez au fonds pas beaucoup mieux que moi;
Je remplis mon deſtin, vous rempliſſez le vôtre.

FLORISE.

Soit : mais pourquoi mon frère eſt-il votre écolier ?

BELMON.

Sa femme eſt, ce me ſemble, un peu votre écolière.

FLORISE.

Réuniſſons-nous donc pour les concilier.

BELMON.

J'ai bien un autre plan : chacun a ſa manière.
Quelqu'un vient.....

SCENE XI.

VALCOUR, FLORISE, BELMON.

FLORISE.

C'EST Valcour ! oh ciel ! quel embarras !

VALCOUR.

Madame, je venais....

BELMON, *à part.*

Ma coquette a beau faire,
C'eſt ſon vainqueur, ou bien je ne m'y connais pas.

Digitized by Google

FLORISE, *très-froidement à Valcour.*

Monsieur m'excusera, mais je suis en affaire.
(*à Belmon*).
De grace, revenons.

BELMON.

Eh mais! sans vous déplaire,
A quoi bon? De l'amour vous faisiez peu de cas;
Changeriez-vous d'avis?

FLORISE.

Le bonheur d'une amie,
Est mon vœu le plus cher.

BELMON.

Je ne m'oppose pas
A ce noble desir & d'ailleurs je parie
Deviner le motif.....

FLORISE.

Oh! vraiment je le crois,
Vous êtes pénétrant, vous voyez tout.

BELMON.

Par fois
J'ai vraiment le coup d'œil d'une finesse extrême;
Si je vous faisais part de tout ce que je vois,
Ma pénétration vous frapperait vous-même.
Par exemple, tenez, j'étais, presqu'à l'instant,
Chez une veuve aimable, & dont la fantaisie
Est, je ne sais pourquoi, de cacher son penchant.
J'étais seul avec elle, arrive son amant,
Que faire? le traiter avec cérémonie

Digitized by Google

Bien froidement, c'eſt là ce qu'on fit en effet.
Cependant en dépit du ſuperbe projet,
De maſquer l'intérêt qu'on prenait à ſa vue,
L'œil s'anima, la voix s'adoucit, fut émue,
De ſon côté l'amant, homme très-circonſpect
N'oſait lever les yeux ſur elle, par reſpect,
Était embarraſſé, ne ſavait où ſe mettre:
Pour les tirer d'affaire & finir leur tourment;
Je ſentis qu'il fallait m'échapper prudemment,
Et j'en vais faire autant ſi vous voulez permettre...

FLORISE, *un peu déconcertée.*

Comment! vous me quittez après un ſi beau trait?

BELMON.

Oui, je vais chez Cécile.

FLORISE.

A la lettre?

BELMON.

A la lettre?
Puis je gêne Monſieur; il faut être diſcret,
Lui laiſſer le champ libre, il n'eſt pas trop des nôtres:
La victime eſt ſoumiſe & de facile accès.
Je vous laiſſe jouir de vos brillants ſuccès.
Je voudrais que les miens fuſſent comme les vôtres,
Nous pourrions à l'envi comparer nos progrès.

FLORISE.

J'en ferai plus que vous.

BELMON.

(*Bas à Valcour*).
J'en ai peur. Elle eſt priſe.
Appuyez, je vois clair, j'aſſure l'entrepriſe.
(*Il ſort*).

Digitized by Google

SCENE XII.

FLORISE, VALCOUR.

FLORISE.

QUE vient il de vous dire en vous parlant tout bas ?

VALCOUR.

Vous ne redoutez pas, ou du moins je l'espère,
Que de ce qu'il m'a dit je fasse un très-grand cas.

FLORISE.

Non, mais je vous préviens que je suis en colère,
Que si vous voulez voir nos articles conclus
Il faut absolument que Belmon soit exclus,
Sinon....

VALCOUR.

Je vous entens, notre lettre est écrite,
Fasse le ciel qu'elle ait entière réussite !

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DORIMON, *seul.*

QUE m'apprend-t-on ô ciel ! quel projet ! je friſſonne.
Se ſéparer de moi ! je l'aurais mérité.
Je la bruſque ſans ceſſe : oh ! non, en vérité,
Sur ce chapitre-là je ne crois plus perſonne.
Je veux me déclarer, oui, mon cœur me l'ordonne,
Ce billet lui dira que je l'aime toujours,
Que je veux travailler au bonheur de ſes jours,
Qu'elle n'aura de moi déſormais rien à craindre
Si du moins en Public elle veut ſe contraindre ;
Mais Belmon ne vient point, je l'attendais ici
Pour lui faire approuver... Juſtement le voici.

SCENE II.

DORIMON, BELMON.

DORIMON.

VENEZ, je vous ſais gré de votre exactitude.

BELMON.

Obliger mes amis eſt ma première étude,
J'acquitte ce devoir avec ſéverité.

Digitized by Google

DORIMON.

Vous êtes un ami bien rare, en vérité.

BELMON.

Vous me faites honneur. Eh bien! quelle nouvelle?

DORIMON.

Oh! vraiment vous allez en apprendre une belle.

BELMON.

Comment? vous m'alarmez! que s'eſt-il donc paſſé?
Je vous trouve inquiet, rêveur, embarraſſé.

DORIMON.

Mon cher Monſieur Belmon, je ne veux rien vous taire.
N'ai-je pas quelquefois l'air un peu ſingulier?

BELMON.

Singulier! vous?

DORIMON.

Oui, moi.

BELMON.

Ma foi non: au contraire,
Je n'ai rien vu chez vous que de très-ordinaire.

DORIMON.

Quoi! vous ne trouvez rien de plus particulier
Sur ma femme & ſur moi, quand le ſort nous raſſemble?

BELMON.

Je vois que vous vivez très-froidement enſemble,
Et cela me paraît tout-à-fait naturel.

DORIMON.

Digitized by Google

DORIMON.

Ah ! cher Belmon !

BELMON.

Eh bien ! qu'avez-vous donc ?

DORIMON.

Je tremble.

BELMON.

Expliquez-vous, de grace ; a-t-on rien vu de tel ?
Vous avez des ſecrets pour moi : cela me pique.

DORIMON.

Vraiment, c'eſt que le mien eſt d'une eſpèce unique.
Vous vous rirez de moi.

BELMON.

Quel homme ! Je vois bien ;
Si vous continuez, que je ne ſaurai rien.

DORIMON.

C'eſt donc un grand travers d'aimer beaucoup ſa femme ?

BELMON.

Ne vous ai-je pas dit mille fois que le blâme
Le plus univerſel devenait, à Paris,
De l'amour conjugal l'indiſpenſable prix ;
Sans parler des brocards dont il devient la cauſe,
Concevez le danger où le mari s'expoſe.
Femme qui croit regner au cœur de ſon époux,
Fait bientôt de ſes droits un tyrannique uſage,
Met ſa perſonne aux fers, & ſes biens au pillage ;
Rien ne peut le ſauver : puis d'ailleurs, entre nous,
L'Hymen, tout Dieu qu'il eſt, n'a qu'un crédit fort mince ;
Il peut avoir encor des Autels en Province ;

Digitized by Google

Mais avec le bon ton il eſt un peu brouillé.
Nous avons décidé ſa fade bon-hommie
Trop lourde à ſupporter en bonne compagnie;
Et quiconque l'encenſe eſt un homme noyé.

DORIMON.

Vous me faites frémir.

BELMON.

Pourquoi? que vous importe?
Vous n'adopterez pas un travers de la ſorte.

DORIMON.

Se taire plus long-tems ſerait hors de raiſon.
J'aime Cécile au point d'en perdre la raiſon.

BELMON.

Vous l'aimez?

DORIMON.

J'en ſuis fol.

BELMON.

Vous riez: quel prodige!

DORIMON.

Rien n'eſt plus ſérieux. Je l'adore, vous dis-je.
Je dois, à vos regards, être un homme perdu.

BELMON.

Comment concilier cet amour prétendu
Avec votre façon de gouverner Cécile?

DORIMON.

Il faut vous l'avouer, je ſuis un imbécile.
J'ai cru par ce moyen aveugler tous les yeux
Sur l'indécent amour que j'avais pour ma femme.

Digitized by Google

Cette feinte froideur coûte trop à mon ame.
Sans Cécile, en un mot, je ne puis être heureux;
Elle veut me quitter, & ce parti m'afflige.

BELMON.

Ah! fi donc!

DORIMON.

Elle veut ſe ſéparer de moi;
Je frémis d'y ſonger: l'amour me fait la loi.
Pour prévenir à tems ce malheureux vertige,
J'ai formé le projet de lui déclarer...

BELMON.

Quoi?
Votre flamme amoureuſe? Oh! la bonne folie!
D'abord, êtes-vous sûr que votre femme au fond,
Pour prendre ce parti, n'ait pas d'autres raiſons;
Qui ſait ſi le projet dont on ſe glorifie
N'eſt pas un voile heureux finement inventé,
Quelque prétexte adroit pour ménager l'envie
D'être libre, en mettant le droit de ſon côté?

DORIMON.

Oh! non: de fauſſeté Cécile eſt incapable:
Vous la connaiſſez mal, c'eſt une ame adorable;
Perſonne là-deſſus ne vous dira que non.

BELMON.

L'art de ſe déguiſer plus finement qu'une autre,
De nos femmes de bien fait ſouvent le renom.
Ce n'eſt pas que je veuille en accuſer la vôtre,
Mais.... Enfin quel parti prenez-vous?

DORIMON.

Ecoutez:

N'oſant pas lui parler, j'ai pris celui d'écrire.
Tenez, voilà ma lettre, & vous pouvez la lire.

BELMON, *liſant la lettre.*

Elle eſt d'une tendreſſe exécrable: comptez
Que vous allez beaucoup contrarier nos vues.

DORIMON.

Pourquoi cela? Cécile, en gardant mon ſecret,
Conciliera l'amour avec mon intérêt.
Toutes difficultés par-là ſeront prévues.

BELMON.

Mais du ſecret auquel vous voulez la forcer,
Son orgueil compromis pourrait bien s'offenſer;
Si la condition lui paraît une inſulte,
Cela ſerait poſſible.

DORIMON.

Oh! non; je n'en crois rien.

BELMON, *à part.*

Son projet m'embarraſſe; il faudrait un moyen.....
Ah! j'y ſuis.

DORIMON.

Vous rêvez?

BELMON.

C'eſt que je me conſulte.
Je n'ai pas cru d'abord que ce billet fît bien;
Mais toujours votre avis détermine le mien.
Au moins ne faut-il pas vous-même lui remettre
Le billet qui contient la propoſition;
L'envoyer pourrait bien encor vous compromettre;
Vos valets, ou les ſiens, par indiſcrétion,

Digitized by Google

N'auraient qu'à hasarder quelque réflexion.....
Que ce soit un ami qui remette la lettre.

DORIMON.

L'idée est lumineuse, & je vous en sais gré;
C'est vous que je choisis, si vous voulez permettre.

BELMON.

Pour vous faire plaisir, moi, je m'en chargerai.

DORIMON.

Lui parler eût été plus voisin du scandale;
La réponse d'ailleurs aurait été verbale,
Et j'aime beaucoup mieux qu'elle m'écrive : au moins
Les écrits restent.

BELMON.

Soit.

DORIMON.

Je compte sur vos soins,
Et vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

BELMON.

Tenez, tout franchement, moi, je vous en dispense.

DORIMON, *à part.*

Ce Belmon est toujours serviable, obligeant.
(*haut*
Mon ami, mon très-cher ami, Dieux! que de joie!
Se séparer de moi! le cas était urgent;
Mais par l'expédient tout simple que j'emploie,
Si ma femme se prête à mon intention,
J'accorderai l'amour, ma réputation;
Je suis le plus heureux des hommes : je vous laisse,

Digitized by Google

Et moi-même, écartant les témoins importuns,
J'empêcherai qu'ici n'en ſurviennent aucuns.

(*Il ſort.*)

SCENE III.

BELMON, *ſeul.*

CE diable d'homme, avec ſa bizarre tendreſſe,
Allait contrecarrer mon amoureux deſſein,
Après m'avoir lui-même applani le chemin.
Sa fantaiſie eſt propre à détruire la mienne.
De quoi s'aviſe-t-il de s'aller déclarer?
Par bonheur mon projet pourra tout réparer.
Écrivons une Lettre en place de la ſienne.
Et mettons à profit la ſituation;
Il eſt tems de riſquer ma déclaration.
(*Il écrit*).
Je crois m'appercevoir chez la belle Cécile,
Qu'à la froideur, l'amour eſt prêt à ſuccéder:
Abuſer Dorimon ſerait alors facile,
Si je me trompe & ſi l'on ne veut pas m'aider:
Eh! bien, au pis aller, je lui rendrai la lettre
Qu'on m'a ſi poliment chargé de lui remettre.

. . . . . .

Bien, que la phraſe ait l'air équivoque & décent,
Flattons ſa vanité, c'eſt un moyen puiſſant,
Elle ne dira rien, la femme la plus ſage,
Goûte un plaiſir ſecret quand on lui rend hommage.

. . . . . .

Digitized by Google

Du désordre, des points: oh! des points sont très-bien,
L'article essentiel c'est de n'oublier rien.
(*Il se lève*).
Ma déclaration pourrait servir à mille,
J'aime assez qu'elle soit circulaire au besoin,
Peut-être aurais-je dû mieux en soigner le stile:
Mais un billet d'amour exige-t-il du soin?
Il serait bien plaisant de le rendre témoin,
De la réception de l'effet de ma lettre;
Comment faire? il faudrait...

SCENE IV.

DORIMON, BELMON.

DORIMON.

Eh! bien, qu'avez-vous fait?

BELMON.

Je n'ai point encor pu la lui faire remettre:
Mais ne pourrions nous pas, pour juger de l'effet
Que l'aveu sur son cœur va sûrement produire,
Sans en être apperçus, tout voir & nous instruire,
Cela nous guiderait.

DORIMON.

Très-bien vu, mon ami,
Cela serait aisé dans ce cabinet-ci.

BELMON.

Informons-nous d'abord, c'est le point nécessaire,

Digitized by Google

Du moment où ſes pas la conduiront ici,
Sans cela vous ſentez que l'on ne peut rien faire.

DORIMON.

Attendez... Appellons... Roſette,

SCENE V.

ROSETTE, DORIMON, BELMON.

ROSETTE.

Me voici.

DORIMON.

Que fait Madame?

ROSETTE.

Elle eſt là-haut avec Floriſe
Et va bientôt deſcendre,

DORIMON.

Ici?

ROSETTE.

Mais je le croi.

DORIMON.

Seule?

ROSETTE.

Je l'imagine.

BELMON, *à Dorimon.*

Eh bien! écoutez-moi.
Pour juger du ſuccès qu'aura notre entrepriſe,

Digitized by Google

Moi, je vais engager Rosette à se charger
Du message :

DORIMON.

Bien dit.

BELMON, *à Rosette.*

Mon joli messager,
Remettez de ma part ce billet à Cécile.

(*Elle regarde Dorimon, & ne prend pas la lettre.*)

Que regardez-vous donc ?

ROSETTE.

Il serait inutile
De vous dissimuler que sans permission,
Je ne puis me charger de la commission.

BELMON, *à Dorimon.*

Ah ! ça, dites lui donc de quitter ses scrupules,
Ses observations sont assez ridicules.

ROSETTE.

Je remplis mon devoir, on m'en voudrait un jour,
Si cette lettre était un message d'amour.

(*Ils rient tous deux.*)

DORIMON.

Eh ! bien, si c'en est-un, allez, c'est mon affaire;
Faites ce qu'on vous dit & point de commentaire.

ROSETTE.

Allons, il ne faut pas vous fâcher pour cela,
Dès que Monsieur l'ordonne on la lui remettra.
J'l'entens.

Digitized by Google

BELMON, *à part.*

Elle vient, ne perdons pas la tête,
A tout évènement j'ai ma réponse prête.

(*Ils entrent dans le cabinet*).

SCENE VI.

ROSETTE, *seule.*

Au lieu de lui parler il écrit; Dorimon
Jusques dans ses projets soutient Monsieur Belmon.
Je n'y connais plus rien, ou je suis bien trompée,
Ou ce Monsieur Belmon veut faire une équipée;
La curiosité me talonne..... Mais non,
Faisons notre devoir, & songeons à nous taire.
Oh! si c'était à moi que Monsieur eût à faire!
Madame vient.

SCENE VII.

CÉCILE, ROSETTE.

CÉCILE.

Rosette, a-t-on vu Dorimon?

ROSETTE.

Oui Madame; toujours avec Monsieur Belmon,
Voici par parenthèse, une petite lettre,
Que son cher confident m'a dit de vous remettre.

Digitized by Google

CÉCILE.

Laisse-moi, j'aurai soin de t'appeller bientôt.

(*Rosette sort*).

SCENE VIII.

CÉCILE, *seule.*

De Belmon! Je le hais: son amitié m'insulte.
C'est l'oracle imposant que mon mari consulte:
Que peut-il me vouloir? Voyons.

(*Elle s'assied au Secrétaire, le dos tourné au Cabinet*).

SCENE IX.

CÉCILE, BELMON, DORIMON.

(*Tandis que Cécile décachette la lettre, les deux autres sortent du Cabinet, en l'observant*).

DORIMON.

Ne disons mot:
Mais examinons bien.

BELMON, *à part.*

Amour, fois-moi propice?

DORIMON, *à Belmon, avec effusion.*

Mon cher ami!

Digitized by Google

BELMON.

Suivez ſes yeux.

DORIMON.

Chut ! point d'éclat : Elle a rougi.

BELMON.

Tant mieux : j'aime aſſez qu'on rougiſſe.

DORIMON.

Elle pâlit.

BELMON.

Tant mieux : c'eſt l'effet du combat.

DORIMON.

Ses yeux s'animent.

BELMON.

Bon !

DORIMON.

Aihe ! aihe ! elle ſe fâche....

BELMON.

Tout de bon ?

DORIMON.

Tout de bon. Elle a l'air en courroux.

BELMON.

Je ſuis perdu.

DORIMON.

L'ingrate !

BELMON.

Eh ! bien ! y penſez-vous ? Et de nous découvrir avez-vous pris à tâche ?

Digitized by Google

CÉCILE.

Floriſe avait raiſon. Oſer ſe faire un jeu
De l'amitié ! riſquer un criminel aveu !
Je ſaurai lui répondre.

BELMON, (*à Dorimon.*)

Allons nous-en, de grace!

DORIMON.

Non, mon ami, reſtez : je veux lui dire en face
Ce que j'ai ſur le cœur.

BELMON.

Je ne puis pas : partons.

DORIMON.

Ne m'abandonnez pas.

(*Cécile ſe retourne & les apperçoit.*)

BELMON.

On nous a vus : reſtons.
(*à part.*)
Du ſang-froid.

DORIMON, *à part.*

A quel point la colère m'enflamme !

CÉCILE, *à Belmon.*

Quoi ! Monſieur, vous oſez reparaître chez moi,
Après votre étonnant procédé ?

BELMON, *à part.*

Quelle femme !
(*Haut.*)
Madame, je voulais.... C'eſt Dorimon.... Ma foi....
(*à Dorimon.*) (*à Cécile.*)
Parlez. Ne dites rien, vous ſaurez tout.

Digitized by Google

DORIMON.

Madame,
Reſpectez mes amis, ſur-tout Monſieur Belmon :
Je veux qu'il ſoit chez moi quand je le trouve bon.
Son zèle à m'obliger a des droits ſur mon ame,
Songez-y, ce ſont-là mes ordres abſolus.

BELMON, *à part.*

Embrouillons-les ſi bien qu'ils ne s'entendent plus.

CÉCILE.

Oſe-t-on ſe ſervir d'un voile reſpectable
Pour couvrir, ſans égard, le procédé coupable
De mettre à mon adreſſe un inſultant écrit !

BELMON, *bas à Dorimon.*

Inſultant : vous voyez, je vous l'avais prédit ;
Défendez votre ſtyle.... Impoſez-lui ſilence.

DORIMON.

Madame, je vous dis que votre ton m'offenſe ;
C'eſt moi qui l'ai prié d'envoyer ce billet,
Qu'il fallait recevoir mieux que vous n'avez fait.

BELMON, *à Cécile.*

Votre époux m'a prié : vous voyez :

DORIMON.

Oui, Madame ;
Oui, vous en offenſer eſt une choſe infâme ;
Au ſurplus, pas un mot dans la lettre de vrai.

BELMON.

Mon Dieu, non ; pas un mot.

Digitized by Google

DORIMON.

C'était un ſimple eſſai...:
Une épreuve, en un mot, puiſqu'il faut vous l'apprendre.

BELMON.

Fort bien.

CÉCILE.

Cette démence a peine à ſe comprendre.
Mais à la fin, Meſſieurs, croyez-vous, s'il vous plait,
Que je ſois faite ainſi pour ſervir de jouet?
Et vous, Monſieur Belmon eſt-ce là votre rôle?
Deviez-vous vous prêter à ce piége indécent?

DORIMON.

Un piége, nous dit-elle, un piége eſt excellent!
Elle appelle cela piége!

BELMON.

Oui, piége eſt fort drôle.
(*à part*).
Ce quiproquo devient plaiſant ſur ma parole,
Il me ſert: ayons l'art de le faire durer.

DORIMON.

Tout eſt dit, au ſurplus: il faut nous ſéparer,
Vous cherchez un prétexte, il n'en faut pas, Madame,
J'y conſens, je vous jure, & de toute mon ame.
(*à part*).
Ouf! Je ſens pourtant bien ce qu'il m'en va coûter.

BELMON, *bas à Dorimon.*

Tenez ferme.

CÉCILE.

Et pourquoi toujours vous emporter;

Digitized by Google

Oui, nous ſommes d'accord, vos ſcènes éternelles,
Vos manières d'agir ſont auſſi trop cruelles:
Il faut vous délivrer d'un joug qui vous déplaît,
Je vais tous diſpoſer pour en hâter l'effet.
Mon cœur, je le vois bien, a beau chercher le vôtre
Il n'y ſaurait trouver qu'un mépris révoltant;
Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, j'emporte en vous quittant
Le deſir de vous voir plus heureux...

(Elle ſort précipitamment).

(Dorimon veut courir après elle, Belmon le retient).

BELMON.

Bon! à l'autre!...

SCENE X.

DORIMON, BELMON.

DORIMON.

Nous en voilà tirés.

BELMON.

Miraculeuſement.

DORIMON.

Peut-on voir, dites-moi, plus biſarre conduite?
Le diſcours qu'elle vient de tenir en ſortant,
Du premier procédé paraîtrait-il la ſuite?

BELMON.

Quoi! Vous vous étonnez des contradictions?
C'eſt à quoi dans le monde il faut ſouvent s'attendre.

DORIMON.

Digitized by Google

DORIMON.

L'ingrate! s'offenser de l'aveu le plus tendre?

BELMON.

Le plus tendre en effet.

DORIMON.

Rempli d'expressions,
Touchantes, n'est-ce pas?

BELMON.

Oh! Je vous en réponds.

DORIMON.

Son orgueil déplacé devrait-il se permettre
De traiter comme un sot l'écrivain d'une lettre?....

BELMON.

Oh! Non pas tout-à-fait comme un sot; mais fort mal.

DORIMON.

Son courroux cependant, est fort original,
Aussi suis-je piqué... C'est que cette aventure
Est peu réjouissante.

BELMON.

Oh! très-peu, je vous jure;
J'en suis contrarié, vous dis-je, autant que vous.

DORIMON.

Quelle ame généreuse! Il traite cette affaire
Comme la sienne propre! Ah! je trouve bien doux
Dans mon malheur d'avoir un ami si sincère.

BELMON.

Il voudrait de bon cœur avoir mieux réussi.

Digitized by Google

DORIMON.

J'ai bien fait de tourner tout en plaisanterie.

BELMON.

C'est bien adroit.... Adieu.

DORIMON.

Restez donc, je vous prie.

BELMON.

Non : nous n'avons, je crois, plus rien à faire ici.
(*à part.*)
Je vais, si je le puis, courir après ma Lettre.
La ravoir sur le champ est de mon intérêt.
(*haut.*)
Adieu donc : à demain.

DORIMON.

Il faudrait me promettre
De n'en jamais parler.

BELMON.

Soyez sûr du secret.

DORIMON.

On vient.

BELMON.

Voyons un peu.

SCÈNE XI.

DORIMON, BELMON, ROSETTE.

ROSETTE.

De la part de Madame,
Je viens vous rapporter ce malheureux billet.

Digitized by Google

BELMON.

Oh ! ciel !

ROSETTE.

Avais-je tort d'en redouter l'effet ?
C'eſt ſur vous maintenant qu'en retombe le blâme.

DORIMON.

Quel billet ?

ROSETTE.

C'eſt celui dont je fus le Porteur
De la part de Monſieur, & le tout par votre ordre ;
Vous avez malgré moi voulu n'en pas démordre.
(*Belmon veut ſe ſaiſir du billet, Roſette lui fait ſigne qu'elle doit le rendre à ſon maître.*)
(*à Dorimon.*)
C'eſt à vous qu'on le rend ſans fierté, ſans hauteur,
Car Madame a juré de n'en plus voir l'auteur.

DORIMON, *prenant le billet avec humeur.*

M'outrager à ce point ! Sortez de ma préſence.

ROSETTE.

Quel courroux ! qu'a-t-il donc ? Mais il eſt en démence ;
Sauvons-nous. (*Elle ſort.*)

SCENE XII.

BELMON, DORIMON.

BELMON, *à part.*

PAR ma foi, gare le dénoûment !

DORIMON.

Eh bien ! vous le voyez.

Digitized by Google

BELMON.

J'en étais sûr, vous dis-je.

DORIMON.

Peut-on être traité plus inhumainement ?

BELMON.

J'ai peine à concevoir que cela vous afflige.
Rendez-moi ce billet, & n'en parlons jamais.

DORIMON.

Le voilà : relisons-le.

BELMON.

Ah ! fi donc ! quel vertige !
Le relire : à quoi bon ? pour doubler vos regrets :
A votre place, moi, je le déchirerais.
Chargez-moi de ce soin ; s'il en reste vestige.....

DORIMON.

Le déchirer ! je veux, en le montrant par-tout,
Confondre qui m'outrage, & la pousser à bout.

BELMON.

Je ne permettrai pas cet acte de franchise.
L'Écrivain du billet est trop de mes amis,
Pour que je souffre ainsi sa gloire compromise ;
En ne le sauvant pas, dans ce moment de crise,
De l'embarras cruel dans lequel il s'est mis.
Ainsi, que ce billet de funeste mémoire
Périsse entre nos mains victime expiatoire.

DORIMON.

Non.

BELMON.

Sommes-nous amis ? voyons.

DORIMON.

Sans contredit.

Digitized by Google

BELMON.

Nous ne le ferons plus, si dans votre dépit
Vous allez en public divulguer cette histoire,
C'est moi qui vous le dis, & vous pouvez m'en croire :
On vient : dépêchez-vous, rendez-moi cet écrit.

DORIMON.

Non, j'ai pris mon parti.

BELMON, *à part.*

J'ai donc le mien à prendre.

SCENE XIII.

CÉCILE, VALCOUR, FLORISE, BELMON, DORIMON.

VALCOUR, *à Cécile.*

VENEZ, venez, Madame, il faut nous réunir :
Peut-il à nos efforts refuser de se rendre.
Quelque mal entendu peut seul vous désunir.
(*à Dorimon.*)
Ah ! Monsieur.

FLORISE.

Ah ! mon frère, avez-vous le courage
De rompre ainsi des nœuds que vous deviez bénir.

DORIMON.

Vous ne savez donc pas que c'est moi qu'on outrage,
Qu'on a pour mes billets le plus profond mépris ;
Lorsque du sentiment j'adopte le langage,
Soyez-en tous témoins, voilà ce que j'écris.

BELMON, *bas à Dorimon.*

Vous vous perdez.

Digitized by Google

DORIMON.

N'importe, il faut que l'on nous juge.

BELMON, *à part.*

Je n'y gagnerai pas: cherchons un subterfuge.

DORIMON.

Tenez, ma sœur, voilà le cas brillant qu'on fait
D'un aveu qui tendait à découvrir mon ame;
Elle a tout rejetté; mon hommage, ma flamme;
Elle m'a renvoyé mon malheureux billet:
Voyons s'il méritait cette cruelle injure.
(*Il le déploie, lit avec surprise, & s'arrête*).
Attendez donc: c'est bien de l'amour, en effet.
Mais ce billet n'est pas du tout mon écriture.
(*à Belmon*).
C'est la vôtre.

BELMON, *avec une surprise simulée.*

La mienne!

DORIMON, *lisant jusqu'au bout.*

Et votre signature.

BELMON, *veut prendre le billet à Dorimon, qui ne s'en dessaisit pas.*

Permettez... Ah! Je vois d'où provient tout le mal:
J'ai fait, sans le vouloir, un *quiproquo* fatal,
Et je vais en deux mots expliquer l'aventure.
Monsieur m'avait chargé d'un billet que voici,
Sur lequel il voulait que je misse l'adresse;
J'en avais dans ma poche un sans adresse aussi:
Je les aurai changés, voilà ma mal-adresse;
Ma protestation de tendresse & d'amour,
(*En montrant Florise*).
Puisqu'il faut l'avouer, s'adressait à Madame,

Digitized by Google

On peut, sans l'offenser, lui découvrir sa flamme.
Mais comme je n'osais espérer de retour,
Je l'avais condamnée à ne point voir le jour.

FLORISE, *bas à Belmon.*

Vous êtes un grand monstre, entre nous..... Sur mon ame
Je n'en crois pas un mot.

BELMON, *bas à Florise.*

Et vous avez raison,
(*haut*).
Ceci pourtant enfin m'avertit & m'éclaire,
Je veux fuir désormais le plus léger soupçon;
Me retirer sans bruit est ce que je dois faire,
Je ne veux point troubler Baucis & Philémon:
Il est beau de braver le préjugé vulgaire.
(*à Cécile*).
Madame excusera ma déclaration,
Et ne l'attribûra qu'à ma discrétion;
Je vais, si toutes fois elle veut bien permettre,
Lui rendre ce billet en reprenant ma lettre;
Et j'emporte du moins la satisfaction,
De faire en vous quittant une belle action.

(*Il s'échappe en faisant signe qu'on ne prenne pas garde à lui.*

SCENE XIV & dernière.

CÉCILE, DORIMON, FLORISE, VALCOUR.

DORIMON.

Je ne puis revenir encor de ma surprise,

Digitized by Google

VALCOUR.

J'avais avec raison soupçonné la mépriſe,
Croyez qu'il vous trompait.

DORIMON.

Je ſais plus, j'en ſuis ſûr;
J'ouvre à préſent les yeux ſur ſon manège obſcur;
Le traître m'entraînait au bord du précipice.
(*A Cécile*)
Cécile, je rougis d'une trop longue erreur:
Pardonne en ce moment ma biſarre injuſtice,
Un fol égarement me privait du bonheur.
Ma lettre te dit tout.

CÉCILE.

Et mon cœur davantage:
Vas, n'en crois que le tien, il n'aura jamais tort.

DORIMON.

Ma première leçon ſert à me rendre ſage.

VALCOUR, *à Floriſe.*

Madame, ces époux ſont arrivés au port;
Daignez vous ſouvenir du prix de ma tendreſſe.

FLORISE.

Croyez-vous qu'il m'en coûte à tenir ma promeſſe?
Mais ſongez à la vôtre & ſi l'hymen s'endort....

VALCOUR.

L'amour auprès de vous l'éveillera ſans ceſſe.

Fin du ſecond & dernier Acte.

APPROBATION.

LU & approuvé pour la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 22 Novembre 1783. SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & imprimer. A Paris, ce 26 Novembre 1783. LE NOIR.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1083

A 731,854

Digitized by Google